

Henry James

LA COUPE
D'OR

TOME II

ROMAN TRADUIT DE L'AMERICAIN
par MARGUERITE GLOTZ



CLASSIQUES PAVILLONS

Robert Laffont

CLASSIQUES PAVILLONS

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur :

CE QUE SAVAIT MAISIE
LES AMBASSADEURS
LES AILES DE LA COLOMBE

Henry James

LA COUPE D'OR

TOME II

ROMAN TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
par MARGUERITE GLOTZ



RETIRÉ DE LA COLLECTION
DE LA
BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE MONTRÉAL



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

Maquette de couverture : Pierre BERGER



A238792

Titre original : THE GOLDEN BOWL

© Henry James, 1904

Traduction française : Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1955

ISBN 2-221-04670-6 (tome 2)

LA PRINCESSE

LIVRE IV

CHAPITRE PREMIER

PLUSIEURS jours passèrent avant que la Princesse eût accepté l'idée d'avoir fait, même vaguement, quelque chose qu'elle ne faisait pas d'habitude, ou d'avoir prêté l'oreille à une voix intérieure qui parlait sur un ton nouveau. Mais cette façon instinctive d'ajourner la réflexion résultait en fait de tout ce qu'elle percevait et reconnaissait déjà activement, et surtout du sentiment d'avoir, à une heure donnée, modifié d'un simple geste de la main une situation qu'elle considérait depuis longtemps comme intangible. Pendant des mois et des mois, cette situation avait occupé le centre même du jardin de sa vie ; mais elle s'y dressait comme quelque étrange et haute tour d'ivoire, ou mieux encore comme une belle, une admirable pagode de style exotique, une construction couverte de tuiles en porcelaine dure et brillante de couleur vive, au riche décor, et dont la toiture surplombante s'ornait de clochettes d'argent qui tintaient délicieusement au moindre souffle de l'air. La Princesse avait marché et marché à l'entour, voilà l'impression qu'elle gardait ; elle avait poursuivi son existence dans l'espace qui lui restait pour circuler, un espace qui tantôt lui semblait vaste et tantôt exigü, dirigeant tout ce temps-là ses regards vers la belle construction qui tenait tant de place et s'élevait si haut, mais sans avoir encore éclairci par où elle pourrait y pénétrer si elle le souhaitait.

Elle ne l'avait, chose singulière, pas encore souhaité et, chose sans doute non moins singulière, quoique ses yeux levés

pussent distinguer des endroits qui, de l'intérieur, vers le haut surtout, devaient être des ouvertures ou des fenêtres, du niveau commode de son jardin elle n'apercevait nulle porte qui permit l'accès. La grande surface ouvragée était restée constamment inscrutable et impénétrable. A présent, toutefois pour son esprit où s'éveillait la réflexion, il semblait qu'elle ne se contentait plus de tourner en rond et de mesurer du regard la hauteur de l'édifice, elle ne se contentait plus de lever les yeux en toute impuissance et d'admirer ; elle s'était surprise, nettement surprise, en train de s'arrêter, puis de s'attarder au pied de la pagode, enfin de s'approcher plus qu'elle ne l'avait jamais fait. Vu la distance où il la tenait, le monument aurait pu être une mosquée musulmane que nul chien d'infidèle n'oserait traiter sans respect, tant flottaient à l'entour des images où l'on se voyait en train d'ôter ses souliers pour entrer ou même payant de sa vie le fait d'avoir été pris en intrus. Maggie n'en arrivait certes pas à l'idée qu'elle paierait de sa vie ce qu'elle entreprendrait ; néanmoins, elle avait l'impression d'avoir ébranlé d'un ou deux petits coups les précieux carreaux de porcelaine. En somme, elle avait frappé, mais elle restait incapable de dire si son intention était vraiment d'entrer ; elle avait porté la main sur la surface fraîche et lisse et attendu pour voir les suites de son geste. Il avait eu des suites : à son contact, un son lui était revenu de l'intérieur, un son qui suffisait à suggérer que son approche avait été perçue.

Si cette image cependant peut représenter la conscience prise par notre jeune femme d'un changement récent dans sa vie, un changement qui ne datait encore que de quelques jours, nous devons aussi observer que, dans sa façon nouvelle de se promener à travers son domaine, elle cherchait et en même temps trouvait un réconfort dans l'idée qu'elle aurait peut-être à répondre de son audace. La pagode dans son jardin fleuri symbolisait l'arrangement (quel autre nom pourrions-nous y donner ?), qui, de manière si étonnante, lui avait permis de se marier sans briser, elle aimait à le dire, avec son passé. Elle s'était donnée à son mari sans l'ombre d'une réserve et d'une condition et pourtant n'avait pas d'un pouce abandonné son père. Elle avait réalisé l'exceptionnelle félicité de voir les deux hommes se prendre l'un pour l'autre d'une

belle sympathie, et rien ne faisait de son mariage une réussite autant que d'avoir ainsi donné au plus âgé des deux, au plus solitaire, un nouvel ami.

Le bonheur de la réussite s'était encore accru de ce que le mariage de son père n'avait pas plus que le sien exigé d'être payé d'une rançon. Qu'avec la même liberté il ait pris la même grande décision n'avait aucunement rejeté sa fille hors de sa vie. Le fait remarquable qu'ils soient, en se séparant ainsi, restés aussi unis, n'avait pas, si loin qu'elle remontât, paru équivoque à Maggie ; ce fait remarquable constituait justement, dès l'origine et toujours et pour tous deux également, un élément de leur inspiration première et un appui. De quantité de choses exceptionnelles ils n'étaient épris ni l'un ni l'autre : fusées d'esprit, traits d'audace ou d'originalité, s'il s'agissait du moins du cher homme et d'elle-même, n'étaient pas du tout dans leur ligne ; mais ils aimaient à penser qu'ils avaient donné à leur vie une largeur rare et une forme indépendante que bien des familles, bien des couples, et plus encore bien des paires de couples, auraient trouvées irréalisables.

Cette dernière vérité leur était nettement révélée par le témoignage admiratif, l'envie très visible, de la plupart de leurs amis, qui sans cesse leur répétaient que, pour maintenir semblable entente, ils devaient certes être doués (l'éloge, bien sûr, comprenait Charlotte et Amerigo) du caractère le plus aimable. Il leur était agréable (comment cela ne l'aurait-il pas été ?) de penser qu'on leur attribuait ce charme. L'éloge du moins leur était agréable à son père et à elle, tous deux d'une nature si éloignée de la présomption que, sans un reflet si flatteur, ils auraient eu peine à croire en leur triomphe. Ainsi leur félicité s'était épanouie ; ainsi la tour d'ivoire, visible sans doute et admirée de tous les points de l'horizon social, s'élevait étage par étage. La répugnance actuelle de Maggie à se demander sans ménagement pourquoi elle avait cessé d'éprouver du réconfort à la voir signifiait par conséquent une rupture de cette continuité idéale dont avait presque toujours dépendu sa sécurité intime. Pour rester fidèle à elle-même, elle s'était toujours montrée capable de réduire plus ou moins sa conception initiale.

Pour la première fois de sa vie, elle évoluait comme dans

l'ombre oppressante d'une fausse position et elle songeait qu'elle devait ou bien n'avoir pas cessé d'être dans le vrai, donc de rester confiante, ou bien reconnaître qu'elle s'était trompée. Pourtant elle essaya un certain temps de se comporter simplement comme un épagneul au poil soyeux qui vient de se hisser hors d'un étang et secoue l'eau qui lui remplit les oreilles. Sa façon de remuer la tête tout en marchant était bien du même ordre, et elle avait la ressource dont aurait manqué l'épagneul, sauf sous la forme grossière et peu spécifique de l'aboiement, de se fredonner avec insistance des airs de musique pour bien se démontrer que rien ne s'était passé. Pas de plongeon en somme, pas d'accident ; elle n'était pas mouillée ; du moins prétendit-elle d'abord s'en persuader, pour finir par se demander vaguement si, qu'elle eût ou non pris froid, elle ne serait pas enrhumée. Elle ne se rappelait en tout cas nulle période de son existence où elle se serait sentie ainsi agitée, et certainement aucune où, nécessité très précise, elle ait dû dissimuler ainsi son agitation. L'éclosion d'une excitation si neuve lui parut un jeu piquant, à cause justement de l'ingéniosité qu'il lui fallait déployer pour garder cachée la disposition fraîche éclore. Cette ingéniosité constituait une pratique secrète et absorbante, qui m'inciterait à la comparer (si je puis me permettre de multiplier les métaphores) à la jeune mère inquiète et tendre d'un enfant indiscipliné. L'idée qui s'était emparée d'elle apporterait, suivant ma nouvelle comparaison, la preuve de ses soucis, mais en même temps un symbole des liens qui comptaient pour elle plus que tout au monde.

Maggie avait assez vécu pour s'être rendu compte que toute passion profondément ancrée a ses angoisses comme ses joies et que les souffrances et les craintes qu'elle entraîne nous en font prendre une conscience plus complète. Elle n'avait jamais mis en doute la force du sentiment qui l'attachait à son mari ; mais découvrir soudain que ce sentiment vibrait maintenant en elle avec une violence qui l'affectait comme une contrainte montrait seulement en somme qu'à l'exemple de milliers de femmes tous les jours, elle obéissait tout entière aux lois de la passion. Pourquoi, grand Dieu, ne l'aurait-elle pas fait et de plein droit, si à la réflexion elle ne voyait pas de raison qui s'y opposât ? La raison la plus valable qui s'y serait

opposée aurait été la perspective d'une conséquence désagréable ou gênante pour les autres, en particulier pour ceux des autres qui ne l'avaient jamais incommodée par l'égoïsme de *leurs* passions à eux. Mais, ce danger écarté, se vouer sans réserve à la force qui l'entraînait équivalait juste au fait d'user pleinement de ses facultés intellectuelles ou de jouer son rôle le mieux possible.

L'idée était venue à la Princesse, obscurément d'abord, puis avec une netteté de plus en plus grande, qu'elle avait depuis longtemps renoncé à un suffisant usage de ses facultés ; elle y avait renoncé un peu comme elle avait délaissé la danse, qu'elle aimait naguère, mais qui, parce qu'elle avait cessé d'aller au bal, ne représentait plus pour elle que des pas dont la mémoire s'effaçait. Elle retournerait au bal ; à parler simplement, crûment même, ce serait le remède ; elle sortirait des cachettes profondes où elle les avait déposés les ornements variés qui convenaient aux solennités mondaines et dont, elle aimait à le penser, elle avait une bonne réserve. Nous pouvons facilement nous la figurer, occupée en ses heures de liberté à plonger dans ses riches collections, lors de visites rapides éclairées par des bougies tremblantes, et voyant ses bijoux reprendre un éclat un peu timide, mais indiscutable. Notre comparaison servirait à dépeindre son excitation à demi réprimée et la diversion qu'elle trouvait dans une certaine mesure à son angoisse quand elle l'attribuait, autant que faire se pouvait, au simple effet de ses besoins personnels.

Il faut pourtant ajouter qu'elle aurait été incapable de déterminer, au début surtout, de quel domaine, celui de l'empire sur soi-même ou celui de l'expression complète de soi, relevait exactement l'acte audacieux qu'elle s'était permis, l'après-midi où son mari était rentré de Matcham en compagnie de Charlotte. Car, indiscutablement, c'était un acte audacieux de la part de Maggie d'avoir décidé de faire sur-le-champ un geste qui frapperait Amerigo comme inhabituel, même si sa rupture avec l'habitude consistait seulement à s'arranger pour qu'il ne la trouvât pas à Eaton Square, comme il s'attendait sûrement à le faire. Il devrait, et cela lui paraîtrait singulier, revenir chez lui pour la trouver, et là il aurait l'impression que, formellement ou du moins impatiemment, et toute seule, elle l'attendait. La dérogation à la coutume n'était pas grave

et la manœuvre était innocente ; mais Maggie y mettait, nous l'avons indiqué, une richesse extrême d'intention.

Qu'elle attendît au coin de leur feu le retour de son mari absent pouvait, à un coup d'œil superficiel, paraître la chose la plus naturelle du monde et celle, par-dessus le marché, qu'il escomptait certainement. Dans la circonstance, une telle attitude allait de soi ; et cependant, pour l'imagination de Maggie qui s'y appesantissait, elle avait par ce geste accompli son plan. Elle avait mis son idée à l'épreuve, et l'épreuve se révélait concluante ; un jugement s'imposait à elle : elle ne jouait plus avec des outils émoussés et inutiles, avec des armes non aiguisées. Dix fois par jour passait devant sa vision interne la lueur d'une lame nue ; et cette image surtout la poussait à fermer les yeux, à se distraire par le bruit et le mouvement. Bien simplement, elle était, un certain mercredi, rentrée en voiture à Portland Place au lieu de rester à Eaton Square et, elle se le répétait sans cesse, il n'y avait pas lieu de voir le manteau de l'histoire se draper d'une courbe impérieuse sur un acte aussi ordinaire.

Voilà pourtant ce qui était advenu : en une heure, l'idée s'imprima dans son esprit que dans l'avenir rien de ce qu'elle avait jamais fait ne *compterait* autant pour elle, pas même peut-être d'avoir, dans la Rome dorée d'autrefois, accepté la demande en mariage d'Amerigo. Néanmoins, tandis qu'elle restait ramassée sur elle-même comme une tigresse timide, elle ne caressait pas d'intention téméraire et décisive, de projet maladroitement définitif ; aussi se moqua-t-elle ensuite de cette attitude pénible et grotesque, y appliquant son sens du ridicule et essayant de réduire la portée de ce qui avait suivi. Elle avait seulement désiré s'approcher de quelque chose qu'elle ne pouvait ni ne voulait se définir à elle-même, et il était impossible de calculer d'avance jusqu'à quel point elle s'en approcherait. Son effort actuel pour multiplier les distractions, pour s'imposer l'oubli, quoique lui offrant quelque secours, ne l'empêchait pas de revivre la minute qu'elle choisissait (car elle pouvait choisir entre elles) parmi les minutes où ses relations avec son mari s'étaient transformées parce qu'elle lui avait administré la première surprise qu'il eût jamais connue par elle. L'événement n'avait pas été bien considérable ; mais seule sa volonté l'avait créé ; et toute l'histoire

restait présente à son esprit comme un grand tableau suspendu au mur de sa vie journalière pour qu'elle le contemple à son gré.

La scène lui revenait sous forme d'une série de moments qu'elle revoyait défiler, un peu comme les divers épisodes d'un drame sur un théâtre, et joué de telle sorte qu'il avait fortement impressionné l'occupant d'une des loges. Quelques-uns de ces épisodes gardaient plus de relief que les autres ; et ceux qu'elle pouvait le mieux revivre, recompter comme les perles bien distinctes d'un collier, appartenaient plus spécialement au laps de temps qui s'était écoulé avant le dîner, reporté ce soir-là jusqu'à une heure avancée, au moins neuf heures, à cause justement du retard mis par Amerigo à reparaitre enfin. Ces éléments de son expérience, quoiqu'il y en eût un bon nombre, le souvenir lui permettait de les discerner encore avec netteté. Les épisodes suivants, plus récents d'ailleurs, la flamme de la mémoire, comme une lampe dans une chapelle latérale où flotte un encens épais, leur dispensait une lumière plus avare. L'instant le plus significatif, en tout cas, de cette reprise de conscience était sans aucun doute le premier : le silence, l'étrange et bref silence aux contours arrêtés, que sur-le-champ elle avait senti dépasser, dépasser absolument, ses intentions, mais que (pendant combien de temps, saurait-elle jamais combien de temps exactement ?) elle avait été incapable de rompre.

Elle attendait dans le petit salon, où elle *se tenait* toujours, et à dessein, après être finalement rentrée, elle s'était habillée pour le dîner. C'était miracle tout ce qu'elle avait fait à dessein en vue de cet incident bien menu, mais doté par elle d'une importance vraiment immense. Amerigo serait en retard, il serait très en retard, seule cette perspective était certaine. Dans l'hypothèse où la voiture le ramènerait avec Charlotte tout droit à Eaton Square, peut-être jugerait-il préférable de rester là-bas, même en apprenant qu'elle était rentrée. Elle ne lui avait laissé aucun message pour cette éventualité : encore une des petites décisions nuancées qu'elle avait prises à dessein ; pourtant l'omission risquait de prolonger encore son absence. Il pourrait supposer qu'elle aurait déjà diné ; il pourrait rester là-bas, avec tout ce qu'il avait à raconter, juste pour se montrer prévenant envers M. Verver. Elle l'avait vu faire mainte

fois un effort d'amabilité plus considérable même, jusqu'à sacrifier la possibilité de s'habiller.

Si maintenant elle-même s'était abstenue d'un sacrifice de ce genre et s'était faite, pendant le temps dont elle disposa, particulièrement belle et vraiment élégante, le soin qu'elle y mit accrut sans doute la tension d'esprit qui accompagna l'attente et qui resta liée pour elle au souvenir de son attitude prostrée. Elle faisait de son mieux, de toutes ses forces, pour chasser cette apparence humiliée ; ce n'était pas sa faute si elle se trouvait hors d'état de lire son insipide roman. Ah ! cela, *par exemple*, il n'y avait pas moyen. Du moins parvenait-elle à demeurer assise sous la lampe avec son livre, assise avec sa robe neuve, portée pour la première fois et qui s'étalait autour d'elle, toute raide et d'un grand style, peut-être même un peu trop magnifique pour une robe mise tout simplement à la maison, mais marquée pourtant cette fois, Maggie osait l'espérer, d'un mérite incontestable. Elle avait regardé l'heure à plusieurs reprises, s'était toutefois refusé la faiblesse de marcher de long en large ; pourtant, dans cette promenade, elle le savait, avec le frou-frou de la soie et la *tombée* harmonieuse du tissu sur le parquet ciré, elle se serait plus encore sentie belle et parée. Par malheur, du même coup, elle se serait senti aussi plus excitée, ce qu'elle voulait précisément éviter.

Les seules trêves à son angoisse, elle les trouvait aux instants où sa pensée comme ses yeux errait avec complaisance sur le devant de sa robe, qui lui offrait en quelque sorte un refuge, un trompeur oubli, surtout quand elle parvenait à y fixer son attention assez longtemps pour se demander si Charlotte enfin serait réellement satisfaite. Maggie avait toujours été plutôt timide et indécise en ce qui concernait ses toilettes ; la dernière année surtout, elle l'avait passée suspendue à l'arrêt possible et imprévisible qu'elles inspireraient à Charlotte. Celles de Charlotte étaient toujours les plus ravissantes vraiment et les plus originales que femme ait jamais portées. Il y avait une sorte de justice poétique à ce qu'enfin elle fût à même, grâce à la fortune et à la puissance qu'elle donne, d'exercer librement son génie en ce domaine. Mais, dans ce domaine, Maggie se serait décrite comme constamment et intimement *partagée*, consciente d'une part qu'elle ne pouvait

copier son amie et, de l'autre, qu'elle ne pouvait prendre licence de la sonder à fond. Oui, ce serait une des choses qu'elle ignorerait jusqu'au tombeau, le jugement *réel* de Charlotte, plus vrai que toute parole, sur l'allure que donnait à sa belle-fille une création personnelle considérée comme réussie. Charlotte s'était toujours montrée aimable à l'égard des tentatives d'élégance de sa belle-fille, l'avait aidée de son mieux ; mais Maggie avait toujours gardé derrière la tête le soupçon, revenant par accès, que les termes de Charlotte exprimaient son indulgence, non son appréciation sincère, donc une franchise relative et non absolue. Charlotte, dont le coup d'œil critique était si vigoureux, n'avait-elle pas, si la vérité venait à être connue, abandonné Maggie comme un cas désespéré, désespéré du moins pour un arbitre sérieux, et n'avait-elle pas inventé un niveau différent et inférieur où, puisqu'il avait rien d'autre à faire, on pouvait lui prodiguer encouragements et réconfort ? Autrement dit, Charlotte n'avait-elle pas accepté avec un regret caché, peut-être même une secrète irritation, que Maggie soit ridicule ? Alors maintenant la perspective la plus favorable serait d'essayer, de lui procurer une bonne fois la surprise de quelque chose de plus réussi que d'habitude.

Une idée de ce genre, tandis que les absents tardaient encore, rendait Maggie hésitante sur l'apparence qu'elle s'efforçait de présenter ; mais, seul résultat immanquable, l'interrogation se perdait dans l'atmosphère peu à peu épaissie où notre jeune femme accumulait les problèmes sans solution.

Elle les sentait présents, ces problèmes, comme dans une chambre pleine d'objets indistincts, encore jamais classés, devant laquelle depuis quelque temps elle passait et repassait en arpentant le corridor de sa vie. Quand elle pouvait s'abstenir, elle passait sans ouvrir la porte ; parfois, elle tournait la clé pour jeter à l'intérieur un apport nouveau. Ainsi se débarrassait-elle de ce qui l'encombrait ; elle l'envoyait rejoindre le reste de la masse confuse. Les différents articles avaient l'air de trouver, par une sorte d'affinité, leur place dans le tas ; ils avaient l'air en somme de savoir où se caser, et, quand mentalement elle rouvrait la porte, l'ensemble lui donnait une impression d'ordre et de méthode. Ce qu'elle

ignorerait toujours de la pensée de Charlotte, elle le jetait là. La compagnie ne manquerait pas, et peut-être Maggie resterait-elle plantée devant assez longtemps pour voir la chose se loger dans son coin. Si son attention avait été disponible, il aurait sûrement eu de quoi la captiver, le spectacle de cette quantité d'objets inutiles, congrus et incongrus, encore prête à s'accroître. De fait, elle se détournait au contraire avec un bref soupir ; et ce qui provoqua plus encore ce changement d'attitude fut l'effacement brusque et final du spectacle intérieur par l'extérieur. Une porte toute différente venait de s'ouvrir : son mari était là.

La scène avait été aussi étrange que, plus tard, Maggie consentit à la revoir ; elle constitua essentiellement le tournant abrupt de sa vie : Amerigo était revenu, il l'avait rejointe, venant de l'autre maison, *visiblement* incertain, cela se lisait sur le visage qu'il lui montra durant la première minute. Cette expression n'y resta lisible que quelques instants et s'effaça dès qu'ils eurent commencé à parler ; mais jusque-là on la voyait écrite en grosses lettres et, quoique Maggie n'ait pas su ce qu'elle attendait de lui, elle sentit qu'elle n'avait pas attendu une ombre d'embarras. La cause de l'embarras d'Amerigo (elle employait ce mot pour être sûre de ne rien atténuer), la cause du regard si particulier qu'il lui jeta, était très nettement le désir de savoir dans quelles dispositions il la trouverait. Pourquoi en cette *première* minute ? Elle s'interrogea ensuite là-dessus, et le problème s'agitait dans son esprit comme s'il contenait la clé de tout ce qui la préoccupait. Sous cette impression, elle avait sur-le-champ senti, jusqu'à être submergée d'émotion, qu'elle comptait vraiment pour lui, que son attitude devait le frapper et que cette prise de contact comportait une sorte de violence qui dépassait ses intentions.

Sur l'heure même, il ne lui échappa d'ailleurs pas qu'Amerigo n'aurait eu aucun mal à l'humilier, du moins un instant. Elle avait même pendant dix secondes craint que les choses ne tournent ainsi ; l'incertitude planait sur eux. Trois mots impatients prononcés sur un ton un peu élevé, l'éclat d'un : « Qu'est-ce donc qui vous prend et à quoi pensez-vous ? », la moindre phrase de ce style l'aurait abaissée, et cela d'autant plus qu'elle ne songeait certes pas à prendre un air supérieur.

C'était une telle vétille, sa petite infraction à la coutume ou du moins à ce que présumerait Amerigo ; aussi, en manifestant une véritable surprise, témoignait-il une gêne réelle avant même d'en pouvoir nier l'ombre la plus légère. Il avait attaché une importance qu'elle ne mesurait pas au fait qu'ils s'étaient retrouvés seuls et chez eux au lieu de se retrouver ailleurs et avec d'autres. Peu à peu, Maggie s'avisa que l'incertitude montrée par Amerigo avant qu'il l'eût *découverte* pouvait, si on y réfléchissait, n'être pas sans signification, n'être pas sans valeur historique, pour ainsi dire, et avoir une portée qui dépassait celle des expressions fugitives. Naturellement elle n'avait pas compris aussitôt ce qu'il était soucieux de savoir. Pour une idée rapide, sans parler d'un cœur battant, ce qu'il *vit* était déjà beaucoup : sa femme assise dans son boudoir à l'heure où il était normal qu'elle y fût.

Vraiment, il ne l'avait provoquée d'aucune façon et, après ces quelques secondes où, à ce qu'elle croyait maintenant, il avait dû nourrir l'impression qu'elle lui faisait par son attitude et ses atours un accueil mûrement préparé et plein de sens, il s'était avancé vers elle en souriant, puis, affranchi de toute hésitation, l'avait prise dans ses bras. L'hésitation du premier moment était indéniable, mais Maggie s'aperçut ensuite qu'il avait dominé cette hésitation sans qu'elle l'y aidât. Elle ne l'avait pas aidé, car d'une part son trouble l'empêchait de parler et d'autre part elle n'aurait pu (d'autant moins qu'il ne le demandait pas) expliquer la cause de son agitation. Elle n'avait pas cessé de percevoir cette agitation jusqu'à la pointe des orteils, l'avait senti redoubler quand il était entré, et la moindre question qu'il aurait posée aurait déclenché chez elle un accès de témérité. La plus simple parole qu'elle prononcerait aurait, chose étrange, pu revêtir cette apparence ; mais Maggie était plus que jamais consciente que la moindre anomalie dans sa conduite reviendrait par un chemin plus ou moins détourné jusqu'à son père, dont l'existence était maintenant si paisible sur les bases établies que la moindre altération de la conscience qu'il en avait, même pour y ajouter de l'animation, risquait d'ébranler leur équilibre si précieux.

Voilà l'idée qui hantait son esprit, que leur équilibre était l'essentiel, qu'il était précaire et que le fétu le plus léger suf-

firait à faire osciller la balance. C'était cette idée de leur équilibre, du moins la conscience inquiète qu'elle en avait, qui causait son angoisse à la minute critique, et la même crainte s'apercevait de part et d'autre dans le regard silencieux qu'Amerigo et elle avaient échangé. L'harmonieux équilibre qui nécessitait tant de considération semblait confesser lui-même sa fragilité ; mais que son mari fût lui aussi habitué à l'anxiété et soucieux des précautions à prendre ne faisait en somme que les rapprocher davantage. Cette préoccupation de l'équilibre et sa joie de les y sentir unis tous deux l'aurait donc heureusement inspirée, si seulement elle avait permis à la vérité de s'exprimer sur son geste, ce pauvre petit geste qui venait d'offrir un cas si bénin d'excentricité.

« Pourquoi, mais pourquoi ai-je ainsi tenu ce soir à ce que nous ne dinions pas tous les quatre ensemble ? Ma foi, parce que toute la journée j'ai éprouvé une envie telle de vous avoir à moi toute seule que je n'ai finalement pu supporter l'autre perspective et que je n'ai pas vu de raison impérieuse pour m'efforcer de me vaincre. Telle a été ma réaction, si bizarre qu'elle puisse paraître après tout ce que nous avons bravement pris l'habitude d'endurer l'un pour l'autre. Vous avez semblé ces derniers jours... je ne sais quoi, plus absent que jusqu'ici, trop absent pour que nous puissions continuer à vivre ainsi. Tout cela est très joli, et je me rends parfaitement compte de notre étonnante réussite ; mais un beau jour quelque chose casse, la coupe remplie jusqu'au bord se met à déborder. Voilà ce qui s'est produit pour le besoin que j'ai de vous : la coupe a toute la journée été trop pleine pour que j'aie pu la porter. Et me voilà en train d'en répandre le contenu sur vous, et pour la raison simplement qui est la raison de ma vie. Après tout, ai-je besoin d'expliquer que je vous aime maintenant autant qu'à la première minute, sans parler de certaines heures, je les reconnais quand elles viennent parce qu'elles m'effraient un peu, qui me font sentir que je vous aime même davantage ? Elles viennent sans que je les attende, et, ah ! elles sont venues. Après tout, après tout... »

Des mots pareils à ceux-ci ne furent justement *pas* prononcés, et les paroles réprimées semblèrent s'éteindre dans leur propre tremblement. Si Amerigo l'avait laissée aller jusque-là, l'indicible aurait révélé son essence indicible. Sans en arriver

si loin, il avait au bout d'un instant compris ce qu'il avait besoin de comprendre, que sa femme *portait témoignage*, qu'elle l'adorait, qu'elle souffrait de son absence, qu'elle désirait son retour. « Après tout, après tout », puisqu'elle formulait ainsi son sentiment, elle était dans son droit. Il devait faire face à cette situation, traiter cet état d'esprit, dès lors qu'il l'avait *saisi*, comme le fait le plus naturel.

Il la tint longuement serrée contre lui pour marquer l'intimité de leur réunion, ce qui était évidemment une façon d'exécuter son programme. De la joue, tendrement et avec un vague et profond murmure, il caressa le visage de sa femme, cette partie du visage qu'elle ne pressait pas contre sa poitrine. Ceci rentrait, non moins évidemment, dans son dessein, et il ne manquait certes pas de moyens pour manifester l'aisance spontanée, la bonne grâce où elle devait plus tard retrouver la délicatesse de son tact. Cette interprétation tenait sans doute un peu à ce qu'après un quart d'heure de conversation où il avait parlé avec abondance, et elle interrogé avec liberté, la question du tact avait paru se poser. Il lui avait raconté sa journée, son heureuse idée de faire un petit tour avec Charlotte, toute l'aventure de leur course à la cathédrale et comment l'affaire s'était révélée plus compliquée qu'ils ne s'y étaient attendus. En tout cas, comme résultat, il se sentait vraiment fatigué, il avait besoin de prendre un bain et de se changer et il la pria de l'excuser d'aller le faire, aussi vite que possible.

Elle devait ensuite se rappeler certains détails de la scène qui se joua entre eux à cet instant : le regard que de la porte il lui jeta avant de sortir, la réponse qu'il fit quand elle lui demanda, d'abord hésitante, puis rapidement décidée, si elle ne pourrait pas l'aider en montant avec lui. Lui aussi peut-être hésita un instant, puis il déclina son offre ; et elle devait, comme je l'ai dit, garder en mémoire le sourire avec lequel il affirma que, dans ce cas, ils ne dîneraient pas avant dix heures et que seul il ferait mieux et plus vite. Tout cela, je le répète, devait peu après revenir à Maggie, éclairer sa perception plus complète de ce qu'elle avait éprouvé ; la suite de l'expérience n'en brouillerait pas la netteté.

De cette suite, le début fut la durée non négligeable, pour sa conscience ultérieure plus capable d'analyse, de cette nou-

velle attente qui précéda la réapparition de son mari. Assurément, si elle était montée avec lui, malgré sa bonne volonté elle l'aurait gêné plus qu'aidé, car on se hâte toujours plus facilement quand on est seul. Pourtant, elle présente, il n'aurait guère pu tarder plus qu'il ne le fit. Nous devons toutefois ajouter que l'état d'esprit de cette jeune personne absorbée dans ses réflexions ne comportait désormais plus d'impatience irraisonnée. La joie de le revoir avait brusquement transformé la situation, et la crainte de l'avoir ennuyé en lui imposant le détour par Eaton Square s'était évanouie. Pour Maggie, la disparition de la crainte amenait toujours aussitôt l'apparition d'une douceur, et rien depuis longtemps ne lui avait paru aussi doux que la qualité toute spéciale que son émotion actuelle communiquait à son sens de la possession.

CHAPITRE II

A MERIGO l'avait donc quittée de nouveau, et elle restait assise en l'attendant ou marchait de long en large, car le sentir présent dans la maison lui rendait la liberté de mouvement, et, malgré son absence provisoire, les effets de sa proximité remplissaient l'heure, cet effet en particulier, surprenant dans une intimité si établie : une vision presque entièrement neuve du détail de son aspect. Maggie n'avait passé que cinq jours sans le voir, mais il lui apparaissait comme si on le lui rendait revenant d'une contrée lointaine, d'un long voyage où se seraient combinés dangers et fatigues. Cette variété inépuisable dans l'appel qu'il faisait à son imagination ne signifiait-elle pas, pour réduire la constatation à son contenu terre à terre, qu'elle était par une bonne fortune mariée à un être éblouissant ? La constatation était déjà ancienne, mais la vérité s'en dévoilait à Maggie comme la beauté d'un tableau de famille, d'un portrait d'ancêtre bien patiné, qu'après un long intervalle et presque avec surprise elle aurait contemplé. L'être éblouissant était au premier étage et elle au rez-de-chaussée, et il ne fallait pas oublier le choix et la décision qu'avait exigés d'elle l'éclat qu'elle s'était permis, ni le soin constant nécessité par le maintien de l'équilibre ; mais, malgré tout, jamais elle ne s'était sentie aussi totalement mariée, aussi lâchement consciente qu'il était le maître de son sort.

Il pouvait faire d'elle ce qu'il voulait ; en fait, ce qui se produisait maintenant, c'est justement qu'il en agissait ainsi. *Ce qu'il voulait*, ce que *vraiment* il voulait, seule cette notion échappait peut-être, dans le rayonnement de leur harmonie, à une définition spontanée et à une discussion. Il suffisait à Maggie de reconnaître qu'il saurait toujours susciter à son gré tout ce qu'il pouvait désirer. A cet instant, elle sentait, sans contestation possible, avec le plus entier abandon, comment,

en n'usant guère que d'une simple allusion, il avait provoqué en elle un élan de tendresse presque extasiée. S'il était rentré fatigué, fatigué de sa longue journée, il s'était littéralement imposé cette épreuve pour le service de Maggie et de son père. Tous deux étaient demeurés bien tranquilles à la maison, le PRINCIPINO entre eux, les complications de l'existence réduites au silence, les corvées maintenues à distance, l'agréable confort du foyer préservé, grâce à la façon dont les autres tenaient la campagne et bravaient les intempéries. Amerigo ne se plaignait jamais, Charlotte, d'ailleurs, pas davantage. Mais il semblait à Maggie comprendre ce soir comme elle ne l'avait jamais fait que leur tâche d'assurer les fonctions de représentation, conçue au degré où ils la concevaient, bien plus vaste qu'elle-même ne la concevait, et remplie avec la conscience qu'ils y apportaient, exigeait une vie passée toute entière sous le harnais. Elle se rappelait le jugement porté naguère par Fanny Assingham, la description par son ami d'elle et de son père comme ne vivant pas réellement, comme ignorant ce qu'ils pouvaient faire ou ce qu'on pouvait faire pour eux ; et ce souvenir réveilla en elle un écho de la longue conversation qu'elle et son père avaient eue ensemble, un jour de septembre sous les arbres, aux Faons, quand elle lui avait rapporté cet oracle de Fanny.

Ils pouvaient voir en cette circonstance, elle en avait souvent fait la réflexion, le point de départ d'une existence organisée de façon plus intelligente. A partir de cette heure, la chaîne des causes et des conséquences se laissait dérouler avec précision ; tous ces événements, et en premier lieu le mariage de son père, lui semblaient dériver de la visite de Charlotte aux Faons, et cette visite elle-même dérivait de leur mémorable conversation. Mais ce qui ressortait peut-être le plus de cet enchaînement de causes, c'est que Charlotte paraissait tout à fait avoir été *engagée*, comme disent les domestiques quand il s'agit d'un extra, parce qu'ils avaient accepté la démonstration que le carrosse familial se traînait lourdement et s'embourbait, faute d'une roue complémentaire. N'en ayant que trois, aurait-on pu dire, il lui en manquait une ; qu'avait, dès le début, fait Charlotte, sinon de se comporter aussitôt, docilement et efficacement, comme une quatrième roue ? Rien de plus frappant que l'aisance immédiate

tement accrue dans l'allure du véhicule. Et, pour compléter l'image, Maggie sentait au plus haut degré combien s'était pour elle allégée toute contrainte. Dans la mesure où elle était une de ces roues, elle n'avait plus qu'à remplir sa fonction propre ; puisque le travail supplémentaire était fait, elle ne supportait pas un poids excessif, et il n'est pas exagéré de dire qu'elle avait juste le mal de rouler.

Durant sa longue pause devant le feu, elle observa sans doute avec intensité une projection de cette image et lui vit prendre un aspect absurde, fantastique. Elle crut voir passer le carrosse familial et remarquer qu'en somme Amerigo et Charlotte assumaient la tâche de le tirer, tandis qu'elle et son père ne faisaient même pas l'effort de pousser. Ils étaient assis ensemble à l'intérieur, berçant le PRINCIPINO ou le tenant à la fenêtre tout à fait comme un enfant royal pour qu'il regarde et qu'on le regarde, si bien que *toute* la peine incombait aux autres. A plusieurs reprises, la vision sembla défier Maggie. Nombre de fois elle fit halte devant la cheminée et chaque fois, comme quelqu'un qu'illumine une clarté soudaine, elle se reprenait à marcher plus vite. A la fin, dans le spectacle qu'elle contemplait, elle crut se voir sauter hors du carrosse ; la surprise, en vérité, lui fit un instant ouvrir tout grands les yeux et arrêta les battements de son cœur. Elle regardait la personne qui venait de sauter comme distincte d'elle-même et attendait avec curiosité ce qui allait suivre. La personne en question avait dû prendre une décision ; on voyait bien qu'une tendance lentement élaborée venait de subir une impulsion plus vive. Mais quelle forme prendrait la décision ? Qu'allait faire la figure qu'elle observait dans le tableau ? Sous le poids de cette interrogation, elle regarda autour d'elle du milieu du salon, comme si *ce lieu* précisément devait être le théâtre où se passerait l'action. Et lorsque la porte se rouvrit, quelle que dût être cette action, elle en aperçut en tout cas une première chance.

Son mari réapparaissait, il se tenait devant elle, rafraîchi, presque rayonnant, sans aucun doute rassurant. Habillé de frais, lotionné, parfumé, tout prêt pour le dîner, il lui souriait à cette minute où son attente prenait fin. La chance qui s'offrait semblait dépendre du regard qu'elle lui verrait, et elle s'aperçut que ce regard était satisfaisant. Une hésitation y subsis-

tait encore, mais disparut plus vite que lors de sa première entrée. Déjà il lui ouvrait les bras.

Après cela, durant des heures et des heures, elle se sentit flotter, comme portée et entraînée par le flux tiède d'une haute marée qui aurait noyé tous les écueils. Cette impression venait du sentiment de confiance où la plongeait alors la conviction de savoir, croyait-elle, ce qu'elle devait faire. Tout le jour suivant et le suivant encore, elle fut persuadée de le savoir. Elle avait un plan, et de ce plan elle tirait de la joie ; il était né de la clarté qui, illuminant soudain sa rêverie inquiète, avait marqué le paroxysme de son attente ; il avait pris pour elle la forme d'une question : « Et si je les avais abandonnés ? Et si j'avais trop passivement accepté la forme singulière de notre vie ? » Sans doute existait-il une manière d'agir qui lui permette de se conduire autrement à l'égard d'Amerigo et de Charlotte, une manière d'agir tout à fait indépendante de la leur.

Une perspective de ce genre suffisait à la toucher, à la charmer par sa simplicité, une simplicité avantageuse dont elle avait été stupide d'avoir mis si longtemps à s'aviser ; et la preuve de cette simplicité était fournie par le succès qui déjà couronnait sa tentative. Il lui avait suffi de faire elle-même un geste pour voir le succès y répondre immédiatement. La conscience de ce succès dans sa conduite envers son mari était la vague puissante qui l'avait soulevée. Il était venu à elle (ainsi s'exprimait-elle en son for intérieur), venu à elle quand il redescendit tout prêt pour le dîner, avec un déploiement particulier de chaleur et de gaieté qu'elle gardait en son cœur comme le signe qu'ils avaient échappé tous deux à un autre état, un peu indéfini sans doute, mais beaucoup moins satisfaisant. A l'instant même, son plan s'était en somme manifesté pour la première fois ; quand son mari fit une brillante réapparition, Maggie était en train de cueillir ce plan au fond de son ardeur, de le cueillir au jardin de la pensée comme une fleur épanouie dont elle pouvait faire présent à Amerigo. C'était la fleur de la participation, et comme telle elle la lui tendit, appliquant aussitôt son idée, jusque-là si inutilement, si sottement obscurcie, de tout *partager* avec lui, plaisir, intérêt ou expérience, et par suite de tout partager aussi avec Charlotte.

Au dîner, elle étala sa curiosité pour tous les épisodes vécus par les compagnons voyageurs dans la récente aventure, laissa voir sans réserve qu'elle désirait en connaître les moindres détails et fit en particulier de Charlotte l'objet de sa minutieuse enquête : le jugement de Charlotte sur Matcham, l'air qu'elle avait là-bas, son succès, l'effet qu'elle avait visiblement produit, les toilettes qu'elle avait portées avec son inimitable élégance, l'esprit qu'elle avait déployé avec sa grâce coutumière, son rôle social enfin, tenu avec éclat. En outre, les questions de Maggie montraient toute sa sympathie pour l'heureuse idée d'aller visiter la cathédrale et sa joie qu'ils s'en soient avisés ; quant au plaisant résultat de l'excursion, Amerigo, qu'il s'agit du bœuf froid accompagné de fromage et de pain ou de la drôle d'odeur et de la nappe sale à l'auberge, en donnait joyeusement le compte rendu.

A travers la table, il lui avait plus d'une fois jeté un coup d'œil, comme touché par l'humilité de cet accueil qu'elle offrait à des impressions de seconde main, les distractions, la parfaite liberté restant l'apanage des autres ; il semblait trouver à cette modestie un parfum exquis. Et, à la fin du repas, tandis qu'ils étaient seuls, avant qu'elle eût sonné le domestique, il avait marqué de nouveau qu'il excusait l'initiative insolite qu'elle avait prise. Ensuite, il s'était levé de table pour monter au premier ; il lui parlait enfin des gens rencontrés à Matcham et tout à fait en dernier lieu de lady Castledean et de M. Blint ; après quoi, elle était revenue une fois de plus sur le *style* de la cathédrale de Gloucester. Ceci, comme Amerigo faisait le tour de la table pour s'approcher d'elle, lui valut encore un coup d'œil amical et un peu appuyé, un de ces regards visiblement charmés, mais aussi intrigués, par lesquels il avait déjà manifesté combien il était sensible à sa gracieuse curiosité. On aurait pu croire qu'une seconde il avait été sur le point de dire : « Vous n'avez pas besoin, chérie, de vous astreindre ainsi à *jouer la comédie*, de vous croire obligée d'éprouver un si vif intérêt. » On aurait pu croire que, tourné vers elle, il avait sur les lèvres une phrase familière et intime pour l'informer, la rassurer.

Sa réponse aurait été toute prête : elle ne jouait pas le moins du monde la comédie ; et, pendant qu'il lui prenait la main, elle levait vers lui des yeux pleins d'une ferme décision : elle

resterait fidèle à son beau petit plan. Elle voulait faire entendre tout de suite à Amerigo qu'elle serait *avec* lui, avec *eux* comme autrefois, comme elle ne l'était plus depuis les drôles de changements (on ne pouvait vraiment les désigner autrement), où chacun d'eux, dans l'intérêt semblait-il des autres, s'était trop facilement et trop obligeamment laissé glisser. Ils avaient trop admis que leur vie à tous quatre exigeait une *forme* spéciale, comme on dit à Londres : l'expression était acceptable tant qu'ils réservaient cette forme à l'usage du monde extérieur et n'en tenaient pas entre eux plus de compte que l'on ne tient compte de la forme d'un pudding glacé fraîchement démoulé ou d'un autre entremets que, pour se servir, l'on n'hésite pas à briser de la cuillère. *Tout cela*, si l'occasion s'en était offerte, elle se serait permis de le lui faire observer. Elle désirait qu'il comprît bien que son projet embrassait aussi la personne de Charlotte. Donc, s'il avait seulement fait l'aveu qu'elle le jugea sur le point de faire, l'aveu qu'en ce qui les concernait il s'associait à sa bonne petite idée, elle aurait certainement témoigné d'une volubilité presque éloquente.

Toutefois, ce qui se produisit tandis qu'elle attendait, c'est qu'elle eut l'impression de voir se développer en lui à une profondeur plus grande que l'occasion après tout n'en semblait comporter la nécessité, une opération qui consistait à peser quelque chose dans la balance, à réfléchir, à décider, à écarter. Il avait deviné qu'elle se tenait là devant lui avec son idée dans l'esprit, qu'elle était là en raison de son idée ; mais, assez bizarrement, cette intuition lui fit garder le silence. Maggie s'en aperçut parce qu'Amerigo l'examinait avec plus d'intensité qu'il ne l'avait encore fait ; ceci faillit, il s'en fallut de l'épaisseur d'un cheveu, l'amener à s'assurer qu'il avait une notion exacte de son projet. Mais il y eut cette épaisseur d'un cheveu, parce qu'il s'était emparé de ses mains et qu'il se penchait vers elle avec beaucoup de douceur, comme pour en voir ou en comprendre, ou peut-être en donner, davantage, elle ne savait trop. Et ce geste eut pour effet de la placer, aurait-elle dit, en son pouvoir. Elle renonça, abandonna le plan, abandonna tout ; la seule conscience qu'elle garda, c'est qu'il la reprenait dans ses bras.

Plus tard seulement, elle put analyser ce qui s'était passé,

sentir comment son mari avait remplacé par ce geste les mots qu'il n'avait pas prononcés, comment il avait sans doute jugé le geste préférable à ces mots, préférable en somme à n'importe quoi, n'importe quand. Elle avait accepté la caresse ; inévitablement, fatalement, elle y avait répondu et, elle ne devait le voir qu'ensuite, elle confirmait ainsi la présomption d'Amerigo que rien n'existait qu'une telle démonstration ne pût prévenir ou transformer à sa guise. Il avait présumé aussi que l'impulsion légitime de sa femme à provoquer cette démonstration avait bien pu être le mobile essentiel qui l'avait dirigée. En tout cas, depuis son retour, pour la troisième fois, il la pressait sur sa poitrine et maintenant, la serrant contre lui tandis qu'ils quittaient la pièce, il la tint à son côté pour entrer dans le hall et le traverser, puis pour remonter lentement avec elle vers leur appartement. Il avait eu raison, cent fois raison, en prévoyant les heureux effets qu'aurait sa tendresse et combien Maggie y serait sensible ; mais, en même temps que ces émotions qui balayaient toutes les autres, elle éprouvait une sorte de terreur devant la faiblesse qui s'emparait d'elle. Elle ne perdait pas l'idée qu'elle avait un but, qu'elle ne devait donc pas s'abandonner, mais au contraire se montrer forte. Néanmoins, pendant de longues heures ensuite, elle resta la proie de cette faiblesse si c'était de la faiblesse, sans toutefois renoncer à la théorie qu'elle avait remporté un succès puisque, après tout, son entreprise hasardeuse avait indiscutablement été suivie d'effet.

Assez vite pourtant, elle reprit la notion que demeurerait la tâche de régler la situation avec Charlotte, Charlotte qui, de quelque façon qu'elle accueillît ses ouvertures, les accueillerait à coup sûr de façon différente. Cette certitude, les diverses formes de réaction qui s'offraient à Charlotte, Maggie les mesurait tandis qu'elle l'abordait, le lendemain du retour de Matcham, en manifestant de nouveau le désir d'entendre un récit complet. Elle voulait connaître par Charlotte tout ce qui s'était passé, comme elle avait voulu le connaître par Amerigo et, bientôt, à Eaton Square où sans le Prince elle s'était rendue avec une sorte d'ostentation, en proclamant son objectif, cet unique objectif, elle ramena Charlotte au sujet à plusieurs reprises, tant en présence de son père que pendant des bribes de conversations particulières. Devant son

père, d'instinct, elle adopta la thèse qu'il était autant qu'elle curieux des intéressants échos du voyage ; mais, bien sûr, elle tenait compte de tout ce que sa femme aurait déjà eu l'occasion de lui raconter, des entretiens qu'ils avaient pu avoir depuis la veille au soir.

Les retrouvant après le déjeuner, arrivant chez eux, dans sa hâte de mettre son plan à exécution, avant qu'ils aient quitté la petite salle à manger du matin, elle fit devant lui allusion à tout ce qu'elle aurait pu perdre en retardant sa venue et elle exprima l'espoir qu'il lui resterait une anecdote ou deux à récolter. Charlotte était en toilette de sortie, et son mari visiblement se préparait à demeurer chez lui ; il avait quitté la table, mais était assis près du feu avec deux ou trois des journaux du matin et le résidu des second et troisième courriers posé sur un guéridon à côté de lui, une quantité plus extravagante encore qu'à l'habitude, comme Maggie le saisit d'un coup d'œil, de circulaires, de catalogues, de réclames, d'annonces de ventes, d'enveloppes et d'écritures étrangères aussi reconnaissables que des vêtements étrangers. Charlotte, à la fenêtre, regardant par la rue latérale qui aboutissait au square, avait pu guetter l'arrivée de la visiteuse pour partir elle-même ; dans la lumière, étrange et colorée comme celle d'un tableau, où s'enregistraient les impressions de Maggie, les objets prenaient une valeur jusqu'alors inconnue. La cause en était dans sa sensibilité accrue ; elle se sentait de nouveau en face d'un problème, à la recherche d'une solution qui lui imposerait un effort intense ; cette conscience récemment éclosée en elle avait bien pu la veille au soir accepter un bref suspens ; mais très vite, tandis que, sortant de chez elle et de Portland Place gagnant à pied Eaton Square, elle traversait à pied la moitié de la ville, son souci avait repris ardeur et souffle.

Ce souffle s'exhala en un soupir léger et imperceptible, tribut de Maggie, avant qu'elle eût parlé, à des réalités qui se dessinaient à travers un brouillard doré en train de se dissiper. Les conditions dont elle devait tenir compte s'étaient un certain temps estompées dans ce brouillard, s'étaient presque évanouies ; voilà qu'elles reparaissaient nettement définies, et pendant le premier quart d'heure Maggie aurait pu les compter une à une sur ses doigts.

Celle qui s'imposait avec le plus de force, c'était l'accord compréhensif que son père manifestait toujours à l'égard de leur situation. Longtemps Maggie avait regardé cet accord comme tout à fait de même espèce que celui qu'elle y donnait elle-même ; mais elle se heurtait maintenant à la difficulté de devoir le considérer séparément. Jusqu'alors, cette acceptation de M. Verver ne l'avait pas frappée comme extraordinaire, ce qui explique qu'elle ne l'eût pas distinguée de la sienne, puisque son jugement sur la sienne ne s'était modifié que très récemment. Mais elle s'aperçut aussitôt qu'en laissant voir cette différence elle attirerait dans une certaine mesure l'attention de son père, exciterait peut-être sa surprise et modifierait ainsi leur existence commune. Face à face avec lui, elle se rappela ce danger et se mit en garde ; et le visage de Charlotte, offert à son regard dès son entrée, lui donna l'impression que sur son propre visage celle-ci cherchait l'effet de ce rappel à l'ordre.

Non moins ponctuellement que d'habitude, Maggie avait embrassé sa belle-mère, puis s'était penchée par derrière vers son père sur la joue de qui elle avait posé la sienne. Des gentilleses de ce genre annonçaient jusqu'alors une relève de la garde, suivant l'expression toujours amusée dont usait Charlotte pour désigner cette opération de transfert. Maggie représentait ici la sentinelle montante, et la coutume jouait avec tant d'aisance que sa camarade de faction pouvait dans ce cas, une fois échangé le mot de passe, partir sans bavardages inutiles et d'ailleurs non militaires. Ce ne fut cependant pas ce qui arriva ; comme si, dépassant sa première impulsion, notre jeune femme avait été portée à briser d'un seul coup avec le charme existant, un instant lui suffit pour appuyer malgré les risques sur la note qu'elle avait secrètement étudiée. S'y étant exercée la veille au dîner auprès d'Amerigo, elle n'en savait que mieux s'y prendre avec M^{me} Verver et elle trouva un grand secours à déclarer aussitôt que le Prince avait fait plus pour exciter sa curiosité que pour la satisfaire. Avec franchise et gaieté, elle était venue demander ce que, dans leur expédition exceptionnellement prolongée, les deux voyageurs avaient réalisé de beau. Elle avait, elle l'admettait, obtenu de son mari tout ce qu'elle avait pu ; mais jamais les maris ne sont gens à répondre parfaitement à de semblables

questions. Il n'avait fait que la rendre plus désireuse d'en savoir davantage ; aussi arrivait-elle de bonne heure pour perdre le moins possible des récits de Charlotte.

— Les femmes, Papa, dit-elle, sont toujours des reporters bien meilleurs ; quoique, j'en suis sûre, ajouta-t-elle pour Charlotte, les pères ne vaillent pas beaucoup mieux que les maris. Papa — et elle sourit — ne me redit jamais plus du dixième de ce que vous lui racontez ; alors j'espère que vous ne lui avez pas encore tout dit, car dans ce cas j'aurai probablement manqué l'essentiel.

Maggie allait, allait toujours, elle se sentait lancée ; il lui semblait être une actrice qui a étudié un rôle et l'a répété, mais qui, tout à coup, sur la scène devant la rampe, se met à improviser, à prononcer des phrases étrangères au texte. Ce sentiment d'être en scène devant une rampe la soutenait, la soulevait, tout comme l'impression de jouer un rôle impliquait logiquement l'idée d'une scène ; Maggie en jouait un pour la première fois de sa vie ou, en comptant la soirée précédente, pour la seconde fois. Pendant trois ou quatre jours, elle garda sous les pieds la perception des planches et, du coup, elle trouva l'inspiration nécessaire pour improviser avec distinction, avec héroïsme. La préparation et l'exercice ne l'avaient pas menée bien loin ; il lui fallait tenir son personnage, et, d'heure en heure, elle inventait ce qu'elle devait dire et faire. Elle n'avait qu'un principe dans sa performance artistique, demeurer dans des limites raisonnables et ne pas perdre son sang-froid ; elle verrait bien en une semaine où cette attitude la conduirait.

Dans son excitation, elle se disait que la tâche était parfaitement simple : créer une différence, touche par touche, sans qu'aucun des trois, et surtout pas son père, pût suspecter son action. S'ils concevaient un soupçon, ils chercheraient une raison, et l'humiliante vérité était qu'elle n'en pouvait pas alléguer, du moins aucune qu'elle pût qualifier de raisonnable. Instinctivement, noblement, elle ne se voyait déterminée toute sa vie, aux côtés de son père et à son exemple, que par des raisons raisonnables ; et rien n'aurait pu lui inspirer plus de honte que d'user vis-à-vis de lui en cette matière d'un substitut de moindre valeur. A moins qu'elle ne décidât de s'avouer positivement jalouse, elle ne pouvait avec décence s'avouer

insatisfait. Ce dernier état impliquait nécessairement le premier ; sans le premier, il s'effondrait de lui-même. Ainsi son jeu se présentait de cette façon curieuse : elle avait à sa disposition une carte, mais une seule, et la jouer serait terminer la partie. Autant qu'à une petite table carrée recouverte de drap vert, entre de grands candélabres de vieil argent et des jetons bien rangés, elle se sentait la compagne et la partenaire de son père. Et cette image lui remettait constamment à l'esprit que, de sa part, poser une question, soulever un doute, se permettre la moindre observation sur le jeu des autres, équivaldrait à rompre le charme. Il fallait bien nommer charme ce qui offrait à son compagnon un intérêt constamment maintenu, une parfaite sérénité et une occupation toujours agréable. Dire un seul mot l'amènerait finalement à devoir dire ce qui la rendait jalouse ; et elle pouvait seulement dans sa solitude contempler longtemps et les yeux brouillés une telle impossibilité.

Après une semaine, la semaine qui justement avait débuté par cette heure matinale passée à Eaton Square entre son père et sa belle-mère, la conscience qu'avait Maggie d'être traitée avec égards était redevenue plus forte vraiment que toute autre conscience en elle, et je dois même ajouter qu'en dernière analyse elle se trouva en train de chercher avec une surprise assez bizarre quelle conscience différente avait un jour pu être si accablante. La façon dont Charlotte avait répondu à l'expérience faite d'être davantage avec elle aurait dû, Maggie le savait bien, imprimer à cette expérience l'estampille du succès. Alors, si le succès lui-même paraissait d'une valeur moindre que l'image qu'elle s'en était originellement faite, il acquérait par là une certaine ressemblance avec l'arrière-goût qu'avaient finalement laissé à notre jeune femme les effusions voulues d'Amerigo.

A ce point de vue, Maggie avait gardé plus d'un arrière-goût ; si j'ai parlé des impressions éprouvées par elle dès qu'avec une intention perfide elle s'était mise en campagne, il me faut réserver une note spéciale à la perception qui lui vint en ces heures du trouble où elle avait aussitôt plongé Charlotte. Certes, Maggie avait laissé voir, elle ne pouvait pas ne pas laisser voir, qu'elle était arrivée à Eaton Square avec une idée, tout comme elle avait le soir précédent laissé voir à

son mari qu'elle l'attendait avec un sentiment arrêté. Cette ressemblance dans les deux situations devait maintenir en elle le souvenir d'une ressemblance d'expression dans les deux visages ; tout ce qu'à ce sujet elle professait vis-à-vis d'elle-même, c'était qu'elle avait affecté de façon analogue ses deux compagnons, ou du moins la sensibilité que chacun des deux cachait avec tant de soin. La comparaison entraîna pour Maggie un retour fréquent à cette idée, des réflexions à ce propos, un effort pour en extraire les dernières miettes de signification ; bref, elle jouait avec sa remarque machinalement, nerveusement, perpétuellement, comme avec un médaillon contenant de chaque côté un portrait chéri et qu'aurait suspendu à son cou une chaîne d'or, fine, mais si solide qu'aucun choc ne la romprait. Les miniatures étaient dos à dos, mais Maggie les voyait toujours face à face et, quand son regard allait de l'un à l'autre, elle rencontrait dans les yeux de Charlotte la lueur passagère : « Que veut-elle au fond ? » qui lui était apparue dans les yeux du Prince, puis s'était effacée. Et alors elle revit l'autre lumière, celle qui s'était brusquement avivée à Portland Place comme à Eaton Square dès qu'elle avait laissé voir qu'elle n'avait pas d'intention mauvaise, c'est-à-dire qu'elle ne voulait pas à Charlotte d'autre mal que de lui faire comprendre son intention de l'accompagner dans ses sorties. Maggie avait assisté à ce changement d'éclairage avec autant de netteté qu'elle aurait pu assister à tout autre incident domestique, par exemple à l'accrochage d'un nouveau tableau ou à l'essayage par le PRINCIPINO de son premier petit pantalon.

Elle y assista toute la semaine, tant M^{me} Verver mit d'application et de bonne grâce à accueillir sa compagnie. Charlotte n'avait eu besoin que d'une suggestion, et cette suggestion en somme était celle même que Maggie l'avait vu accepter pendant la scène si légèrement, mais si ineffaçablement jouée dans la petite salle à manger. Bien plus, la suggestion n'avait pas été acceptée avec résignation, avec des restrictions et des réserves même légères, mais avec empressement, avec gratitude, avec une bonne volonté qui dispensait de toute explication. La souplesse de l'adaptation aurait pu dans la circonstance être interprétée comme fournissant une version tendancieuse de l'événement, comme faisant de la Princesse une

personne capricieuse, si bien que l'on se conformait simplement à une règle de tact en se pliant à ses caprices comme à une loi.

Le caprice qui alors faisait loi voulait que la venue d'une de ces dames en quelque endroit devînt, tant que l'humeur restait la même, le signe infaillible de la venue de l'autre. Et l'éclat joyeux de cette période traduisait en couleurs vives le désir éprouvé par M^{me} Verver de savoir en toute occasion ce qu'on attendait d'elle et sa disposition à solliciter des instructions, pour raffiner même si possible à leur sujet. Les deux jeunes femmes, tant que dura cette phase, redevinrent tout à fait les compagnes d'autrefois, du temps des visites prolongées de Charlotte à Maggie qui l'admirait et la comblait, du temps où leurs conditions ne semblaient égales que par l'effet de l'indifférence naturelle de la première à ses propres avantages. Tout ce qui avait caractérisé cette époque reprit vie : les visites fréquentes, l'intimité, les expressions chaleureuses qui accompagnent l'amitié : compliments, termes d'affection, confidences, la douceur précieuse pour chacune de contribuer au bonheur de l'autre, tout cela relevé (relevé ou marqué, qui sait ?) par un élément nouveau de diplomatie, presque d'inquiétude, perceptible en particulier chez Charlotte : l'application stricte d'un protocole destiné à s'assurer, en sollicitant à chaque proposition une réponse précise, que la Princesse serait consentante ou satisfaite ; on aurait cru un effort pour rappeler, avec plus de délicatesse que jadis, l'ancienne disparité de situation. Bref l'attitude de Charlotte comportait par moment toute une floraison d'aimables excès de politesse : elle s'effaçait en présence d'étrangers ; soudain formaliste dans de petits détails, elle suggérait et reconnaissait des différences, comme pour montrer qu'elle se croyait le devoir de ne pas perdre de vue la distinction qui les séparait socialement.

Cette impression assiégeait surtout Maggie quand, dans les intervalles de détente où elles n'avaient à tenir compte que d'elles-mêmes, l'habitude prise par sa compagne de ne jamais passer la première, de ne pas s'asseoir avant qu'elle fût assise, de ne pas l'interrompre avant qu'elle semblât en donner licence, de ne pas *oublier* par familiarité que, non seulement elle était une personne considérable, mais qu'elle était sen-

sible, avait pour effet de jeter sur leur commerce un voile léger de décorum. Il était suspendu au-dessus d'elles comme un dais d'apparat, comme un rappel du fait que la dame d'honneur avait beau être la favorite en titre, solidement établie dans sa dignité, une petite reine, si douce qu'elle soit, reste toujours une petite reine et qu'il suffit de peu pour l'en faire souvenir.

Et pourtant un des harmoniques de ce succès fiévreux était le sentiment constant que dans un autre domaine aussi les choses s'arrangeaient. L'empressement de Charlotte à son égard intervenait avec quelque excès et absorbait Maggie à l'heure même où son mari lui montrait que, pour savoir son affaire, comme on dit, lui aussi n'avait eu besoin, comme on dit encore, que d'un bon tuyau. Elle l'avait entendu parler de bon tuyau dans ses périodes d'engouement pour l'argot anglais, quand il faisait étalage de son remarquable pouvoir d'assimilation, faculté digne d'une cause meilleure et d'une inspiration plus élevée. Et il avait accepté d'elle le tuyau dont il avait besoin, de façon telle que, dans la première minute chaleureuse de soulagement qu'elle en éprouva, sa brève détente en fut amplifiée. Mais presque aussitôt et peut-être superficiellement leurs rapports se réorganisèrent, et une fois de plus, elle se trouva un peu sacrifiée.

« Tout ce que je ferai, s'était-elle dit, il faut que je le fasse sans que Papa s'en aperçoive, au moins jusqu'à ce que ce soit fait. » Mais elle ne savait guère comment elle se proposait, même pour les tout prochains jours, d'abuser, d'aveugler ce compagnon de sa vie. En fait, ce qui se produisit assez vite, elle le reconnaissait maintenant, c'est que si, par amabilité, sa belle-mère l'accaparait, et si par suite elle était virtuellement privée de nouveau de la société de son mari, d'autre part cette transformation avait non moins vite comporté pour elle une assistance très bienvenue à Eaton Square. Quand elle rentrait avec Charlotte après avoir heureusement manifesté au bénéfice du monde dans lequel elles étaient censées vivre, qu'il n'y avait pas la moindre raison de ne pas laisser voir le resserrement de leur intimité en y ralliant l'approbation publique, elle s'apercevait régulièrement qu'Amerigo était venu soit tenir compagnie à son beau-père en l'absence des dames, soit faire au côté de celui-ci étalage

du fonctionnement aisé de leur existence familiale, démonstration qui correspondait aux sorties de Maggie avec Charlotte. Sous cette impression, tous les projets de Maggie s'atténuaient et se dissolvaient, tous les projets, veux-je dire, qui marquaient sa disposition à mettre en cause l'excellence de leurs rapports à tous.

Cette direction nouvelle du flot qui les portait les divisait il est vrai, les séparait encore une fois en deux couples, comme si persistait entre eux, toute-puissante, la notion de l'équilibre à maintenir, comme si au fond Amerigo lui-même s'en préoccupait sans cesse et y veillait ; mais, en guise de compensation, il empêchait son père de souffrir de son absence et il n'aurait pu rendre un plus grand service à aucun d'eux. Bref Amerigo modelait sa conduite sur le mot d'ordre que lui avait fourni l'observation ; il lui avait suffi de saisir le changement imperceptible survenu dans le comportement de *sa femme* ; son sens des rapports humains, le plus délicat qu'on pût concevoir, le poussa immédiatement à accepter la différence et à s'y adapter, à agir suivant l'indication qu'il avait saisie. Cette intuition, Maggie le sentait une fois de plus, on pouvait l'escompter quand on avait comme elle épousé un homme qui était suprématiquement un homme du monde. Et sans vouloir soumettre *toutes* leurs délicatesses à ce qu'un débat aurait comporté de grossier, elle s'arrangeait cependant, à Portland Place, pour dire parfois :

— Si je ne vous aimais pas pour vous-même, vous savez, je vous aimerais tout de même à cause de lui.

Après des déclarations de ce genre, Amerigo avait, en la regardant, le même air que Charlotte à Eaton Square, quand Maggie appelait son attention sur la gentillesse d'Amerigo : un sourire incertain, vague et un peu rêveur qui acceptait son extravagance, si innocente qu'elle fût, comme un trait de caractère dont il fallait tenir compte. « Mais, ma pauvre enfant, aurait sous cette influence faillit répondre Charlotte, les gens bien *sont* ainsi ; alors pourquoi s'étonner ? Nous sommes tous très gentils les uns pour les autres et pourquoi ne le serions-nous pas ? Si nous ne l'avions pas été, nous ne serions pas allés bien loin ; et je considère que nous sommes, en fait, allés assez loin. Pourquoi prendre les choses comme si vous n'étiez pas vous-même un amour, capable des

gestes les plus charmants ? Comme si vous n'aviez pas grandi dans une atmosphère amicale, l'atmosphère des pensées bienveillantes, que je reconnaissais même autrefois dès que je vous approchais et que maintenant vous m'avez permis de faire entre vous si heureusement mienne. » Il s'en serait même fallu d'un rien que M^{me} Verver ne soulignât un autre fait, et cela aurait été naturel de la part d'une femme reconnaissante et irréprochable. « Il n'est d'ailleurs pas extraordinaire, je peux aussi vous le rappeler, que votre mari, quand l'occasion s'en présente, passe son temps avec le mien en considérant qu'il pourrait faire pire : il se trouve, ma chère, que j'apprécie mon mari ; je comprends donc fort bien qu'on cultive sa société et qu'on se plaise auprès de lui. »

Des remarques de ce genre, provoquées avec adresse et émanant de Charlotte, flottaient dans l'air à Eaton Square ; mais nous avons vu que pour notre jeune femme flottait aussi dans l'air, comme une émanation de cette même maison, une différence subtile dont l'essence était de dissiper les objections et les arguments. Cette impression lui revenait, elle lui revenait à l'occasion, et, ceci peut nous intéresser, lui avait finalement suggéré une réflexion d'où avait jailli une lumière semblable à une grande fleur épanouie en une nuit. Cette lumière en se répandant éclaira avec une netteté surprenante des coins jusque-là indistincts et poussa Maggie à se demander soudain comment la moindre obscurité avait pu subsister, même pendant trois jours. Son succès si total ressemblait en somme à quelque rivage étranger où on l'aurait débarquée sans bruit et où, tout d'un coup, elle se retrouvait, tremblant à la pensée que le bateau avait pu prendre le large en l'abandonnant. Le mot qui exprimait sa pensée, le mot qui avait projeté la lumière, c'est qu'ils la *manœuvraient*, qu'ils procédaient à son égard et par conséquent à l'égard de son père selon un plan qui était l'exacte contre-partie du sien. Ce n'est pas d'elle qu'ils prenaient leur mot d'ordre, mais bien (et voilà la réflexion surtout qui la fit se dresser d'un bond) l'un de l'autre ; ceci avec un ensemble profond, une coïncidence parfaite d'inspiration, qui, une fois son attention attirée sur ce point, la frappa comme se manifestant par une identité recouvrée dans la conduite, l'expression et le ton. Ils avaient leur idée sur la situation où elle se trouvait et sur la conscience

qu'elle en pourrait prendre. Leur idée était née du changement d'attitude qu'avait dû déceler leur perception subtile à leur retour de Matcham. Ils avaient dû deviner dans une nuance légère et presque insaisissable un commentaire muet d'ils ne savaient trop quoi. Et la Princesse sentait, comme une voûte de portée hardie passant au-dessus de sa tête, qu'une communication importante n'avait pu manquer d'être échangée aussitôt à ce sujet.

Cette intuition était, comme nous l'avons dit, toute hérissée pour elle de suggestions bizarres ; bien des questions sans réponse y étaient incluses ou en restaient distinctes, la question par exemple de savoir pourquoi cette entente instantanée entre eux *serait* grave. Ah ! quand elle se mit à rassembler détail sur détail, le cours des événements s'anima ; elle semblait ramasser de petits diamants étincelants parmi les balayures de sa maison si bien tenue. Dans cette recherche, elle se penchait sur son seau à poussières ; elle examinait jusqu'au moindre grain les déchets de son innocente économie. Alors une image qu'elle avait d'abord écartée, l'image d'Amerigo le soir du retour de Matcham, arrêté devant la porte de son SALOTTINO, tandis que de sa chaise elle l'enveloppait du regard, ce souvenir minuscule et immense révéla toute sa puissance. Si nous parlons de porte, elle avait sur-le-champ, elle le voyait maintenant, repoussé l'image derrière la porte. A dessein, nous l'avons compris, elle s'était bornée à renfermer en son être sensible la joie de le voir réapparaître et la plénitude de cette présence. Ces faits en somme lui avaient servi de témoignage pour annuler tous les autres ; car tout de suite, pendant même qu'elle le regardait, une vague forte et brûlante l'avait entraînée très avant sur la grève. Ensuite, durant des heures, dont elle ne pouvait faire le compte, elle avait été roulée, suffoquée par le flot vertigineux, elle avait positivement vécu dans des profondeurs sous-marines où rien ne lui parvenait qu'à travers des murailles teintes d'émeraude et de nacre. Pourtant elle était parvenue à sortir la tête pour respirer quand, le lendemain, elle s'était retrouvée en face de Charlotte à Eaton Square. Néanmoins, pendant tout ce temps, la toute première impression, l'impression essentielle, subsistait, c'était évident, comme un domestique aux aguets de l'autre côté du seuil clos, un témoin

prêt pour rentrer à alléguer en temps et lieu le moindre prétexte. Ce témoin semblait avoir trouvé le prétexte cherché dans la nécessité qui s'imposait à Maggie de comparer les éléments visiblement communs dans la façon dont la considéraient maintenant son mari et sa belle-mère. En tout cas, avec ou sans témoin, la comparaison lui communiquait le sentiment qu'entre ses compagnons existait toute une profondeur d'intention qui dictait leur conduite et qui y imprimait une uniformité harmonieuse ; et c'est dans l'obscurité incertaine de ces approximations qu'elle avait discerné la promesse de son aurore.

Il y avait chez eux une intention bien apparente de ne pas la blesser, d'en agir envers elle avec noblesse, à laquelle chacun avait de façon persuasive convié l'autre et qui, dans la mesure où elle se manifestait, prouvait donc que Maggie était devenue pour eux l'objet d'une étude attentive. Vite, vite, sitôt conçue l'alarme, hâtivement, anxieusement, avant qu'ils *risquent* de lui faire mal sans le savoir, ils avaient d'une maison à l'autre fait retentir un signal, se communiquant leur ingénieuse idée, cette idée qui tous ces jours-ci avait fait progresser la sienne. Ils l'avaient en quelque sorte encastrée dans leur dessein, si bien qu'au-dessus d'elle semblait peser une lourde voûte et, dans cette demeure inébranlable où la maintenait son impuissance, elle était comme plongée dans un bain de bienveillance, préparé pour elle avec art et dont le bord ne lui permettait de voir alentour qu'en tendant le cou. Les bains de bienveillance sont chose excellente ; cependant, sauf s'il s'agit d'un malade, d'un nerveux excité ou d'un enfant perdu, l'on ne vous y plonge en général que sur demande. Elle ne l'avait pas le moins du monde demandé. Le battement de ses petites ailes avait symbolisé son désir de prendre son vol, non une requête pour une cage plus dorée ou pour l'octroi de morceaux de sucre supplémentaires. Surtout elle n'avait pas fait entendre de plaintes, pas l'ombre d'une syllabe de plainte.

Alors, de quel coup particulier avait-elle manifesté la crainte ? Quel coup avait-elle effectivement reçu, qu'elle leur aurait mentionné même d'un mot ? Si jamais elle avait gémi ou s'était montrée mélancolique, ils auraient pu fonder leur intention ; mais elle voulait bien être pendue (dans son monologue elle ne craignait pas les expressions fortes) si du début

à la fin elle n'avait pas été douce et calme. Tous leurs actes par conséquent rentraient dans un plan bien ordonné qui sans discussion possible révélait une précaution et une politique. Ils l'avaient plongée dans ce bain de bienveillance et, pour être conséquents avec eux-mêmes, c'est-à-dire l'un envers l'autre, ils devaient l'y maintenir. De la sorte, elle ne pourrait interférer avec leur politique, qui était fixée, arrangée.

Sa pensée sur ces matières parvenait à une grande intensité, non certes sans pauses et sans hésitations, mais y reprenant toujours un nouveau et plus vif élan. L'incertitude fut à peu près dissipée quand Maggie eut discerné l'intérêt direct que son mari et la collaboratrice de son mari trouvaient à prévenir sa liberté de mouvements. Que ce fût ou non une politique, ils s'étaient tous deux arrangés : elle devait être gardée sur place afin de ne pas gêner leur arrangement. Toute la construction se tiendrait admirablement dès qu'elle pourrait leur assigner un motif. Car, si étrange que cela commençât à lui paraître alors, jusque-là elle ne leur avait pas attribué un but nettement différent du sien propre. Naturellement ils s'arrangeaient entre eux, tous les quatre. Mais la base même de leur existence n'avait-elle pas été justement qu'ils s'arrangeaient ensemble ? Ah ! Amerigo et Charlotte s'arrangeaient ensemble ; mais, elle, pour ne parler que d'elle, était arrangée à part. Brusquement, il l'assaillit, le sens vrai de tout ceci, en même temps que l'assaillait d'un nouveau bond la vague qui l'avait roulée dix jours auparavant. Et, comme son père lui-même ne semblait pas saisir sa main à demi crispée qui, pendant le premier choc d'une entière compréhension, cherchait un point d'appui, elle se sentit très seule.

CHAPITRE III

DEPUIS bien longtemps, c'est-à-dire depuis Noël, il était question que le père et la fille fassent ensemble *quelque chose de joli* ; ils étaient à l'occasion revenus sur ce projet, l'avaient caressé, développé en théorie, sans pourtant lui avoir jusqu'alors permis de prendre pied dans la réalité. Au maximum l'avait-on autorisé à faire quelques pas sur le tapis du salon, accompagné, soutenu de tous les côtés, comme par crainte d'une chute ou d'un accident. Leurs compagnons, s'associant au jeu, avaient constamment assisté à la performance, suivi l'expérience avec sympathie et gaieté et n'avaient jamais tant applaudi, Maggie s'en avisait maintenant, qu'au moment où le bébé-projet agitait le plus violemment ses petites jambes, les lançait, ma foi, par-dessus la Manche et la moitié de l'Europe, par delà les Pyrénées, et se parait innocemment de quelque nom espagnol bien ronflant.

Maggie se demandait à présent s'ils s'étaient *vraiment* crus désireux de saisir leur heure pour se jeter dans une telle aventure, si l'un d'eux avait un instant envisagé, sauf comme une fantaisie bonne à amuser l'autre, de prendre leur vol tous les deux, sans mari et sans femme, pour aller encore une fois *avant de mourir* regarder les tableaux de Madrid ; ils seraient même ensuite allés un peu plus loin durant une semaine afin d'examiner trois ou quatre objets offerts en grand secret à M. Verver, des raretés de la plus belle eau, décrites avec précision, abondamment photographiées, et qui attendaient avec patience l'arrivée discrète de nos amateurs en des retraites dont le mystère ne leur avait pas été autrement livré.

Cette image, dont on s'était diverti à Eaton Square aux jours d'hiver, avait pris au printemps l'ampleur d'un voyage de trois ou quatre semaines dans une totale liberté, trois ou quatre semaines qui, après tout, auraient été dans l'esprit même

de leur ancienne vie ; car leur ancienne vie subsistait, ils partageaient encore des matins, des après-midi, des soirées, des promenades à pied ou en voiture, des visites dans des lieux désuets en vue de chances imprécises ; surtout leur vie restait pleine de cet agrément social acheté très cher, le sens du confort et du crédit de leur famille, cette perfection essentielle payée d'un prix élevé, mais qui leur *venait* en somme si naturellement qu'ils pouvaient, le père et la fille, la considérer comme gratuite. Maggie maintenant se demandait si elle avait jamais pensé à leur départ avec sincérité, elle cherchait en elle-même si elle serait restée fidèle à ce plan, même si rien n'était survenu.

Sa certitude que s'y tenir était devenu impossible mesure pour nous sa conviction qu'un changement de première importance s'était produit. Ses rapports avec chacun de ses compagnons de vie avaient subi une transformation, et cette transformation l'obligeait à reconnaître qu'agir comme elle aurait pu le faire auparavant serait se conduire envers Amerigo et Charlotte avec une insigne hypocrisie. Elle se rendait compte alors qu'un voyage à l'étranger avec son père aurait représenté de leur part à tous deux, plus que tout autre geste, la suprême expression d'une confiance vraiment extatique et que l'attrait du projet avait résidé dans cette sublimité même. De jour en jour, elle reculait l'instant de *parler*, mot lourd de pensées, qu'elle employait, dans son for intérieur, de parler, comme de juste, à son père. Et elle le reculait d'autant plus que la frappait davantage l'étrange délai qu'il mettait lui-même à rompre le silence. Elle lui assigna un terme, lui fixa pendant plusieurs jours le matin suivant, l'après-midi, le soir, et le lendemain, le surlendemain, décida même que s'il tardait plus longtemps ce serait la preuve décisive que lui aussi avait perdu sa sérénité. Dans ce cas, ils se seraient mutuellement et avec succès jeté de la poudre aux yeux ; mais, à la fin, il leur faudrait détourner le visage, puisque la brume argentée qui les protégeait s'était déjà sensiblement atténuée.

En dernier lieu, fin avril, elle décida que, s'il restait muet vingt-quatre heures encore, elle devrait interpréter son attitude comme la preuve que, suivant son expression intime, ils étaient perdus, tant la sincérité était impossible à qui prétendait projeter un voyage en Espagne à l'approche d'un été qui

déjà s'annonçait chaud. Une offre de ce genre dans la bouche de son père, un optimisme si extravagant, serait sa façon à lui de se prétendre fidèle au passé ; en effet, l'absence chez lui d'un véritable désir de partir, ou du moins de partir plus loin que pour aller aux Faons, pouvait seulement signifier qu'au fond du cœur il n'était pas tranquille. En tout cas, ce qu'il désirait et ce qu'il ne désirait pas, Maggie en fit l'épreuve, juste à temps pour s'orienter dans une direction nouvelle.

Elle avait dîné à Eaton Square avec son mari un soir où M. et M^{me} Verver avaient invité lord et lady Castledean. La nécessité d'une invitation de ce genre s'imposait depuis quelque temps à notre groupe, et la seule question était de savoir lequel des deux ménages prendrait les devants. On avait facilement résolu la question, comme toutes les questions relatives à Amerigo et Charlotte : l'initiative revenait à M^{me} Verver qui était allée à Matcham, tandis que Maggie s'en abstenait ; le dîner à Eaton Square pouvait passer pour une réunion d'autant plus *intime* qu'il était conçu à une échelle réduite. Six invités seulement, outre le maître et la maîtresse de Matcham, composaient la société, et chacun offrait à Maggie l'intérêt d'une liaison certaine avec les réjouissances de Pâques dans cette maison qui l'obsédait.

La mémoire qu'ils gardaient tous de circonstances qui avaient évidemment laissé derrière elles un charme persistant, cet air de rappeler des souvenirs délicieux, plus manifeste chez les autres que chez Amerigo et Charlotte, leur prêta quand ils se trouvèrent réunis une camaraderie indéchiffrable, contre laquelle l'imagination de la jeune femme se brisa en une petite vague impuissante. Non qu'elle regrettât de n'avoir pas fait partie du groupe qu'on évoquait et souhaitât en posséder les secrets ; ces secrets-là lui étaient indifférents ; à ce moment, elle ne pouvait absolument pas se préoccuper de secrets autres que les siens. Ce qui arriva, c'est tout simplement qu'elle comprit soudain que les siens allaient réclamer une quantité d'aliments, et aussi qu'elle en pourrait, somme toute, extraire de ces gens une quantité ; si bien qu'elle fut prise brusquement du désir de s'emparer d'eux, d'user d'eux, dût-elle même braver, défier courageusement, exploiter directement, peut-être goûter, en cachant ses sentiments sous une basse duplicité,

l'élément de curiosité qu'elle les sentait éprouver pour elle. Quand sa conscience eut été effleurée au vol par cette impression, le sentiment irrésistible qu'elle offrait à leur expérience un objet singulier comme ils en offraient un à la sienne, le dessein qu'elle conçut de ne pas les laisser échapper ne connut plus de limite. Elle alla, elle alla toujours, ce soir-là, après qu'elle eut pris son élan ; elle fonça sans s'arrêter, du même pas dont elle s'était sentie foncer, trois semaines plus tôt, ce matin où la vue de son père et de sa belle-mère l'attendant ensemble dans la petite salle à manger avait été si décisive.

Cette fois-ci, c'était lady Castledean, dont la présence était décisive, qui apportait la lumière, ou du moins l'ardeur, et qui excitait les nerfs ; inexplicablement, Maggie, elle le savait, n'aimait pas lady Castledean, quoiqu'il y eût de l'aimer raison sur raison : les plus gros diamants sur les cheveux les plus blonds, les cils les plus longs sur les yeux les plus beaux et les plus faux, les dentelles les plus anciennes sur le velours le plus violet, les manières les plus correctes sur les prétentions les moins fondées. Sa Grâce avait la prétention de posséder à tous les instants de sa vie tous les avantages ; cette conviction lui donnait une exquise douceur, presque de la générosité ; aussi était-elle incapable de distinguer les petits yeux protubérants d'insectes sociaux plus chétifs, souvent pourvus de multiples facettes, des autres taches décoratives que portaient leurs corps et leur ailes. Maggie avait aimé, à Londres ou dans le monde en général, tellement plus de gens qu'elle n'avait cru devoir en craindre, devoir même se hasarder à en juger, que sa fièvre se trouva accrue par l'obligation de reconnaître en ce cas-ci une telle absence de toute logique. Tout simplement, elle avait piqué la curiosité d'une charmante et intelligente personne, intriguée par elle en tant que femme d'Amerigo, et cette curiosité s'accompagnait d'intentions bienveillantes et d'une spontanéité un peu surprise.

Maggie déchiffrait cet état d'esprit dans la liberté avec laquelle ils la contemplaient tous les huit. Amerigo leur posait un problème, et, pour la solution qu'elle en pourrait fournir, on se la passait à la ronde, avec adresse et sympathie, comme une poupée habillée qu'on tiendrait ainsi qu'il convient par

le milieu de son corps bien rembourré. Elle aurait pu être fabriquée pour donner ses explications quand on lui appuyait sur l'estomac ; on avait l'air d'attendre qu'elle articule d'un air étonnamment naturel : « Mais oui, je suis tout le temps présente ici ; je suis aussi à ma façon un petit fait indiscutable ; j'ai à l'origine coûté beaucoup d'argent, coûté, veux-je dire, à mon père, pour mon trousseau ; et j'ai engagé mon mari dans une tâche très difficile, mon éducation — si difficile que sa peine ne peut être traduite en monnaie. » Eh bien ! elle s'*assurera*it avec eux un contact de ce genre ; et, après le dîner, avant qu'on se séparât, elle exprima son idée en acte, les invita, au mépris du protocole, presque de force, à dîner chez elle à Portland Place tous tant qu'ils étaient, s'ils ne voyaient pas d'objection à se retrouver, car ils formaient la société qu'elle désirait recevoir. Oh ! elle allait, elle allait, elle le sentait de nouveau ; on aurait cru qu'elle s'était mise à éternuer dix fois de suite ou à entamer une chanson comique. Certes des anneaux manquaient dans la chaîne de ses idées, comme il y aurait des lacunes dans la réalisation ; elle ne voyait pas encore clairement l'aide qu'ils lui fourniraient ni l'usage qu'elle ferait d'eux ; mais elle continuait à danser autour de sa proie avec la pensée qu'enfin elle avait commencé à agir ; il lui plaisait tant de se sentir le point de convergence de leur étonnement.

Non qu'il eût après tout tant de signification, *leur* étonnement, l'étonnement des six personnes ainsi accaparées, qu'une vague lueur lui montrait conduites par elle dans l'avenir comme un troupeau de moutons ; non, ce dont elle avait la conscience la plus aiguë, ce à quoi elle trouvait la saveur la plus vive, c'était l'idée qu'elle avait distrait et comme on dit capté l'attention d'Amerigo et de Charlotte, sur qui elle n'avait dans l'intervalle pas jeté un seul coup d'œil. Vraiment, elle les avait entraînés avec les autres ; durant toutes ces minutes, ils avaient cessé d'incarner leur fonction ; bref, surpris et impressionnés, ils avaient abandonné leur poste. « Ils sont paralysés, ils sont paralysés », se disait-elle au fond d'elle-même, tant son interprétation prenait corps à les voir subitement perdre contenance.

Son esprit réussissait plutôt à embrasser les apparences qu'à en deviner les causes ; mais, de temps en temps, lui

venait l'espoir que, si elle parvenait seulement à rassembler et à faire cadrer ces apparences, à en constituer un bloc cohérent, les causes cachées par derrière, que le flottement et l'incertitude des faits masquaient au regard, ne pourraient peut-être plus se dissimuler. Bien entendu, le Prince et M^{me} Verver n'étaient pas étonnés de la voir aimable envers leurs amis ; mais, en fait, elle ne respectait justement pas les règles de la politesse ; elle s'était trop fort écartée des coutumes délicates (approche prudente par les voies autorisées, circonstances suggérées, vague de la réponse admis d'avance) qui auraient permis aux gens invités de refuser s'ils en avaient envie. Et l'avantage de son plan, l'effet de la violence qu'elle était prête à y communiquer, venaient de ce que ses invités *étaient* précisément ces gens qui l'intéressaient, ceux devant qui elle avait d'abord paru timide et à qui soudain elle parlait si impérieusement. Plus tard, nous pouvons l'ajouter, une fois ce terrain conquis par sa démarche agitée, mais résolue, ce qu'étaient exactement ces gens lui deviendrait indifférent ; mais, en attendant, l'impression qu'elle emporta d'eux chez elle ce soir-là lui avait rendu le service de paraître briser la glace à la place où elle était la plus épaisse.

Résultat plus imprévu encore, le même service avait sans doute été rendu à son père ; sur l'heure, après que tout le monde fût parti, il fit exactement ce qu'elle attendait de lui et dont elle désespérait ; et il le fit, comme il faisait toute chose, avec une simplicité qui décourageait l'intention de le sonder plus profondément, de tirer de lui davantage, d'aller, suivant son terme favori, chercher *derrière* ses paroles. Il aborda le sujet sans ambages, avec bravoure, sans se soucier de le relier à ce qui venait de se passer, sauf par le biais de la perte qu'ils feraient en rompant le charme :

— Je pense qu'en somme nous n'allons pas nous en aller, n'est-ce pas, Maggie ? juste au moment où la vie ici devient si agréable.

Ce fut tout, et rien n'avait conduit à cette déclaration ; mais l'affaire fut réglée pour Maggie tout d'un coup, et non moins réglée, plus peut-être, pour Amerigo et Charlotte, sur qui l'effet immédiat, qu'en secret elle mesura, y perdant presque le souffle, fut prodigieux. Tout maintenant concor-

daît pour elle avec tout le reste de telle façon qu'elle pût sentir l'effet comme prodigieux sans renoncer à sa politique de ne pas jeter les yeux sur le couple. Durant alors cinq minutes extraordinaires, elle les sentit, sans les voir, à ses côtés, grandis comme par un effet de mirage, plus grands qu'ils n'avaient jamais paru, plus grands pour elle que l'existence, que la pensée, plus grands que le danger ou la sécurité. Puis enfin, pendant un intervalle de temps qui lui sembla vertigineux, elle ne tint pas plus de compte d'eux que s'ils n'étaient pas dans la pièce.

Jamais, jamais elle ne les avait traités ainsi, pas même un instant plus tôt quand elle concentrait son art sur le groupe de Matcham ; maintenant son attitude les excluait de façon plus intense encore, et l'air était chargé de leur silence tandis qu'elle parlait à son compagnon comme si elle n'avait eu à considérer que lui seul. Curieusement, il lui avait fourni un thème par son allusion à l'agrément, un agrément comme celui de son dîner si réussi, qui pouvait passer pour une compensation à leur renoncement ; ainsi ils avaient l'air de parler avec égoïsme en comptant voir se répéter des expériences analogues. Maggie réalisa donc un acte d'énergie exceptionnel en s'abandonnant à la présence de son père comme pour répondre à la constance avec laquelle elle occupait son regard ; et, tandis qu'elle souriait, parlait et inaugurait son système, elle se demandait : « Que veut-il donc dire ? Voilà toute la question : qu'est-ce donc qu'il pense ? » Et elle ne cessait d'observer chez lui tous les signes que lui avait rendus familiers sa récente anxiété et de compter les minutes de la stupeur muette des autres. C'était, elle le sentait, dans leur silence que les autres lui faisaient l'effet d'un mirage ; elle n'avait eu, elle le comprit après coup, aucune notion de la durée de ce silence ; mais il se prolongea, jusqu'à pouvoir dans des conditions plus normales se faire qualifier de gêne, comme si elle-même tirait sur une corde.

Dix minutes plus tard toutefois, dans la voiture qui les ramenait chez eux et que son mari, abrégeant tout délai, avait gagnée dès qu'on l'eut annoncée, dix minutes plus tard, elle devait tirer sur la corde presque jusqu'à la rompre. Le Prince, avant de se diriger vers la porte, ne lui avait pas laissé le loisir de rester à bavarder comme ils bavardaient

d'ordinaire après des soirées de ce genre. En cédant à l'impatience qu'il manifestait, Maggie y vit sa hâte d'atténuer l'étonnement qu'il avait dû provoquer chez elle en s'abstenant, ainsi que Charlotte, d'applaudir à la solution du problème débattu, ou plus simplement réglé, devant eux. Il avait eu le temps de s'aviser de la surprise qu'elle avait pu ressentir et il la pressa de monter en voiture parce qu'il éprouvait la nécessité d'agir rapidement dans ces conditions nouvelles. Une ambiguïté indiscutable dans l'attitude de sa femme devait assurément le tourmenter ; mais déjà il avait trouvé le moyen de la rassurer et de la ramener, et, ce moyen, Maggie avait elle-même la douloureuse notion de ce qu'il serait. Aussi y était-elle préparée et, à la vérité, tout en prenant place dans la voiture, elle s'émerveillait d'y être à tel point préparée. Son état d'esprit ne lui permit pas d'attendre ; elle parla aussitôt.

— J'étais certaine que Père donnerait cette réponse si je n'intervenais pas. Je ne *suis pas* intervenue, et vous voyez le résultat. Il déteste maintenant voyager ; il aime trop être avec nous. Mais, si vous voyez l'effet, — elle se sentit magnifiquement maîtresse de continuer — peut-être ignorez-vous la cause. La cause, mon chéri, est trop charmante.

Son mari, en prenant place auprès d'elle, n'avait, durant une minute ou deux, tandis qu'elle l'observait, rien dit ni rien fait ; elle avait le sentiment qu'il réfléchissait, qu'il attendait, qu'il prenait une résolution ; pourtant il n'avait pas encore parlé quand, elle le comprit, il décida délibérément d'agir. Il l'entoura de son bras et l'étreignit ; il se livra à ce geste démonstratif — la serrer longuement et fermement d'un seul bras et la presser tout contre lui, — que des occasions analogues avaient si souvent suggéré et prescrit. Quoique enveloppée et, elle ne pouvait s'empêcher de l'éprouver au fond d'elle-même, délicieusement sollicitée, elle avait dit ce qu'elle désirait et voulait dire ; d'ailleurs, elle le sentait, et cette impression l'emportait sur toute autre, malgré ce qu'il pourrait tenter elle ne devait pas perdre la tête. Oui, il l'étreignait, et elle savait ce que cela signifiait pour elle ; mais, en même temps, elle était étreinte aussi par sa responsabilité, et l'extraordinaire, c'est que, de ces deux émotions intenses, la seconde était en train de l'emporter. Cependant il

prenait son temps, mais il répondit tant bien que mal aux paroles de sa femme.

— De la raison qui détermine votre père à ne pas partir ?

— Oui, et de ma détermination de laisser cette raison agir d'elle-même sans que j'insiste.

Tendue comme elle l'était, elle s'arrêta de nouveau, et il lui sembla faire un immense effort. Qu'elle était étrange pour Maggie, étrange et neuve, l'intuition de détenir par un secours miraculeux un avantage que là, dans la voiture où ils roulaient, elle était absolument maîtresse de garder ou de céder. Étrange, inexprimablement étrange, de voir avec cette netteté que, si elle renonçait à le garder, elle renonçait pour ainsi dire à tout pour toujours. Et, le fond même de son être l'enregistrait, le but auquel tendait l'étreinte de son mari, c'était à l'y *faire* renoncer ; pour parvenir à ce résultat, il avait recours à cette magie infailible. Il *savait comment* y recourir ; il pouvait au besoin, récemment plus que jamais elle l'avait appris, se montrer amoureux avec magnificence ; ce trait constituait justement un élément de ce caractère où elle n'avait jamais cessé de reconnaître en lui un Prince, cette aisance large et séduisante, ce don génial du charme, des rapports humains, de l'expression, de la vie.

Elle n'aurait eu qu'à appuyer la tête sur l'épaule d'Amerigo dans un geste d'abandon pour qu'il comprît qu'elle ne résistait plus. A ce geste, tandis qu'ils avançaient, toutes ses impulsions conscientes la poussaient, toutes sauf une, l'impulsion due à son besoin profond de savoir *vraiment* où elle en était. Aussi, quand elle eut achevé de formuler son idée, restait-elle maîtresse d'elle-même et comptait-elle bien le rester ; mais, dans ses yeux qui regardaient par la fenêtre de la voiture, montaient des larmes de souffrance qui heureusement devaient être invisibles dans l'obscurité. L'effort qu'elle s'imposait la déchirait, et, comme elle ne pouvait pleurer tout haut, ses larmes coulaient en silence. Malgré ses larmes, pourtant, à travers la fenêtre carrée qui s'ouvrait près d'elle et le panorama gris de cette nuit de Londres, elle réalisait l'exploit de ne pas perdre de vue ce qu'elle voulait ; ses lèvres l'aidaient et la protégeaient parce qu'elles étaient capables de montrer de la gaieté.

— S'il renonce à tout voyage, mon chéri, c'est pour ne pas

vous quitter ; comme d'ailleurs, vous savez, il partirait n'importe où, je crois, si vous partiez avec lui. Je veux dire vous et lui tout seuls, poursuivit Maggie, les yeux toujours fixés vers le dehors.

Amerigo prit de nouveau son temps pour répondre à cette affirmation.

— Ah ! le cher homme ! Vous voudriez que je lui propose un voyage ?

— Ma foi oui, si vous croyez en prendre votre parti.

— Et, demanda le Prince, nous vous laisserions seules, vous et Charlotte ?

— Pourquoi pas ? — Maggie elle aussi dut s'arrêter une minute, mais quand elle reprit la parole elle était calme. — Pourquoi un de *mes* motifs ne serait-il pas justement Charlotte, l'ennui que j'éprouve à la quitter ? Elle s'est toujours montrée si amicale, si charmante pour moi, mais jamais autant que maintenant. Nous venons vraiment d'être davantage ensemble, préoccupées surtout l'une de l'autre, comme aux jours d'autrefois.

Et elle continua avec une maîtrise d'elle-même parfaite, ou qu'elle appréciait comme telle :

— On dirait que nous nous manquions mutuellement, que nous étions un peu séparées, quoique vivant côte à côte ; mais les bons moments, si l'on prend la peine de les attendre, ajouta-t-elle vite, reviennent d'eux-mêmes. D'ailleurs vous l'avez bien vu, puisque de cette façon aussi vous vous êtes rapproché de Père ; avec votre intuition ordinaire, vous avez perçu chaque nuance, chaque souffle ; il était superflu de vous avertir ou de vous pousser ; grâce à votre amabilité coutumière et à votre délicatesse naturelle, vous rendez toujours délicieux de vivre avec vous. Mais, bien entendu, vous avez compris tout ce temps que lui et moi étions profondément sensibles à votre procédé, à votre effort pour l'empêcher d'être trop seul et pour me préserver de mon côté de paraître le négliger. Jamais je ne saurai vous être assez reconnaissante ; de tous les dons que j'ai reçus de vous, il n'y en a pas eu de plus précieux.

Elle poursuivait ses explications comme pour le plaisir de les donner, sans ignorer qu'il saurait discerner en cette géné-

rosité qu'elle prônait simplement un autre aspect de la même gentillesse :

— Votre façon de lui amener le petit, tous ces jours-ci, et de revenir chaque fois le chercher, rien au monde, rien de ce que vous auriez inventé n'aurait pu à ce point enchanter Père. Et puis vous savez combien il a toujours apprécié votre société et comme avec bonne grâce vous lui avez toujours fait croire que vous goûtez la sienne. Pourtant, ces dernières semaines, il semblait que vous aviez décidé, juste pour accroître son plaisir, d'en rafraîchir sa mémoire. Aussi, conclut-elle, c'est votre faute. Vous avez obtenu le résultat qu'il ne veut plus, même pour un mois ou deux, être où vous n'êtes pas. Il ne désire pas peser sur vous ou vous ennuyer ; *cela*, n'est-ce pas ? n'est jamais arrivé et, si vous m'en donnez licence, je ferai en sorte de m'arranger comme toujours pour que cela n'arrive pas. Mais il ne peut pas supporter que vous soyez hors de sa vue.

Elle avait soutenu son discours, forçant la note, rajoutant toujours, mais sans difficulté, car c'était jusqu'au dernier mot, grâce à une longue évolution sentimentale, ce dont elle s'était remplie à en déborder. Elle peignait le tableau, le lui imposait, le suspendait devant lui.

Elle rappelait avec bonheur comment un jour, sous cette heureuse inspiration, il en était allé, soutenu par le PRINCIPINO, jusqu'à proposer à Eaton Square une promenade au Zoo ; il avait offert d'y emmener sur l'heure ses deux compagnons, le vieux et le jeune, racontant à l'enfant comment ils allaient présenter Grand-papa, Grand-papa inquiet et assez anxieux, à des lions et à des tigres en liberté.

Par petites touches, elle révélait ainsi à Amerigo silencieux la vérité sur la bonté de sa nature et l'excellence de ses manières, et cette démonstration de sa vertu contribuait justement à rendre plus étrange, même pour elle, la persistance qu'elle mettait à ne pas lui céder. Il eût suffi du moindre geste d'abandon, de la vibration d'un nerf, de la contraction d'un muscle ; mais ce geste aurait pris de l'importance à leurs yeux précisément parce qu'elle ne faisait rien de perceptible, rien que de parler sur le ton même qui aurait dû faire d'elle la proie de la tendresse. Elle savait de mieux en mieux, chaque instant qui passait l'en persuadait, com-

ment une inspiration fort simple aurait suffi pour la faire renoncer à son attitude soupçonneuse, une inspiration éloignée d'un million de milles de l'absurdité de leurs propos actuels, tellement hors du sujet, et qui aurait consisté à renoncer brusquement, délicieusement, généreusement, avec la plus complète et la plus heureuse inconséquence, à la comédie qu'ils jouaient.

— Venez avec moi, n'importe où, *vous*, et alors nous n'aurons besoin de nous préoccuper, de parler, de rien ni de personne.

Cinq mots comme ceux-là auraient été la meilleure réponse et l'auraient fait capituler totalement. Mais eux seuls auraient eu cette puissance. Elle les attendait et, un instant suprême, elle crut par le témoignage de tout ce qui était en lui les deviner dans son cœur et sur ses lèvres. Mais ils ne furent pas prononcés, et, comme elle recommençait à attendre, elle se remit aussi à l'observer avec intensité.

Cette observation lui montra que, de son côté, il observait et attendait et qu'il avait escompté quelque chose dont il sentait maintenant qu'il l'escomptait à tort. Oui, ce serait à tort s'il ne lui répondait pas, s'il ne disait que des phrases insipides et non pas la phrase magique. S'il arrivait à la prononcer, cette phrase, tout s'arrangerait ; il s'en fallait d'un cheveu que tout se recompose, d'un geste de lui pour qu'ils recouvrent leur bonheur. Toutefois, une seconde seulement elle vit luire cette perspective, puis la vit aussitôt s'éteindre. Et, comme la perspective disparaissait, Maggie sentit le frisson de la réalité ; quoique pressée sur le cœur de son mari, dont l'haleine effleurait sa joue, elle recouvra la rigueur fragile de son attitude, une rigueur étrangère à sa nature et plus forte que celle-ci. Leur silence enfin manifestait cruellement leur opposition ; ce silence persistait, quoiqu'elle se rendit compte qu'Amerigo s'efforçait de considérer son allusion au rôle qu'il avait récemment joué, d'interpréter la douceur de ses paroles, comme une manière de se montrer amoureuse. Ah ! ce n'aurait pas été, Dieu sait, la manière de Maggie ; elle était capable, s'il s'agissait de l'être, de se montrer bien autrement amoureuse.

Là-dessus lui vint l'idée de dire, restant conséquente avec ses premiers propos :

— Mais, s'il s'agissait de faire un voyage, il irait volontiers

et joyeusement avec vous. Je crois vraiment qu'il aimerait vous avoir un certain temps tout à lui.

— Voulez-vous dire qu'il a l'intention de le proposer ? s'enquit le Prince après une seconde de silence.

— Oh ! non ; il ne demande rien, comme vous avez dû souvent vous en apercevoir. Mais je crois qu'il partirait comme un dard, suivant votre expression, si vous le lui suggériez.

Elle avait l'air et elle le savait de poser une condition et, tout en parlant, elle se demandait si à l'entendre il ne retirerait pas son bras. Qu'il ne le retirât pas suggéra à Maggie qu'elle l'avait tout d'un coup plongé dans des réflexions si intenses, si concentrées qu'il s'y absorbait. Et justement cette concentration sembla au bout d'un instant démontrée. A brûle-pourpoint, il détourna la conversation, rompit avec leur apparence superficielle de gravité dont il fit bon marché, laissant Maggie distinguer le besoin qu'il avait de gagner du temps. Voilà, elle le devina, ce qui le gênait : l'avertissement qu'elle leur avait donné, à lui et à Charlotte, était somme toute tombé sur eux trop brusquement ; cet avertissement, elle s'en aperçut, les *forçait* à de nouvelles mesures, les leur imposait, mais, pour prendre ces mesures à leur guise, il leur fallait un délai plus ou moins long afin de se retrouver librement. Pour l'instant, Amerigo agissait à contre-cœur, et Maggie observait son effort sans se cacher.

— Quelles sont donc cette année les intentions de votre père en ce qui concerne les Faons ? Ira-t-il là-bas à la Pente-côte et s'y installera-t-il ?

Maggie le suivit sur ce terrain.

— Il fera, je suppose, comme il a fait si souvent à tant d'égards ; il fera ce qui semblera vous être le plus agréable. Et, naturellement, il faut penser aussi à Charlotte. Mais qu'ils aillent de bonne heure aux Faons, s'ils y vont, ne nous oblige pas du tout à y aller, vous et moi.

— Ah ! dit en écho Amerigo, cela ne nous oblige pas du tout à y aller.

— Nous pouvons faire comme nous voulons, nous n'avons pas à nous préoccuper de ce qu'ils feront, puisque, par chance, ils sont parfaitement heureux tous les deux.

— Oh ! répliqua le Prince, votre père n'est jamais si heureux que lorsque vous partagez son bonheur.

— Ma foi, dit Maggie, je puis le partager, je n'en suis pas la cause.

— Vous êtes la cause, déclara son mari, de presque tout ce qu'il y a de bon pour nous.

Mais elle reçut ce tribut en silence ; ensuite il poursuivit :

— Si, comme vous le dites, M^{me} Verver a des arriérés de votre société à rattraper, elle ne le pourra guère ou *vous* ne le lui permettrez guère, si nous nous tenons vous et moi trop à l'écart.

— Je vois ce que vous pensez, dit Maggie rêveusement.

Il la laissa un moment poursuivre sa rêverie, puis :

— Vais-je tout d'un coup, demanda-t-il, lui proposer un voyage ?

Maggie réfléchit et exprima ensuite le fruit de sa réflexion :

— Cela aurait le mérite de nous *laisser* ensemble, Charlotte et moi, j'entends beaucoup plus ensemble. Le mérite aussi de ne pas me donner l'apparence, comme si je choisisais juste cette époque pour partir, d'être indifférente et ingrate, de ne pas répondre à son amitié, en somme de vouloir l'éloigner. J'y répondrais, au contraire, de façon très nette en restant ici seule avec elle pour un mois.

— Et vous aimeriez rester ici seule avec elle pour un mois ?

— Je m'en accommoderais fort bien. Ou même, dit-elle gaiement, nous pourrions aller ensemble aux Faons.

— Vous vous sentiriez si satisfaite sans moi ? risqua alors le Prince.

— Oui, mon chéri, si vous vous sentiez satisfait d'être avec Père. Cela me soutiendrait ; pendant ce temps-là, continuait-elle, je pourrais aller habiter Eaton Square avec Charlotte, ou mieux encore elle pourrait venir à Portland Place.

— Oh ! oh ! dit le Prince d'un ton vaguement joyeux.

— J'aurais l'impression, reprit-elle, que tous les deux nous montrerions la même gentillesse.

Amerigo resta songeur.

— Tous les deux ? Charlotte et moi ?

A son tour, Maggie prit son temps.

— Vous et moi, mon chéri.

— Je vois, je vois. — Vite il avait compris. — Et quelle

raison donnerais-je... donnerais-je, veux-je dire, à votre père ?

— Pour lui demander de partir avec vous ? Mais la plus simple si en conscience vous pouvez la donner : le désir de lui être agréable. Rien d'autre.

Un terme dans cette réponse poussa encore une fois son mari à méditer.

— En conscience ? Pourquoi ne le dirais-je pas en conscience ? Vous-même, après en avoir discuté, développa-t-il, croyez que ce ne lui sera pas une surprise. Il doit être bien persuadé que je suis, au pire, la dernière personne au monde à vouloir faire quelque chose qui le froisse.

Ah ! voilà qu'elle revenait pour Maggie, cette note déjà entendue, la note du besoin qu'ils éprouvaient de ne pas faire de mal. Pourquoi ce souci de précaution, se demandait-elle de nouveau, alors que son père ne s'était certainement pas plaint plus qu'elle ? Alors qu'il n'avaient ni l'un ni l'autre jamais marqué d'inquiétude, qu'est-ce donc qui autour d'eux avait suggéré qu'il fallait les épargner ? Une fois de plus sa vision intérieure évoqua cette attitude, la perçut vive et concrète chez les autres, l'étendit aussitôt de son mari à Charlotte. En conséquence, avant de s'en rendre compte, absorbée par sa pensée, elle avait redit les derniers mots d'Amerigo.

— Vous êtes la dernière personne au monde à vouloir faire quelque chose qui le froisse.

Elle s'entendit, perçut le ton dont elle parlait et le perçut d'autant plus qu'elle sentit ensuite durant une minute sur son visage les yeux de son mari, proches, trop proches pour qu'elle-même pût bien le voir. Il la regardait, parce que sa voix l'avait frappé, et il la regardait avec intensité ; pourtant, lorsqu'il répondit, ce fut assez directement.

— Mais n'est-ce pas là juste ce dont nous parlions ? Vous aviez remarqué combien je me préoccupe de son confort et de son agrément. Il pourrait montrer qu'il y est sensible aussi en me proposant de faire un tour avec moi.

— Et vous l'accompagneriez ? demanda aussitôt Maggie.

Il n'hésita qu'un instant :

— PER DIO !

Elle aussi fit une pause, mais elle la rompit, puisque la gaieté était à l'ordre du jour, avec un brillant sourire.

— Vous dites cela sans risque, car c'est une offre qu'il ne fera pas de sa propre initiative.

Plus tard, elle n'aurait pu raconter et aurait été en peine de le retrouver pour elle-même, à la suite de quelle transition, de quel brusque changement affectant leurs rapports personnels, ils parvinrent à la fin de leur trajet séparés comme par un intervalle établi, presque reconnu. Elle le sentit dans le ton sur lequel il répéta après elle :

— *Sans risque ?*

— Sans le risque de vous trouver embarqué avec lui peut-être pour trop longtemps. Il est homme à penser que vous seriez susceptible d'éprouver cette impression. Donc l'initiative ne viendra pas de Père. Il est trop modeste.

Sur cette affirmation, leurs regards continuèrent à se croiser d'un coin à l'autre du coupé.

— Oh ! votre modestie, entre vous... — Mais il souriait encore. — Donc, à moins que j'insiste... ?

— Les choses iront comme elles vont maintenant.

— Ma foi, il me semble qu'elles vont très bien, répondit-il.

Mais sa réponse n'avait certes pas la portée qu'elle aurait eue sans l'épreuve de force (essai de capture ? évasion réussie ?) qui venait d'être tentée. Néanmoins, comme Maggie ne contredisait en rien sa remarque, il lui fut loisible de poursuivre ensuite une autre idée :

— Je me demande si ce serait *convenable*. Je veux dire de m'introduire ainsi.

— De vous introduire... ?

— Entre votre père et sa femme. Mais il y aurait un moyen, dit-il ; nous pourrions charger Charlotte de le lui proposer.

Et, comme Maggie se montrait surprise, il répéta :

— Nous pourrions suggérer à Charlotte de suggérer à votre père de me laisser l'emmener.

— Oh ! dit Maggie.

— Alors, s'il lui demande pourquoi je prends brusquement cette initiative, elle pourra lui en dire la raison.

La voiture s'arrêtait, le valet de pied était descendu et sonnait au portail.

— Que vous pensez que ce serait très agréable ?

— Que je pense que ce serait très agréable. D'en avoir persuadé *Charlotte* sera une preuve.

— Je vois, répondit Maggie pendant que le valet revenait pour leur ouvrir la portière. Je vois, redit-elle, quoiqu'elle se sentit un peu déconcertée. Ce que vraiment elle voyait tout d'un coup, c'était que sa belle-mère pourrait la déclarer la principale intéressée dans cette offre ; une telle perspective lui remit en mémoire la nécessité d'éviter que son père pût la croire intéressée à un point de vue quelconque dans n'importe quoi.

A la minute suivante, elle descendit, non sans une légère impression de défaite ; son mari, pour la laisser passer, était sorti le premier de la voiture et, la précédant, l'attendait au coin de la terrasse à peine surélevée de quelques degrés où s'ouvrait le portail, de chaque côté duquel se tenait un des domestiques. Maggie fut envahie par le sentiment d'une vie effroyablement encadrée et déterminée ; même le visage d'Amerigo, pendant que leurs yeux se croisaient à l'incertaine lumière des lampes, avait l'air de le lui rappeler volontairement. Il venait de lui répondre avec clarté et il ne lui laissait en apparence nulle réplique à faire. Ayant projeté d'avoir le dernier mot, elle croyait voir Amerigo l'emporter ; il semblait, de la façon la plus étrange du monde, lui rendre la monnaie de sa pièce et lui faire payer d'un petit serrement de cœur, d'un malaise nouveau, la façon dont elle avait glissé hors de ses bras dans la voiture.

CHAPITRE IV

LE malaise de Maggie aurait eu le temps de se dissiper : non seulement elle n'eut conscience durant les quelques jours qui suivirent d'aucun indice susceptible de l'alimenter, mais elle fut même frappée, à un autre point de vue, de voir se développer les symptômes du changement qu'elle provoquait délibérément. Au bout d'une semaine, elle reconnut que, si elle avait été en quelque sorte emportée par le courant, son père l'avait été de même ; désormais le mari de l'une et la femme de l'autre se serraient autour d'eux, et pour tous les quatre commençait une vie de groupe, par là même joyeuse, plus joyeuse que jamais, à en juger par les plaisantes apparences.

Ç'aurait pu être un hasard ou une simple coïncidence, du moins se le dit-elle d'abord, mais une douzaine de circonstances se présentèrent où ces apparences furent renforcées, des occasions agréables, indiscutablement agréables, aussi agréables qu'Amerigo en particulier pouvait les susciter, pour les amener à s'engager ensemble dans des entreprises, à partager des aventures, pour, drôlement, faire tout tourner de façon qu'ils veuillent tous faire la même chose en même temps et de la même manière. Ces rencontres étaient dans une certaine mesure rendues encore plus singulières par le fait que le père et la fille n'avaient guère l'habitude d'exprimer des désirs positifs ; pourtant il était assez naturel qu'Amerigo et Charlotte, *si* à la longue leur mutuelle société les fatiguait un peu, trouvent de la distraction non à descendre au niveau assez bas de leurs compagnons, mais à essayer de les faire monter dans le train toujours mouvant de leur vie.

« Nous sommes dans le train, songeait Maggie après le dîner à Eaton Square avec lady Castledean ; nous nous

sommes éveillés en sursaut pour nous y voir et pour nous sentir emportés tout à fait comme si on nous y avait mis pendant notre sommeil, ainsi que deux boîtes pourvues d'étiquettes qu'on aurait chargées dans le fourgon. Et, puisque je voulais *rouler*, il est certain que je roule, aurait-elle pu ajouter ; je roule sans me donner de mal, ils font pour nous tout le nécessaire ; c'est étonnant comme ils s'y entendent et comme tout marche bien. » Car il lui fallait bien le reconnaître tout de suite : former un quatuor, elle le découvrirait avec un absurde retard, leur paraissait aussi facile que leur avait naguère et si longtemps paru facile de former une paire de couples. Sur un seul point, jour après jour, le succès semblait comporter une réserve ; on pouvait la définir comme l'impulsion presque irrésistible de Maggie à s'accrocher à son père quand d'aventure le train faisait une embardée. Alors, impossible de le nier, leurs yeux se rencontraient ; et eux-mêmes donc, comme s'ils traitaient les deux autres en adversaires, faisaient justement violence à cet esprit d'union, ou du moins au changement que Maggie avait pour objectif quand elle s'était mise en campagne.

Le changement atteignit sans doute son maximum le jour où le groupe de Matcham dina à Portland Place, le soir qui vit vraiment à son apogée la gloire sociale de Maggie ; car tout le monde contribua à son triomphe personnel, chacun concourant, s'entendant de façon incroyable et en vérité conspirant à faire d'elle l'héroïne de la soirée. On eût dit que son père lui-même, qui montrait toujours plus d'initiative comme invité que comme hôte, avait trempé dans la conspiration ; et l'impression n'était pas affaiblie par la présence des Assingham, saisis eux aussi maintenant après un intervalle par le tourbillon qui les entraînait tous, et donnant à notre jeune femme, du moins en ce qui concernait Fanny, le sentiment d'être particulièrement encouragée et applaudie. Fanny, qui n'avait pas assisté au dîner précédent (Charlotte ayant exprimé une préférence dans ce sens), offrit à celui-ci un spectacle splendide dans sa robe neuve en velours orange orné de multiples turquoises, que relevait encore une confiance en soi aussi opposée que possible, conjectura son hôtesse, à la situation subordonnée qui, elle l'avait révélé et souligné, lui avait été faite à Matcham. Maggie n'était pas indifférente à cette occasion de

redresser l'équilibre, ce qui semblait pour l'heure faire partie du plan de remaniement général ; il lui plaisait de marquer pour elle-même qu'au niveau élevé de Portland Place, en ce lieu qui pour toutes sortes de raisons échappait aux juridictions jalouses, son amie n'avait à se croire *inférieure* à personne et pouvait paraître par instant diriger presque le mouvement d'hommage, pour autant que la soirée aboutissait à rehausser l'éclat de la petite Princesse. M^{me} Assingham donna à Maggie l'impression de lui fournir sans cesse les indications utiles, et vraiment ce fut un peu grâce à son aide, acceptée avec intelligence et gratitude, qu'en Maggie la petite Princesse fut affirmée et soulignée.

Elle n'aurait pu dire avec précision comment la chose se produisit ; mais, pour la première fois de sa carrière, elle se sentait à la hauteur de ce personnage tel que l'imaginent le public et la masse populaire, tel que le lui imposaient ceux qui l'entouraient. Et elle s'étonnait à part elle, tout en jouant le rôle, de l'étrange combinaison qui lui faisait présenter cette notion populaire par des gens considérés comme des grands de ce monde, les Castledean et consorts. Fanny Assingham était là, prête réellement à toute éventualité, comme un de ces assistants qu'on voit, sur la piste au cirque, régler l'allure du cheval au poil brillant qui fait le tour de l'arène et porte sur son dos l'écuyère en jupe courte ornée de paillettes, qui, avec une aisance éblouissante, va sauter les cerceaux et saluer. Evidemment le secret était là : Maggie avait oublié, négligé, décliné d'être la petite Princesse, à l'échelle où la fonction lui revenait. Mais maintenant que, de manière si engageante, la collectivité lui offrait la main pour l'aider à bondir sous les lustres avec, semblait-il à sa modestie, un tel déploiement de bas roses et une telle économie de jupons blancs, elle était frappée de comprendre sous ses sourcils froncés en quoi avait résidé son erreur.

Pour le soir après le dîner, elle avait lancé une nouvelle fournée d'invitations au ban et à l'arrière-ban de ses connaissances londoniennes, geste dans le style des petites princesses à qui est familier l'art de recevoir princièrement. Voilà ce qu'elle était en train d'apprendre, à incarner avec naturel le personnage qui lui était attribué, imposé, celui qu'on attendait d'elle. Quoique des considérations intimes vinssent par

moment interférer avec la leçon, la soirée lui permettait de s'exercer dans une mesure exceptionnelle, et l'exercice était particulièrement réussi quand à dessein elle le pratiquait sur lady Castledean, qu'il réduisit finalement à un état sans précédent de passivité. La perception de ce magnifique résultat faisait rougir de joie M^{me} Assingham ; avec une sorte de fièvre, elle jetait de temps à autre sur sa jeune amie un regard rayonnant ; il semblait en vérité que, par des voies merveilleuses, soudaines et mystérieuses, celle-ci lui était devenue une source de réconfort et la comblait par une adorable générosité. Ce qui donnait une saveur intense au phénomène que nous relatons, c'est que Maggie, par des moyens et des liaisons que nous n'allons pas retracer de nouveau, exerçait en même temps ses pouvoirs sur Amerigo et Charlotte, mais avec l'inconvénient, son frein constant et son arrière-pensée, que, du même coup, elle les exerçait peut-être plus encore sur son père.

Ce dernier danger toutefois comporta dans la période qui suivit des heures d'étrange oubli, les heures où son souci de précaution s'effaça à tel point qu'elle sentit sa communion avec lui plus étroite que toute autre. Il était *impossible* que ne se communiquât pas de l'un à l'autre l'impression que quelque chose de singulier était en train de se produire, surtout qu'elle se le disait et se le redisait à elle-même ; aussi le réconfort qu'apportait cette idée n'était-il pas moins remarquable que le péril qu'elle recélait ; Maggie pouvait se représenter le couple qu'elle formait avec son père comme tâtonnant, les lèvres closes, mais avec un échange de regards qui jamais n'avaient été plus tendres, à la recherche d'un monde imaginaire et lumineux où ils auraient la liberté de s'entretenir sans crainte des événements.

Le moment devait arriver, et à la fin il arriva, avec un effet brusque et aigu comme le tintement d'une sonnette électrique qu'on vient de presser, où elle distingua dans l'agitation qu'elle avait provoquée le sens le moins encourageant. Pour décrire leur cas de la façon la plus simple, on pouvait dire que leur cellule familiale, après avoir goûté longuement un bonheur délicieux et ininterrompu, avait eu encore à découvrir une nouvelle félicité ; pour cette félicité, Dieu merci, l'appétit de son père et le sien en particulier étaient restés pleins de frai-

heur et de gratitude. L'allure plus vive de leur vie sociale déterminait par accès cette disposition instinctive à se saisir des mains que nous avons déjà évoquée. Il avait un peu l'air de dire à sa fille, puisqu'elle ne rompait pas le silence la première : « Tout cela, n'est-ce pas ? est extraordinairement agréable ; mais en somme où cela nous conduit-il ? En l'air, dans un ballon tourbillonnant à travers l'espace, ou tout en bas, dans les profondeurs de la terre, dans les galeries vaguement éclairées d'une mine d'or ? » L'équilibre, la condition primordiale de leur vie, subsistait en dépit des transformations opérées ; les différents poids s'étaient redistribués d'autre façon, mais la juste balance persistait et triomphait ; cette raison précisément interdisait à Maggie dans le tête-à-tête avec son compagnon d'aventure de se hasarder à une expérience. Si l'équilibre était maintenu, la balance restait stable, elle devait l'admettre ; cela lui ôtait tout prétexte pour parvenir par quelque biais que ce fût à savoir ce qu'il pensait.

Mais elle connaissait ainsi des heures où elle se sentait essentiellement liée à lui par la rigueur de leur loi et, quand venait à son esprit l'idée que cependant le mobile principal de son père était sans doute le désir de l'épargner, le fait même qu'ils semblaient n'avoir rien d'intime à se communiquer l'enveloppait pour elle d'une douceur dont la consécration manquait même à sa tendresse pour son mari. Néanmoins, elle restait impuissante, n'était que davantage réduite au silence, quand vint l'éclair perturbateur, à un moment où elle aurait été toute prête à lui dire : « Oui, d'après toutes les apparences, le temps est le meilleur que nous ayons goûté ; pourtant ne voyez-vous pas comment c'est leur travail commun qui le fait naître et comment mon succès même, le succès qui m'a permis d'établir sur une nouvelle base notre belle harmonie, revient en somme à être par-dessus tout *leur* succès, dû à leur intelligence, à leur amabilité, à leur capacité de durer, bref à leur maîtrise complète de notre vie ? »

Mais comment aurait-elle pu en dire tant sans en dire beaucoup plus encore ? Sans dire : « Ils feront tout au monde pour nous faire plaisir, sauf, uniquement, nous dicter un plan qui les amènerait à se séparer. » Comment aurait-elle imaginé que murmurer à voix basse ces paroles ne mettrait pas dans la bouche de son père les mots dont elle aurait tremblé : « Les

séparer, ma chérie ? Vous voulez les séparer ? Alors vous voulez nous séparer aussi, vous et moi ? Une des séparations en effet pourrait-elle se réaliser sans l'autre ? »

Voilà la question qu'en pensée elle croyait l'entendre lui poser, avec tout son cortège effrayant d'enquêtes et de recherches. Naturellement, leur séparation à son père et à elle était tout à fait concevable, mais seulement si l'imposait la cause la plus pressante. Eh bien ! la plus pressante, la plus pressante assurément, serait qu'ils ne puissent plus se résoudre à laisser, lui sa femme, elle son mari, les *mener* avec une entente si étroite. Mais, s'ils acceptaient cette interprétation de leur état d'esprit comme pratiquement décisive, s'ils fixaient en conséquence leur ligne de conduite et effectuaient la séparation, ne risqueraient-ils pas que de sombres fantômes de ce passé mal étouffé montrent sur chaque rive du fossé s'élargissant leurs visages pâles et tourmentés, ou élèvent dans le temps même où ils s'éloigneraient des mains suppliantes et accusatrices ?

Quoique de telles images pussent se présenter à l'esprit, Maggie allait avoir l'occasion de se dire qu'une hypocrisie plus profonde se cacherait peut-être sous des réconciliations et des assurances de sécurité. Elle allait de nouveau sentir sa solitude comme elle l'avait sentie au terme de la tension aiguë qui l'avait opposée à son mari au retour du dîner d'Eaton Square avec les Castledean. La soirée en question l'avait laissée plus inquiète ; ensuite une détente était survenue : encore fallait-il que l'inquiétude se confirmât. Une heure vint, une heure inévitable, où elle comprit avec un frisson ce qu'elle avait redouté et les causes de son effroi. Cette heure avait mis un mois à arriver ; mais, la trouver devant soi, c'était la reconnaître totalement, car on y discernait avec clarté ce qu'Amerigo avait eu dans l'esprit en faisant allusion à Charlotte ; il visait la façon dont ils pourraient user de Charlotte pour rétablir l'harmonie et la satisfaction. Plus Maggie se rappelait maintenant le ton sur lequel il lui avait indiqué qu'ils disposaient de cette ressource, plus ce ton lui semblait l'effet d'un art conscient destiné à la manœuvrer. Amerigo à ce moment était remarquablement conscient, conscient en particulier du désir, donc du besoin, de voir comment elle se comporterait dans un cas précis. Ce cas serait celui où elle se trou-

rait dans une certaine mesure (elle le démêlait) *menacée*, si horrible que fût pour elle d'imputer à son mari une intention qui se traduirait par un mot pareil.

Pourquoi la proposition de faire intervenir sa belle-mère dans une question qui semblait précisément leur affaire personnelle, pourquoi un procédé si simple et si familier la frappait-il à ce point comme une menace ? Il y avait là un sentiment bizarre, dont la cause pour l'instant ne lui apparaissait pas, une fantaisie de son imagination peut-être égarée. Pour cette raison sans doute, elle avait appris à attendre tandis que passaient les semaines ; et elle affectait suffisamment, plutôt exagérément, l'air d'avoir repris sa sérénité. La suggestion équivoque faite par le Prince n'avait pas eu de suite immédiate, ce qui encourageait à la patience. Pourtant, après quelques jours, elle dut admettre que l'idée conçue comme vaine et inconsistante avait pris corps ; sa première inquiétude était donc justifiée ; et par contre-coup elle éprouva un nouveau serrement de cœur en se rappelant l'habileté dont il avait fait preuve à son égard. Déployer de l'habileté à son égard, quel sens n'y avait-il pas, quel sens ne pouvait-on trouver à un tel geste, quand jamais, absolument jamais, elle ne l'avait dans aucun domaine poussé, même pour un penny, à prendre la peine de l'épargner, de la sonder, de la craindre, à calculer en aucune façon ses réactions possibles ?

L'habileté d'Amerigo avait simplement consisté à présenter son idée d'user de Charlotte comme s'ils l'avaient conçue tous les deux au même degré, et sa réussite sur ce point tenait justement à cette simplicité. Maggie n'oserait pas, il le savait, dire, ce qui était vrai : « Oh ! vous allez *user* d'elle et, si vous voulez, moi aussi ; cependant nous n'userons pas d'elle de la même manière ni ensemble, mais dans un esprit et à un degré bien différents. De personne nous ne pouvons vraiment user ensemble si ce n'est de nous-même, ne le voyez-vous pas ? J'entends par là que je peux, quand les mêmes choses nous intéressent, vous aider en tout avec beaucoup de joie et parfaitement, et que vous pouvez parfaitement m'aider. La seule personne dont chacun de nous ait besoin, c'est l'autre. Alors pourquoi, dans ces circonstances, faire intervenir Charlotte, comme si son intervention allait de soi ? »

Elle n'oserait pas lui lancer ce défi parce que, et elle s'en

trouvait paralysée, ç'aurait été un *signe*. L'oreille d'Amerigo le traduirait aussitôt comme exprimant la jalousie, et d'écho en écho le défi atteindrait l'oreille de son père, comme un cri perçant le silence d'un calme sommeil. Depuis de longs jours, trouver vingt minutes à passer tranquillement avec son père avait été aussi difficile à Maggie que c'était aisé naguère. Autrefois (ce temps-là paraissait déjà si étrangement lointain), leurs réunions les plus longues semblaient naturelles, inévitables, et la faculté de prévoir tout ce qui les concernait avait une sorte de beauté familière. Mais maintenant Charlotte était presque toujours présente quand Amerigo amenait Maggie à Eaton Square, où il l'amenait constamment, et Amerigo était presque toujours présent quand Charlotte amenait son mari à Portland Place, où elle l'amenait constamment. Les fractions d'occasion, les minutes où la chance leur ménageait un tête-à-tête n'avaient guère pu compter ces derniers temps, vu l'idée qu'ils se faisaient d'une réunion ou d'une confidence, surtout que le rythme de leur intimité de toute une vie les disposait peu à traiter superficiellement des choses profondes. Ils ne s'étaient jamais beaucoup prévalus d'un quart d'heure dû au hasard pour s'entretenir de ce qui les touchait fondamentalement ; leur démarche spontanée était lente, habituée aux espaces larges et muets ; se taire ensemble d'un silence plein de pensées échangées, leur était beaucoup plus aisé que parler dans la hâte. Une vérité s'était en somme établie : ils trouvaient un charme d'autant plus intense à leur présence mutuelle qu'ils étaient plus avares de paroles ; ils pouvaient *communiquer* même quand ils tenaient une conversation avec leurs compagnons, sans pourtant que ceux-ci fussent plus directement éclairés sur la phase actuelle de leurs rapports.

Voilà quelques-unes des causes pour lesquelles Maggie soupçonnait ce qui les touchait fondamentalement (suivant l'expression que j'ai employée) d'être, sous une impulsion nouvelle, en train de gagner la surface. Ce soupçon lui vint vers la fin de mai, un matin où son père se présenta seul à Portland Place. Il avait un prétexte, elle ne l'ignorait pas ; le PRINCIPINO, deux jours plus tôt, avait présenté des symptômes, heureusement passagers, de grippe ; et depuis on avait notoirement dû le garder à la chambre. C'était un motif, un motif bien suffisant, de venir chercher des nouvelles ; mais ce n'était pas

un motif, Maggie se surprit à le penser, pour s'être arrangé pour faire sa visite sans sa femme, chose inusitée dans la récente organisation de leur existence. Or Maggie elle-même à cette heure se trouvait sans son mari, et la qualité exceptionnelle de cette heure apparaîtra tout de suite si je note que, se rappelant comment le Prince était entré un instant chez elle pour prévenir qu'il sortait, la Princesse se demanda, assez bizarrement, si leurs *sposi* respectifs n'avaient pas un rendez-vous ; et même elle espéra, bizarrement, qu'ils étaient ainsi pour le moment hors de jeu. Il était singulier, son besoin de se persuader parfois que tous deux ne se préoccupaient guère de désavouer la coutume de sortir ensemble, dont peu de semaines encore auparavant la légitimité était consacrée. Certes, il n'y avait pas de désaveu dans l'atmosphère ; aucun d'eux n'en était venu jusque-là ; et même, en cette minute, ne témoignait-elle pas par sa conduite qu'elle ne désavouait pas le passé ? Le jour où elle devrait confesser qu'elle redoutait de se trouver seule avec son père, qu'elle redoutait ce qu'il lui dirait alors (oh ! avec tant de peine et de gêne, elle en était terrifiée), *à ce moment*, il serait temps pour Amerigo et Charlotte de confesser qu'ils n'aimaient pas laisser deviner leurs réunions.

Ce matin (elle en avait étrangement conscience), elle craignait d'entendre son père lui poser une question précise et en même temps elle se sentait capable de refréner, même de détourner avec désinvolture, par sa façon d'accueillir cette question, les imaginations inquiètes qui le poussaient peut-être à en exagérer l'importance. La journée douce et ensoleillée avait l'haleine de l'été, ce qui les amena d'abord à parler des Faons, de l'invitation que les Faons leur adressaient. Maggie cependant n'ignorait pas que, en considérant avec lui cette séduisante invitation adressée à chacun des deux couples, son sourire hypocrite prenait quelque chose de convulsif. Aucun doute n'existait sur ce point, et elle trouvait une sorte de soulagement à le reconnaître : elle commençait à le tromper, par une nécessité indiscutable, comme jamais, jamais elle ne l'avait fait dans sa vie, et elle le trompait au degré qu'elle jugeait nécessaire. Cette nécessité de le tromper, dans la grande pièce à l'éclat atténué où, déclinant pour des raisons à lui de prendre un siège, il mettait ses pas dans les pas d'Ame-

rigo, cette nécessité semblait à Maggie s'imposer avec la force même de tout ce qui était si puissant sur son cœur : la vieille douceur d'être ensemble qui si innocemment les ressaisissait, le naturel qui imprégnait leur tendresse, simple, lisse, familière, pareille à toute la série des divans recouverts de tapisseries et doucement fanés sur lesquels il avait souvent professé sa satisfaction comme elle la sienne, à travers des silences dont ils ne mesuraient pas la durée. Elle *comprit* à cet instant, comprit tout de suite et aussi bien que l'avenir allait le lui confirmer, qu'elle devrait ne jamais interrompre, même pour une seconde isolée, son audacieuse entreprise de prouver qu'elle n'avait aucun souci.

Elle aperçut tout d'un coup à la lumière de cette entreprise tout ce qu'elle pourrait dire ou faire, établit les connections de cette tâche avec les sujets variés qui y paraissaient étrangers. Ainsi elle se fit l'effet d'agir pour la réussite de ce plan quand elle proposa à son père de sortir pour profiter de leur liberté et rendre hommage à la saison en allant faire un tour dans Regent's Park. Le Parc était tout près, au bout de Portland Place, et le PRINCIPINO, heureusement convalescent, y était déjà descendu, dûment accompagné ; toutes ces considérations venaient au secours de Maggie et faisaient à son esprit figure d'éléments de son effort pour assurer la continuité.

En haut, comme elle avait quitté son père pour mettre un manteau et un chapeau, la pensée qu'il l'attendait en bas, seul dans la maison déserte, s'accompagna, brièvement, mais avec intensité, d'une de ces brusques ruptures de sa stabilité mentale qu'elle connaissait parfois ; souvent devant son miroir l'effleurait et la paralysait en passant une vaine imagination ; en d'autres termes, elle eut la vision aiguë du changement singulier provoqué par son mariage à lui. L'essentiel dans ce changement lui parut alors la perte de leur ancienne liberté, la liberté de n'avoir jamais eu à se préoccuper, pour ce qui les concernait ensemble, de quelqu'un, de quelque chose d'autre qu'eux-mêmes. Son mariage à elle ne les en avait pas privés ; il n'avait jamais, fût-ce trois secondes, suggéré à l'un d'eux la nécessité d'agir avec diplomatie, de tenir compte d'une autre présence, non, pas même de celle de son mari. Tandis que se prolongeait cette vaine imagination, elle se murmurait à elle-même : « *Pourquoi s'est-il marié ? Ah ! pour-*

« Pourquoi ? » Et, à cet instant, elle s'avisa comme jamais encore de la façon absolument admirable dont, avant l'entrée de Charlotte dans l'intimité de leurs vies, Amerigo s'était abstenu d'intervenir dans leurs relations. Tout ce qu'elle lui devait pour cette attitude s'additionna à ses yeux comme une colonne de chiffres, ou si vous voulez s'éleva comme un château de cartes ; l'acte surprenant de son père avait abattu le château et faussé l'addition. Et, en réponse à sa question : « Pourquoi, pourquoi l'a-t-il fait ? » l'accablait inexorablement, l'écrasait comme une vague puissante la connaissance du motif qui l'avait inspiré : « Il l'a fait pour *moi*, gémissait-elle ; il l'a fait précisément pour que notre liberté — ne pensant, Père chéri, qu'à la mienne, — soit accrue et non réduite. Il l'a fait, ce père adorable, pour me délivrer le plus possible du souci de ce qu'il deviendrait. »

Pendant qu'elle était là-haut, malgré sa hâte, elle trouva le temps, comme elle l'avait déjà souvent trouvé, de laisser toutes ces incertitudes suggérées par ces réflexions tourbillonner devant elle avec leur effet ordinaire d'éblouissement ; elle s'interrogea en particulier pour savoir si elle ne résoudrait pas le problème en se conformant à l'esprit qui avait inspiré son père, en s'obligeant à réduire son *souci* pour lui aux proportions où il avait essayé de le résoudre. Alors elle sentit tout le poids de la situation retomber sur ses épaules ; elle se retrouva devant la source première de son obsession. Tout le mal venait de ce qu'elle avait été incapable de ne pas se tourmenter au sujet de ce qu'il deviendrait, incapable de le laisser, sans anxiété, aller son chemin, prendre ses risques, diriger sa vie. De l'anxiété, elle avait fait sa stupide petite idole ; et maintenant, pendant qu'avec un soin menteur elle enfonçait une longue épingle dans son chapeau (car elle avait, presque avec colère, écarté sa femme de chambre, une fille nouvelle dans la maison, qu'elle s'était récemment surprise à considérer comme mystérieuse), de toutes ses forces elle essayait de concevoir une formule d'entente qui le pousserait à couper les ponts. On pouvait la concevoir, cette formule ; avant même d'être prouvée, Maggie en avait pris conscience : toute l'émotion, toute la pathétique de l'heure actuelle tenaient justement à la douleur qu'ils éprouvaient à se retrouver dans les conditions de l'époque où leur vie était moins compliquée, à l'étrange res-

semblance qu'offraient l'apparence et les sentiments de l'heure actuelle avec ceux d'innombrables autres heures d'un passé déjà reculé.

Malgré le flot de pensées qui par instant l'empêchait de respirer, elle s'était habillée rapidement ; mais elle fut contrainte de s'arrêter encore une fois en haut de l'escalier avant de redescendre vers lui et, pendant cette pause, elle se demanda si, du simple point de vue pratique, on ne pouvait imaginer qu'elle en vienne à le sacrifier. Elle n'entra pas dans le détail de ce que pourrait comporter ce sacrifice ; c'était inutile, tant lui était nettement apparu, dans un de ses éclaircissements d'angoisse, qu'il était en bas à l'attendre, qu'elle le trouverait arpentant le salon dans l'air que les fenêtres ouvertes et les grands bouquets rendraient chaud et parfumé ; il marcherait lentement et sans but, si jeune d'allure, frêle et en apparence facile à conduire, pareil, pour s'exprimer un peu familièrement à un enfant, presque autant qu'à un père ; mais, par-dessus tout, il donnerait l'impression qu'il était venu juste pour lui *dire* en propres termes ce qu'elle pensait : « Sacrifie-moi, ma bien-aimée, oui, sacrifie-moi, sacrifie-moi. » Si elle le voulait, si elle insistait vraiment, elle pouvait l'entendre le lui répéter en pleine connaissance, la voix tremblante, comme un agneau sans tache et très cher, exceptionnellement intelligent.

Toutefois l'effet positif produit par l'intensité de cette image fut de la faire repousser, tandis qu'elle reprenait sa descente. Et, quand elle l'eut rejoint, qu'elle l'eut retrouvé, elle connut dans sa plénitude poignante l'idée que l'obstacle absolu à une décision de ce genre *était* la conscience, la lucidité qu'il apportait dans son intention. Voilà ce qu'elle sentait, tandis qu'elle lui adressait de nouveau un sourire menteur, qu'elle mettait de beaux gants frais, qu'elle s'interrompait d'abord pour donner d'un doigt léger un tour plus chic à son nœud de cravate, puis pour racheter envers lui tant de folies cachées par une petite caresse du nez contre sa joue, suivant la tradition de leur plus franche insouciance. De l'heure où elle en arriverait à l'accuser en son cœur d'avoir un plan caché, toute issue serait close, et il lui faudrait redoubler d'hypocrisie. Le seul moyen de le sacrifier serait de le faire sans qu'il puisse se douter de la raison réelle. Elle lui donnait un baiser, elle arrangeait sa cravate, elle lui adressait des remarques, elle l

aidait vers la porte, elle prenait son bras, non pour qu'il la conduise, mais pour le conduire ; et elle serrait ce bras contre elle du même geste appuyé où, petite fille, elle affirmait qu'elle ne se séparerait pas de sa poupée ; tous ces mouvements, elle les accomplissait de manière à l'empêcher le plus possible d'en imaginer le but.

CHAPITRE V

R IEN ne vint d'abord montrer que son effort échouait ; mais, quand ils furent parvenus à l'intérieur du Parc, elle eut la surprise de voir son père renoncer subitement à rejoindre le PRINCIPINO. La façon dont ils s'assirent un instant au soleil prouva qu'il abandonnait son dessein ; elle se laissa tomber avec elle sur les deux premières chaises qu'ils rencontrèrent un peu à l'écart et, une fois assis, il attendit comme si, maintenant qu'ils étaient seuls, elle allait enfin dans le tête-à-tête révéler sa pensée précise. Le seul résultat de cette attitude fut de faire sentir plus vivement à Maggie que préciser sa pensée dans un ordre d'idées quelconque lui était formellement interdit, et que le faire équivaldrait à détacher la laisse d'un chien ardent à suivre une piste. Elle se décourageait, la pensée précise, où le chien trouverait la trace, où le nez à terre, il flairerait la vérité (car elle croyait détenir la vérité) qu'à aucun prix elle ne devait même indirectement lui montrer. Ainsi le voulait du moins la prudence passionnée qui la faisait évoluer parmi les risques, surprenant dans tout ce qu'elle apercevait des symptômes et des trahisons, et qui même quand elle en discernait, l'obligeait à démontrer qu'elle n'avait pas peur.

Pendant qu'ils étaient assis là tous deux sur leurs chaises, durant certains instants, son père aurait pu la voir se mettre en garde et chercher lui-même un moyen nouveau de la faire trébucher ; durant certaines pauses, malgré son affection aussi douce et aussi sûre que les rayons du soleil, elle aurait pu, comme dans une partie serrée jouée sur un tapis de table pour de l'argent, le défier de lui poser le moindre problème de conscience. Plus tard, elle s'enorgueillirait positivement du style magnifique dans lequel elle avait soutenu l'épreuve ; plus tard, quand s'acheva cette heure difficile, quand, revenus sur leurs pas, ils trouvèrent Amerigo et Cha-

tte qui les attendaient à la maison, elle fut en droit de se rendre ce témoignage que vraiment elle avait accompli son dessein ; elle s'était pourtant imposé en même temps la tâche due de maintenir à chaque seconde leurs rapports au niveau de cette heure du passé bienheureux qu'ils gardaient précieusement dans leur mémoire comme dans un musée un tableau encadré, comme le trait marquant les plus hautes valeurs dans l'histoire de leur bonheur ancien : la soirée d'été passée au parc des Faons où, côte à côte sous les arbres comme aujourd'hui, ils avaient laissé leur merveilleuse confiance les bercer de sa voix la plus enchanteresse.

Un piège néanmoins pouvait se cacher dans la question même de savoir s'ils retourneraient habiter là-bas ; aussi n'avait-elle pas abordé le sujet la première, malgré l'impression qu'il lui donnait de s'abstenir afin de voir ce qu'elle ferait. En secret, elle se demandait : « *Serons-nous* capables d'y retourner tous les quatre ? Moi-même, aurai-je le courage d'affronter tout ce que ce séjour représenterait d'efforts pour maintenir, indéfiniment, jusqu'à l'impossible, les apparences, et pour soutenir la tension que comporte notre existence à la campagne telle que nous l'avons établie et acceptée ? » Elle s'était laissé absorber, elle devait se le rappeler ensuite, dans ce doute profond ; mais elle devait alors se rappeler aussi que son compagnon, quoique peut-être, on le devinait, pour ne pas montrer de hâte, avait rompu la glace, tout comme il l'avait rompue à Eaton Square après le dîner avec les Castledean.

L'esprit de Maggie s'était égaré bien loin, cheminant dans la perspective de ce qu'un été aux Faons, avec Amerigo et Charlotte encore plus en relief parce que se détachant sur un fond de ciel, pourrait mettre en lumière. Son père se contenterait-il de faire semblant d'en parler comme elle faisait en faisant semblant d'écouter ? En tout cas, il s'en tira à la fin par la transition que le sujet ne pouvait manquer de lui offrir. Le résultat pour elle fut de suspendre le cours de ses pensées intimes sous l'impression qu'il s'était mis à *imiter* comme elle mais encore l'adorable ton d'autrefois. Enfin, il l'avait réellement posée, la question de savoir si elle croyait satisfaisant, mais vraiment *très* satisfaisant, qu'il abandonnât Londres quelques semaines pour faire un tour avec le Prince. Ainsi Maggie comprit que son mari n'avait pas laissé tomber la

menace, puisqu'elle se trouvait en face des effets de cette menace. Ah ! cet effet avait occupé tout le reste de leur promenade, les avait accompagnés et était rentré à la maison avec eux, outre qu'il les avait contraints à feindre tout d'un coup de se rappeler que rejoindre l'enfant avait été le motif premier de leur sortie. Dans le souvenir ineffaçable de Maggie ils s'étaient sentis, après un délai de cinq minutes encore, poussés à regarder cette recherche comme un refuge ; ils se réjouirent ensuite parce que, vite assurée, la compagnie de l'enfant avec son importunité irrépressible, complétée par la présence de la gouvernante, personne en droit d'attendre de la considération, constitua un rempart contre toute apparence de gêne.

Car la situation en revenait à cela, que le cher homme l'avait pressentie pour l'*éprouver*, tout comme Charlotte l'avait pressentie lui-même dans cette belle intention. La Princesse comprit sur-le-champ, l'imagina nettement ; elle entendit leur conversation, à son père et à Charlotte, traitant de cet étrange sujet. « Le Prince me dit que Maggie aurait l'intention que vous fassiez avec lui un voyage à l'étranger ; comme il se plaît à faire tout ce qu'elle désire, il m'a suggéré de vous en parler, mon intervention lui semblant le meilleur moyen de vous faire accepter. Alors je vous en parle, vous voyez, étant toujours disposée, vous le savez, à complaire à Maggie. Je vous en parle, mais sans bien comprendre cette fois ce qu'elle a dans l'esprit. Pourquoi tout d'un coup aurait-elle envie en ce moment précis de vous embarquer tous les deux et de rester seule ici avec moi ? C'est un compliment à moi, adresse, je le reconnais, et vous prendrez la décision qui vous conviendra. Le Prince est prêt, cela va de soi, à tenir sa place dans le jeu ; mais vous tirerez la chose au clair avec lui. C'est à-dire vous la tirerez au clair avec *elle*. » Un discours de ce genre, Maggie en esprit croyait l'entendre, et l'attitude présente de son père, qui avait d'abord attendu qu'elle s'ouvrit à lui, était cette invitation à tirer la chose au clair. Eh bien ! comme elle se le redit tout le reste de la journée, ils le *furent* pendant le temps où ils restèrent assis dans le parloir sur leurs chaises à un penny ; ils le firent dans la mesure où désormais la franchise leur serait possible.

Du moins prouvèrent-ils combien ils étaient, chacun, prêts

combattre jusqu'au bout pour repousser, pour travestir une anxiété véritable. Elle avait aussitôt, avec sa grimace hypocrite, soutenant avec tendresse le regard de son père comme il rencontrait le sien, confessé, sans fléchir le moins du monde, son idée que peut-être tous deux, lui et son gendre, cueilleraient avec joie une escapade de ce genre, puisqu'ils avaient depuis longtemps été tous deux si furieusement domestiques. Inspirée par l'occasion et le feutre en bataille, elle dépeignait comment une paire de jeunes gens fougueux, réagissant contre la réclusion et prenant la clé des champs bras dessus bras dessous, avaient chance de rencontrer l'agrément sous des aspects qui les frapperaient tout au moins par leur nouveauté. Pendant cinquante secondes, pleine de douceur et de fausseté, les yeux dans les yeux de son compagnon, elle s'était sentie horriblement vulgaire ; mais elle n'y attacha pas d'importance : elle aurait bien de la chance si, pour franchir ce pas difficile, il lui suffisait d'être horriblement vulgaire.

— Et j'ai pensé qu'Amerigo aimerait mieux cela, avait-elle dit, que de partir tout seul en voyage.

— Veux-tu dire qu'il ne partira que si je l'emmène ?

Ici, elle avait réfléchi, et jamais de sa vie elle n'avait réfléchi vite et avec une telle intensité. Si elle présentait le cas de cette façon, peut-être son mari, mis à l'épreuve, nierait-il le fait ; *du coup*, son père ne serait-il pas conduit à s'étonner ? Peut-être même lui demanderait-il sans ambages pourquoi elle essayait de forcer les choses. Naturellement, elle ne pouvait courir le danger d'être suspecte de vouloir exercer une pression. Aussi fut-elle obligée de répondre tout simplement :
— N'est-ce pas ce que tu devrais justement voir avec *lui*.
— Certes, s'il me propose le voyage. Mais il ne l'a pas encore fait.

Oh ! comme une fois de plus elle eut l'impression de souffrir sans franchise.

— Peut-être n'ose-t-il pas ?

— Tu es si sûre qu'il désire à ce point ma société ?

— Je crois qu'il a cru que tu aimerais ce projet.

— Ma foi, oui, je l'aimerais...

Mais sur ce il détourna les yeux, et elle retint son haleine pour l'entendre demander si elle souhaitait qu'il intergeât directement Amerigo ou si elle serait sérieusement

désappointée au cas où il renoncerait au projet ? Ce qui la fixa comme elle devait l'exprimer pour elle-même, c'est qu'il n'en s'enquit ni de l'un ni de l'autre, évitant ainsi visiblement le danger qu'il aurait couru en tentant de connaître le motif qui la poussait. Pour atténuer cette évidence et remplir un peu le vide par trop sensible créé à l'étourdie par son abstention, il lui fournit lui-même une raison, lui épargna l'effort de demander s'il jugeait que Charlotte n'approuverait pas l'intention. Il prit tout sur lui ; *voilà* ce qui la fixa. Elle n'eut que très peu à attendre pour sentir combien, de ce fait, il prenait sur lui. L'argument qu'il allégua fut sa répugnance à mettre de cette façon le temps et l'espace entre sa femme et lui. Il n'était pas si malheureux avec elle, loin de là, et Maggie devait retenir qu'à sa grimace à elle il avait, paternellement, à travers ses verres qui lui servaient un peu de bouclier, répondu par une autre grimace qui lui permit de souligner avec aisance :

— Pas si malheureux que d'avoir besoin du secours de l'absence.

Donc, à moins que ce fût pour le Prince lui-même...

— Oh ! je ne crois pas que ce doive être pour Amerigo lui-même. Amerigo et moi, avait dit Maggie, nous nous entendons très bien.

— Alors, c'est parfait, restons-en là.

— Oui — elle avait donné son accord avec une admirable suavité, — restons-en là.

— Charlotte et moi aussi, avait gaiement continué son père, nous nous entendons très bien. — Par quoi il avait semblé un moment vouloir gagner du temps. — Pour n'en pas dire davantage, avait-il ajouté d'un air doux et satisfait pour n'en pas dire davantage.

Il parlait en laissant voir qu'il lui serait facile d'en dire bien plus, mais que l'humour de rester au-dessous de la satisfaisante vérité convenait bien à la circonstance. Consciemment ou non, donc, il donnait beau jeu à Charlotte, ce qui rendait trois fois plus accablante la conviction de Maggie que Charlotte avait un plan.

Elle avait fait ce qu'elle voulait, la femme de son père. C'était aussi ce qu'Amerigo avait fait faire à sa propre femme. Charlotte avait empêché Maggie de tenter son expérience et

alisé à la place une expérience de son cru. Elle semblait voir su que sa belle-fille craindrait d'être obligée, à la oindre perspective de confrontation, d'avouer pourquoi un angement quelconque était désirable. Et, chose plus traordinaire encore, notre jeune femme avait l'impression e son père s'était livré à des calculs analogues et qu'il esti- ait important de ne devoir pas s'informer de ce qui la préoccupait. Autrement, pourquoi, dans les conditions où ils étaient trouvés, ne l'avait-il pas interrogée ? Toujours par leul. Voilà, voilà quelle était la raison. Il avait peur de la plique qu'il aurait pu provoquer : « Mais, au fait, Père éri, qu'est-ce donc qui te préoccupe, toi ? »

Une minute après, il compléta sa phrase précédente par e touche ou deux destinées à conjurer définitivement le ectre de l'insolite, et à ce comble vraiment il justifiait le lence qu'elle gardait.

— Il y a une sorte de charme, n'est-ce pas, sur notre vie ? t on croirait que récemment il s'est encore renouvelé, s'est veillé, rafraîchi. Une sorte de prospérité coupable et égoïste eut-être, comme si nous avions tout saisi, tout obtenu, jus- t'au dernier objet désirable pour la dernière vitrine du der- er coin encore vacant de ma vieille exposition. Le seul auvais côté, c'est que ce bonheur nous a peut-être rendus resseux, un peu indolents, comme un groupe de dieux éten- is sur leurs couches, étrangers à l'humanité.

— Nous trouves-tu indolents ? — Elle avait sauté sur cette plique à cause de son heureuse légèreté. — Nous trouves-tu rangers à l'humanité, vivant comme nous faisons au milieu e la foule la plus dense du monde et passant notre temps ourrir chez les gens ou à les voir courir chez nous ?

L'observation lui inspira une méditation vraiment plus ngue que ne s'y attendait Maggie ; mais il en revint, aurait- le dit, souriant.

— Ma foi, je ne sais pas. Nous n'en avons que le plaisir, est-il pas vrai ?

— Certes, nous n'en avons que le plaisir.

— Nous nous en tirons avec tant de succès, fit-il remar- .

— Oui, nous nous en tirons avec succès. — Sur l'instant, le ne discuta pas. — Je vois ce que tu veux dire.

— Seulement je trouve aussi que nous n'avons pas assez le sens de la difficulté.

— Pas assez ? Pas assez pour quoi ?

— Pas assez pour n'être pas égoïstes.

— Je ne *te* crois pas égoïste, avait-elle répondu en s'arrangeant pour cacher toute émotion.

— Je ne parle pas spécialement de moi... ni de toi ou de Charlotte ou d'Amerigo. Mais nous sommes égoïstes tous ensemble. Nous évoluons comme un tout égoïste. Tu vois que nous désirons toujours tous la même chose, ce qui nous retient, nous attache ensemble. Nous souhaitons la présence les uns des autres, avait-il expliqué, la souhaitant chaque fois *l'un pour l'autre*. Voilà ce que j'appelle charme heureux, mais c'est aussi peut-être un peu l'immoralité.

— *L'immoralité* ? avait-elle répété d'un air amusé.

— Eh bien ! nous sommes extrêmement moraux pour nous mêmes, c'est-à-dire les uns pour les autres, et je ne prétendra pas savoir exactement aux dépens de qui en particulier toi et moi par exemple sommes heureux. Mon impression revient à trouver un peu obsédante, presque un peu scandaleuse, la conscience de tant de satisfaction et de privilèges. A moins pourtant, avait-il ajouté d'un air songeur, que ce soit moi qui avec quelque extravagance conçoive cette impression. D'ailleurs, tout ce que je pense, c'est que notre existence nous engourdit vaguement ; nous avons l'air de nous contenter de vivre sur des divans, les cheveux longs comme les Chinois fumant l'opium et perdus dans des rêves. Comment donc dit Longfellow ? « Ceignons nos reins et agissons. » Quelquefois cette idée est un rappel à l'ordre, comme si la police faisait irruption dans notre fumerie d'opium pour nous secouer.

» Mais ce qu'il y a de beau dans la situation, c'est que cependant nous *agissons*. Nous faisons en somme ce dont nous avions l'intention. Nous travaillons à forger notre vie ou notre bonheur, de quelque nom que tu l'appelles, tel que nous l'avions conçu, senti, dès l'origine. Nous l'avons créé, et qu'est-ce que peut-on faire de plus ? C'est beaucoup pour moi, conclut-il d'avoir rendu Charlotte heureuse comme elle l'est, de lui avoir donné un si parfait contentement. Pour *toi*, cela allait de soi depuis longtemps — que tu sois heureuse, veux-je dire ; aussi n'ai-je pas de raison de te cacher que depuis mon mariage

mon souci majeur a été naturellement d'atteindre avec Charlotte à une réussite comparable, ton avantage s'y trouvant aussi d'ailleurs. Si j'ai réalisé notre idée d'existence, comme je dis, si en somme, assis là, je peux y voir en partie mon œuvre, l'épanouissement de Charlotte compte certes beaucoup dans ce résultat. *Ce succès* est un grand réconfort ; il monte en spirale comme la plus belle des fumées bleues, ou autres, de notre opium. Vois-tu quel échec c'eût été pour nous si Charlotte ne s'était pas fait sa place comme elle l'a faite ?

Et il avait conclu en ayant l'air d'appeler l'attention de Maggie sur une perspective dont elle n'aurait pu s'aviser seule :

— Toi, ma chérie, dans ce cas-là, aurais été, je le crois vraiment, celle qui en aurait le plus souffert.

— Le plus souffert ? demanda Maggie sans comprendre.

— Le plus souffert si, malgré nos magnifiques intentions, nous avions échoué dans notre effort. Et j'ose dire que j'en aurais souffert pour toi plus encore que pour moi.

— Probablement, puisque, au fond, c'est pour moi que tu avais pris la décision.

Il hésita, mais peu de temps.

— Je ne t'ai jamais dit cela.

— Eh bien ! Charlotte elle-même n'a pas tardé à me le dire.

— Mais je ne le lui ai jamais dit à elle, avait répondu son père.

— En es-tu bien sûr ?

— Ma foi, j'aime à penser combien j'ai été séduit par elle, et comme j'ai eu raison, et comme j'ai eu de la chance, d'avoir ce mobile en agissant. Je lui ai dit tout le bien que je pensais d'elle.

— Oui, repartit Maggie, mais ceci était justement une partie de ce bien. Qu'elle pût si admirablement comprendre en constituait un élément.

— Oui, elle comprend tout.

— Tout et en particulier tes motifs. Qu'elle me l'ait dit m'a montré comment elle l'avait compris.

Ils étaient de nouveau face à face, et elle vit qu'elle l'avait fait rougir ; il semblait retrouver dans ses yeux l'image concrète de sa scène avec Charlotte, voir la scène même en

train de se jouer, cette scène dont il entendait maintenant parler pour la première fois. Tout naturellement, il aurait dû questionner Maggie à ce propos. En y renonçant, il ne faisait que souligner la complexité de ses inquiétudes.

— Elle est surtout satisfaite, dit-il enfin, de la façon dont ça a réussi.

— Votre mariage ?

— Oui, tout mon projet. La façon dont les événements m'ont donné raison. Voilà la joie que je lui donne. Pour *elle* aussi, si j'avais échoué... — Mais cette hypothèse ne valait plus qu'on la mentionnât ; il avait changé de thème. — Alors tu penses que tu peux risquer les Faons ?

— *Risquer ?*

— Oui, au point de vue moral, celui dont nous venons de parler, le danger de nous enfoncer plus encore dans l'indolence. Notre égoïsme a tout l'air d'être à son comble là-bas.

Maggie lui fit le plaisir de ne pas relever le mot :

— Charlotte, demanda-t-elle simplement, est-elle vraiment prête à y partir ?

— Oh ! si toi et moi et Amerigo y sommes prêts ! Quand on presse un peu Charlotte, avait-il développé, plus à son aise maintenant, on s'aperçoit qu'elle veut seulement savoir ce que *nous* voulons. Ce qui est la raison pour laquelle nous l'avons prise.

— Pour laquelle nous l'avons prise, en effet.

Sur quoi, pour un temps, et non sans que fût teintée de quelque bizarrerie la détente plus ou moins recouvrée, ils abandonnèrent le sujet ; puis Maggie fit remarquer qu'il était tout de même étonnant que sa belle-mère fût disposée, avant la fin de la saison, à échanger une société si nombreuse contre une solitude relative.

— Ah ! avait-il répondu alors, mais cette fois son idée, je crois, est que nous ayons à la campagne plus de monde que nous n'en avons eu jusqu'ici. Ne te rappelles-tu pas qu'à l'origine c'était en vue de cette existence plus animée que nous devions la prendre ?

— Oh ! oui, pour nous donner de la vie. — Maggie avait respecté la formalité de se rappeler le fait ; mais la lumière de leur candeur ancienne, rayonnant de cette époque lointaine, semblait réveiller si étrangement d'autres idées que,

sous le coup d'une vision trop aiguë, elle s'était levée. — Ma foi, avec plus d'animation autour de nous, les Faons conviendront sûrement très bien.

Il était demeuré assis, tandis qu'elle regardait par-dessus sa tête : le tableau pour elle s'était soudain peuplé d'images ; il vibrait comme vibrait dans ses embardées le train mystérieux où ils étaient tous deux embarqués ; mais elle devait cette fois reprendre son sang-froid avant d'affronter les yeux de son compagnon. Elle venait de mesurer toute la différence qui séparait une installation aux Faons, où chacun d'eux savait maintenant que les autres désiraient aller, et le départ organisé en vue d'un voyage, de son mari et de son père, quand personne ne pouvait dire que l'un d'eux le désirât. Une société plus nombreuse aux Faons, ce serait bien l'atmosphère qui conviendrait à l'activité de son mari et de sa belle-mère ; il allait de soi qu'elle et son père accepteraient n'importe quel défilé de visites. Personne maintenant ne chercherait plus à l'épouser. Ce qu'il venait de dire était un plaidoyer pur et simple pour cette société plus nombreuse, et qu'était le plaidoyer lui-même, sinon un acte de soumission envers Charlotte ?

De sa chaise, il avait observé le regard de Maggie ; mais un instant plus tard il s'était levé aussi, et alors ils se rappelèrent qu'ils étaient sortis pour chercher l'enfant. Leur réunion avec lui et avec sa gouvernante heureusement opérée, tous quatre étaient rentrés à la maison plus lentement et encore plus rêveusement ; mais le vague même de leurs propos permit à Maggie de revenir un instant au sujet important.

— Si, comme tu le dis, nous devons avoir beaucoup de monde à la campagne, sais-tu pour qui j'aurais d'abord un caprice ? Cela va t'amuser ; mais je voudrais que tu invites les Castledean.

— Ah ! mais pourquoi cela m'amuserait-il ?

— Ma foi, parce que ça m'amuse moi-même. Je ne crois pas que je l'aime, elle ; et pourtant j'aime à la voir, ce qui, comme dit Amerigo, est *baroque*.

— Mais n'es-tu pas sensible à sa beauté ?

— Si, mais sa beauté n'est pas la cause de l'envie que j'éprouve.

— Alors quelle est cette cause ?

— Simplement le désir de l'avoir là, juste devant nous. Comme si elle avait une valeur ; comme si d'elle pouvait venir quelque chose. J'ignore absolument quoi, et en attendant elle m'agace plutôt. J'admets que je ne sais même pas la raison de cet agacement, mais peut-être la comprendrai-je si nous la voyons assez souvent.

— Crois-tu que ça ait de l'importance ? demanda son compagnon tandis qu'ils continuaient à avancer.

Elle avait hésité.

— Veux-tu dire qu'elle t'est assez sympathique ?

Lui aussi avait attendu un peu, puis avait acquiescé.

— Oui, je crois qu'elle m'est assez sympathique.

Jugement qu'elle accueillit comme étant, à son souvenir, le premier cas où ils n'avaient pas été affectés par quelqu'un de la même façon. Elle croyait voir là qu'il jouait la comédie. Mais elle s'était déjà suffisamment avancée et, pour ajouter à son apparence de désinvolture, elle déclara qu'elle souhaiterait dès l'arrivée aux Faons la présence des Assingham, quoiqu'ils fussent très loin de représenter un élément de nouveauté. Sur cette base, rien n'exigeait d'explications ; mais, en même temps, elle sentait vivement combien, une fois à la campagne avec les autres, elle allait avoir besoin de la présence de la bonne Fanny. On ne pouvait rien imaginer de plus curieux, mais elle avait l'impression que M^{me} Assingham tempérerait dans une certaine mesure l'intensité du sentiment que lui faisait éprouver Charlotte ; comme si toutes deux devaient se faire mutuellement contrepoids, comme si l'on en revenait par ce moyen à son idée de l'équilibre. Elle mettrait en quelque sorte son amie dans son plateau de la balance pour l'alourdir, dans le même plateau qu'elle et son père. Amerigo et Charlotte seraient dans l'autre ; donc il ne faudrait rien moins qu'eux trois pour redresser le fléau. Et, pendant que ces calculs jouaient obscurément dans son esprit, son père y apporta soudain une lumineuse contribution :

— Oh ! oui, *invitons* les Assingham.

— Mais, avait-elle dit, il faudrait les avoir comme d'habitude. Pour un bon long séjour à la mode d'autrefois et aux conditions d'autrefois. *Comme pensionnaires*, disait Fanny. Du moins s'ils veulent venir.

— Comme pensionnaires dans les mêmes conditions qu'autrefois, c'est aussi ce que j'aimerais. Mais je crois qu'ils viendront, avait ajouté son compagnon sur un ton où elle pensa lire des intentions.

Ce ton indiquait surtout qu'il ressentait autant qu'elle le désir de leur présence. Reconnaître la différence entre les conditions d'autrefois et celles d'aujourd'hui, n'était-ce pas, en fait, confesser que la situation s'était modifiée et comprendre que M^{me} Assingham, ayant sa part dans cette situation nouvelle qu'elle avait contribué à créer, se préoccuperait par là même de l'évolution qui fatalement en résultait ? On discernait ici, M. Verver oubliant d'être sur ses gardes, l'indice qu'il serait heureux d'avoir quelqu'un vers qui se tourner. Si en secret Maggie avait souhaité le sonder, d'un mot il venait de se livrer et si, en commençant, elle avait eu besoin d'une précision pour être fixée, celle-ci, certes, suffisait.

Sur le chemin du retour, il tenait la main de son petit-fils, la balançait en marchant, sans montrer d'ennui (il n'en montrait jamais) devant les points d'interrogation aigus dont l'enfant, comme un gras petit porc-épic, était toujours hérissé ; aussi, sans rien dire, tandis qu'ils marchaient, Maggie se demandait si l'équilibre n'aurait pas eu des bases plus sûres, n'aurait surtout pas impliqué un effort moins laborieux, si le livre de la destinée avait porté que Charlotte lui donnerait un PRINCIPINO à lui. Maggie s'était maintenant emparée de son autre bras ; mais, cette fois, elle le ramenait, doucement, irrémédiablement, vers ce dont ils avaient durant l'heure précédente essayé de se libérer ; elle l'y ramenait, juste comme, consciemment, il y ramenait l'enfant et comme, à sa gauche, la grande Miss Bogle, représentant les devoirs familiaux, l'y ramenait complaisamment elle-même.

Les devoirs familiaux, quand la maison de Portland Place réapparut, s'imposèrent à eux, même à distance, aussi impérieux qu'auparavant. Amerigo et Charlotte étaient rentrés, Charlotte étant plutôt sortie, et le couple se tenait perché sur le balcon, lui tête nue, elle débarrassée de sa jaquette, ou de son manteau, qu'en sais-je ? mais fièrement coiffée d'un chapeau élégant et chic, qui s'accordait à la journée printanière et que Maggie repéra aussitôt comme neuf, incomparablement

original et, complétant avec bonheur l'harmonie générale, porté pour la première fois.

Ils guettaient visiblement le retour des absents, prêts à en reprendre la charge avec la plus grande ponctualité. Ils étaient joyeux, souriants, dans le gai matin ; ils se penchaient sur la balustrade et saluaient de la voix, éclairant la façade de la grande maison noire d'une expression qui rompait la monotonie de Portland Place, qui en aurait presque compromis la correction. Le groupe du trottoir levait les yeux comme vers des seigneurs aux créneaux de leur château ; même Miss Bogle, pourtant plus imperturbable que les autres, restait bouche bée comme si, à travers l'espace, elle contemplait des êtres supérieurs. On n'avait guère pu voir tant de bouches ouvertes depuis la veille de Noël, quand de pauvres vagabonds avaient chanté lamentablement pour qu'on leur lance des sous et qu'Amerigo, insatiable de coutumes anglaises, était sorti sur le balcon avec une exclamation étouffée : « SANTISSIMA VERGINE ! » pour observer avec curiosité les dépositaires de cette tradition et leur jeter de l'argent afin qu'ils s'arrêtent. Quant à Maggie, ce qu'elle-même cherchait naturellement et comme toujours, c'était le but que le couple poursuivait.

CHAPITRE VI

DEPUIS des semaines, Maggie n'avait pas revu M^{me} Assingham tranquillement, comme l'après-midi du retour de celle-ci après la réunion de Pâques à Matcham ; mais elle prit sa revanche dès qu'on se mit à discuter la date de la migration aux Faons, celle du déplacement plus ou moins simultané des deux maisonnées. Maggie avait vite été frappée par l'idée que renouer ainsi avec l'amitié d'autrefois dans les conditions d'autrefois, comme elle en avait parlé à son père, était dans son état d'esprit la seule chance de ne pas trop se découvrir ou se trahir. Même son père, qui toujours avait, comme il aurait dit, *cru* en leur ancienne alliée, ne suspecterait pas Maggie de recourir à l'aide de Fanny pour obtenir des informations, surtout si celle-ci voulait bien agir avec l'adresse qu'elle savait déployer. La notion que se faisait Maggie des capacités de Fanny aurait inquiété M^{me} Assingham si cette notion lui avait été brusquement révélée, comme elle était d'ailleurs destinée à l'être bientôt, du moins dans une certaine mesure. En particulier, la conviction de Maggie était que sa sécurité, sa chance d'échapper au soupçon de soupçonner, lui viendrait de cette capacité de son amie à la couvrir, à la protéger, peut-être même à la représenter avec cérémonie, c'est-à-dire à la représenter dans le rôle que lui assignait la forme d'existence qu'ils menaient alors. Sans doute, ce serait là, comme on dit, une vaste combinaison ; mais que M^{me} Assingham existât en elle-même et fût en quelque sorte créée essentiellement à son bénéfice était la fleur la plus précieuse que Maggie eût cueillie parmi les suggestions semées, comme des graines variées, lors de la réception offerte Portland Place à la société de Matcham.

Ce soir-là, M^{me} Assingham, bondissant hors de la dépression où l'avait plongée Matcham, avait rayonné de courage et de sympathie ; elle avait indiscutablement, peut-être impru-

demment pour sa tranquillité personnelle, trahi un sentiment de responsabilité profond et inquiet, et il était désormais trop tard pour qu'au mépris de toute cohérence elle tentât d'effacer l'impression produite. C'est avec l'air singulier de proclamer ces vérités que maintenant la Princesse la retrouvait ; sans doute conçut-elle d'abord quelque scrupule à faire connaître à son amie ce qu'elle attendait spécialement, mais elle n'eut pas la moindre honte, elle le déclara formellement, de voir Fanny pressentir l'usage étrange que peut-être on ferait d'elle. Dès l'abord, en effet, Maggie lui tint des propos surprenants : « Vous pouvez m'aider, savez-vous, ma chère, alors que personne d'autre ne le peut », ou : « Je souhaiterais presque, ma parole, que vous ayez des ennuis, que vous ayez perdu la santé, la fortune ou la réputation (pardonnez-moi, chérie), pour que je puisse vous voir autant que je le voudrais, ou vous garder près de *moi* sans provoquer de commentaire, sans provoquer de remarque, si ce n'est qu'une telle gentillesse est bien dans ma manière. » Chacun de nous a sa façon de se dédommager de son absence d'égoïsme, et Maggie, qui n'avait aucune défense contre son mari et son père et seulement une défense faible et incertaine contre sa belle-mère, aurait vraiment dans cette crise vu sans un remords sacrifier la vie personnelle ou la liberté de M^{me} Assingham.

La tendance en question la prédisposait à puiser un réconfort supplémentaire dans les apparences et les agitations de sa victime. Celle-ci avait certes l'air prête à tous les dévouements, non peut-être qu'elle protestât avec effusion de cet état d'esprit, mais elle marquait, avec une fièvre qui lui était propre, son désir de connaître tous les désirs de *Maggie*. Et à la longue (pas si longue d'ailleurs), il allait n'y avoir à cela aucune difficulté. Il semblait qu'en somme Maggie lui avait montré qu'elle la tenait pour responsable, qu'elle la rendait responsable de quelque chose ; elle n'avait pas pour commencer mis les points sur les *i* ou soudé tous les anneaux de la chaîne ; mais elle traitait Fanny, sans insistance, plutôt avec une confiance caressante, comme faite pour voir et pour savoir, pour aviser et pour secourir. Elle s'était visiblement forgé la théorie que la chère femme avait en quelque sorte depuis l'origine été mêlée à leur destin tout entier, si bien que, dans une certaine mesure, nul tour de leurs relations et de

leurs affaires à tous ne pouvait être soustrait à l'affectueux intérêt qu'elle leur témoignait depuis toujours. Sur cet affectueux intérêt, la jeune amie de la brave dame édifiait maintenant sous ses yeux des projets, comme un enfant sage, ou même un enfant malicieux, jouant assis par terre, empilerait des cubes adroitement et vertigineusement, non sans observer le visage d'un adulte en train de le regarder sans en avoir l'air. Quand les cubes s'écroulaient, ils ne faisaient que leur métier de cubes ; mais une heure viendrait où la construction serait si haute qu'il faudrait bien la remarquer et l'admirer.

M^{me} Assingham avait l'air de se livrer sans réserve ; mais son attitude n'impliquait pas de découvertes particulières ; l'attention presque anxieuse peinte sur son visage s'attachait seulement au bonheur si vif de sa jeune amie et suggérait que Fanny ajoutait foi à l'idée que ce bonheur s'était récemment encore épanoui. Si la Princesse maintenant plus qu'auparavant montrait de l'assurance et de l'animation, M^{me} Assingham proclamait vite qu'elle la regardait sans surprise, ayant toujours su que, tôt ou tard, Maggie se *lancerait* ; ainsi tout effort de participation devait plus ou moins comporter ou appeler un accent de triomphe. Assurément, quelque incertitude se percevait dans les expressions amicales de Fanny et un peu d'extravagance dans sa gaieté de parti pris : une joie exagérée, plus marquée encore lorsqu'elle retrouvait Maggie après une courte séparation. Dans l'émoi initial de leurs réunions, Maggie sentait parfois renaître la mémoire d'autres regards dans d'autres visages, surtout deux impressions qui lui restaient étrangement présentes : la lumière révélatrice qui s'était jouée dans les yeux de son mari au moment du choc (elle en était venue finalement à désigner la chose comme un choc) de la première vision qu'il avait eue d'elle au retour de Matcham et de Gloucester, et la surprise reflétée par le coup d'œil fier, hardi, mais inquiet, de Charlotte quand, le lendemain matin à Eaton Square, cette ancienne amie avait quitté la fenêtre pour commencer à la manœuvrer.

Si elle avait osé une interprétation si crue, Maggie aurait dit que Fanny avait peur d'elle, peur de quelque chose qu'elle pourrait dire ou faire, tout comme en ces brèves secondes Amerigo et Charlotte avaient eu peur, ce qui constituait un élément émotionnel commun aux trois. Mais la différence

tenait à ce que, chez la chère Fanny, ce regard offrait la bizarrerie de se renouveler constamment, alors qu'il n'avait jamais reparu, fût-ce un bref instant, dans les yeux des autres. D'autres regards, d'autres feux rayonnants et calmes, avaient pris chez les autres la place de celui-ci et atteint leur éclat le plus vif un jour tout récent, ce matin où le couple était apparu au balcon de chez Maggie pour les observer, elle et son père, et que leur radieuse beauté, harmonisée à la naissance de l'été, avait semblé dispenser chaleur, bienvenue et promesse de protection.

Ils s'entendaient pour éviter d'effrayer Maggie et, à la fin, l'expérience et la pratique les dispensaient presque de craindre une responsabilité. M^{me} Assingham, de son côté, qui ne redoutait pas moins une éventualité pénible, avait pourtant moins d'assurance parce qu'elle était moins maîtresse de la situation. Aussi sa bonne humeur si affirmée, les marques timides et audacieuses de sa confiance en une heureuse stabilité qui annonçaient son approche comme un escadron de tirailleurs, si c'est bien ainsi on les appelle, précède le train des équipages, toute cette attitude avait en une quinzaine amené plusieurs fois aux lèvres de notre jeune femme un défi qu'elle avait la sagesse de retenir pour attendre une occasion adéquate, mais dont l'expression lui assurerait un soulagement dont elle sentait le besoin.

— Vous avez bien peur que je vous fasse entendre une plainte, car vous ne cessez de sonner les cloches pour étouffer ma voix ; mais ne criez pas, ma chère, avant d'être écorchée, et surtout demandez-vous comment je pourrais être assez mauvaise pour me plaindre. *De quoi*, avec l'imagination la plus fantasque, pouvez-vous rêver que j'aie à me plaindre ?

Une question de ce genre, la Princesse réussissait pour le moment à la réprimer ; ce qui l'y aidait dans une certaine mesure, c'était de se demander si l'ambiguïté qui l'affectait dans le comportement de son amie ne serait pas bien voisine de l'ambiguïté qui, dans son propre comportement, avait dû affecter son père. Elle cherchait comment elle aurait pris une remarque de son père analogue à celle qu'elle parvenait tout juste à épargner de jour en jour à M^{me} Assingham, et cette réflexion la poussait à des efforts pour se montrer à l'égard de cette associée aussi débonnaire que M. Verver, le cher

homme, tout indulgence, mais aussi tout secret, se montrait envers sa fille. Néanmoins, elle avait arraché à Fanny une promesse relative à la durée de leur séjour aux Faons, si toutefois l'on pouvait compter sur le Colonel. Et rien ne la touchait davantage à ce sujet ou ne lui inspirait un intérêt plus profond que de voir son interlocutrice ne pas se soucier de l'opinion de Charlotte sur une visite prolongée, même d'amis si intimes.

Fanny s'abstenait de songer à ce problème aussi consciemment en ce qui la concernait elle-même, aussi évidemment pour la Princesse, qu'elle aurait pu se garder d'approcher un précipice dans lequel elle aurait craint de glisser. Vérité qui contribuait encore à entretenir chez notre jeune femme l'idée du danger constant qu'il y aurait pour elle à souligner certaines manières d'agir très subtiles. La tendance, qui s'esquissait chez Charlotte, de ne plus accueillir sans restriction les Assingham (tendance qu'auparavant et pour cent bonnes raisons elle n'avait jamais manifestée) était pour Maggie un fait de la plus haute importance et d'une importance encore accrue par le silence dont Fanny l'enveloppait trop indiscutablement. Ce qui conférait à cette circonstance une valeur troublante, c'est que sur ce point Maggie, s'il lui fallait soutenir ses amis pour qu'ils tiennent bon, s'opposerait à sa belle-mère plus vivement qu'il n'était jamais arrivé ; mais, bien entendu, l'effet serait de fournir à M^{me} Verver une bonne occasion de demander des explications à son mari. Ah ! si Maggie était nettement *surprise* en flagrant délit d'opposition, il serait certes impossible de dire combien les occasions de Charlotte se multiplieraient. Qu'advviendrait-il de M. Verver (cette crainte obsédait Maggie) si d'un côté sa femme commençait à le presser de rappeler sa fille à l'ordre, et si non moins effectivement la force d'une vieille habitude, pour ne rien dire de plus, l'incitait à croire à tout prix en cette jeune personne ?

Elle en était donc là, emprisonnée totalement dans un cercle de motifs qu'elle n'avait pas le droit d'alléguer, du moins de *lui* alléguer. La maison de campagne était sa maison à lui, donc celle de Charlotte ; Maggie et Amerigo n'en jouissaient que dans la mesure où le maître et la maîtresse du domaine la plaçaient généreusement à leur disposition. Maggie sentait

naturellement qu'envers elle la générosité de son père n'avait pas de limites ; mais, au mieux, il en était autrement de la générosité de Charlotte, de Charlotte qu'il ne serait pas décent, après tout, d'obliger à combattre pour faire prévaloir ses préférences. Pourtant, en certaines heures, la Princesse se voyait non désarmée en cas de conflit si seulement le conflit pouvait avoir lieu sans spectateurs.

Ce dernier avantage toutefois était déplorablement hors de question : sa seule force consistait à discerner que, si Charlotte ne désirait pas la présence des Assingham, ce sentiment aussi devait avoir des motifs et des fondements. Maggie était toujours maîtresse d'une réplique à toute objection, à toute plainte de sa belle-mère que pourrait lui rapporter son père. Elle serait toujours à même de rétorquer à : « Quelles sont tes raisons, chérie ? » un lucide : « Quelles sont les siennes, Père aimé, je te prie ? N'est-ce pas ce que nous devrions savoir ? Ces raisons ne seraient-elles pas une répugnance très fondée à la présence, donc à l'observation, de personnes qui peut-être savent à son sujet ce qu'il lui est incommode qu'elles sachent ? »

Cette horrible carte, en pure logique, rien ne s'opposait à ce qu'elle la jouât ; car alors, de sa démarche intime toujours plus rapide, elle avait pris une connaissance familière de toutes les figures de son jeu, souvent examinées. Mais elle ne pouvait la jouer que dans l'hypothèse interdite où elle sacrifierait son père. Hypothèse à tel point interdite qu'elle éprouvait de l'horreur à la pensée de découvrir s'il aurait réellement consenti à être sacrifié. Ce qu'il lui faudrait faire, Maggie devrait le faire sans que son geste l'effleurât, lui ; et rien cependant, nous le voyons, n'était si éloigné de ce scrupule que la cruauté qu'elle mettait à manier leurs feudataires soumis et qui amusait effrontément son imagination. A cet égard, elle se voyait elle-même sans recul, ne voyait avec intensité que les autres ; sans quoi elle eût été frappée, et sûrement égayée, de leur attribuer avec tant de facilité une peau de pachyderme. Si elle-même était capable d'envisager la perspective gênante d'un séjour prolongé de ses amis aux Faons en dépit de Charlotte, elle comptait en quelque sorte sur eux pour un élan de courage qui surpasserait le sien. Bref, non seulement ils devraient donner à cette conduite l'apparence

raisonnable et trouver l'audace nécessaire pour la suivre, mais encore ils auraient aussi à pourvoir Maggie de ces mêmes dispositions. Et elle sentit vraiment qu'elle continuait à leur mettre l'épée dans les reins, quand un après-midi, à Portland Place, avec un manque d'à-propos qui n'était qu'apparent, elle demanda à brûle-pourpoint :

— Mais, au nom du Ciel, qu'y a-t-il donc d'horrible entre eux ? Que croyez-vous ? Que savez-vous ?

Oh ! si elle en jugeait par l'expression des physionomies, la pâleur soudaine ainsi provoquée chez sa visiteuse l'aurait menée loin. Fanny Assingham en devint blême ; mais quelque chose dans son aspect, dans le regard qui suivit la question, affermit la conviction de Maggie que son interlocutrice prévoyait une attaque. Elle l'avait regardé venir, venir de loin, et maintenant que l'épreuve attendue s'était produite, après tout, et que la première crise était passée, elles allaient certainement toutes deux se trouver très vite dans des rapports plus naturels.

L'attaque s'était produite après un déjeuner de dimanche qu'elles avaient partagé seules ; elle s'était produite, si curieux que cela paraisse, comme un effet du mauvais temps, de la froide et perverse pluie de juin qui gâchait la journée, comme un effet de la masse des perplexités et des duplicités parmi lesquelles notre jeune femme avait récemment eu l'impression de s'être frayé un chemin ; elle s'était produite parce qu'Amerigo et Charlotte faisaient de nouveau ensemble une visite de fin de semaine qu'avait favorisée Maggie, exécutant son plan diabolique juste pour voir si, cette fois-ci, ils iraient vraiment ; elle s'était produite parce que Maggie avait empêché Fanny de faire de son côté une visite analogue, que manifestement celle-ci aurait été heureuse de faire, et l'avait en lieu et place forcée de venir, avec passivité et sans plaisir, déjeuner à Portland Place ; l'objectif unique de ce déjeuner était de célébrer le fait que l'absence du Prince et de M^{me} Verver lui donnait la liberté de les analyser avec exactitude tels qu'ils étaient. En vérité, brusquement avait surgi en Maggie le besoin d'un secours préliminaire pour déterminer *ce* qu'ils étaient ; d'autre part pourtant, avant que son invitée eût répondu à la question, tout dans l'heure et dans le cadre, tout dans l'ensemble des circonstances présentes, la frappa

comme proclamant cette réponse ; par-dessus tout, le regard effaré et stupéfait que lui jeta la visiteuse suffisait, seul et sans délai, à la proclamer.

— Entre eux ? Que voulez-vous dire ?

— Quelque chose qui ne devrait pas être, qui n'aurait pas dû être, tout ce temps-là. Y croyez-vous ou quelle est votre idée ?

L'idée de Fanny, pour commencer, était clairement que sa jeune amie lui avait coupé la respiration ; mais elle lui jeta un regard direct et sans faiblesse.

— Est-ce un soupçon qui vous fait parler ?

— En tout cas, c'est un tourment. Pardonnez-moi de l'exprimer. J'y pense depuis des mois et des mois et je n'ai personne vers qui me tourner, personne pour m'aider à débrouiller le problème, pas d'impression autre que la mienne, voyez-vous pour me guider.

— Vous y pensez depuis des mois et des mois ? — M^{me} Assingham accepta le fait. — Mais, chère Maggie, *qu'est-ce* donc que vous pensez ?

— Eh bien ! toute sorte d'horreurs, comme une vilaine bête que je suis peut-être. Il peut y avoir quelque chose, quelque chose de mal, quelque chose d'affreux, quelque chose qu'ils cachent.

La couleur de l'ainée des deux amies avait commencé à revenir à ses joues ; elle fut capable, mais avec un effort visible d'affronter la question avec moins de surprise.

— Vous imaginez, pauvre enfant, que ces misérables s'aiment d'amour... ? Est-ce bien cela ?

Mais pendant une minute Maggie se contenta de la fixer sur son tour.

— Aidez-moi à trouver *ce* que vraiment j'imagine, je ne le sais pas. Rien n'est sûr pour moi que ma perpétuelle anxiété. Vous, n'en éprouvez-vous pas ? Voyez-vous ce que je veux dire ? Quelle qu'elle soit, une réponse franche du moins m'en fera du bien.

Le regard de Fanny avait pris une gravité particulière, une plénitude qui en accroissait l'éclat.

— N'est-ce pas tout simplement que vous êtes jalouse de Charlotte ?

— Voulez-vous dire que je la hais ? — Maggie réfléchit. — Non. A cause de Père ?

— Ah ! répliqua M^{me} Assingham, ce n'est pas ce qu'on supposerait ; je demande si vous êtes jalouse à cause de votre mari.

— Ma foi, dit Maggie, peut-être est-ce là tout mon mal. Si je suis malheureuse, je suis jalouse, cela doit revenir au même ; et avec vous du moins je n'ai pas peur du mot. Etant jalouse, n'est-ce pas ? je me tourmente et d'autant plus que je suis impuissante. Et, étant à la fois impuissante *et* tourmentée, j'enfonce mon mouchoir dans ma bouche, je l'y tiens sans cesse, nuit et jour, pour qu'on ne m'entende pas trop indécemment gémir. Aujourd'hui enfin, avec vous, je puis l'enlever ; je l'ai retiré et je suis là criant sans pudeur devant vous. Ils sont loin, conclut-elle, alors ils ne peuvent entendre ; et par un miracle d'arrangement je ne déjeune pas à la maison avec mon père. Je vis au milieu de miracles d'arrangement dont la moitié, je l'admets, sont de mon fait. Je marche sur la pointe des pieds, je guette le moindre son, je sens passer chaque souffle et, tout ce temps-là, je tâche d'être en apparence aussi lisse qu'un satin couleur de rose. Auriez-vous jamais cru que je sentais ce que je sens ?

Sa compagne, visiblement, s'efforçait d'être précise.

— Jalouse, malheureuse, tourmentée... ? Non, dit M^{me} Assingham. Pourtant, et quoi que vous puissiez en rire, je suis obligée d'avouer que je n'ai jamais été parfaitement sûre de ce que j'appellerais vous connaître. Et vous voilà donc en vérité, mystérieuse petite personne. Jamais je n'ai imaginé votre existence comme empoisonnée et, puisque vous voulez savoir si je trouve qu'il y ait lieu, je n'ai pas la moindre difficulté à répondre tout de suite. Rien, je vous assure, ne me paraît plus inutile.

Pendant la minute qui suivit cette déclaration, elles restèrent face à face. Maggie, qui avait bondi de son siège tandis que son amie restait majestueusement assise, après avoir dans sa fièvre marché de long en large, s'arrêta pour recevoir la lumière qu'elle avait sollicitée. Cette lumière alors s'était rassemblée, créant autour de l'ample personne de M^{me} Assingham une atmosphère plus légère, et Maggie eut le sentiment de pouvoir enfin, dans une telle atmosphère, respirer librement.

— Donc je vous ai paru, ces derniers mois, et ces dernières semaines en particulier, tranquille, naturelle et insouciante ?

Mais semblable question, c'était visible, entraînait à une discussion.

— Vous ne m'avez jamais paru, dès l'instant où je vous ai vue, qu'absolument bonne, douce et belle, mais à *votre* façon. C'est-à-dire d'une façon, dit M^{me} Assingham d'un ton presque caressant, qui vous est tout à fait propre, qui n'appartient à personne d'autre. Je ne vous ai jamais imaginée que comme placée *en dehors* de toute laideur, ignorant trop la fausseté, la cruauté, la vulgarité, pour risquer d'en être un jour effleurée ou de les effleurer. Je ne vous ai jamais associée à ces idées-là ; il était toujours temps de le faire si vous aviez été menacée. Mais elles ne vous ont pas menacée, si c'est ce que vous voulez savoir.

— Alors vous ne m'avez crue satisfaite que parce que vous m'avez jugée stupide ?

Cette fois, M^{me} Assingham sourit sans contrainte du bond fait par la logique de Maggie sous le prétexte d'une gentille petite gambade.

— Si je vous avais crue stupide, je ne vous aurais pas trouvée intéressante et, si je ne vous avais pas trouvée intéressante, je n'aurais pas cherché si je vous connaissais ou non. Mais j'ai toujours eu conscience que vous cachiez une bonne dose de caractère, une dose certes aussi forte, dit en souriant Fanny, que celle qu'on pouvait prêter à une personne de votre taille. Seulement, expliqua-t-elle, comme vous n'appeliez jamais l'attention sur cette énergie, je n'avais pas démêlé grand-chose à son sujet ; surtout je n'avais pas de notion précise sur l'*endroit* où vous la teniez ou bien la dissimuliez. *Cachée* quelque part, aurais-je simplement dit, comme cette petite croix d'argent que vous m'avez montrée une fois, bénie par le Saint-Père, et que vous portez toujours sous vos vêtements sans qu'on la voie. Sur cette relique, j'ai jeté un coup d'œil. — Et elle poursuivit en se couvrant du privilège de l'humour : — Mais votre précieuse petit intimité, disons votre nature profonde, votre incomparable personnalité, bénie par un pouvoir plus grand, je crois, que celui du Pape lui-même, celle-là, vous n'avez jamais consenti à me la montrer. Je ne suis pas sûre que vous ayez même consenti à la montrer

à quelqu'un d'autre. Vous avez toujours été trop modeste. Maggie, essayant de suivre ce discours, fronçait un peu le sourcil.

— Et aujourd'hui, je vous frappe comme modeste, quand je suis là debout à gémir devant vous ?

— Oh ! que vous gémissiez est, je vous l'ai avoué, une nouveauté. Il faut que je l'explique. Mais où diable trouver une raison ? Voilà ce qui est difficile. Croyez-vous, demanda Fanny, que la cause en soit le départ de nos amis, d'hier jusqu'à demain, là où il leur sera loisible de se voir plus ou moins librement ? — Elle parlait avec l'air de mettre en ce qui les concernait les choses au pire. — Votre souci vient-il de ce qu'ils sont seuls là-bas, de ce qu'ils ont accepté de l'être ?

Puis, comme si elle avait attendu sans résultat la réponse de son amie :

— Mais n'est-il pas vrai qu'après votre nouveau refus, votre refus de la onzième heure, ils auraient réellement de beaucoup préféré n'y pas aller ?

— Oui, ils auraient certainement de beaucoup préféré n'y pas aller. Mais je voulais qu'ils y aillent.

— Alors, ma chère enfant, qu'est-ce donc qui vous tourmente ?

— Je voulais voir s'ils *iraient*. Et il fallait qu'ils y aillent. Ils ne pouvaient faire autrement.

Son amie eut l'air surprise :

— Parce que vous et votre père vous absteniez ?

— Oh ! je ne veux pas dire qu'ils devaient y aller à cause de ces gens ; je veux dire y aller à cause de nous. A cause de Père et de moi, continua Maggie. Parce que maintenant ils *savent*.

— Ils savent... ? balbutia Fanny Assingham.

— Que depuis quelque temps je fais plus attention, que je remarque ce qu'il y a de bizarre dans notre vie.

Maggie vit sa compagne un instant sur le point de demander ce qu'il pouvait y avoir de bizarre ; mais une minute après M^{me} Assingham avait renoncé à cette entrée ambiguë dans le vif du sujet et en avait adopté une qu'elle croyait meilleure :

— Est-ce pour cela que vous avez agi ainsi ? J'entends, refusé d'y aller ?

— Oui. Pour les laisser à eux-mêmes, comme de moins en

moins ils le désirent, ou se risquent en tout cas de moins en moins à laisser voir qu'ils le désirent. De la façon dont à longue échéance ils ont arrangé les choses, continua la Princesse, ils y sont encore quelquefois forcés. — Et comme, déconcertée par la lucidité de ce raisonnement, M^{me} Assingham se taisait : — Et maintenant, pensez-vous encore que je suis modeste ?

Néanmoins, avec du temps à sa disposition, Fanny pouvait toujours s'aviser d'une riposte brillante et efficace.

— Je crois que vous vous trompez. Voilà, ma chère, ma réponse à votre question. Celle-ci nécessite assurément la réponse la plus franche que je puisse donner. Je ne vois rien d'horrible dans tout cela, je ne soupçonne rien d'horrible. Je suis profondément désolée que vous soyez d'un autre avis.

Cette profession de foi lui valut de nouveau un long regard de Maggie.

— Vous n'avez même jamais imaginé rien de semblable ?

— Dieu m'en préserve... car c'est exactement en femme d'imagination que je parle. Pas un moment de ma vie je ne cesse d'imaginer. Grâce à cette faculté, chérie, poursuivait M^{me} Assingham, je me représente la sincérité avec laquelle votre mari, que *vous* voyez vilainement préoccupé de votre belle-mère, est intéressé, tendrement intéressé par son adorable et admirable femme. — Elle s'arrêta une minute comme pour donner à son amie le plein bénéfice de son affirmation, sans qu'un signe pourtant montrât dans quelle mesure Maggie en profitait ; ensuite, infortunée, elle voulut couronner son effort. — Il ne toucherait pas un cheveu de votre tête.

Ceci détermina chez Maggie, à la place, semblait-il, d'un sourire dont elle avait eu l'intention, l'expression la plus extraordinaire.

— Ah ! voilà !

Mais son invitée ne s'était pas arrêtée.

— Et je suis absolument certaine que Charlotte ne le ferait pas non plus.

Du coup, la Princesse resta sur place, debout avec son étrange grimace.

— Non, Charlotte ne le ferait pas non plus. C'est pourquoi ils ont été obligés de repartir tous les deux. Ils n'ont pas osé refuser de peur de me troubler, de m'inquiéter, de me donner

une cause de soupçon. Comme j'insistais en disant qu'il le fallait, que nous ne pouvions pas faire défaut tous ensemble, quoique Père et Charlotte n'aient pas vraiment accepté, ils ont dû céder ; ils ont craint que manifester leur hésitation à partir ensemble représentât pour eux un danger plus grand, le danger, voyez-vous, que je sente qu'on m'avait fait tort. Le moindre danger pour eux, ils le savent, est de continuer à faire tout ce que j'avais semblé admettre et que je n'ai à aucun moment montré que je n'admettais plus. Tout ce qu'ils ont compris, ils l'ont compris, de manière extraordinaire, sans que, par un mot ou un geste, je me sois découverte, si bien que cette histoire est aussi étonnante que vous pouvez le concevoir. En tout cas, ils évoluent parmi les périls dont je parle, entre le risque d'en faire trop et le risque de n'avoir plus la confiance ou le sang-froid, à votre gré, nécessaire pour en faire assez.

En cet instant, son ton était devenu aussi étrange que son sourire, et son expression s'accroissait encore quand elle conclut :

— Et voilà comment je leur fais faire ce que je veux.

Ce ton, M^{me} Assingham en subit l'effet ; elle se leva d'un air délibéré qui marquait l'extension progressive de ce qu'elle avait saisi.

— Ma chère enfant, vous êtes stupéfiante.

— Stupéfiante ?

— Vous êtes terrible.

Pensivement, Maggie secoua la tête.

— Non, je ne suis pas terrible, et vous ne croyez pas que je le sois. Sans doute je vous surprends, mais je vous surprends par ma douceur, parce que, ne le voyez-vous pas ? je suis douce. Je peux tout endurer.

— Oh ! endurer, souffla M^{me} Assingham.

— Par amour, dit la Princesse.

Fanny hésita :

— De votre père ?

— Par amour, dit la Princesse.

Ce mot redoubla l'attention de Fanny.

— De votre mari ?

— Par amour, dit Maggie.

Un instant, la force de cette déclaration sembla inciter sa compagne à choisir entre deux ou trois hypothèses très diffé-

rentes. Du moins la réponse de M^{me} Assingham, qu'elle résultât ou non d'un choix, fut un triomphe.

— Alors si, quand vous parlez, vous êtes inspirée par cet amour, voulez-vous me faire admettre que vous êtes bel et bien convaincue de l'existence d'une liaison entre votre mari et la femme de votre père ?

Et, comme la Princesse ne répondait pas tout de suite :

— Qualifiez-vous de douce une allégation de ce genre ?

— Oh ! je n'ai pas la prétention d'être douce avec vous. Mais je vous ai dit, et d'ailleurs vous devez l'avoir observé, combien je l'ai été envers eux.

M^{me} Assingham, plus sûre d'elle-même, parla avec autorité :

— Qualifiez-vous de douce votre conduite quand vous les contraignez, par la terreur, vous le dites vous-même, à faire ce que vous voulez ?

— Ah ! ils n'éprouveraient pas de terreur s'ils n'avaient rien à cacher.

M^{me} Assingham lui fit face, pleine de fermeté maintenant :

— Etes-vous réellement consciente, trésor, de ce que vous dites ?

— Je dis que je suis troublée, tourmentée, et que je n'ai personne que vous à qui parler. J'ai cru, en fait, j'ai eu la certitude, que vous aviez vu combien c'est vrai. Voilà pourquoi j'ai pensé que vous me comprendriez à demi-mot.

— A demi-mot pour quoi faire ? Pour accuser deux personnes, mes amis depuis des années, que j'ai toujours immensément admirées et aimées, et contre qui je n'ai pas à articuler l'ombre d'une charge ?

Maggie la regarda en ouvrant tout grands les yeux.

— Je préférerais de beaucoup que ce soit moi que vous accusiez. Accusez-moi, accusez-moi, dit-elle, si vous en voyez le moyen. — Visiblement, elle avait discuté de l'éventualité avec elle-même. — Si, en conscience, vous pouvez m'accuser, si, en conscience, vous pouvez m'injurier, me traiter comme un être qui pense basement, me traiter de sale petite bête...

— Eh bien ? dit M^{me} Assingham avec calme, comme Maggie s'arrêtait pour ajouter du poids à ses paroles.

— Je crois que je serais sauvée.

Son amie réfléchit un instant ; mais elle portait son regard

pensif, un regard impressionnant, plus loin que la tête de Maggie.

— Vous dites que vous n'avez personne à qui parler et vous insistez sur le fait que vous avez si bien déguisé vos sentiments que vous ne vous êtes, vous le dites, pas découverte. N'avez-vous donc jamais vu que, montée à un tel diapason, non seulement votre droit, mais votre devoir strict, est de parler à votre mari ?

— Je lui ai parlé, dit Maggie.

M^{me} Assingham la regarda, stupéfaite.

— Ah ! il n'est pas vrai alors que vous n'avez pas fait un geste.

Une minute, Maggie se tut.

— Je n'ai pas fait d'histoire, je n'ai pas fait de scène, je n'ai pas pris position. Je ne lui ai rien reproché et ne l'ai accusé de rien. Vous me direz que malgré cela on peut être suffisamment odieuse.

— Oh ! s'exclama Fanny comme ne pouvant se retenir.

— Mais je ne crois pas, c'est assez curieux, qu'il me trouve odieuse. Je crois qu'au fond et voilà, dit la Princesse, ce qu'il y a de curieux, il a de la peine pour moi. Oui, je crois qu'en lui-même il a pitié de moi.

Sa compagne marqua de la surprise :

— De l'état dans lequel vous vous êtes mise ?

— De n'être pas heureuse quand j'aurais tant de raisons de l'être.

— Vous les avez toutes, dit M^{me} Assingham avec élan. — Pourtant elle resta une seconde embarrassée quant à ce qu'elle pourrait avancer encore. — Je ne comprends toutefois pas comment, si vous n'avez rien fait...

Un accès d'impatience de Maggie l'interrompit :

— Je n'ai absolument *rien* fait.

— Mais alors qu'est-ce... ?

— Eh bien ! continua Maggie après un silence, il sait tout ce que j'ai fait.

Cette fois, son ton et son attitude aidant de manière subtile, elle provoqua chez M^{me} Assingham un silence non moins prolongé et que forcément sa durée même faisait paraître non moins significatif.

— Et alors qu'a-t-il fait lui-même ?

Maggie attendit encore un peu.

— Il a été splendide.

— Splendide. Et que vous faut-il de plus ?

— Ah ! voyons ! ne plus avoir peur.

Encore une fois, Fanny tarda à répondre.

— N'avoir pas peur de parler franchement ?

— N'avoir pas peur de *ne pas* parler.

M^{me} Assingham suggéra :

— Vous ne pourriez pas parler même à Charlotte ?

Mais comme là-dessus Maggie, après lui avoir jeté un coup d'œil, se détourna avec un mouvement de désespoir contenu, Fanny s'arrêta et la suivit des yeux tandis que, sous cette charge douloureuse, elle marchait en chancelant vers la fenêtre et regardait vaguement dans la rue morne. Elle avait l'air obligée, faute de compréhension sympathique chez son amie, de renoncer (elle ne se serait pas attendue à cette déception) à l'espoir du secours précis qu'elle avait recherché. Cependant M^{me} Assingham poursuivit, et son ton semblait promettre que Maggie ne serait forcée de renoncer à rien :

— Je vois, je vois ; vous auriez dans ce cas trop de précautions à prendre.

Cette phrase fit se retourner la Princesse, preuve qu'elle y trouvait la note de compréhension à laquelle elle sentait le besoin de se raccrocher.

— N'ayez *pas* peur.

Maggie accepta cette réponse à son souci et le manifesta aussitôt :

— Merci.

Sentir qu'elle l'avait comprise encouragea sa conseillère :

— Votre idée suppose une intrigue criminelle poursuivie de jour en jour au milieu d'une confiance et d'une sympathie parfaites, et non seulement sous vos yeux, mais sous les yeux de votre père. C'est une idée qu'il m'est impossible d'envisager, même un instant.

— Ah ! enfin ! voilà ce que je voulais entendre de vous.

— Dieu soit loué ! soupira M^{me} Assingham.

— Vous ne l'avez jamais envisagé ?

— Jamais un instant, dit Fanny, la tête droite.

Encore une fois, Maggie accueillit l'affirmation, mais, encore une fois, voulut davantage.

— Pardonnez-moi d'être si odieuse. Sur tout ce que vous tenez pour sacré ?

M^{me} Assingham lui fit face.

— Ah ! ma chérie, sur ma parole d'honnête femme.

— Alors, merci, dit la Princesse.

Elles restèrent un instant silencieuses ; puis :

— Mais vous le croyez, trésor ? demanda Fanny.

— Je vous crois, *vous*.

— Ma foi, comme j'ai confiance en *eux*, cela revient au même.

Maggie, finalement, sembla encore réfléchir, puis elle adopta la formule.

— Cela revient au même.

— Alors vous n'êtes plus malheureuse ? insista sa visiteuse, venant vers elle avec plus de gaieté.

— Sans doute je ne le serai plus longtemps.

Mais ce fut au tour de M^{me} Assingham de montrer plus d'exigence.

— Je vous ai convaincue que c'était impossible ?

Elle avait ouvert les bras, et Maggie, après l'avoir considérée durant une minute, s'y jeta en laissant échapper un son bien surprenant comme signe de soulagement.

— Impossible, impossible, répétait-elle avec emphase, avec plus que de l'emphase.

Mais, au bout d'une minute, cette impossibilité l'avait fait fondre en larmes ; et quelques secondes plus tard, comme elle se serrait contre Fanny et se cramponnait à elle en sanglotant, elle avait forcé son amie à pleurer aussi, tout haut, perversément, par sympathie.

CHAPITRE VII

IL parut enfin entendu que le Colonel et sa femme se présenteraient aux Faons vers la mi-juillet pour la bonne longue visite en vue de laquelle Maggie avait obtenu de son père qu'il insistât cordialement, et aussi que le couple d'Eaton Square accueillerait là-bas, plus tôt dans le mois, moins d'une semaine après sa propre arrivée, la venue du couple de Portland Place. « Oh ! nous vous donnerons le temps de respirer », avait déclaré Fanny à chacun des membres de la société tour à tour en faisant allusion au plan général de la saison, et sa gaieté s'affichait comme indifférente à la critique. Elle trouvait force et courage en exagérant jusqu'à un aimable cynisme son interprétation optimiste de l'effet que produirait la ponctualité des Assingham. Le point de vue le plus défendable à son avis, c'est qu'elle était guidée, comme toujours à cet égard, par son caractère, qu'elle reconnaissait comme grossièrement intéressé, et par la façon dont l'hospitalité des Verver assurait son agrément, puisque dès l'origine le Colonel l'avait laissée dépourvue de toute retraite campagnarde, de tout asile de verdure, de tout abri pour la morte-saison imminente.

Elle avait, chez elle, expliqué et réexpliqué les termes de son dilemme, la difficulté essentielle de *sa* ou, comme elle la présentait maintenant, de *leur* position. A Cadogan Place, quand ils n'avaient tous les deux rien d'autre à faire, ils pouvaient toujours parler de la merveilleuse petite Maggie et de l'enchantement sinistre qui les forçait à retenir leur souffle pour l'observer. Ce thème, que l'importante discussion de minuit à laquelle nous avons assisté était si loin d'avoir épuisé, s'imposait irréprensiblement à toutes les heures d'intimité ; les époux l'avaient établi là, entre eux, et le voyaient grandir et se développer de jour en jour de telle manière que leur sentiment de responsabilité le cédait presque à la fascination. A

ces moments, M^{me} Assingham déclarait que, dans l'intérêt de cette délicieuse petite créature, à qui, déclarait-elle aussi, elle s'était entièrement convertie, elle était prête à passer auprès de tout le reste du monde, auprès du Prince lui-même (à qui non sans inconséquence elle gardait un attachement qu'elle avouait éhonté), pour une femme vulgaire, dépourvue de délicatesse et insupportable, qui dans une vieillesse sans retenue révélait son véritable caractère. Le Colonel confessait que son intérêt était engagé à un point où, malgré l'insistance de sa femme, il ne l'avait jamais accordé à aucune intrigue patentée. Mais la cause de cet intérêt, elle pouvait l'assurer qu'elle le savait parfaitement, ne tenait pas du tout au fait qu'il était ennuyé pour elle, soucieux de l'impasse où elle s'était enfoncée ; maintenant que ses yeux s'étaient ouverts, il ne pouvait s'empêcher de les fixer avec complaisance, presque avec intelligence, sur la Princesse. Si toutefois il en était à présent amoureux, c'était tant mieux, cela les aiderait tous les deux à faire sans broncher tout ce qu'ils étaient obligés de faire pour elle. M^{me} Assingham revenait sur cette idée chaque fois qu'il grognait ou qu'il geignait ; à aucun des moments où il cédait au charme (puisque Maggie le charmait positivement), elle ne le laissait perdre de vue la pénible nécessité qui s'imposait à eux.

— Il nous faudra, je vous l'ai dit et répété, mentir pour elle, mentir jusqu'à la gorge.

— Mentir pour elle ?

Souvent le Colonel, comme mû par une vague conception d'antique chevalerie qu'il modernisait, avait des absences de lucidité.

— Lui mentir, en long, en large et en travers, cela revient au même. D'ailleurs, il nous faut aussi mentir aux autres, au Prince quant à la confiance que nous avons en lui, à Charlotte quant à la confiance que nous avons en elle, à M. Verver, pauvre cher homme, quant à la confiance que nous avons en chacun. Voilà donc, pour nous, du pain sur la planche ; et je ne parle pas du mensonge le plus grand, qui l'emporte sur tous les autres, prétendre que nous sommes contents d'être là pour mentir. Nous en avons une horreur indicible ; devant cette perspective, je suis tentée d'être lâche, en laissant aller choses et gens, avec égoïsme et pusillanimité, comme je ne l'ai jamais

été devant n'importe quel devoir social, devant n'importe quel appel fait à mes instincts d'humanité qui ait pu un jour me forcer à agir avec décence. Je parle du moins pour moi ; car vous, ajouta-t-elle, comme je vous ai fourni une si belle occasion de vous éprendre de Maggie, vous trouverez certainement votre compte à être près d'elle.

— Et que direz-vous, pouvait alors demander le Colonel avec son imperturbabilité ordinaire, du compte que vous-même trouverez à être tout près du Prince, de votre folle passion pour qui, passion confirmée sinon exaspérée, vous faites un si joli tableau ? Et je ne parle pas de ma faiblesse et de mon indulgence à ce sujet.

Vers le tableau en question, elle se montrait en effet toujours capable de se tourner pour le contempler.

— L'obstacle au plaisir que j'y pourrais prendre, ne le voyez-vous pas ? c'est que, dans ma loyauté envers Maggie, je gâche de façon bien triste son affection pour moi.

— Vous trouvez moyen d'appeler *loyauté* envers Maggie cette façon de blanchir le crime du Prince ?

— Oh ! sur ce crime en particulier, il y aurait beaucoup à dire. Toujours est-il que ce crime nous intéresse plus que n'importe quel autre ; il a du moins ça pour lui. Mais assurément mes intentions peuvent être qualifiées de loyales envers Maggie. Pour être loyale envers elle, il faut par-dessus tout l'aider en ce qui concerne son père ; c'est ce qu'elle désire le plus et dont elle a le plus besoin.

Le Colonel avait déjà entendu ce discours, mais, apparemment, ne s'en lassait pas.

— L'aider *en ce qui concerne* son père ?

— L'aider contre lui si vous voulez. Contre le danger dont nous avons déjà tant parlé, le danger que, seul avec elle, il avoue des doutes. Ici, mon rôle est simple : la soutenir jusqu'au bout. — L'exaltation, sur l'instant, illuminait toujours cette référence de M^{me} Assingham à la simplicité ; pourtant elle manquait rarement de tempérer aussitôt la vue qu'elle en avait. — Quand je qualifie de simples mes obligations, j'entends par là qu'elles sont absolues ; mais par *quel moyen*, jour après jour et malgré tous les obstacles, j'arriverai à soutenir ce rôle, c'est, je l'avoue, une autre affaire. Sur un point,

néanmoins, ma position par bonheur est forte : je peux sans réserve compter sur elle.

Ici, le Colonel manquait rarement, comme par l'effet de son excitation croissante, de s'étonner, d'encourager.

— Pour ne pas voir que vous mentez ?

— Pour rester fidèle à mes dires, quoi qu'elle sache, si moi je lui reste fidèle, c'est-à-dire si je me cramponne fidèlement à ma façon misérable, abritée de prudence, de veiller sur eux tous ; elle me soutiendra jusqu'à la mort. Elle ne me livrera pas. Car, vous savez, ce lui serait facile.

Ce tournant de sa route était régulièrement le plus pénible. Mais à chaque voyage Bob Assingham l'accueillait comme la première fois.

— Facile ?

— Elle peut me déshonorer tout à fait auprès de son père. Elle peut lui faire savoir qu'au moment où il s'est marié je connaissais, comme je les connaissais quand *elle* s'est mariée, les relations qui avaient existé auparavant entre sa femme à lui et son mari à elle.

— Et comment Maggie le lui ferait-elle savoir, puisque, à cette minute, de votre propre témoignage, elle ignore encore ce que vous savez ?

Pour répondre, M^{me} Assingham usait d'un procédé auquel une pratique répétée conférait un effet puissant ; elle avait l'air invitée à dire que sur ce point, justement, elle se proposait de mentir le mieux. Mais elle faisait avec lucidité une tout autre réponse qui prenait un peu l'allure d'un triomphe sur la grossièreté de son mari.

— En agissant aussitôt avec la rancune aveugle qui, à sa place, inspirerait quatre-vingt-dix-neuf femmes sur cent, et par là en faisant agir M. Verver avec la même violence naturelle, la violence de quatre-vingt-dix-neuf hommes sur cent. Ils n'ont, dit la pauvre femme, qu'à se mettre d'accord à mon sujet, il n'ont qu'à éprouver le même sentiment, le sentiment amer d'avoir été dupe, d'avoir été exploité, trompé, ils n'ont qu'à m'accuser l'un devant l'autre d'infamie et de fausseté pour que je sois irrémédiablement ruinée. Certes, c'est moi qui ai été et qui continue à être trompée, trompée par le Prince et Charlotte ; mais les Verver ne sont pas tenus de m'accorder

le bénéfice du tort que je subis, de nous accorder n'importe quel bénéfice. Ils seraient dans leur droit en nous mettant tous dans le même sac, comme une bande de menteurs cruels qui ont conspiré contre eux et, s'ils découvraient des faits pour étayer leur impression, en se débarrassant de nous et en nous extirpant de leur vie jusqu'à la racine.

Cette évocation avait à chaque fois une telle force d'horreur que la répétition même ne suffisait pas à empêcher la fièvre qui forçait Fanny à rassembler les éléments de l'histoire, son affreuse logique, et l'interprétation provisoire qu'on en pouvait donner. Invariablement, elle trouvait plaisir à se représenter le danger couru, à le représenter à son mari et à faire pâli celui-ci quand, leurs yeux se croisant, elle évoquait leur renommée compromise et leur honte partagée. La beauté de la scène était d'entendre aussitôt, comme un son qu'on engendre en touchant une des notes d'ivoire au bas du clavier, l'exclamation du pauvre, cher, bon, inquiet et stupide Colonel articulée avec son âpreté et sa brièveté ordinaires.

— Conspirer ? Mais s'il s'agit de *vous*, à quelles fins ?

— Eh ! aux fins visiblement de procurer au Prince une femme aux dépens de Maggie et de procurer à Charlotte un mari aux dépens de M. Verver.

— Pour rendre des services amicaux, qui se trouvent avoir engendré des complications. Mais, dès lors qu'en les rendant vous n'envisagiez pas ces complications, pourquoi vous seriez-vous abstenue ?

Fanny était toujours surprise de voir comment dans ce domaine, si on lui laissait un peu de temps, il arrivait à plaisir pour elle mieux qu'elle-même quand elle était troublée par l'image horrible qu'elle voyait trop nettement. Malgré son inquiétude, l'intervention de son mari ne manquait jamais de l'amuser un peu.

— Oh ! le motif *pour* lequel je me suis ingérée en cette affaire, dans la mesure où l'on peut prouver mon ingérence, n'est-il pas sujet à interprétation, j'entends à l'interprétation M. Verver et de Maggie ? N'ont-ils pas alors la latitude de m'imaginer disposée à favoriser les autres plutôt que le père et la fille victimes de ma combinaison ? — En vérité, elle se plaisait à soutenir cette thèse. — Ne peuvent-ils pas me croire poussée par la volonté de servir d'abord l'

Prince, en toute circonstance et à tout prix, de le *caser* confortablement, en d'autres termes de lui procurer son comptant d'argent ? Ne peuvent-ils pas flairer là une atmosphère équivoque et sinistre, celle d'un marché entre nous, d'une combinaison vilaine et *louche* ?

Infailiblement, ce dernier mot engendrait un écho chez le pauvre Colonel.

— Louche, mon amour !...

— Ma foi, n'en avez-vous pas dit autant ? N'avez-vous pas mis le doigt sur cette affreuse possibilité ? — Elle usait maintenant de ses trouvailles à lui, ce qui lui rendait agréable de se les rappeler. — Quand j'ai parlé du *béguin* que vous avez toujours eu ?

— De mon *béguin* précisément pour l'homme que j'allais aider à s'établir dans cette splendide aisance. Un œil impartial n'y verrait qu'une tendresse maternelle ; mais, bien sûr, nous ne parlons pas d'un œil impartial. Nous parlons de braves gens innocents, gravement émus par une épouvantable découverte et qui dans leur vision de l'horreur vont plus loin, comme toujours ces gens-là, que d'autres qui dès les débuts seraient à tout point de vue en éveil et défiants. Ce que j'aurais reçu de mon ami, d'après cette interprétation, en retour de ce que j'aurais fait pour lui, eh bien ! ce serait un équivalent d'un genre bien connu de moi, que j'aurais calculé à loisir. — Et chaque fois elle se perdait dans le plaisir inquiet d'achever le tableau. On avait déjà vu, on avait déjà entendu raconter le cas d'une femme qu'un homme ne désire pas ou dont il est fatigué ou pour qui il n'a d'autre emploi qu'un emploi *de ce genre*, et qui est capable, par infatuation, par passion, de soutenir ses intérêts auprès d'autres femmes plutôt que de le perdre de vue, de renoncer à tout contact et de n'avoir plus rien de commun avec lui. — *Cela s'est vu*, mon cher, et on a vu des choses plus étranges, comme je n'ai pas besoin de *vous* l'apprendre. Eh bien ! parfait, il y a là une conception très plausible de la conduite de votre gracieuse moitié ; car, je l'ai dit, nulle imagination ne peut être plus vive, une fois déchaînée, que celle de moutons devenus enragés. Les lions ne sont rien à côté, car les lions n'ont pas d'innocence, ils sont *blasés*, dressés dès l'origine au soupçon et à la malveillance. Toutes ces vérités me donnent, vous en

conviendrez, des sujets de réflexion. Toutefois je trouve mon réconfort dans l'idée que j'adopte à la fin.

A cette étape, le Colonel connaissait assez bien l'idée de Fanny ; mais il restait encore sensible à la distraction que lui procurait l'histoire. Un spectateur de ces scènes entre les époux aurait pu voir en lui un de ces enfants ingénus qui entendent pour la vingtième fois raconter leur récit favori et goûtent ce récit précisément parce qu'ils savent d'avance ce qui va arriver.

— Ce qui bien sûr les arrêtera s'ils se trouvent avoir moins d'imagination que vous ne le supposez, c'est d'inventer quel profit vous pouvez avoir cherché en favorisant le mariage de M^{me} Verver. Car enfin vous n'étiez pas amoureuse de Charlotte.

— Oh ! répliquait à cette assertion M^{me} Assingham, mon rôle dans l'affaire peut aisément être imputé à mon désir de lui être agréable à *lui*.

— A M. Verver ?

— Au Prince, en évitant à Charlotte de prendre, comme il courait le risque qu'elle le fit, un mari avec lequel il n'aurait pas pu engager et entretenir des relations aussi actives qu'avec son beau-père. Je l'ai rapprochée de lui, maintenue à sa portée, comme elle n'aurait pu l'être ni comme célibataire, ni comme femme d'un autre homme.

— Mise à sa disposition, dans cet aimable calcul, pour qu'elle soit sa maîtresse ?

— Mise à sa disposition dans cet aimable calcul pour qu'elle soit sa maîtresse. — Elle articula avec emphase ; ainsi, pour son oreille et pour celle de son mari, la phrase gardait toujours son plein effet. — Dans ce cas, grâce aux conditions particulières, les facilités sont tout à fait idéales.

— Jusqu'à inclure de votre part, même en ce qui vous concerne, une indifférence au reste telle que vous l'auriez pourvu de *deux* belles femmes ?

— Jusque-là ; jusqu'à une monstrueuse folie... Mais, ajouta M^{me} Assingham, il ne s'agit pas de *deux* femmes. Une belle femme... et une belle fortune. C'est à quoi s'expose une créature de pure vertu quand elle se laisse emporter trop loin par sa pure vertu, sa sympathie, son désintéressement, son souci extrême du bonheur des autres. *Voilà*.

— Oui. Ainsi les Verver vous tiennent.

— Ainsi les Verver me *tiennent*. Ou plutôt ils pourraient se vanter l'un à l'autre d'ainsi me tenir, si Maggie n'était pas un ange.

— Elle vous fait échapper ?

Il ne manquait jamais d'insister jusqu'au bout sur les moindres détails, ce qui lui avait permis d'être bien au courant de ses plus récentes pensées.

— Elle me fait échapper pour que, horrifiée et contrite de ce que j'ai fait, je travaille à l'aider à en sortir. Et M. Verver — il lui plaisait de l'ajouter — lui aussi me fait échapper.

— Vous croyez donc qu'il sait aussi ?

Cette question la plongeait toujours, pendant une pause significative, dans une profonde méditation.

— Je crois que s'il savait il me ferait échapper pour que je puisse l'aider à en sortir. Ou plus exactement que je puisse y aider Maggie. Ce serait son motif, ce serait sa condition pour me pardonner ; juste comme les siens à elle, son motif et sa condition sont que je m'arrange pour épargner son père. Mais c'est avec Maggie seule que je traite directement ; je n'aurai jamais rien, ni un souffle ni un regard, j'en suis sûre, de M. Verver lui-même. De sorte qu'il y a bien des chances pour que j'évite à un fil près le châtiment de mes crimes.

— Vous voulez dire votre responsabilité ?

— Je veux dire ma responsabilité. Ma chance, c'est que Maggie est une fille étonnante.

— Si étonnante que, dites-vous, elle ne vous lâchera pas ?

— Elle ne me lâchera pas, selon notre contrat, elle me soutiendra. Car notre contrat est signé et scellé. — Et une méditation nouvelle sur ce sujet conduisait toujours M^{me} Assingham à se livrer à l'enthousiasme. — Notre pacte est un pacte solennel. Elle s'est engagée.

— Mais en paroles expresses ?

— Oh ! ma foi, oui, en paroles, dans la mesure où l'on exprime ces choses-là. A maintenir *son* mensonge tant que je maintiendrai le mien.

— Et qu'appellez-vous *son* mensonge ?

— Eh bien ! feindre de me croire, de croire qu'ils sont innocents.

— Elle est donc sûre qu'ils sont coupables ? Elle est parvenue à cette idée et s'y tient en l'absence de preuves ?

Chaque fois, c'était à ce détour que Fanny Assingham hésitait le plus ; mais elle finissait toujours par fournir avec un long soupir une explication qui lui paraissait valable.

— Il ne s'agit pas de conviction ou de preuves qui soient présentes ou absentes ; chez elle, indiscutablement, il s'agit d'une intuition spontanée, d'un sentiment irrésistible. Elle *sait* de façon indiscutable qu'il y a quelque chose entre eux ; Mais elle n'est pas comme vous dites *parvenue* à cette conviction ; justement, elle ne l'a pas fait, elle se refuse avec passion et fermeté à le faire. Elle louvoie et louvoie encore pour n'y pas arriver ; elle tient la mer et évite les écueils, et elle attend surtout de moi que je reste avec elle à bonne distance de la côte ; d'ailleurs, pour sauver ma peau, je ne tiens pas à m'en approcher.

Après quoi, régulièrement, Fanny achevait sa confidence.

— Loin de vouloir une preuve (que lui donne d'ailleurs ma présence à ses côtés), elle veut contre elle-même une preuve du contraire et, chose extraordinaire, elle fait appel à moi pour la convaincre d'erreur. Vraiment il est magnifique, quand on y songe, le sens de son appel. Si seulement j'accepte de les couvrir, les autres, avec assez d'audace, et de me montrer près d'eux et à leur sujet gaie comme un pinson, elle, de son côté, fera l'impossible. Bref, que je les tienne en respect lui permettra de gagner du temps, assez pour dissiper toute inquiétude chez son père et ainsi, en quelque manière, d'en sortir. Si, en particulier, je m'occupe de Charlotte, elle s'occupera du Prince. Et, en vérité, il est beau, admirable, réellement émouvant et pathétique de voir ce qu'elle a le sentiment que le temps fera pour elle.

— Ah ! mais, qu'est-ce donc, pauvre petite, qu'elle appelle le *temps* ?

— Eh bien ! pour commencer, cet été, aux Faons. Naturellement, elle ne peut vivre qu'au jour le jour. Mais elle a calculé, je crois, que le danger même qu'à un regard superficiel présentent les Faons peut être en réalité une protection. *Là-bas* les amants, s'ils sont amants, seront obligés de faire attention. Ils le sentiront bien d'eux-mêmes, à moins que les choses en soient allées tellement loin...

— Et les choses n'en sont *pas* allées tellement loin ?

Elle ne pouvait pas, la pauvre femme, ne pas hésiter ; mais elle donna sa réponse comme, pour acheter un objet tout à fait indispensable, elle aurait abandonné son dernier shilling.

— Non.

Cette négation arrachait toujours au Colonel une grimace à l'adresse de sa femme.

— Et *ceci*, est-ce un mensonge ?

— Croyez-vous que vous valiez un mensonge ? Si ce n'était pas, à mes yeux, la vérité, je n'aurais pas accepté d'aller aux Faons. Je suis capable, à ce qu'il me semble, de tenir ces misérables en respect.

— Mais comment, si l'on en vient au pire ?

— Au pire ? Oh ! ne parlez pas du pire. Au mieux, je suis capable, j'en ai l'impression, de les faire tenir tranquilles tout simplement par le fait de notre présence ; elle agira d'elle-même, de semaine en semaine. Vous verrez.

Il ne demandait pas mieux que de voir, mais il désirait *prévoir*.

— Et si notre présence n'agit pas... ?

— Ah ! ça, c'est parler du pire.

Peut-être bien ; mais dans cette crise que faisaient-ils du matin au soir si ce n'est parler ?

— Et les autres, qui les tiendra ?

— Quels autres ?

— Qui *les* tiendra en paix ? Si votre couple a eu une vie clandestine, il n'a pu l'avoir sans aucun témoin, sans l'aide de gens, même peu nombreux, qui doivent savoir quelque chose, qui doivent avoir des soupçons. Ils devaient se retrouver en secret, à l'abri ; il leur fallait s'arranger. Car s'ils ne se sont pas arrangés et ne se sont pas rencontrés et n'ont pas ainsi été forcés de se livrer d'une manière quelconque, que sommes-nous donc en train d'échafauder ? Donc si, à travers Londres, il y a des preuves de leurs rencontres...

— Il doit y avoir des gens qui détiennent ces preuves ? Et ce n'est pas seulement à travers Londres, rappelait-elle chaque fois. Il doit y avoir des traces de leurs rencontres qui les rattachent... A mon avis, ajouta-t-elle en suivant le fil de sa pensée, il y en *aurait* dans d'autres lieux avec, Dieu

sait, des aventures, des circonstances, des dissimulations singulières. Mais, quoi qu'il en soit, les pistes auront été effacées sur l'heure. Oh ! ils ont su s'y prendre, ils ne l'ont su que trop bien. Du moins, rien n'a de chance de venir de soi-même jusqu'à Maggie.

— Parce que tous ceux qui auraient pu dire quelque chose ont été mis hors de jeu ?

Et, inmanquablement, avant qu'elle pût répondre, il trouvait plaisir à demander :

— Qu'est-ce qui aura pu mettre lady Castledean hors de jeu ?

— Le sentiment — Fanny n'avait pas perdu sa promptitude à la riposte — qu'elle ne peut pas s'amuser à jeter des pierres dans les fenêtres d'autrui. Il lui faut s'occuper de garder ses propres vitres. C'est bien ce qu'elle faisait ce dernier matin à Matcham quand nous sommes tous partis, mais qu'elle a retenu le Prince et Charlotte. Elle les protégeait, tout simplement pour qu'eux aussi la protègent, à moins que ce ne fût plutôt, avec son grotesque M. Blint, pour qu'ils *le* protègent. Aussi, ce jour-là, Amerigo et Charlotte ont-ils fait voile ensemble ; ils l'ont bien montré et vraiment sous ses yeux ; d'autant plus qu'ils ont disparu comme nous le savons jusqu'à une heure avancée de la soirée.

Sur ces circonstances historiques, M^{me} Assingham était toujours disposée à s'étendre ; mais elle n'était pas moins prête ensuite à ajouter avec ferveur :

— Seulement nous ne savons rien d'autre, le Ciel en soit loué.

La reconnaissance du Colonel s'exprimait avec moins d'effusion.

— Mais qu'ont-ils bien pu faire du moment où ils ont reçu la clé des champs jusqu'au moment où, après l'heure du dîner, n'est-ce pas ? ils ont regagné leur foyers respectifs ?

— Ma foi, ce n'est pas votre affaire.

— Je n'en parle pas comme étant la mienne, mais ce n'est que trop la leur. On peut toujours en Angleterre retrouver les traces des gens quand on les cherche. Tôt ou tard, un incident se produit ; tôt ou tard, quelqu'un détruit la sainte quiétude. Le meurtre se découvre toujours.

— Le meurtre, soit, mais il ne s'agit pas de meurtre. Du

contraire peut-être. Je crois, en vérité, que, pour l'amusement que vous vaudrait la scène, vous préféreriez une explosion.

Toutefois, il prêtait rarement attention à cette remarque ; en général, après une bouffée longue et contemplative de sa pipe, il concluait en abordant un autre sujet, dont la vanité plusieurs fois soulignée par Fanny ne l'arrêtait pas.

— Ce que, sur ma vie, je ne peux découvrir, c'est l'idée que vous vous faites du vieux bonhomme.

— Du mari si inconcevablement singulier de Charlotte ?
Aucune idée.

— Pardon, vous venez d'en exprimer une. Vous le désignez toujours *comme* inconcevablement singulier.

— Eh bien ! il l'est, confessait-elle. Pour ce que j'en sais, il pourrait d'ailleurs aussi bien être inconcevablement grand ; toutefois, ce n'est pas là une idée, mais seulement l'expression d'une faiblesse qui m'oblige à sentir qu'il me dépasse, ce qui n'est pas non plus une idée. Il pourrait aussi bien, voyez-vous, être stupide.

— Justement, voilà.

— Mais, d'autre part, continua-t-elle toujours, il pourrait être sublime, plus sublime même que Maggie. En fait, il peut l'avoir déjà été ; seulement nous ne le saurons jamais. — Et là, son ton trahissait peut-être une ombre de regret pour cette exception unique qu'elle n'accueillait pas avec sympathie. — *Ça*, je le vois bien.

— Oh ! vraiment...

Le Colonel lui-même éprouvait l'impression d'être lésé.

— Je ne suis même pas sûre que Charlotte le sache.

— O ma chère, ce que Charlotte ne sait pas...

Mais elle s'absorbait dans la réflexion.

— Je ne suis même pas sûre que le Prince le sache. — Bref, il semblait que tous dussent être lésés. — Ils seront intrigués, confondus, tourmentés. Mais ils ne *sauront* pas. Et toutes les supputations qu'ils pourront faire ensemble ne les renseigneront pas. Ce sera, dit Fanny Assingham, leur châtiment. — Et quand elle en était parvenue à ce point, elle terminait toujours au même degré d'exaltation. — Ce sera aussi sans doute, si je m'en tire à si bon compte, le mien.

— Et, aimait à lui demander son mari, quel sera le mien ?

— Rien. Vous n'êtes pas digne d'être châtié. On trouve son

châtiment dans ce qu'on ressent ; ce qui rendra le nôtre effectif, c'est ce que nous *éprouverons*. — Elle était splendide avec son *le nôtre* ; elle s'enflammait de sa prophétie. — C'est Maggie elle-même qui sondera le mystère.

— Maggie ?

— *Elle* saura. Ce qu'il en est de son père. Tout. Tout. — Et, de cette vision, M^{me} Assingham se détournait chaque fois comme avec le pressentiment d'un étrange désespoir. — Mais elle ne nous le dira jamais.

CHAPITRE VIII

Si Maggie n'avait pas fermement décidé de ne jamais communiquer ni à son intime amie, ni à qui que ce soit, plus qu'elle ne le jugeait bon au sujet de son père, elle se serait trouvée entraînée à la confidence pendant la semaine qu'elle passa à Londres avec son mari après le départ des autres pour leur saison d'été aux Faons. C'est qu'au fait si simple de leur brève séparation les hypothèses qui supportaient leur vie à tous donnaient le caractère d'un événement singulier. Certes, Maggie avait alors pris l'habitude d'affronter bien des singularités ; mais la paix précaire qu'elle avait réussi à édifier l'abandonnait immédiatement dès qu'elle avait l'impression qu'en face de ces éléments singuliers son mystérieux père était seul. Elle l'imaginait seul en face d'eux quand elle l'imaginait seul avec Charlotte, même, chose bizarre, quand elle s'attachait à évoquer la capacité qu'avait sa femme non seulement de maintenir, mais d'accroître toutes les apparences du bonheur. Charlotte avait réalisé ces apparences (avec, il est vrai, infiniment moins de difficultés) pendant les longs mois de son voyage de nocces, pendant leur absence d'Angleterre avant cette étonnante réunion des deux couples qui devait permettre l'épanouissement plus complet de leurs facultés à tous et qui maintenant portait, au moins pour la belle-fille de M^{me} Verver, des fruits si singuliers.

Le tour beaucoup plus serré pris récemment par la situation, le changement peut-être survenu dans leurs relations, ces termes nouveaux de son problème allaient mettre à l'épreuve l'art de Charlotte. A plusieurs reprises, la Princesse put arrêter ses spéculations en se rappelant que, des *rapports* réels existant entre son père et la femme de celui-ci, elle ne savait rien et qu'en somme cela ne la regardait pas ; néanmoins, elle n'arrivait pas à conserver son calme devant l'image qu'elle se faisait de leur solitude ostensiblement heureuse. Rien n'était

plus loin de la notion de calme que certain curieux souhait qui capricieusement battait des ailes en sa pensée, un souhait qui usurpait avec perversité la place d'un autre bien plus naturel. Si Charlotte, pendant qu'elle y était, pouvait seulement avoir été *pire* ! Voilà l'idée que Maggie se mit à caresser, au lieu de l'idée qu'on aurait pu la souhaiter meilleure. Car, si extravagant qu'il fût d'éprouver ce sentiment, elle se serait moins tourmentée, croyait-elle, si elle ne s'était pas en quelque manière représenté Charlotte, sous les beaux arbres des Faons et dans les chers vieux jardins, prodiguant à son mari au moins cinquante espèces de confidences et vingt espèces de gentilleses. Gentilleses et confidences, certes, sont choses normales de la part d'une épouse charmante ; mais le voile subtil et rassurant que tissaient les mains de cette dame, et dont elle enveloppait son compagnon comme d'une mousseline légère destinée à l'aveugler, était fait justement d'une substance transparente à travers laquelle Maggie sentait les yeux de son père fixés continuellement sur elle.

Le regard de son père, venant de loin, semblait plus direct et le révélait comme plus conscient, seul là-bas, plus disposé à pressentir, à suspecter, l'effort et la politique qu'on destinait à lui épargner toute alarme et toute souffrance. Maggie elle-même avait maintenant depuis des semaines et des semaines et avec vigilance relevé la trace de ce pieux effort. Mais sa parfaite réussite à ne pas marquer d'un signe, elle s'en flattait, l'étendue de sa découverte, serait un exploit tout à fait vain si M^{me} Verver commettait à l'égard de son mari les erreurs de proportions, les incohérences d'attitudes (l'une conçue en vue, illogiquement, de corriger l'autre) qu'elle avait commises envers sa belle-fille. Pourtant si, pauvre femme, elle avait été pire, qui sait si certainement son mari aurait été plus heureux ?

On marchait sans bruit et à tâtons parmi toutes ces incertitudes. Et la Princesse ignorait encore si son Amerigo, resté seul en ville avec elle, n'était pas déterminé à user de l'heureuse méthode, de la galanterie délibérée qui d'après ses calculs chasserait l'esprit critique de son dernier refuge. En vérité, Maggie éprouvait à ce sujet des terreurs variées et par moment ces journées lui semblaient une répétition prolongée de la course en voiture qui, quelques semaines plus

tôt, les avait ramenés de la maison d'Eaton Square à la leur, et où il avait essayé de l'ensorceler en usant de son prestige personnel, tout-puissant sur elle, pour l'amener à une défaillance où elle aurait répudié toute conduite logique. Jamais, il faut le dire, elle ne se trouvait seule avec lui sans devoir se demander plus ou moins vite ce qui subsistait de sa fermeté d'âme ; mais, tant qu'elle ne proférait aucun reproche, le semblant de contenance qu'elle gardait pouvait la sauver d'une attaque. Une attaque de la part d'Amerigo, une vraie attaque telle qu'il saurait la conduire, était l'objet de son effroi ; elle était si loin de se sentir sûre qu'en ces circonstances elle parviendrait à ne pas tomber dans une profonde faiblesse et à lui montrer ainsi un moyen rapide de la vaincre, moyen dont il saurait se resservir à l'avenir. Aussi, puisqu'elle ne lui avait encore donné aucun prétexte pour prétendre qu'elle avait perdu confiance ou souffert même imperceptiblement dans sa félicité, elle lui laissait évidemment, dans cette période d'attente et d'anxiété, un immense avantage.

Pour le présent, elle ne désirait pas qu'Amerigo la dédommageât de rien. Qui aurait pu dire à quoi eût conduit une *compensation* et dans quel aveuglement consenti, prétendu et destructeur, une telle compensation risquait de la plonger ? Elle l'aimait toujours trop éperdument pour oser même d'un pouce entr'ouvrir la porte à une théorie où il pourrait la traiter comme si l'un d'eux avait fait tort à l'autre. Quelque chose ou quelqu'un (et qui dans ce cas ? lequel d'entre eux tous ?) serait alors inévitablement sacrifié dans un accès d'égoïsme momentané ; tandis que ce dont elle avait besoin, c'était, avec intelligence, de savoir où elle allait.

Savoir, savoir, c'était une fascination autant qu'une terreur. Et, à la crainte de voir son mari éclater devant elle en protestations d'ordre général, se mêlait (Maggie voyait là un élément de l'étrangeté qui caractérisait la conjoncture) l'ardent besoin de lui pardonner, de le rassurer, de répondre à son appel uniquement sur un terrain qu'elle aurait avec précision mesuré. Pour lui pardonner et le rassurer, il fallait qu'elle sût avec clarté à *quel sujet* ; mais alors il fallait du même coup qu'elle apprît, chose horrible, ce qui vraiment s'était passé. Il pourrait lui dire seulement ce qu'il voulait, ce qui aurait chance d'agir sur elle par le pathétique de sa prière.

Et le résultat d'une prière pathétique de sa part serait pour elle une soumission totale à sa volonté. Donc toute la sécurité provisoire de Maggie, son précaire succès subsisteraient seulement à la condition qu'il ne perçoive ni ne devine sa faiblesse ; elle devrait prendre pour la dissimuler les moyens qu'elle pourrait et elle devrait improviser ces moyens d'heure en heure, en une période de contact permanent où elle était sans cesse exposée à se trahir.

D'heure en heure, en effet, elle redoutait de voir qu'il s'était décidé à courir le risque. « Eh ! oui, les choses se sont passées comme vous le croyez. Je me suis égaré, je me suis cru libre ; je me suis laissé aller à d'autres sentiments, avec un plus grand abandon, parce que je vous croyais différente, différente de ce que je reconnais à présent. Mais c'était uniquement parce que je ne savais pas, et vous devez avouer que vous ne me donniez guère motif... Motif, veux-je dire, d'éviter cette erreur... Dont je me confesse, dont je ferai totale pénitence et que vous pouvez m'aider maintenant, je le sens au fond du cœur, à effacer tout à fait. » Voilà ce qu'en l'observant elle imaginait l'entendre dire. Et, tandis qu'elle menait à bonne fin une des journées, un des moments qu'ils passaient ensemble, sans qu'il se soit livré à cette démonstration, elle se sentait occupée de sa personne avec plus d'intensité même que si elle s'était donnée tout entière. Elle gardait la tête claire, son but était bien net ; et la tâche de soutenir cette contrainte, de maîtriser ce comble d'excitation les tenait tous les deux enfermés dans l'anneau de fer d'une intimité si rigide qu'auprès d'elle une passion spontanée aurait eu la douceur d'un simple battement d'ailes.

Le plus grand péril pour Maggie, ou du moins sa plus grande cause de souci, était la pensée obsédante que, s'il soupçonnait effectivement ce qu'elle tramait, l'effet de l'attention qu'il lui prêterait accroîtrait par la force des choses l'importance qu'il lui attribuait. Mesurant, en ce qui le concernait, comme elle l'avait fait en ce qui concernait son père, le domaine nécessaire de l'hypocrisie, elle vit qu'elle devrait l'étendre jusqu'à essayer de prouver à son mari que malgré tout elle n'avait pas d'importance. Un simple contact de lui (oh ! elle le sentirait bien venir), une seule caresse de sa main, de ses lèvres, de sa voix, inspirés par un intérêt pour elle

autre que la pitié pour sa mélancolie, la livreraient à lui pieds et poings liés. Alors, pour rester libre, libre d'agir pour son père sans s'abaisser, elle devait cacher à Amerigo la valeur croissante que, peu à peu, tel un insecte minuscule poussant un grain de sable, elle acquérait même à ses propres yeux. Si la situation était transitoire, elle pouvait ne pas fléchir ; mais elle n'aurait pu soutenir l'effort éternellement. Aussi, un résultat extraordinaire de cette semaine de confrontation ininterrompue, si pleine d'éléments nouveaux, fut de reporter sa pensée vers leurs compagnons habituels et de lui faire calculer le soulagement qu'elle éprouverait à les rejoindre.

De minute en minute, elle atteignait à plus de maîtrise dans l'art de la finesse et de la nuance, puisque toujours les occasions d'intimité s'accompagnaient dans leurs rapports d'un jeu chatoyant et subtil ; mais elle se heurtait à un adversaire qui était lui aussi expert en l'art des nuances et à qui, si elle n'y veillait, elle ferait prendre conscience de la nature de leur combat. Déjà le sentir ainsi, penser qu'il se sentait lui-même son adversaire dans une partie si délicate, le voir en somme assumer presque vis-à-vis d'elle un rôle d'opposition, la réduisait à peu près à étouffer un cri d'alarme. S'il devinait qu'à leur manière occulte ils se livraient une lutte *capitale* et que c'était elle qui, constamment, malgré sa stupidité supposée, y donnait et y maintenait cette portée, s'il parvenait à le discerner avant qu'ils pussent quitter Londres, en vérité elle était perdue.

Le répit qu'elle attendait des Faons viendrait de ce qu'il y serait forcément détourné de la surveiller de si près ; l'extrême tension que provoquerait le calme immuable de son père aurait sans doute pour effet de s'imposer de façon pressante aux préoccupations d'Amerigo. En outre, la présence de Charlotte elle-même contribuerait toujours à distraire son attention. Charlotte, il est vrai, l'aiderait de nouveau à étudier les symptômes inquiétants sous tous leurs aspects ; mais Maggie se rendait compte que sa secrète agitation serait par là dans une certaine mesure protégée. Peut-être même découvrirait-elle l'aube d'un réconfort susceptible de s'épanouir dans l'effet que pourraient avoir sur l'esprit du Prince, sur ses nerfs, sur sa délicate irritabilité, certains airs, cer-

taines apparences et les grâces légères qu'avec sa science trop assurée prodiguerait M^{me} Verver. Après tout, se disait Maggie, ce serait essentiellement pour lui un retour au privilège d'observer cette dame en train de l'observer, *elle*. Très bien, moi ; combien de temps, avec la complexité de sa nature, plairait-il à ce rôle de simple spectateur ? Car, à cette époque elle avait décidé dans sa tête qu'en compagnie de Charlotte il s'en remettrait pour monter la garde à l'art plus aisé de sa compagne. Ne se fatiguerait-il pas, pour ne pas dire plus, de la voir toujours sur les remparts, droite et élégante, sous l'ombrelle au volant de dentelle roulée ou portée sur l'épaule, marchant de long en large tour à tour vers l'est ou vers l'ouest, enflammé ? Maggie s'était vraiment avancée très loin dans ses spéculations sur les réactions du Prince, et elle n'était pas incapable de s'arrêter en se reprochant de vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Que de certitudes variées il lui faudrait avant d'oser surprendre de l'ennui dans l'expression d'Amerigo et une logique dans cet ennui !

Un des artifices dont elle se servait à cette époque pour alléger la contrainte de leur couple consistait à mêler aussi plaisamment que possible M^{me} Assingham aux détails apparents de leur vie, à s'arranger pour que son amie les rejoigne le après-midi où ils sortaient ensemble en voiture ou bien quand ils allaient *voir des choses*, voir des choses étant une de leurs occupations presque autant que s'ils avaient été de ces peuponnages royaux qui inaugurent les ventes de charité. Puis, elle trouvait des combinaisons pour qu'à la fin de la journée Fanny les accompagne, et le Colonel aussi, où son caprice les conduirait, à l'Opéra par exemple, quels qu'eussent les chanteurs, ou dans leurs accès subits de curiosité touchant le drame anglais. Le brave couple de Cadogan Place était toujours disposé à dîner avec eux sans protester, puis à les *suivre* après dans les manifestations sociales qu'avec un esprit contrariant la Princesse cultivait maintenant l'audace de prétendre goûter. On peut dire que, dans ces circonstances elle saisissait une à une ses impressions, détachant nerveusement les petites fleurs sauvages de sa forêt obscure, ce qui lui permettait du moins de sourire en gardant pour ses compagnons, pour son mari surtout, l'apparence délibérée de qui s'en va joyeusement, en toute frivolité, cueillir l'aubépine.

Elle connaissait des excitations intenses, mais dissimulées, en particulier le sentiment extravagant, vraiment amusé par instant, de *se servir* de son amie au suprême degré, sentiment que rehaussait le luxe de n'avoir pas d'explication à fournir. Jamais, non jamais, elle n'aurait plus à fournir d'explications à Fanny Assingham qui, de son côté, la pauvre, se verrait pour toujours peut-être attribuer le privilège de la plus grande franchise. Elle se déchargeait de tout sur Fanny, et la chère femme était à même d'estimer désormais quel poids c'était là. De plus en plus magnifique maintenant dans son égoïsme sans reproche, Maggie ne l'interrogeait pas et signifiait simplement ainsi quelles grandes chances elle lui offrait. Elle ne se souciait pas des engagements, des diners personnels que les Assingham avaient *acceptés* ; c'était un détail, et elle pensait sans broncher aux ruptures et aux combinaisons auxquelles son service les condamnait. D'ailleurs tout s'arrangeait admirablement ; si bien que la Princesse, dure en cette période malgré sa fièvre comme la pointe d'un petit diamant, montrait un peu l'éclat de la créature qui se sait le pouvoir de construire et de créer. S'il lui prenait fantaisie de se présenter elle-même et de présenter son mari avec une certaine autorité et une certaine désinvolture, elle rendrait naturel qu'ils arrivent dans le monde en compagnie de leur écuyer et de leur dame d'honneur. N'était-ce pas à cette allure exactement que Charlotte l'avait préparée pendant tant de semaines au début de la saison, assumant elle-même et remplissant autant que possible la fonction et la charge d'un de ces personnages subordonnés qui évoluent dans le sillage des grands ?

Ainsi le précédent était établi et le groupe normalement constitué. Tout ce temps-là, M^{me} Assingham était autorisée, à table, dans l'escalier, en voiture ou dans la loge à l'Opéra (avec son expansivité ordinaire, curieusement plus marquée quand il s'agissait d'hommes), à regarder Amerigo à son gré ; Maggie ne s'en inquiéterait guère ; et Fanny était admise à le rebuter, à l'avertir, à le rassurer ; elle avait le droit en cas de besoin de lui faire la cour : ce droit lui était octroyé comme les concernant tous les deux seuls, s'il devait l'aider à répondre de l'impeccabilité qu'elle avait garantie.

Maggie en somme désirait seulement témoigner à Fanny

qu'elle reconnaissait l'efficacité de son appui, quand un soir elle lui mentionna un petit projet qu'elle avait conçu pour elle toute seule le lendemain : elle avait l'intention irrésistible, ardente, d'aller au British Museum faire une visite à M. Crichton. M. Crichton, comme M^{me} Assingham n'avait pas de mal à se le rappeler, était le fonctionnaire le plus accompli et le plus obligeant, connu de tout le monde et connaissant tout le monde ; en particulier, pour l'amour de l'art et de l'histoire, il s'était tout de suite prêté avec bonne grâce à devenir l'une des lumières les plus stables sur le sentier aventureux de M. Verver. Conservateur d'un des départements les plus importants de la grande collection nationale d'objets de prix, il était homme à s'intéresser au collectionneur privé vraiment convaincu et à le conseiller, même quand il était lui-même condamné, l'avarice parlementaire sacrifiant les intérêts du pays à assister au rapt par son rival des trophées qu'il convoitait. Il poussait l'amabilité jusqu'à dire qu'il se consolait presque, quand une parcimonie avocassière forçait Londres à abandonner parfois les chances les plus rares, en voyant les occasions perdues finir invariablement par émigrer une à une, avec le tintement douloureux de leurs cloches argentines, vers le magnifique, le déjà célèbre asile d'au delà le Mississippi. Son mot *presque* avait un charme irrésistible, surtout quand M. Verver et Maggie se furent persuadés, ou presque persuadés, qu'ils jouissaient là d'un monopole. Et, sur cette base de l'envie transformée en sympathie par la fréquentation familière du père et de la fille, M. Crichton s'était mis à remplir dans les deux maisons, mais surtout à Eaton Square, la fonction de confident et d'inspirateur.

Sur l'invitation de M. Crichton, Fanny se le rappelait bien, Maggie, en sa propre compagnie, avait un jour déjà lointain rendu visite pour l'honneur du nom qu'elle portait à l'un des autels les plus augustes du temple suprême des expositions ; cette niche aux étagères chargées des dos or et brun, or et ivoire, des reliures italiennes anciennes, était consacrée aux archives de la race du Prince. L'impression avait été profonde et durable, mais restait incomplète, avait gracieusement soupiré Maggie. Elle reviendrait un jour afin de plonger plus longuement dans ces richesses, de demeurer, de savourer ; toutefois, malgré cette promesse, M^{me} Assingham n'avait pas

souvenance que la visite se fût reproduite. Cette seconde expédition avait dû céder la place, en l'existence heureuse de Maggie, à d'autres circonstances, témoignant toutes à leur façon de la noblesse du sang d'Amerigo, des éléments admirables qui l'avaient formé et de toutes ses alliances de haut rang ; après quoi, naturellement, la charmante piété qui aurait ramené Maggie au Musée s'était, pour cent raisons, dispersée et affaiblie.

Il n'en apparaissait pas moins maintenant qu'une nouvelle conversation avec M. Crichton avait ranimé ce sentiment un peu éteint, et Maggie avait mentionné comme venant d'elle seule son dessein, qu'elle comptait réaliser en y consacrant la matinée du lendemain. L'apparition d'aimables dames guidées par lui éclairait d'une tendre lumière, pour cet ouvrier de la grande ruche de Bloomsbury, surtout amateur de fleurs et de miel, les couloirs et les cellules richement garnis de son rayon. Et quoiqu'il ne fût pas attaché au département auquel, suivant la prière qu'elle lui adressait, sa jeune amie désirait revenir, rien ne lui était plus facile que de la mettre en rapport avec les personnages distingués qui y présidaient. Ainsi en avait-il été décidé, dit Maggie à M^{me} Assingham, et elle allait se passer de la société de son mari. Fanny devait se souvenir plus tard qu'elle avait d'abord pris cette abstention pour une des plus fines expressions du détachement de la jeune femme et imaginé qu'elle irait seule, parce qu'en ces jours ambigus la présence personnelle d'Amerigo semblait jeter une ombre d'ironie sur tout tribut offert à sa signification héréditaire. Fanny ensuite sentit bien que le geste d'indépendance ainsi combiné était somme toute un raffinement de réflexion, une impulsion à commémorer encore ce qui pouvait survivre d'espoir et de fierté ; son impression d'une ambiguïté s'effaça heureusement, et elle félicita son amie d'avoir en perspective une occupation si délicieuse et d'être de façon si délicieuse en humeur de s'y livrer. Après l'événement, Fanny fut confirmée dans son optimisme ; elle découvrit pendant la soirée qui suivit que l'heure passée dans la lumière projetée sur les documents, parmi les annales et les gravures, les parchemins et les portraits, les volumes chargés de blasons et les commentaires murmurés, avait constitué pour la Princesse une détente et une inspiration.

Quelques jours plus tôt, Maggie lui avait dit avec gentillesse, mais fermeté : « Invitez-nous à dîner, je vous prie, pour vendredi et ayez avec nous qui vous voudrez ou qui vous pourrez ; cela n'a aucune importance » ; et le couple de Cadogan Place s'était incliné devant ce mandat avec une docilité que ne troublait pas du tout l'idée qui y était incluse. Cela occupait une soirée, voilà quelle avait été l'idée de Maggie, et elle s'en tint à ce point de vue, jugea son amie, en traitant l'occasion plus ou moins explicitement comme nouvelle et originale. Les braves Assingham avaient vraiment festoyé aux deux autres tables dans une proportion si inégale aux rares invitations qu'ils avaient eux-mêmes adressées qu'on pouvait facilement tourner en plaisanterie le fait de voir comment on mangeait chez eux et comment ils se tiraient de la tâche de recevoir. Bref, Maggie dîna à Cadogan Place et parvint à obtenir de son mari qu'il y dinât à peu près comme un couple de jeunes souverains qui, dans l'humeur folâtre des belles années de leur règne, se sont invités chez un couple de fidèles sujets. Maggie montra de l'intérêt pour leur manière de s'arranger, une curiosité presque tendre pour leur organisation matérielle, si bien que son hôtesse, de façon somme toute assez naturelle, attribua son attitude, le ton et la liberté d'allure qu'elle manifestait au résultat des leçons reçues le matin sur l'autel du passé. Maggie n'avait-elle pas recueilli, dans une anecdote ou deux offertes encore une fois à son attention, l'idée que pour les princesses de cette lignée il existait des moyens divers de faire preuve de bravoure ?

Son attitude, ce soir-là, devait les surprendre tous, en vérité, par une affabilité presque excessive. Elle n'y mettait pas positivement de l'impétuosité ; mais, quoique M^{me} Assingham, critique bienveillante, n'eût jamais mis en doute la grâce extrême dont Maggie était pleine, elle n'avait jamais vu la jeune femme en montrer autant dans ce qu'on aurait pu appeler une affirmation de sa personnalité. A cette chanson, le cœur de Fanny battait de joie : son invitée était heureuse, heureuse par l'effet de quelque circonstance récemment survenue ; mais Maggie ne laissait pas le Prince perdre une seule cascade de son rire, sans peut-être lui rendre toujours aisé de ne pas trouver ce rire un peu fou. Un peu trop de folie manifestée en public, il n'était guère homme à le tolérer chez sa femme. Si bien

que planait devant leur amie l'éventualité d'une scène qui éclaterait entre eux plus tard, dans la voiture ou à la maison, d'une enquête légèrement sarcastique, d'une invitation prompte à s'expliquer ; et, suivant la façon dont Maggie la jouerait, cette scène pourrait ou non précipiter le développement de la situation. Ce qui, d'ici là, conférait du piquant à l'incident, c'était que l'événement, ou l'influence qui l'avait déterminé, restait, pour Amerigo aussi, entouré de mystère.

La dame de Cadogan Place, toutefois, allait au bout de trois jours lire plus avant dans ce mystère, et la page se tourna pour elle la veille du départ de sa jeune amie pour les Faons. La migration attendue était pour le lendemain, et M^{me} Assingham avait appris entre temps que, ce soir-là, ils dîneraient tous les quatre à l'ambassade des Etats-Unis avec d'autres invités plus nombreux. Aussi fut-elle très surprise en recevant de Maggie, daté de six heures, un télégramme qui requérait sa présence immédiate :

Venez chez moi tout de suite, je vous en prie ; s'il le faut, habillez-vous d'avance pour que nous ayons du temps à nous ; la voiture, qui est commandée pour nous, vous ramènera d'abord.

M^{me} Assingham, rapidement décidée, s'habilla, mais non sans trouble, et à sept heures elle était à Portland Place, où son amie (montée au premier, lui dit-on à son arrivée, et en train de changer de toilette) la reçut aussitôt. A l'instant, pauvre femme, elle sut (elle devait le déclarer plus tard au Colonel) que la crise qu'elle redoutait avait éclaté brusquement comme à un signal et que son heure d'épreuve était venue. Son heure d'épreuve était l'heure où se révélerait que, depuis longtemps, elle en avait su beaucoup plus qu'elle n'en avait jamais dit : dans son appréhension, elle avait souvent pensé (elle essayait de se persuader qu'ainsi elle s'y préparait) que l'approche de sa sentence s'annoncerait par une impression comparable à celle que peut produire l'ouverture brusque d'une fenêtre en une nuit de tempête et de gel sévère. Il ne servirait à rien d'être resté longuement blotti près du feu, la vitre aurait volé en éclats, l'air glacial remplirait la pièce.

Si dans la chambre de Maggie ne soufflait pas tout à fait, quand elle y entra, la rafale polaire qu'elle attendait, l'air

qu'on y respirait différait perceptiblement de celui qu'elles avaient jusqu'alors respiré ensemble. La Princesse, Fanny le nota, avait tout à fait achevé de s'habiller ; cette affaire était réglée, et, au sentiment qu'elle attendait gravement l'assistance quelle avait réclamée, s'ajoutait celui de la voir montrer le pont de son vaisseau dégagé, prêt en quelque sorte pour l'action. Sa femme de chambre l'avait quittée, et, dans la grande pièce claire, où tout était admirable, mais où rien n'était déplacé, elle paraissait, pour la première fois de sa vie, un peu *chamarrée*.

Était-ce par son luxe presque excessif, parce qu'elle portait trop de bijoux, en particulier plus qu'à l'ordinaire et de plus gros dans les cheveux ? A la question qu'elle se posait, la visiteuse répondit aussitôt en attribuant essentiellement cette apparence à la large tache d'un rouge vif, le rouge d'un monstreux rubis, qui brûlait sur chacune des joues de Maggie. Cette double particularité de son aspect éclaira vite M^{me} Assingham, qui y vit tout le pathétique imaginable : par instinct, l'agitation de la jeune femme avait cherché un refuge et un déguisement dans l'art de la toilette poussé à l'extrême, presque jusqu'à l'extravagance. Visiblement, son idée avait été de ne pas se trahir par des négligences qu'elle n'avait jusqu'alors jamais commises ; et elle se tenait là, parée et comme protégée par sa parure qui, à sa coutume, témoignait de ses petites habitudes particulières de perfection. C'avait toujours été sa marque qu'en toute circonstance on la *trouvait* toute prête, sans laisser-aller indiscret ni frivolité superflue. Même dans ses atours les plus splendides, et par là plus ou moins chargés d'ornements, elle suggérait l'impression d'être à la fois simple et élégante ; sa mise reflétait ainsi son attachement muet pour l'ordre et la symétrie, pour la véritable qualité, évoquant dans son ascendance américaine de probables grand-mères venues de Nouvelle-Angleterre, adeptes de l'époussetage et de l'astiquage.

Si son appartement était *princier*, elle avait, dans la clarté du jour qui s'attardait, l'air d'y avoir été transportée tout ajustée, apprêtée, décorée comme une image sainte dans une procession et abandonnée précisément pour montrer quel miracle elle pouvait faire sous la pression des fidèles. Son amie éprouva (comment en eût-il été autrement ?) les sentiments

qu'éprouve un prêtre vraiment pieux placé derrière l'autel, avant la procession, face à face avec sa Madone miraculeuse. Une telle rencontre serait grave en général de toute la gravité de ce qu'il attendrait ; mais, ce soir-là, la gravité serait absolument spéciale : ce qu'il pourrait attendre dépendrait à tel point de ce qu'il pourrait donner.

CHAPITRE IX

— **I**L s'est passé quelque chose de très étrange, et je crois que vous devez en être informée.

Maggie prononça ces mots sans perdre son empire sur elle-même, mais en laissant sa visiteuse mesurer toute la force de l'appel qu'elle lui adressait. C'était la base de leur contrat : ce que Fanny savait, la fidélité de Fanny y pourrait. Ainsi Fanny sut au bout de cinq minutes ce qui avait constitué l'élément extraordinaire dans la circonstance actuelle et comment tout remontait à l'heure passée par Maggie au British Museum sous la protection de M. Crichton. Après lui avoir montré de magnifiques objets et lui avoir offert à déjeuner dans son pavillon adjacent au Musée, M. Crichton avait voulu, avec une amabilité caractéristique, la reconduire chez elle, surtout quand il eut remarqué en l'accompagnant au bas du grand escalier qu'elle avait renvoyé sa voiture, ce qu'elle avait fait justement en vue de la distraction innocente de rentrer seule à la maison.

Elle savait d'avance qu'à la suite de cette heure passée au Musée elle éprouverait une exaltation sous l'influence de laquelle se promener à travers les rues de Londres serait exactement ce qui lui conviendrait : flâner en liberté, dans cette disposition joyeuse et animée, sans penser à rien ni parler à personne, avec des quantités de devantures à regarder si elle en avait envie : goût peu relevé, de l'essence, il fallait le croire, de sa nature, et qu'elle avait récemment été, pour bien des raisons, incapable de satisfaire. Elle avait pris congé en remerciant, elle connaissait suffisamment son chemin ; car, non moins suffisamment, elle avait le vague espoir de ne pas rentrer trop vite. Errer un peu à l'aventure, voilà ce qui l'amuserait vraiment ; aussi, évitant Oxford Street et recherchant l'impression de traverser des quartiers inconnus, elle avait

fini par faire ce qu'elle avait plus ou moins projeté, c'est-à-dire tomber sur trois ou quatre boutiques, celles d'un vieux bouquiniste, d'un vieux marchand d'estampes, de petits magasins avec de vagues antiquités dans la vitrine, qui ne ressemblaient pas aux autres, à ceux de Sloane Street par exemple, avec leur vain déploiement d'objets qui depuis longtemps ne séduisaient plus. D'ailleurs une allusion de Charlotte, vieille de plusieurs mois, lui demeurait dans l'esprit, graine semée dans son imagination sous forme d'un propos fortuit au sujet des *drôles de petits coins délicieux* qu'on rencontre dans Bloomsbury et même des trouvailles inattendues qu'on y peut faire. Peut-être n'y avait-il pas de signe plus marqué que ce sentiment presque romanesque de courir une chance, pas de signe plus fort, de l'effet toujours durable et soigneusement entretenu que produisait sur elle une remarque quelconque de Charlotte, même jetée à la légère.

Puis elle se sentait en quelque sorte plus à son aise que depuis des mois ; elle ne savait pas pourquoi, mais c'était le résultat curieux de sa visite au Musée : il lui semblait impossible d'avoir approché des images si nobles et si belles, de les avoir recueillies pour son petit garçon et même pour son père, et de les voir ensuite se dissoudre en vanité et en doute, ou peut-être en quelque chose de pire.

— J'ai eu de nouveau foi en lui comme jadis et j'étais *pénétrée* de cette foi en lui, dit-elle, les yeux brillants et fixes, j'en étais pénétrée en circulant dans les rues ; cela avait l'air de m'aider et de me soutenir, d'être ainsi toute seule dehors, dispensée pour le moment de chercher et de guetter, n'ayant au contraire à peu près rien en tête.

Tout lui paraissait devoir tourner si bien qu'elle s'était mise à songer à l'anniversaire de son père, ce qui lui donna une raison d'essayer de découvrir pour lui un présent. On célébrerait cet anniversaire aux Faons, comme on l'avait déjà fait, puisqu'il tombait le 21 du mois, et elle n'aurait peut-être pas d'autre occasion de s'assurer d'un cadeau. Bien entendu, on ne pouvait prétendre trouver pour lui rien qui ait la moindre valeur et qu'il n'aurait pas déniché lui-même en fouillant la ville, rien qui soit vraiment *bon*. Toutefois, il en était toujours ainsi, et l'on n'aurait jamais pu avoir le plaisir de lui offrir quelque chose, sans sa théorie charmante que le don

personnel, l'offrande de l'amitié, par une rigoureuse loi de nature était fatalement une aberration ; plus l'aberration était évidente, plus elle témoignait d'affection et plus ce témoignage était précieux. L'insuffisance artistique prouvait la sincérité de l'attachement, la vulgarité du pedigree prouvait le raffinement de la sympathie ; en fait, les objets les plus laids étaient en général les plus gentils, les plus tendres des souvenirs et, à ce titre, ils figuraient dans des vitrines spéciales, dignes sans doute de la maison, mais non du temple, et dédiées aux dieux grimaçants, non aux dieux à face sereine. Maggie elle-même naturellement, dans les années écoulées, en était venue à être souvent représentée dans ces réceptacles ; elle aimait encore à s'écraser le nez contre leurs glaces épaisses et fermées à clé ; elle retrouvait chaque fois à sa place tout ce qu'en des anniversaires successifs elle avait tenté de le convaincre qu'à sa suggestion il pourrait faire semblant de juger piquant, ou tout au moins curieux.

Elle était prête maintenant à essayer de nouveau ; ils avaient toujours, avec le plaisir qu'il trouvait dans ce qu'elle prétendait croire et le plaisir qu'elle trouvait dans ce qu'il prétendait croire, joué si heureusement le jeu. Dans cette intention, elle avait traîné un peu partout sur le chemin de la maison, traîné inutilement parmi les vieux livres et les vieilles gravures qui n'avaient rien fourni à son propos ; mais, de façon surprenante, dans une autre boutique, un petit antiquaire, un drôle de bonhomme étranger, lui avait montré un certain nombre de bibelots et enfin un objet qui l'avait frappée comme étant vraiment une rareté ; avec l'idée que, comparé à quelques-unes de ses acquisitions hasardeuses, il ferait admirablement l'affaire, elle l'avait acheté, et acheté, ma foi, si l'on y pensait, pour un bon prix.

— Il paraît maintenant que ça ne va pas du tout, dit Maggie ; quelque chose est advenu depuis, qui l'élimine sans discussion. Je ne me suis réjouie qu'un jour de cet achat, mais en même temps je sens, quand je le tiens là devant moi, que je n'aurais voulu le manquer pour rien au monde.

Depuis l'entrée de son amie, elle avait parlé de façon assez cohérente, avec un léger tremblement qui soulignait son calme ; mais toutes les quelques secondes elle retenait sa respiration comme pour réfléchir et pour prouver qu'elle restait de sang-

froid ; ces détails marquaient pour Fanny la profondeur de son émotion. Son allusion à l'idée que, songeant à l'anniversaire de son père, elle avait tenté sa chance de dénicher quelque chose qui puisse le divertir, sa mention ensuite du courage qu'il montrait devant les cadeaux, sans qu'elle y eût, disons-le, appuyé avec insistance, avait éveillé chez l'auditrice un écho rapide et compréhensif, plein de souvenirs et de sympathie, plein aussi des observations amusées d'autrefois ; son imagination affectueuse complétait le tableau.

Mais Maggie, en tout cas, était sous les armes ; elle savait ce qu'elle faisait et avait déjà son plan, un plan pour que, sur le moment au moins, rien *ne transpire* de ce qui s'était passé ; donc elle dînerait en ville tout de même, non les yeux rougis ou les traits convulsés, ou l'air négligé, mais sans aucun indice susceptible de soulever une question. Toutefois, pour soutenir sa fermeté, elle désirait, elle réclamait que lui soit donnée une information ; et, avec la lueur sinistre et les rapides ténèbres de l'éclair non suivi de tonnerre, passa devant les yeux de M^{me} Assingham la nécessité de satisfaire coûte que coûte ce besoin. Tout l'instinct de notre amie la poussait à s'abstenir jusqu'à ce qu'elle vît quelle charge le terrain pourrait supporter ; elle ne s'aventurerait pas avant de savoir *clairement* ce que Maggie attendait ; et, si gênant qu'il fût de rester plantée là, pâle et décomposée, à balbutier des pauvretés, elle se trouvait indiscutablement soutenue par le fait qu'elle ne devinait pas où aboutirait ce début menaçant. Néanmoins, après une minute de réflexion, elle s'attacha à l'allusion faite par la Princesse à sa sécurité disparue.

— Vous dites que vous étiez de bonne humeur lundi, le soir où vous avez dîné chez nous ?

— J'étais heureuse ce soir-là, dit Maggie.

— Oui, nous vous avons trouvée si gaie et si brillante.

Fanny sentait que ce n'était pas fameux, mais elle continuait ;

— Nous étions si ravis de vous voir heureuse.

Maggie se tut un instant, se bornant d'abord à regarder son amie.

— Vous me croyiez tout à fait bien, n'est-ce pas ?

— Sûrement, chérie, nous vous croyions bien.

— Ma foi, je dois dire que c'était naturel ; mais, en fait,

jamais dans ma vie ma situation n'a été si déplorable. Car, à ce moment-là, sachez-le, ceci se préparait.

M^{me} Assingham resta mollement dans le vague.

— *Ceci... ?*

— *Cela*, répliqua la Princesse dont les yeux, comme le vit alors sa compagne, se tournèrent vers un objet placé sur la cheminée de la chambre. — Parmi tant d'autres si précieux (les Verver, où qu'ils soient installés, se plaisaient toujours particulièrement à orner de pièces incomparables les manteaux des cheminées), sa visiteuse n'avait pas pris garde à celui-ci. — Voulez-vous parler de la coupe dorée ?

— Oui, la coupe dorée.

L'objet que Fanny distinguait maintenant comme nouveau pour elle était un vase assez grand en or d'un jaune franc, de patine ancienne, monté sur un pied large et une courte tige et qui occupait le centre de la cheminée, d'où, pour qu'il soit plus en évidence, on avait retiré tout le reste, notamment la pendule Louis XVI qui accompagnait les candélabres. Ce dernier trophée faisait à présent entendre son tic tac sur une commode au dessus de marbre qui y correspondait exactement par la splendeur et par le style. M^{me} Assingham eut l'impression que le vase était beau ; mais il ne s'agissait visiblement pas de sa valeur intrinsèque, et elle se tint à l'écart, l'admirant à distance.

— Qu'a-t-il à faire... ?

— Tout. Vous allez voir. — En disant ces mots, Maggie attacha de nouveau sur elle des yeux étranges et larges ouverts. — Il la connaissait avant... avant que je l'aie vu...

— *Il* la connaissait ?

Mais Fanny, tandis qu'elle cherchait autour d'elle les anneaux qui lui manquaient, ne pouvait que répéter.

— Amerigo connaissait Charlotte... plus que je ne l'ai jamais imaginé.

Fanny sentit qu'il fallait soutenir ce regard.

— Mais vous avez toujours su qu'ils s'étaient rencontrés.

— Je n'avais pas compris, je ne savais pas tout. Voyez-vous à quoi je fais allusion ? demanda la Princesse.

M^{me} Assingham se demandait ce que même maintenant Maggie savait ; il lui avait fallu une minute pour apprécier avec quelle douceur elle parlait. En percevant qu'il n'y avait

chez elle ni un défi irrité, ni l'emportement d'une âme blessée, mais seulement, prêt au besoin à endurer la raillerie, le franc exposé de sa complète ignorance d'autrefois, la plus âgée des deux amies éprouva d'abord un soulagement bizarre et à peine croyable : elle y puisa, comme si c'eût été le chaud parfum d'une fleur d'été, la douce certitude de ne pas risquer, quelque décision qu'elle prît, d'être jugée. Elle ne serait pas jugée, sauf par elle-même, ce qui était sa propre et lamentable affaire. Toutefois, presque aussitôt, elle rougit intérieurement de son instinctive lâcheté : elle s'était souciée d'elle-même, souciée de *s'en tirer*, avant même de penser, c'est-à-dire d'apercevoir avec pitié, qu'elle se trouvait en présence d'une prière qui était *pleinement* une prière, qui acceptait totalement sa dépendance.

— D'une façon générale, oui, ma chère enfant. Mais pas... de la manière dont vous parlez...

— Ils étaient intimes, intimes, comprenez-vous ? dit la Princesse.

Fanny continuait à la regarder en face, à lire dans ses yeux émus cette histoire, si vague et incertaine malgré toute son anxieuse insistance, d'un temps déjà éloigné.

— Cela dépend toujours de ce qu'on appelle...

— De ce qu'on appelle être intimes ? Eh bien ! je sais maintenant ce que j'appelle ainsi. Trop intimes pour me laisser en soupçonner quelque chose.

Elle parlait avec calme, oui, mais son calme n'était pas si grand qu'il empêchât Fanny de tressaillir.

— Permettant seulement, à votre avis, de *me* le laisser, moi, soupçonner ? — Elle avait posé la question après un silence ; puis elle se tourna vers le nouvel ornement de la cheminée et s'étonna, tout en puisant là du réconfort, de cette lacune dans son expérience. — Mais voilà quelque chose, ma chère, au sujet de quoi mon ignorance est parfaite.

— Ils sortaient ensemble ; on le sait. Et pas seulement avant... mais aussi après.

— Après ? dit Fanny Assingham.

— Avant notre mariage, oui, mais après nos fiançailles.

— Ah ! je n'ai rien su de cette histoire, dit Fanny avec plus d'assurance, se cramponnant avec soulagement à un fait qui lui semblait neuf.

— Cette coupe, continua Maggie, en est d'une façon étrange, trop étrange pour qu'on le croie maintenant, la preuve. Ils étaient ensemble jusqu'au bout, jusqu'à la veille de notre mariage. Ne vous rappelez-vous pas comment, juste avant, elle est revenue d'Amérique à l'improviste ?

Pour M^{me} Assingham, la question, consciemment ou non, était d'une candeur étrange et pathétique.

— Oh ! oui, chérie, bien sûr, je me rappelle qu'elle est revenue d'Amérique et qu'elle a habité chez nous, et aussi ce qu'on en a pensé.

Les yeux de Maggie n'avaient cessé de fixer et de pénétrer ceux de Fanny, si bien qu'on aurait pu croire un instant qu'elle allait faire le petit éclat, le geste violent, de demander ce qu'on en avait pensé. Une minute, Fanny se sentit exposée à la flamme de cette éruption ; mais elle vit presque aussitôt la menace s'éloigner, vit la Princesse refuser malgré sa souffrance, dans l'intérêt de leur noble et singulier contrat, d'utiliser pour la frapper du poignard des reproches l'occasion qui s'était présentée d'elle-même. Fanny la vit ou crut la voir considérer la chance de prononcer une condamnation, la considérer et la laisser passer. Et, du même coup, elle se sentit presque réduite à la terreur devant cette idée si nette et si haute, qu'aucune détresse ne pouvait détruire et dont aucune découverte (puisque, si obscure qu'elle parût, il s'agissait ici d'une découverte) ne diminuait la nécessité. Ces secondes furent brèves, elles s'écoulèrent vite, mais elles suffirent à rafraîchir chez notre amie le sens de la tâche extraordinaire qu'elle avait entreprise, du rôle qu'une fois de plus lui imposait, de la responsabilité dont la chargeait, l'intensité de cette suggestion. On lui rappelait à quelle condition on lui avait fait grâce, le rappel du lien qui l'unissait à la réapparition de Charlotte étant une allusion suffisante à la dispense octroyée alors. Et, au fond de tout ce qu'elle éprouvait, elle voyait briller, claire dès l'origine et si exaltante quand on y songeait, la beauté des mobiles qui inspiraient sa compagne.

Maggie faisait un sacrifice de plus en vue d'un avantage plus grand.

— Aidez-moi seulement encore à traverser *cette* épreuve, à résister malgré cette épreuve, et je vous laisse une liberté dont je ne fixe pas les limites.

L'aggravation de son angoisse, disons plutôt de son savoir, lui était immédiatement apparue surtout comme une aggravation du danger qui menaçait son père ; l'effet en attisait jusqu'à la passion ses raisons de considérer la protection qu'elle lui assurait, disons l'ignorance où elle le maintenait, comme la loi de son attitude et la clé de sa conduite. Dans l'horreur redoublée qui s'emparait d'elle, de toutes ses forces elle serrait ces raisons et cette ignorance, comme le cavalier d'un cheval qui plonge serre les genoux pour rester en selle ; et elle semblait absolument exposer à la visiteuse sa conviction qu'elle serait capable de tenir si seulement elle ne subissait *plus* d'autre choc.

Quoique ne sachant toujours pas ce que Maggie *avait* effectivement découvert, Fanny voulait avec ardeur lui complaire. Aussi, sans un mot dit à ce sujet, se laissa lire dans ses yeux apitoyés le serment de marcher en avant et, aux carrefours, avec une lanterne pour vaincre l'obscurité et de grands gestes des bras pour écarter la circulation dangereuse, de veiller aux signaux.

Maggie ne tarda donc pas à continuer.

— Ils passaient des heures ensemble, une matinée tout au moins ; j'en ai maintenant la certitude, mais à l'époque je ne l'aurais pas imaginé. Cette coupe que voici, par le plus grand des hasards, porte témoignage. Voilà pourquoi, depuis qu'elle est ici, je l'ai mise en évidence afin que mon mari la voie, placée là où elle frapperait immédiatement ses regards s'il entrait dans la chambre. J'ai voulu qu'elle soit là quand il viendrait et, continua-t-elle, qu'elle lui saute aux yeux, et j'ai voulu être présente quand il la verrait. Mais le fait ne s'est pas encore produit. Malgré l'habitude qu'il a prise ces temps derniers de venir me rejoindre ici, oui ces temps derniers en particulier, il ne s'est pas montré aujourd'hui. — En parlant, elle affermissait de plus en plus son calme, réalisant une logique qui évidemment l'aidait à s'entendre et à s'observer. Dans les faits qu'elle parvenait à ressembler, elle trouvait un appui, elle y discernait une cohérence atroce, mais qui continuerait à la guider. — On dirait qu'un instinct, une prescience quelconque, l'écarte ou le gêne. Naturellement, il ne comprend pas ce qui est arrivé ; mais, avec son étonnante intuition, il devine qu'il se passe un événement et il n'est pas

pressé de l'affronter. Aussi, dans sa vague inquiétude, s'abstient-il de paraître.

— Tout en étant cependant dans la maison ?

— Je n'en sais rien... ne l'ayant par exception pas vu aujourd'hui, même au déjeuner. Il m'a parlé ce matin, expliqua familièrement la Princesse, d'un ballottage de grande importance à un club, pour quelqu'un, un ami personnel, je crois, qui doit réussir, mais pour qui on craint une difficulté. Afin d'intervenir en sa faveur, Amerigo a pensé qu'il devrait déjeuner là-bas. Vous voyez qu'il est *capable* d'effort. — Et ici Maggie trouva un sourire qui alla droit au cœur de son amie. — A tant de points de vue, il est le meilleur des hommes. Mais il y a des heures de cela.

M^{me} Assingham réfléchit.

— Le danger est d'autant plus grand qu'il rentre et me trouve ici. J'ignore, voyez-vous, les faits que vous croyez avoir constatés et le lien que vous établissez entre eux et cet objet que vous déclarez maudit.

Ses yeux restaient fixés sur cette singulière acquisition, puis la quittaient, y revenaient et s'en détournaient ; la coupe était inscrutable en son insipide élégance et pourtant, dès lors qu'on en avait pris conscience, elle dominait la scène de façon vive et définie. Il était aussi impossible à Fanny de la désigner que de dédaigner un arbre de Noël illuminé ; mais avec nervosité elle explorait en vain ses souvenirs, cherchant une vague réminiscence qui s'y rapportât. En même temps qu'elle échouait dans cette tentative, elle comprenait et même partageait un peu la mystérieuse appréhension qu'avait éprouvée le Prince. Pour qui l'examinait avec intention, la coupe d'or revêtait une perversité formelle et décidée ; en tant que document, elle était inquiétante malgré sa grâce décorative.

— Qu'il me trouve ici en face de cet objet pourrait être pour nous tous plus notoirement désagréable que vous ne le désirez, plus désagréable que certainement utile. Et vraiment il me faut du temps pour comprendre le sens de cette trouvaille.

— Sur ce point, vous pouvez être tranquille, répliqua Maggie ; croyez-moi, Amerigo ne viendra pas, et il sera tout à l'heure en bas à m'attendre quand je descendrai pour prendre la voiture.

Fanny accepta cette assurance et y vit bien davantage.

— Nous allons devoir dîner ensemble chez l'Ambassadeur ; du moins, vous deux allez y être obligés, avec cette nouvelle complication qui s'impose à vous et dont le sens n'est pas clair, et vous allez vous regarder avec des yeux qui, pendant cette heure affreuse, prétendront n'en rien apercevoir.

Maggie lui montra un visage dont l'expression aurait pu être celle-là même dont parlait Fanny.

— *Le sens pas clair*, ma chère ? Au contraire ; très clair. Complètement, intensément, admirablement éclairci ; aucune addition n'est nécessaire. Ma bonne amie, maintint-elle, je ne demande rien de plus. Au point où j'en suis, j'ai de quoi avancer et de quoi faire.

Fanny Assingham restait dans une relative obscurité, les anneaux lui manquant pour établir la liaison ; et, chose singulière, l'effet le moins pénible de la situation était pour le moment une peur horrible d'affronter le fait.

— Mais quand vous rentrerez ? Je pense qu'il remontera avec vous ? Ne le verra-t-il pas alors ?

Après avoir un instant visiblement réfléchi, Maggie lui adressa le plus étrange des lents hochements de tête.

— Je ne sais pas. Peut-être ne le verra-t-il jamais, si le vase reste ici à l'attendre. Il se peut, dit la Princesse, qu'il ne revienne jamais dans cette chambre.

Fanny s'étonna plus profondément :

— Jamais ? Oh !...

— C'est possible. Qu'en sais-je ? Avec ça, poursuivit-elle pensivement.

Elle n'avait plus tourné les yeux vers l'objet incriminé ; mais son amie s'émerveillait de voir comment le mot bref qui le désignait semblait résumer et exprimer pour elle la situation dans son ensemble.

— Alors vous n'avez pas l'intention de lui parler ?

— De lui *parler* ?

— Eh bien ! de cet objet qui est ici et de ce que vous croyez qu'il signifie ?

— Oh ! je ne crois pas que je commencerai s'il ne le fait pas lui-même. Mais qu'il me fuie à cause de cela, *n'est-ce pas* une façon de parler ? Il ne peut en dire ni en faire davantage. Ce n'est pas à moi de parler, ajouta Maggie sur un autre ton,

un ton qui avait déjà fait une forte impression sur sa visiteuse. Ce sera à moi d'écouter.

M^{me} Assingham tourna la difficulté.

— Donc tout dépend de cet objet que vous considérez, pour des raisons à vous, comme une évidence.

— Oui, je peux dire que *mon* opinion repose sur lui. Je ne puis agir maintenant comme s'il n'existait pas.

M^{me} Assingham, sur ce, s'approcha de la coupe posée sur la cheminée, satisfaite d'ailleurs de sentir qu'elle était capable de ce geste sans pourtant adopter le point de vue de sa compagne. Elle regarda le précieux objet (puisqu'il était précieux) et se surprit à l'examiner comme pour lui arracher son secret par une obscure sollicitation au lieu d'accepter l'interprétation de Maggie. La coupe était harmonieuse, robuste et riche, avec sa courbe hardie et profonde et, sans la bizarre souffrance qui y était liée, lui aurait paru, à elle qui aimait tant le jaune, une pièce décorative vraiment belle, une enviable possession. Elle n'y toucha pas ; mais, si, après une minute, elle s'en détourna, ce fut, cause soudaine et surprenante, par peur de le toucher.

— Alors tout dépend de ce vase ? Je veux dire que votre avenir en dépend ? Car voilà bien, j'estime, à quoi revient votre idée.

— Elle revient, répliqua Maggie, à ce que, presque miraculeusement, cet objet m'a mise en mesure d'apprendre jusqu'à quel point ils en sont allés tous les deux dès l'origine. Si, auparavant, il y avait tant d'intimité entre eux, il ne peut, vu les apparences, y en avoir beaucoup plus maintenant. — Et elle continua sans s'arrêter, énumérant ses arguments avec fermeté. — Si de telles choses existaient déjà entre eux avant notre mariage, elles rendent impossible le doute sur ce qui a pu exister entre eux depuis. S'il n'y avait rien eu d'abord, on pourrait chercher des explications. Mais, aujourd'hui, il faudrait trop d'explications. Je veux dire pour changer ma conviction.

Fanny Assingham existait pour changer cette conviction, elle en était dûment consciente, car, jusqu'alors du moins, c'était bien là son rôle. Cependant, à la lumière du raisonnement de Maggie, la tâche, même sans qu'elle en prît pour l'instant la mesure exacte, semblait plus lourde que jamais. En outre, avec

ou sans exactitude, chaque minute passée dans la chambre avait pour effet de la familiariser davantage avec ce que voyait Maggie elle-même. Maggie voyait la vérité, et c'est pourquoi elles restèrent en présence assez longtemps pour que M^{me} Assingham fût éclairée. Il y avait une force dans la manière dont la Princesse envisageait la vérité, qui faisait du détail de sa connaissance une matière d'importance secondaire. Fanny éprouva une vraie honte de son besoin d'en réclamer le détail.

— Je ne prétends pas désavouer, dit-elle après un silence, mes propres impressions de cette autre époque dont je suppose que vous parlez ; je ne puis oublier non plus les difficultés et, à ce qu'il me semblait constamment, les dangers que comportait pour moi chaque forme de conduite, quelle que fût celle que je choisirais. J'ai essayé, j'ai essayé de toutes mes forces, d'agir pour le mieux, et vous savez, poursuivit-elle tandis qu'au son de sa propre affirmation un vague courage et même une certaine chaleur de conviction lui revenaient, je crois qu'en définitive je l'aurai fait.

Une minute s'ensuivit où, malgré un contact plus vif encore et plus intime, elles n'échangèrent que le silence et un long regard chargé de pensées que consacrèrent effectivement les mots que Maggie articula enfin.

— Je suis sûre que vous vous êtes efforcée d'agir pour le mieux.

Cette phrase à son tour laissa Fanny muette un bon moment.

— J'ai toujours pensé à vous, ma chérie, comme à un ange.

Non pourtant que cette idée suffît comme réconfort.

— Les choses ont duré jusqu'à la veille même, voyez-vous, continua la Princesse, jusqu'à deux ou trois jours de notre mariage ; cela, *cela*, vous savez...

Et sa voix se brisa, tandis qu'elle souriait étrangement.

— Oui, comme je le disais, pendant qu'elle habitait chez moi. Mais je n'en savais rien. C'est-à-dire que je ne savais rien de particulier. — La défense était bien faible, Fanny le sentait, mais elle voulait produire son argument. — Je veux dire qu'aujourd'hui je ne *sais* pas de science certaine plus que je n'en savais alors. Voilà où j'en suis. — Mais elle continuait à patauger. — C'est-à-dire que voilà où j'en *étais*.

— Mais où vous en êtes et où vous en étiez, n'est-ce pas la même chose pratiquement ? demanda Maggie.

Les paroles de sa vieille amie avaient eu à ses oreilles le ton, maintenant dépassé, de leur entente récente, mais fictive, conçue en des heures où, comme rien n'était susceptible de preuves, rien non plus ne pouvait être nettement démontré faux. La situation avait été modifiée par... eh bien ! quoi que ce fût, par l'irruption d'un élément précis, ce qui donnait à Maggie tout au moins de la fermeté. Elle en montrait en reprenant :

— Et c'est *dans ces conditions* qu'Amerigo m'a épousée.

Puis ses yeux étant revenus au vase maudit :

— Et après cela ! — Mais ils retournèrent vers son amie.

— Et c'est sur tout cela que Père l'a épousée, *elle*.

La visiteuse fit de son mieux.

— Tous deux se sont mariés, ah ! il faut que vous le croyiez, avec les meilleures intentions.

— Père l'a fait assurément. — Et, avec le retour de la conscience sur ce point, tout le reste lui revint aussi. — Ah ! nous imposer des choses pareilles, à *nous* ! Les faire ici, entre nous, jour après jour, en récompense, en récompense... lui faire cela à *lui*, à *lui*...

Fanny hésita.

— Voulez-vous dire que c'est pour lui que vous souffrez le plus ?

Et comme la Princesse, après lui avoir lancé un coup d'œil, se contentait de se détourner et marchait à travers la chambre avec l'air de traiter la question comme une bévue :

— Je le demande parce que je crois que tout ce dont nous parlons en ce moment peut vraiment être pour lui, peut être *arrangé* pour lui, comme n'ayant jamais existé.

Mais Maggie avait bientôt fait demi-tour sans paraître l'entendre.

— Père l'a fait pour *moi*, il l'a fait totalement et uniquement pour moi.

M^{me} Assingham releva la tête avec promptitude, mais elle hésita avant de parler.

— Eh bien !...

Ce n'était qu'une intention, mais Maggie montra vite qu'elle l'avait saisie.

— Croyez-vous que ce soit la raison, que ce soit là une raison ?

Fanny cependant, sentant la portée de cette phrase, n'exprima pas sa pensée, mais dit d'abord autre chose à la place.

— Il l'a fait pour vous, du moins beaucoup pour vous. C'était aussi pour vous que j'ai fait, à ma façon, avec mes moindres moyens, ma foi, ce que je pouvais. Car je n'étais pas sans pouvoir, continua-t-elle ; j'ai cru voir comme lui votre intérêt et j'ai cru voir celui de Charlotte. J'avais confiance en elle.

— *Moi aussi, j'avais confiance en elle, dit Maggie.*

M^{me} Assingham réfléchit de nouveau, puis elle insista :

— A cette époque, elle aussi avait confiance.

— Ah ! murmura Maggie.

Une légère, une subtile émotion dans la simplicité du mot aida son amie à poursuivre :

— Et le Prince avait confiance en elle. Vraiment confiance. Comme il avait d'ailleurs confiance en lui-même.

Maggie prit une minute pour se bien pénétrer de cette idée.

— Il avait confiance en lui-même ?

— Tout comme moi. Car j'avais en lui une confiance absolue, Maggie.

Ce à quoi Fanny ajouta :

— Et, cette confiance, je l'ai encore.

Elle insista :

— Vraiment *confiance*.

De nouveau, Maggie se pénétra de cette affirmation, après quoi elle se retrouva à flot, mais toujours anxieuse. Puis quand elle eut repris du calme :

— Et vous avez confiance en Charlotte ?

M^{me} Assingham tergiversa un peu, mais sans se sentir obligée de dissimuler :

— Nous parlerons de Charlotte une autre fois. En tout cas, à ce moment, ils se croyaient tous les deux sûrs d'eux-mêmes.

— Alors pourquoi m'ont-ils caché tout ce que j'aurais pu apprendre ?

Son amie jeta sur elle le regard le plus affectueux.

— Pourquoi moi-même vous l'ai-je caché ?

— Oh ! vous n'étiez pas engagée d'honneur.

— Maggie chérie, s'exclama la pauvre femme, vous êtes adorable.

— Ils prétendaient m'aimer, continua la Princesse, et ils prétendaient l'aimer.

— Et, s'il vous plaît, ne le prétendais-je pas ?

— Pas de la même amitié du moins que vous portiez à Amerigo et à Charlotte. Ils étaient beaucoup plus intéressants, c'était tout à fait naturel. Comment auriez-vous pu ne pas aimer Amerigo ?

M^{me} Assingham renonça.

— Comment ne l'aurais-je pas aimé ? — Puis, avec une grande liberté, elle se laissa aller. — Comment ne l'aimerais-je pas maintenant ?

Ceci ramena sur elle les yeux élargis de Maggie.

— Je vois, je vois. Ma foi, c'est beau de votre part de pouvoir le faire, et, bien sûr, vous vouliez aider Charlotte.

— Oui, réfléchit Fanny, je voulais aider Charlotte. Mais je voulais aussi, voyez-vous, vous aider, en ne déterrants pas un passé que je croyais, avec tant de faits empilés dessus, solidement enterré. Je voulais, comme je le veux maintenant, déclara-t-elle avec générosité, vous aider tous. — Maggie, une fois de plus, fut touchée, ce qui pourtant se traduisit vite par un nouveau scrupule. — Alors, si tout avait réellement si bien débuté, c'est beaucoup ma faute ?

Fanny Assingham répondit comme elle put.

— Vous n'avez été que trop parfaite. Vous n'avez que trop pensé...

Mais déjà la Princesse s'était emparée de ce dernier mot.

— Oui, je n'ai que trop pensé. — Toutefois elle sembla d'abord persister dans cette erreur. En fait, l'impulsion donnée à son esprit lui fit tout revoir. — A lui, Père chéri, à lui.

Son amie comprit aussitôt la vision qu'elle avait de son père et l'observa en silence. Le salut était peut-être *de ce côté* ; un rai de lumière s'ouvrait :

— Il avait une confiance si magnanime en Charlotte.

— Oui, et c'est moi qui la lui avais donnée. Je n'y voyais à cette époque nul inconvénient, car je ne soupçonnais pas ce qui allait se passer. Mais c'est moi qui l'ai fait, c'est moi, déclara la Princesse.

— Magnanimement, vous aussi, insista Fanny Assingham.

Maggie, cependant, réfléchissait de son côté dans une autre direction.

— En fait, il l'a persuadée que nous pourrions vivre ainsi. Fanny hésita.

— Le Prince l'a persuadée ?...

Maggie la regarda, stupéfaite, elle songeait à son père, mais son point de vue sembla s'élargir.

— Tous deux, ils l'en ont persuadée. Elle ne l'aurait pas cru sans eux.

— Mais, insista M^{me} Assingham, la bonne foi d'Amerigo était entière. Et, ajouta-t-elle, il est impossible de rien alléguer contre celle de votre père.

La remarque arrêta un instant Maggie.

— Rien sans doute que d'avoir su que Charlotte savait.

— Qu'elle *savait*... ?

— Qu'il le faisait surtout pour moi. Dans quelle mesure, demanda-t-elle soudain à son amie, croyez-vous qu'il se rendait compte qu'elle savait ?

— Ah ! qui peut dire ce qui se passe entre des gens dont les rapports sont ceux dont nous parlons ? On peut seulement être certain qu'il agissait avec générosité. — Et, comme pour conclure, M^{me} Assingham sourit. — Sans aucun doute, il savait ce qu'il lui était bon de savoir.

— Et aussi ce qui était nécessaire pour Charlotte ?

— Oui, ce qui était nécessaire pour Charlotte. L'essentiel, déclara Fanny, est bien que tout ce qu'il savait contribuait à sa bonne foi.

Maggie continuait à regarder dans le vague, et son amie attendait tranquillement ses réactions.

— Sa bonne foi, voilà vraiment l'essentiel, comportait la conviction que Charlotte me porterait presque autant d'intérêt que lui-même. — Fanny songea un instant. — Il connaissait, il faisait entrer en ligne de compte votre vieille amitié. Mais il n'y mettait pas d'égoïsme.

— Non, dit Maggie avec une réflexion encore plus profonde, et il éliminait l'égoïsme de Charlotte presque autant que le sien propre.

— Eh ! oui.

— Bien, poursuivit Maggie, et, comme il n'est pas égoïste, il l'invitait à ne l'être de son côté pas davantage et il sup-

posait qu'il en serait ainsi. Elle peut avoir découvert sa pensée depuis.

M^{me} Assingham eut l'air déconcertée.

— Et il peut s'être avisé qu'elle l'a découverte maintenant. Qu'elle a mesuré depuis leur mariage combien il attendait d'elle. Plus, n'est-ce pas ? qu'elle ne l'avait compris alors. Il peut s'être avisé finalement qu'à la longue Charlotte a dû être affectée qu'il ait tant escompté d'elle.

— Quoi qu'il ait fait, répondit M^{me} Assingham, il n'a certainement jamais montré qu'il escomptait d'elle le quart de ce qu'elle a dû comprendre qu'il donnerait.

— Je me suis souvent demandé, dit Maggie d'un air rêveur, ce qu'avait réellement compris Charlotte. Mais c'est une des choses qu'elle ne m'a jamais dites.

— Alors, comme c'est une des choses qu'elle ne m'a jamais dites non plus, nous ne le saurons probablement pas et nous pouvons considérer que cela ne nous regarde pas. Il y a bien des choses que nous ne saurons jamais.

Maggie rêva là-dessus.

— Jamais.

— Mais bien des choses aussi nous crèvent les yeux, continua son amie, et, malgré toutes les difficultés dans lesquelles vous vous débattez, cela doit nous suffire. Votre père a été étonnant.

Maggie cependant paraissait tâtonner, chercher sa voie, mais elle adopta ce jugement avec élan.

— Étonnant.

— Magnifique, dit Fanny.

Sa compagne se tenait étroitement à cette vue.

— Magnifique.

— Alors il fera tout le nécessaire en ce qui le concerne. La tâche qu'il a entreprise pour vous, il la mènera à bonne fin. Il ne l'a pas entreprise pour échouer. Quand donc, si doux, si patient et si charmant qu'il soit, a-t-il *jamais* échoué ? Jamais dans sa vie il n'a été disposé à accepter l'échec, et ce n'est pas à cette occasion qu'il aura commencé.

— Ah ! cette occasion ! — Et le gémissement de Maggie la révéla brusquement rejetée dans sa peine. — Suis-je seulement sûre, avec tout ce qui se passe, qu'il sait ce qui est en jeu ? Et pourtant suis-je sûre qu'il ne le sait pas ?

— S'il ne le sait pas, tant mieux, laissez-le tranquille.

— Voulez-vous dire que je dois l'abandonner ?

— Laissez-la à lui.

Maggie lui jeta un coup d'œil sombre.

— Voulez-vous dire le laisser à *elle* ? Après ce qui s'est passé ?

— Après n'importe quoi. En somme, ne sont-ils pas en ce moment intimement unis ?

— *Intimement* ? Qu'en sais-je ?

Mais Fanny maintint son point de vue.

— Vous et votre mari ne l'êtes-vous pas malgré tout ?

Les yeux de Maggie se dilatèrent encore si possible.

— Cela reste à voir.

— Sinon, où est votre confiance ?

— En mon mari ?

M^{me} Assingham n'hésita qu'un instant :

— En votre père. Tout revient à cela. Appuyez-vous là-dessus.

— Sur son ignorance ?

Fanny tint bon :

— Sur ce qu'il vous offre. *Tenez-vous-y.*

— M'y tenir ?...

Maggie songeait.

M^{me} Assingham releva la tête.

— Et soyez reconnaissante. — Sur quoi, une minute, elle laissa la Princesse lui faire face. — Vous voyez ?

— Je vois, dit enfin Maggie.

— C'est ce qu'il faut.

Mais Maggie avait tourné le dos, allant vers la fenêtre comme pour cacher l'expression de son visage. Elle restait les yeux fixés sur la rue, tandis que M^{me} Assingham revenait à cet objet embarrassant posé sur la cheminée, qui lui inspirait à sa propre surprise des alternatives répétées de curiosité et de révolte. Elle s'en approcha, l'examina de nouveau et céda enfin à la tentation de le prendre dans ses mains. Elle le toucha, le souleva et s'étonna alors de ce qu'il pesait. Elle avait rarement manié un poids pareil d'or massif. Cette impression même la poussa en quelque sorte à plus de liberté et lui fit dire :

— Savez-vous, je ne crois pas en ce témoignage.

, Maggie se retourna vers elle.

— Vous n'y croyez pas ? Vous y croirez quand je vous raconterai.

— Ah ! ne me racontez rien. Je ne veux pas savoir, dit M^{me} Assingham.

Elle garda la coupe dans les mains ; elle la tenait d'une manière qui, elle le vit bientôt, donnait à l'attention que Maggie lui prêtait un caractère d'attente excitée : bizarrement, cette attente suggéra à Fanny qu'avec la liberté qu'elle prenait elle avait l'air d'avoir une intention ; le sentiment que trahissaient les yeux de sa compagne se précisa quand celle-ci la mit en garde.

— C'est un objet de valeur ; mais, à ce que j'ai appris, sa valeur est diminuée par une fêlure.

— Une fêlure dans de l'or ?

— Ce n'est pas de l'or. — Et Maggie sourit étrangement. — Voilà ce qui est curieux.

— Qu'est-ce donc ?

— Du verre et, comme je vous le dis, fêlé sous la dorure,

— Du verre ? Si lourd ?

— Enfin, dit Maggie, du cristal ; je crois qu'il était précieux jadis. Mais qu'avez-vous l'intention d'en faire ?

Elle était revenue de la fenêtre, l'une des trois fenêtres de la vaste pièce si heureusement située sur la façade postérieure de la maison, donnant vers l'ouest sur le ciel et recevant la lumière du couchant. M^{me} Assingham tenait le vase et, avertie de la fêlure, s'approcha d'une autre fenêtre pour bénéficier de la clarté qui déclinait avec lenteur. Là, maniant avec gêne le singulier objet, le soupesant, le retournant, elle eut soudain conscience d'une impulsion irrésistible et reprit la parole :

— Il est fêlé ? Alors toute votre idée est fêlée.

Maggie, à quelque distance de Fanny, attendait.

— Si par mon idée vous voulez dire ce que j'ai appris... Mais Fanny, d'un air décidé, l'entraînait déjà.

— Il n'y a qu'une chose que nous sachions et qui nous intéresse, un fait qui nous touche.

— Lequel donc ?

— Le fait que jamais, jamais, jamais votre mari...

Mais, tandis qu'elle levait les yeux vers son amie à travers

la chambre, la gravité même de son affirmation la retint une seconde.

— Eh bien ! quoi, jamais ?

— Jamais ne s'est senti aussi intéressé par vous que maintenant. Vraiment, ma chérie, ne le sentez-vous pas ?

Maggie prit son temps :

— Oh ! je crois que ce que je vous ai dit m'aide à le sentir. Qu'aujourd'hui il ait abandonné jusqu'à ses manières, qu'il se tienne à l'écart, qu'il ne soit pas venu... — Et elle secoua la tête comme pour repousser toute explication facile. — C'est à cause de cet objet, savez-vous.

— Eh bien ! si c'est à cause de ça...

Et Fanny Assingham, qui avait cherché l'inspiration et à qui elle était enfin venue, éleva la coupe dans ses deux mains, l'éleva au-dessus de sa tête et, les bras tendus, adressa à la Princesse un sourire presque solennel comme signe de ses intentions. Un instant, pleine de certitude quant à son idée et quant à son acte, elle tint en l'air le précieux vase ; puis, ayant observé la marge de parquet ciré au grain dur et fin que le tapis laissait à découvert dans l'embrasure de la fenêtre, elle lança le vase par terre de toutes ses forces et eut l'émotion de le voir se briser par la violence du choc. Elle avait rougi sous l'effort, comme à cette vue Maggie avait rougi sous la surprise, et pendant une minute encore rien d'autre ne passa entre elles que ce vif reflet sur leur visages. Ensuite :

— Le sens que vous y avez attaché, quel qu'il soit, et *pour le moment* je n'en veux rien connaître, il a disparu, dit M^{me} Assingham.

— Et quel sens au monde, ma chère, y avez-vous attaché ?

Ces mots vibrants et clairs comme le son d'une corde pincée semblèrent le premier effet de ceux de Fanny. Ils éclatèrent sur les deux femmes absorbées avec l'acuité même du son du cristal brisé ; sans qu'elles y prissent garde, le Prince avait ouvert la porte de la chambre. Il avait même apparemment eu le temps de saisir le terme du geste fait par Fanny ; à travers l'espace largement dégagé aux pieds de celle-ci, ses yeux s'attachèrent aux fragments qui brillaient sur le parquet, et il les porta bientôt, quoique la question s'adressât à sa femme, vers les yeux de la visiteuse ; ceux-ci retinrent

les siens si fortement qu'ils n'avaient pas l'un et l'autre atteint à cette muette pénétration depuis l'heure passée par Amerigo à Cadogan Place la veille de son mariage, l'après-midi du retour de Charlotte. Sous une pression si intense s'échangèrent entre eux des pensées qui les ramenaient à leur conversation de ce jour-là et renouaient en quelque sorte le pacte conclu alors.

Si bref qu'il fût, cet échange rapide d'une prière contenue et d'un conseil dissimulé permit cependant plusieurs effets ; il permit à M^{me} Assingham de mesurer avec quelle promptitude Amerigo s'était ressaisi, donc avait sans doute, plus vite encore, compris la situation, apercevant et estimant l'évidence qu'apportait le vase ; mais cette évidence, par une inspiration qu'en regardant Amerigo elle sentait admirable, Fanny l'avait détruite. Elle le fixait avec obstination, elle aurait voulu sur-le-champ lui communiquer tant de choses. Mais Maggie aussi les regardait, les regardait tous les deux ; si bien que, pour la vieille amie, tout ce qu'elle aurait voulu dire se réduisit vite à un seul point. Elle répondit à la question du Prince ; il n'était pas trop tard, puisque dans leur silence celle-ci était restée en suspens. Se préparant au départ, laissant par terre la Coupe d'Or brisée en trois morceaux, elle le renvoya purement et simplement à sa femme. Elle les reverrait plus tard ; ils se retrouveraient tous bientôt ; d'ici là, ce que Maggie avait pensé (à son tour, c'est de la porte qu'elle parlait), eh bien ! Maggie sans doute était maintenant prête à le lui dire.

CHAPITRE X

L'AISSÉE avec son mari, Maggie néanmoins commença par ne rien dire. Sur le moment, elle ne sentait que le désir puissant et aigu de ne pas revoir son visage avant qu'il ait eu le temps de le recomposer. Elle avait assez vu ce visage pour éclairer provisoirement son esprit et guider sa conduite ; elle l'avait vu à l'entrée raidi par la surprise. Alors elle mesura quelle immense expérience, quelle rapidité de jugement lui avait values la vision de ce même visage, imprimé indélébillement, pour lui servir de référence, par l'éclair qui avait illuminé son âme troublée le soir du tardif retour de Matcham. Malgré sa brièveté, l'expression qu'il avait présentée dans cette conjoncture avait donné à Maggie le sens de ce qu'il pouvait révéler ; et l'une de ces expressions, la plus naturelle en un tel instant, lui était apparue avant le départ de Fanny Assingham, juste assez longtemps pour qu'elle la reconnût. Elle y reconnut, précisément, ce que *lui-même* avait reconnu ; la fièvre visible dans l'attitude de la visiteuse et l'écho encore vibrant de ses paroles l'avaient mis en présence des signes indiscutables de l'accident, de l'incident, au milieu duquel il avait inopinément débarqué ; il n'avait pas manqué de saisir ce qu'illustraient les débris gisant par terre d'un objet apparemment précieux ; même à travers la vaste pièce dont l'étendue l'en séparait, cet objet lui avait remis en mémoire, de façon certaine quoique confuse, un souvenir, une autre image inoubliée. Il en ressentit un véritable choc, une souffrance, comme si la violence de Fanny avait été double et avait dépassé son dessein, faisant monter le sang au visage comme l'aurait fait un coup sur la bouche. En se détournant de lui, Maggie sut qu'elle ne souhaitait pas le faire souffrir ; ce qu'elle voulait, c'était juste la confirmation de sa certitude, non cette

rougeur, preuve convaincante, qui brûlait sur ses beaux traits. Si la conversation avait pu se poursuivre les yeux bandés, elle l'aurait préféré ; pour dire ce qu'elle allait sans doute devoir dire et pour écouter ce qu'il répondrait, la cécité, si elle avait enveloppé leur entretien, aurait été la bienvenue.

En silence, elle marcha jusqu'à l'endroit où son amie, jamais plus qu'en cette minute son amie par l'intention, avait de façon étonnante manifesté tant d'énergie ; et là, sous les yeux d'Amerigo, elle se mit à ramasser les morceaux brillants. Richement parée, avec ses bijoux, dans sa toilette froufroulante, elle paya par cette humble posture un prompt tribut au sens de l'ordre ; mais elle s'aperçut bientôt qu'elle ne pouvait tenir à la fois que deux des éclats ; elle les apporta sur la cheminée, à la place éminente que la coupe occupait avant que Fanny s'en fût emparée et, après les avoir déposés avec soin, s'en retourna chercher le reste, le pied robuste tombé à part. Portant ce pied, elle revint à la cheminée, le remplaça au milieu d'un geste délibéré et essaya de rajuster la coupe. La fente déterminée par la fêlure latente était si nette et si aiguë que, resserré par un lien, le vase aurait encore très bien pu paraître intact à quelques pas de distance. Mais comme rien ne le soutenait que les mains de Maggie pendant les quelques instants où elle s'y employa, elle put seulement poser avec précaution à côté de leur piédestal les fragments presque égaux et les y laisser sous les yeux de son mari. Elle avait agi sans dire un mot, mais non sans chercher un effet ; et pourtant l'opération avait paru durer beaucoup plus que tout autre geste accompli si vite.

Amerigo non plus ne disait rien, quoique, en vérité, son silence semblât le commentaire de l'avertissement qu'à coup sûr elle lui adressait ; on aurait cru que l'attitude de Maggie lui imposait de se taire pour mieux observer ses actes. De toute façon, il n'en pouvait douter : elle *savait* ; et la coupe brisée prouvait qu'elle savait. Pourtant Maggie ne souhaitait rien moins que l'obliger à des paroles inutiles ; il aurait besoin de réfléchir, cela elle le savait mieux encore ; et, pour le moment, elle se préoccupait surtout qu'il fût averti. Tout le jour, elle l'avait cru averti de ce qui se passait ou du moins, d'instinct et obscurément, anxieux ; elle venait juste de confier cette conviction à Fanny ; mais elle s'était trompée sur l'effet

de cette anxiété : la crainte qu'éprouvait Amerigo de rester loin d'elle, marque de son anxiété, s'était à la fin montrée plus forte que sa crainte d'entrer chez elle. Il était entré, malgré le risque d'apporter sa peur avec lui. Et, ah ! que fallait-il de plus à Maggie que le sentiment éprouvé dès la première ou la seconde minute que, malgré son effort pour ne pas la trahir par un mot maladroit, il *avait* apporté cette peur avec lui ; son angoisse était là, enfermée entre eux, et les secondes qui s'écoulaient battaient contre elle comme le pouls de la fièvre bat contre le doigt du médecin.

Aussi la présence d'Amerigo faisait-elle sentir à Maggie que, si la coupe était brisée, son motif d'action ne l'était pas, le motif qui lui avait fait prendre sa décision, convoquer son amie, préparer la scène pour les yeux de son mari ; tout cela ne formait qu'un seul motif. Tandis que son petit poing se serrait sur l'événement, elle considérait que les conséquences du geste de Fanny et de la conscience qu'Amerigo en avait prise ne la concernaient pas du tout, *elle*, mais le concernaient *lui*, exclusivement et directement, et qu'il devait absolument s'en rendre compte. Voilà où intervenait son désir de gagner du temps, du temps pour lui, pas pour elle, puisqu'elle, depuis des heures et des heures lui semblait-il, avait vécu dans l'éternité, et qu'il lui faudrait continuer à y vivre.

Elle aurait voulu lui dire : « Comprenez, comprenez ce qui s'est passé, comprenez tout ce qui est nécessaire ; arrangez-vous pour souffrir le moins possible et en tout cas pour ne paraître pas ainsi décomposé et défiguré. Seulement, *voyez*, voyez que je *vois* et, de la manière qui vous conviendra, organisez vos idées sur cette nouvelle base. Attendez, ce ne sera pas bien long, de pouvoir conférer avec Charlotte ; alors vous prendrez mieux vos dispositions, mieux tous les deux. Mais, je vous en prie, ne me montrez pas, tant que vous ne pouvez vous maîtriser, de quelle façon affreuse sont, et par mon œuvre, ternies, ravagées d'incertitude et d'embarras, votre sérénité, votre incomparable supériorité. »

Après avoir remis en place les bibelots sur la cheminée, elle fut à un doigt de se tourner vers lui avec cette prière ; pourtant elle ne perdait pas de vue que l'heure passait, qu'ils dinaient en ville, qu'il devait encore s'habiller et que, si elle-même était prête, son visage était sans doute horriblement

rougi et sa toilette dérangée par l'agitation ; avant donc d'affronter la société réunie à l'ambassade, avec les commentaires et les hypothèses possibles, il lui fallait restaurer son apparence devant son miroir.

Amerigo, cependant, avait dû mettre à profit l'attente qu'elle lui imposait, qu'elle lui suggérait, par la pompe déployée dans sa façon d'arranger la coupe brisée, l'attente que suivraient les déclarations promises par M^{me} Assingham. Tarder ainsi certes éprouvait sa fermeté ; mais, quand enfin elle parla, ce ne fut pas sous l'effet de la contrainte. Quoiqu'elle eût autant que possible détourné les yeux de son mari, un moment vint où elle prit une conscience pressante de la contrainte que lui-même endurait. Vint même une minute où, le dos tourné vers lui, elle se sentit un étrange désir de l'épargner, un étrange désir qui l'avait déjà bien des fois effleurée au fond de sa peine, comme l'aile sauvage d'un oiseau du ciel qui aurait un instant piqué à l'aveuglette dans un puits dont son vol au passage obscurcirait l'orifice, cachant le lointain cercle d'azur. Le sentiment du tort qui lui était causé offrait un caractère vraiment extraordinaire ; la conscience complète qu'elle en prenait, au lieu d'accroître sa sévérité, l'atténuait ; et le phénomène était d'autant plus singulier qu'elle s'en rendait mieux compte : il revenait en somme à ce que, ayant acquis enfin une certitude, sachant tout, voyant devant elle le fait, avec tout ce qu'il comportait d'abominable, si totalement qu'il ne restait rien à y ajouter, la simple *présence* auprès d'elle d'Amerigo silencieux lui faisait sentir qu'une divergence naissait soudain en elle entre la conviction et l'action. Sur-le-champ, de façon surprenante, le lien entre elles commençait à se rompre. La conviction, en vérité, ne bougeait pas d'un pouce, plantant, au contraire, plus fermement ses pieds dans le sol ; mais l'action se mit à voltiger comme une créature plus légère, plus sûre, moins asservie, que ses facultés même excitaient à ne pas toucher terre. Elle serait libre, elle serait indépendante, elle s'engagerait (pourquoi pas ?) dans une aventure supérieure et prodigieuse qui lui appartiendrait en propre. Ce qui allait douer pour ainsi dire l'action de cette liberté responsable (sur l'heure même, cette perspective s'éclaira pour Maggie), c'était l'éventualité, enrichie de minute en minute, que dans toute cette histoire son

mari éprouverait d'elle un besoin nouveau, un besoin qui en fait surgissait entre eux à l'instant même.

Ce besoin parut à Maggie si particulier qu'Amerigo n'en aurait jusqu'alors jamais senti de comparable, et même qu'en cette circonstance, pour la première fois dans toute la suite de leurs relations, son besoin d'elle serait *réel*. Non, avant cet incident il s'était servi d'elle, il avait eu par elle des joies très vives ; mais rien n'avait annoncé cette fonction d'absolue nécessité que rapidement elle assumait. En outre, l'immense avantage de ce point de vue, c'est que, désormais, elle n'aurait plus rien à arranger, à altérer, à falsifier ; elle n'aurait plus qu'à être avec logique simple et droite. Tandis qu'elle lui tournait encore le dos, elle cherchait avec application en quoi consisterait l'idéal de cette méthode ; mais la solution lui apparut aussitôt, et pour l'appliquer elle fit face à Amerigo.

— Fanny Assingham l'a cassé, sachant qu'il était fêlé et qu'il se briserait si elle le lançait avec assez de force. Elle a pensé, après que je lui ai tout dit, que ce serait le mieux à faire ; elle l'a pensé seule, ce n'avait pas du tout été mon idée, mais elle a agi avant que j'aie compris. Au contraire, expliqua-t-elle, je l'avais mis là bien en évidence exprès pour que vous le voyiez.

Il était debout, les mains dans les poches ; il avait porté les yeux sur les fragments posés sur la cheminée, et elle pouvait déjà distinguer la lueur de soulagement, de délivrance même, avec laquelle il acceptait d'elle l'occasion de considérer les résultats de la violence de leur amie ; car, avec ce point de départ, chaque once de réflexion et de délai avait pour lui l'avantage de compter double. Maintenant, elle était tout entière illuminée par l'éclair de cette précieuse vérité qu'en l'aidant, en l'aidant à s'aider lui-même, en somme, elle l'aiderait par là même à ce qu'il l'aide, *elle*. N'était-elle pas loyalement entrée avec lui dans son labyrinthe ? N'était-elle pas en train de s'y établir en plein cœur pour lui porter secours, afin qu'avec cette idée pour guide et en vertu de son instinct elle puisse avec sûreté lui montrer une issue ?

Certes, elle lui offrait là une forme de secours qu'on n'aurait pu imaginer d'avance et qui, de plus, exigeait, oui vraiment, d'être examinée de près avant qu'on pût la croire et la proclamer dépourvue de perfidie. « ... Oui, regardez, regardez,

imaginait-elle qu'Amerigo l'entendait lui dire même quand elle lui disait autre chose, considérez à la fois la vérité qui subsiste dans ce témoin brisé et le fait encore plus étonnant que je ne suis pas une sotte comme vous le supposiez. Considérez la possibilité, puisque je *ne suis pas* ce que vous croyiez, qu'une chance existe encore pour vous si vous êtes capable de travailler avec moi à la mettre au jour. Considérez naturellement, comme il est nécessaire, ce que de votre côté il vous faudra abandonner, le prix que vous aurez à payer, qui vous aurez peut-être à *sacrifier*, pour obtenir cet avantage. Mais en tout cas comprenez que vous avez encore un bien véritable en perspective si vous ne le gâchez pas aveuglément... »

Il ne s'approcha pas de ces damnés fragments ; mais, d'où il était, il leur jeta un coup d'œil en prenant, c'était visible, moins de peine pour dissimuler qu'il les reconnaissait ; tout cela, Maggie le discerna avec certitude. Et les mots qu'elle prononça alors différaient assez de ce qu'il aurait pu insérer entre les phrases qu'elle avait déjà prononcées.

— C'est la Coupe d'Or, vous savez, celle que vous avez vue il y a si longtemps chez le petit ANTIQUARIO de Bloomsbury, quand vous y êtes allé avec Charlotte, quand vous avez passé cette matinée avec elle, sans que je le sache, un jour ou deux avant notre mariage. On vous l'a montrée à tous deux, mais vous ne l'avez pas prise ; vous l'avez laissée pour moi, et je suis tombée dessus, coïncidence extraordinaire, en entrant par hasard dans la boutique lundi dernier. Je revenais à pied à la maison tout en flânant, je voulais trouver un bibelot ancien pour l'anniversaire de Père, après ma visite au Musée, mon rendez-vous là-bas, avec M. Crichton dont je vous ai parlé. On m'a montré cet objet, il m'a frappée, je l'ai acheté, n'en sachant rien à ce moment. Ce que je sais maintenant, je l'ai appris depuis, je l'ai appris cette après-midi, il y a quelques heures, et naturellement j'en ai reçu une forte impression. Et le voilà... en trois morceaux. Vous pouvez les toucher, n'ayez pas peur, si vous voulez vous assurer que c'est bien le vase que vous et Charlotte avez vu ensemble. Qu'il soit brisé diminue sa beauté, sa valeur artistique, mais ne change rien d'autre. L'intérêt différent qu'il offre n'est pas diminué, je veux dire l'intérêt de m'avoir révélé à votre sujet tant d'éléments de la vérité. Aussi je n'attache pas d'importance à ce

qu'on en fera maintenant, à moins qu'à la réflexion vous-même n'en ayez l'emploi. Dans ce cas, conclut Maggie, nous pouvons sans peine emporter les morceaux aux Faons.

Après être parvenue à se tirer de cette passe difficile, elle éprouva une impression merveilleuse, celle d'avoir vraiment réalisé un progrès, de sortir à la fin de cette impasse et de voir l'horizon s'élargir un peu. Elle avait en somme fait pour lui ce que commandait l'instinct, avait posé une base solide où il pouvait la rejoindre. Quand il tourna la tête et que ses yeux rencontrèrent enfin ceux de Maggie, on y entrevoyait cette lueur, mais comme un signe néanmoins qui trahissait sa détresse et presque comme une interrogation de son regard. Pendant une minute encore avant qu'il se hasardât à parler, s'établit entre eux une sorte de communion morale sans précédent, que dominait la lucidité plus grande de Maggie. Toutefois, quand il se compromit jusqu'à prendre la parole, ses propos n'eurent rien de prodigieux.

— Mais que diable Fanny Assingham a-t-elle à faire dans cette histoire ?

En vérité, du fond de sa souffrance cachée, Maggie aurait presque souri ; la question semblait remettre toute l'affaire entre ses mains. Mais elle en fut seulement poussée à se montrer plus directe.

— Fanny s'en était mêlée parce que je l'ai appelée aussitôt et qu'elle est venue tout de suite. Elle était la première personne que je voulais voir... Parce que je savais qu'elle saurait. Qu'elle en saurait, veux-je dire, sur ce que j'avais appris, plus que je n'en pouvais découvrir par moi-même. J'ai découvert par moi-même tout ce que j'ai pu ; ça, je tenais aussi à l'avoir fait ; mais, malgré tout, mes découvertes ne me conduisaient pas bien loin, et elle m'a vraiment aidée. Pas autant qu'elle l'aurait voulu, pas autant, la pauvre chère, qu'elle a essayé de le faire. Mais elle a agi de son mieux dans votre intérêt, ne l'oubliez jamais, et elle m'a permis de *tenir* infiniment mieux que je n'aurais été capable d'y parvenir sans elle. Elle m'a gagné du temps ; et cela, pendant ces trois mois, voyez-vous, c'était l'essentiel.

Elle avait dit : « Voyez-vous ? » à dessein et constata aussitôt l'effet produit.

— *Ces trois mois ?* demanda le Prince.

— A partir du soir où vous êtes rentrés si tard de Mat-cham. A partir des heures que vous avez passées avec Charlotte à Gloucester, votre visite à la cathédrale que vous m'avez décrite, vous ne devez pas l'avoir oublié, avec tant de détails. Car ceci a été le début de ma certitude. Auparavant, j'étais encore dans le doute. De ma certitude que vous aviez, que depuis longtemps vous aviez, *deux* relations avec Charlotte.

Il la regarda, stupéfait, cherchant à comprendre.

— *Deux ?...*

Quelque chose dans son ton donnait à sa phrase une signification ou une ambiguïté un peu folle, laissant Maggie apercevoir comme dans un éclair qu'une telle conséquence, une gaucherie fatale, frisant le ridicule même chez un homme si intelligent, constituait peut-être l'essence du châtiment encouru par une conscience coupable.

— Oh ! vous pouvez en avoir eu cinquante, eu cinquante fois la même relation avec elle. C'est le nombre des *formes* de vos relations que je vise ; d'ailleurs, dès lors que vous en aviez que Père et moi ne soupçonnions pas, le nombre importe peu. Une forme de relations, continua-t-elle, était évidente ; cela, nous l'admettions une fois pour toutes, vous l'avez vu ; et naturellement nous l'acceptons. Jamais nous n'avons pensé qu'il pût y en avoir une autre qui nous fût cachée. Mais après le soir dont je parle, j'ai su qu'il y en avait une autre. Dès avant, comme je vous le dis, j'avais mon idée, et vous n'avez jamais rêvé que je l'avais. A partir de ce moment-là, elle a eu des aliments nouveaux et vous êtes devenus, vous et elle, vaguement, mais avec gêne, conscients de la différence. Toutefois, en ces dernières heures surtout, j'ai vu où nous en sommes et, comme j'avais communiqué mes doutes à Fanny Assingham, j'ai voulu lui faire connaître ma certitude ; mais, il faut que vous le compreniez, elle n'a en rien participé à établir cette certitude. Elle vous défend, fit remarquer Maggie.

Il lui avait prêté toute son attention et, comme elle avait toujours l'impression qu'il souhaitait par-dessus tout gagner du temps, rien que du temps, elle pouvait imaginer, si étrange que ce fût, qu'il était heureux de l'entendre parler, même s'il devait y perdre à peu près tout le reste. Pendant une minute encore, il sembla s'attendre à quelque chose de pire, il désirait voir révéler tout ce qui se cachait encore en elle, toute connais-

sance précise ou susceptible d'être précisée, afin que lui aussi, comme c'était son droit, sût à quoi s'en tenir. L'impulsion qui par-dessus tout l'animait, tandis qu'il suivait sur le visage de sa femme le cours limpide des paroles qu'elle prononçait, devait être de saisir un certain ordre de faits qu'elle lui présentait sans doute, mais qu'il n'osait pas aborder directement. Il aurait voulu libérer son esprit sur ce sujet ; mais, pour des causes qu'il devinait, il devait s'abstenir d'y porter les mains ; et ses yeux exprimaient à Maggie la gêne que lui imposait cette abstention, avec la lueur fiévreuse et le frisson assez désagréable qui accompagnent une inquiétude définie. Elle lui donnait l'impression que, plus ou moins, elle parlait également pour son père, et il tentait en quelque sorte de l'hypnotiser pour la faire répondre à une question qu'il ne poserait pas ? « ... Et *lui*, a-t-il son idée ? En sait-il maintenant, comme vous, davantage ?... » Voilà ce qu'il se retenait de dire, et, pour le moment, elle ne ferait sûrement rien pour lui faciliter la tâche.

Elle frémissait de sentir sa détresse et son embarras et pourtant, avec la pitié profonde qu'il lui inspirait s'accordait le dessein ferme et conscient de ne pas le secourir. Dans cette atmosphère d'anxiété et de remords, nommer son beau-père était impossible à Amerigo : ce ne serait rien de moins que découvrir Charlotte. De façon visible, palpable, il se gardait de ce danger, reculant quand il en approchait comme devant un abîme aperçu soudain, mais que Charlotte et lui avaient tous deux, comme tant d'autres choses, une étrange quantité d'autres choses, oublié de prévoir. En vérité, il surgissait devant Maggie, ce drame de leur assurance excessive. Ils avaient solidement édifié, et développé en lui donnant pour base de simples apparences, leur conviction que Maggie, grâce à sa nature bienveillante, les considérerait toujours, jusqu'au bout et dans toutes les circonstances, comme noblement soucieux de son sort.

En tout cas, Amerigo avait le sentiment de devoir éviter une vilenie très précise, de devoir compter avec une difficulté particulière, et cette complication le trouvait aussi peu préparé que s'il eût été comme sa femme une personne d'une lamentable simplicité. Et elle cependant, malgré sa lamentable simplicité, discernait bien son dilemme : quoi qu'il pût être forcé

d'accepter d'elle, qui, de son côté, gardait une liberté parfaite, il ne pourrait nommer Charlotte même pour la sauvegarder. En sa qualité de femme de son beau-père, M^{me} Verver se dressait devant eux, figure auguste et intangible ; la protéger, la défendre, expliquer son rôle, c'était tout au moins la mettre en cause, ce qui du même coup mettrait en cause son mari. Cette porte, justement, Maggie ne la lui ouvrirait pas ; et pourtant un peu plus tard elle se demanda si, averti de la sorte et désespéré, Amerigo ne souffrait pas cruellement. Il dut dans cette hypothèse souffrir quelques secondes de plus et il finit par choisir entre ce qu'il pouvait et ce qu'il ne pouvait pas risquer.

— Il me semble que vous tirez d'immenses conclusions de données un peu maigres. Ne sentez-vous pas, en toute honnêteté, que vous partez en campagne, triomphalement pour ainsi dire, sans grand motif, dès lors que j'admets sans discuter que votre coupe brisée, là, éveille en moi un souvenir ? Je confesse franchement l'occasion et mon désir de ne pas vous en parler à cette époque. Nous sommes sortis deux ou trois heures ensemble après entente ; *c'était* bien au moment que vous avez indiqué, à la veille de mon mariage. Mais, ma chère, cela place cette sortie à la veille du vôtre aussi, et ce point est important. Il s'agissait de trouver pour vous, à la onzième heure, un petit cadeau ; nous nous sommes mis à la recherche de quelque chose qui vaille de vous être offert ; et peut-être d'autres raisons encore sont intervenues qui semblaient rendre utile mon intervention. Naturellement, vous ne deviez pas être avertie, puisqu'il s'agissait de *vous* faire une surprise. Nous sommes partis ensemble, nous avons regardé, fouillé partout et, je me rappelle notre expression, nous rôdions à travers la ville ; c'est alors, je le reconnais sans ambages, que nous sommes tombés sur cette coupe de cristal, et, sur mon honneur, je trouve dommage que Fanny Assingham, quelle qu'ait pu être sa raison, l'ait traitée si mal.

Il avait gardé les mains dans ses poches, il reporta les yeux, avec plus de complaisance maintenant, sur les débris du précieux vase, et Maggie eut l'impression de l'entendre, son explication achevée dans le calme, exhaler un long et profond soupir de partiel soulagement. Après tout, au fond de tout, il trouvait une sorte de détente à pouvoir enfin causer avec elle

et il avait l'air de se prouver à lui-même qu'il en *était capable*.

— C'était à une petite boutique dans Bloomsbury. Je crois que je pourrais retrouver le chemin. L'homme, je m'en souviens, comprenait l'italien ; il avait très envie de se débarrasser de sa coupe. Mais l'objet ne m'inspirait pas confiance, et nous ne l'avons pas pris.

Maggie l'avait écouté avec un intérêt qui avait tout l'air d'être de la candeur.

— Oh ! vous l'avez laissé pour moi. Mais qu'avez-vous pris ?

Il la regarda, d'abord comme s'il essayait de se souvenir, puis comme s'il avait essayé d'oublier.

— Rien, je crois, là-bas.

— Et qu'avez-vous pris ailleurs ? Que m'avez-vous acheté, puisque c'était votre objectif, comme cadeau de mariage ?

— Ne vous avons-nous rien acheté ?

Le Prince marqua une ombre de surprise, puis il continua noblement à chercher.

Maggie attendit un peu ; depuis quelques minutes, elle gardait les yeux fixés sur lui, mais après cette phrase elle les ramena aux fragments posés sur la cheminée.

— Oui, cela revient en somme à ce que vous m'avez donné la coupe. Je suis tombée dessus l'autre jour par une chance singulière. Je l'ai vue au même endroit, et elle m'a été proposée par le même petit homme qui, comme vous le dites, comprend l'italien. Moi, elle m'a inspiré confiance, vous voyez, une confiance en quelque sorte instinctive, car je l'ai achetée dès que je l'ai vue. Quoique je n'aie pas su alors, ajouta-t-elle, tout ce que j'emportais là.

Le Prince lui rendit un instant l'hommage d'essayer de se figurer ce qu'elle avait pu emporter.

— Je reconnais avec vous que la coïncidence est extraordinaire, ce genre de coïncidence qu'on trouve dans les romans et les drames. Mais je ne vois pas, permettez-moi de vous le dire, l'importance ou le rapport...

— Du fait que j'ai acheté ce qui ne vous avait pas convenu ? — Elle avait vite saisi ce qu'il voulait dire ; mais, les yeux encore posés sur lui, elle retomba dans le cours de ses pensées qu'elle poursuivait malgré les paroles d'Amerigo. — Ce n'est pas que je sois allée dans cette boutique au bout de

quatre ans qui rend la coïncidence étrange, car des cas analogues ne sont pas exceptionnels à Londres. L'étrangeté, dit-elle lucidement, réside dans ce que mon achat allait représenter pour moi après que je l'ai rapporté à la maison ; sa valeur est venue, expliqua-t-elle, du miracle d'avoir trouvé un tel ami.

— *Un tel ami ?*

Son mari certes ne pouvait voir là qu'un miracle.

— Un ami comme le petit homme de la boutique. Il a fait pour moi plus qu'il ne l'a su. Je lui dois tout ceci. Je lui ai inspiré de la sympathie, et dans sa sympathie il s'est rappelé votre visite et m'a parlé de vous.

Ce que le Prince commenta d'un sourire sceptique.

— Ah ! ma chère, si des miracles se produisent quand les gens se prennent de sympathie pour vous...

— Ma vie dans ce cas doit être très agitée ? Eh bien ! je lui ai plu, ma foi, de façon toute particulière. Ainsi seulement je puis comprendre qu'ensuite il m'ait appris ce que j'ai entendu de lui. D'ailleurs, il m'a dit avec franchise aujourd'hui que cette sympathie a bien été son mobile.

— Aujourd'hui ? dit le Prince en écho.

Mais elle restait singulièrement maîtresse (*don* merveilleux, se dit-elle plus tard) de procéder dans ses éclaircissements, dans ses explications, suivant l'ordre qu'elle avait choisi.

— Je lui ai été sympathique, eh ! oui. Mais le miracle, c'est que la sympathie qu'il m'offrait ait pu m'être utile. Voilà ce qu'il y a eu d'extraordinaire dans ma chance, que dans mon ignorance j'ai été conduite juste vers *lui*.

Il la voyait poursuivre sa course d'une telle allure qu'au mieux il ne pouvait que reculer pour l'observer et la laisser passer ; il se contenta d'une vague démonstration qui resta sans effet.

— Je regrette de dire du mal de vos amis, et cette histoire est déjà vieille ; en outre, il n'y avait aucune raison pour que j'y repense ; mais je me rappelle que l'homme m'avait frappé comme étant un petit voyou.

Elle hocha la tête avec lenteur comme si, non, tout bien considéré, la solution n'était pas de ce côté.

— Je ne peux que le croire généreux, car à parler il n'avait rien à gagner. Il n'avait en vérité qu'à perdre. C'est ce qu'il

est venu me dire... qu'il m'avait fait un prix trop haut, supérieur à la valeur intrinsèque de l'objet. Une cause spéciale qu'il n'avait pas mentionnée diminuait cette valeur ; il y avait réfléchi depuis ma venue et il se repentait. Il écrivait pour me demander la permission de me revoir, ceci en des termes tels que je l'ai revu ici cette après-midi.

— Ici ?

Du coup, le Prince se mit à regarder autour de lui.

— En bas, dans le petit salon rouge. En m'attendant, il a vu les quelques photographies qui s'y trouvent et il en a reconnu deux. Quoiqu'elle fût déjà ancienne, il se rappelait la visite que lui avaient faite le monsieur et la dame, et elle lui fournit un repère. Il m'en a fourni un à moi, car il se souvenait de tout et m'a tout raconté. Vous voyez que vous aussi vous aviez produit votre effet ; mais, contrairement à vous, il y était revenu, il y *avait*, lui, repensé. Il m'a dit que vous aviez voulu vous faire mutuellement un présent, mais que ce projet n'avait pas eu de suites. La dame avait beaucoup apprécié l'objet que j'avais acheté, mais vous aviez vos motifs pour ne pas vouloir l'accepter d'elle et vous aviez eu raison. Aujourd'hui, il aurait plus encore cette opinion de vous, continua Maggie ; il verrait avec quelle intuition vous aviez deviné la fêlure et avec quelle facilité la coupe allait se briser. Moi-même, voyez-vous, je l'avais achetée pour la donner ; il le savait. C'est ce qui l'avait décidé... surtout après le prix que j'avais payé.

Son récit s'était interrompu un instant ; elle le faisait progresser par petites vagues d'énergie, dont chacune demandait un effort ; si bien qu'il eut une chance de parler avant que cette énergie se fût renouvelée. Mais la question qu'il posa fut vraiment bizarre.

— Et, s'il vous plaît, quel *était* ce prix ?

Maggie resta un instant silencieuse.

— Il était élevé, certes, pour ces morceaux. Quand je les regarde, je crois que j'ai un peu honte.

Le Prince les examina de nouveau, ils devaient lui devenir familiers.

— Mais au moins vous remboursera-t-il ?

— Oh ! je n'y tiens pas, je sens trop que j'en ai eu pour mon argent. — Puis, avant qu'il ait pu répondre, elle aborda un

autre sujet. — Le fait remarquable dans la journée dont nous parlons me semble être que je n'ai rien reçu. Si vous aviez entrepris votre promenade à cette intention, ce résultat-là n'en est pas sorti.

— Vous n'avez rien reçu du tout ?

Le Prince avait l'air vague et grave, comme affligé rétrospectivement.

— Rien que des excuses pour des mains vides et des poches vides, excuses présentées, comme si cela avait eu la moindre importance, d'un ton si franc, d'une façon si amicale et si touchante.

Amerigo écoutait avec intérêt, mais sans confusion.

— Naturellement, ça vous était bien égal. — De manière très nette, à mesure qu'elle parlait, il arrivait à dominer la gêne manifestée au premier moment de surprise ; il avait tout à fait l'air de se reconnaître obligé de *supporter* pour le moment d'être retenu par Maggie, avant qu'ils sortent pour qu'on les voie ensemble dans le monde ; mais il n'y semblait pas contraint plus que la décence ne le requérait dans une occasion qu'on pouvait estimer mal choisie pour faire une scène. Il regarda sa montre ; il n'oubliait pas le dîner où ils devaient se rendre. — Mais je ne distingue pas, voyez-vous, quel reproche à mon égard vous basez sur...

— Sur tout ce que je vous dis ? Eh bien ! mon reproche tout entier, celui de m'avoir si longtemps, si habilement, abusée. Votre idée de chercher quelque chose pour moi, si charmante qu'on puisse la trouver, était le cadet de vos soucis lorsque vous avez à cette époque passé une matinée ensemble. Votre réel souci, c'est la nécessité que vous en éprouviez, vous ne pouviez vous en empêcher, vous retrouvant face à face. Et la cause, c'est tout ce qu'il y avait entre vous avant que je sois, *moi*, venue entre vous.

Depuis quelques minutes, son mari marchait de long en large devant elle ; mais là, comme pour démentir toute manifestation d'impatience, il s'arrêta.

— Vous n'avez jamais été plus sacrée pour moi que vous ne l'étiez à cette heure-là, à moins que vous ne le soyez devenue à celle-ci.

Il maintenait intacte, elle le constatait, l'assurance de ses propos ; et, comme il faisait cette déclaration, ses yeux affron-

taient ceux de sa femme de façon telle qu'elle se sentit effleurée comme d'un souffle froid et presque indéfinissable venant de bien loin, du fond de l'étrange constance avec laquelle il soutenait son point de vue.

Elle resta cependant ferme dans son dessein.

— Oh ! ce que je sais le mieux de vous, c'est que vous n'avez jamais eu l'intention de nous offenser. Vous désiriez ardemment ne pas le faire, et les précautions qu'il vous a fallu prendre pour nous épargner me donnent depuis longtemps une de mes impressions les plus frappantes. C'est, je crois, ce qui m'a le plus fait savoir.

— *Savoir ?* répéta-t-il après un intervalle.

— *Savoir.* *Savoir* que vous étiez de plus anciens amis, des amis tellement plus intimes que je n'avais de raisons de le supposer quand nous nous sommes mariés. *Savoir* qu'existaient des choses qu'on ne m'avait pas dites et qui ont peu à peu communiqué leur sens à celles que j'apercevais.

— Aurai-elles empêché notre mariage, demanda le Prince, si vous les aviez connues alors ?

Elle prit le temps de réfléchir.

— Je vous concède que non... En ce qui concerne *le nôtre*.

Et comme, de nouveau, il la regardait avec l'âpre besoin d'être fixé qu'il ne pouvait réprimer :

— La question est tellement plus large que cela. Vous voyez combien ce que je sais la transforme pour moi.

C'était là ce qui agissait sur lui, cette insistance sur ce qu'elle savait ; apprécier librement la validité qu'offrait sous tous ses aspects la connaissance qu'elle avait acquise, il n'avait pas sur l'heure assez confiance en lui-même pour y prétendre.

L'effet sur lui de l'accusation de Maggie telle qu'elle la formulait, il ne pouvait s'empêcher de le trahir, fût-ce seulement à cause de l'impression sur ses nerfs du mot lui-même, *savoir, savoir*, répété distinctement. Elle était capable de regretter l'épreuve subie par les nerfs d'Amerigo à un moment où il en avait besoin pour dîner en ville, avec cérémonie, avec dignité, sans y avoir le cœur ; mais elle ne laisserait pas cette pitié la priver d'utiliser, en toute sagesse, une occasion si précieuse de se montrer parfaitement claire.

— Je ne vous ai pas imposé cette épreuve, rappelez-vous-le,

et elle vous aurait sans doute été épargnée si vous n'étiez pas entré ici.

— Ah ! dit le Prince, j'étais susceptible d'entrer, vous savez.

— Je ne pensais pas que vous monteriez ce soir.

— Et pourquoi pas ?

— Vous êtes susceptible, ma foi, répondit-elle, d'avoir bien des intuitions, d'ordre divers. — Sur quoi elle se souvint de ce qu'elle avait dit à Fanny Assingham. — Et puis, vous êtes si *secret*.

Cette phrase produisit dans sa physionomie, si maître qu'il en fût, un de ces rapides jeux d'expression, l'ombre d'une grimace, qui plus que tout témoignaient de sa race.

— C'est vous, CARA, qui êtes secrète.

Ce qu'après un instant elle accepta, elle sentait si bien à la fin que c'était vrai.

— Eh bien ! j'aurai besoin de toute la force que j'en tire.

— Et qu'auriez-vous fait, demanda-t-il alors, si je n'étais pas venu ?

— Je ne sais pas. — Elle avait cherché. — Et vous qu'auriez-vous fait ?

— Oh ! io, ce n'est pas la question, je dépends de vous. Je suis toujours le même. Auriez-vous parlé demain ?

— Je crois que j'aurais attendu.

— Et pourquoi ?

— Pour voir quelle différence j'aurais trouvée moi-même. A posséder enfin, veux-je dire, une connaissance précise...

— Oh ! dit le Prince.

— Ce qui m'importe en tout cas maintenant, c'est la différence que cela peut faire pour *vous*. Que vous sachiez tout, dès lors qu'en effet vous veniez, je n'avais rien d'autre en vue. — Et elle le redit, il devrait l'entendre encore une fois.

— Vous faire savoir que j'ai cessé...

— Que vous avez cessé ?...

En s'arrêtant, elle l'avait vraiment obligé à la presser de parler.

— Eh bien ! d'être comme j'étais. De *ne pas* savoir.

C'était la seconde fois après un court intervalle qu'il devait se borner à accepter ses paroles ; pourtant un singulier effet de cette situation passive fut de le forcer à vouloir encore une

précision. Il hésita, puis sa singulière préoccupation se fit jour.

— Et quelqu'un d'autre sait-il ?

Il était aussi près que possible de nommer son beau-père, et elle le maintint à cette distance.

— Quelqu'un ?

— Quelqu'un d'autre que Fanny Assingham, veux-je dire ?

— J'aurais supposé qu'à l'heure qu'il est vous aviez des moyens particuliers de l'apprendre. Je ne vois pas, dit-elle, pourquoi c'est à moi que vous le demandez.

Après un intervalle, mais, elle s'en rendit compte, seulement après un intervalle, il comprit à qui elle faisait allusion ; et de manière assez curieuse cette hésitation fournit à Maggie une clarté de plus : Charlotte, de son côté, en savait aussi peu qu'il en avait su. A cette clarté, une vision s'esquissa et s'illumina quelques secondes, la vision des deux autres, seuls ensemble aux Faons ; et Charlotte, l'une des deux, obligée de tâtonner pour trouver sa route, toujours dans l'ignorance. En même temps, le tableau revêtit sa coloration essentielle, celle qu'y donnait l'identité possible des mobiles et de l'inspiration de son père avec les siens propres. *Lui* aussi restait *secret*, comme disait Amerigo, pour être sûr que nulle vibration de l'atmosphère tranquille n'atteindrait sa fille ; tout comme elle-même avait mérité ce qualificatif en agissant et en ayant l'intention de continuer à agir, en ayant pour loi suprême le souci de sauvegarder sa sérénité à lui, ou en tout cas l'enveloppe résistante, faite d'un émail incomparable, qui protégeait sa dignité.

Chose étrange par-dessus tout autre, les paroles de son mari semblaient maintenant destinés à aider Maggie dans cette tâche.

— Je ne sais rien que ce que vous m'avez dit.

— Ma foi, je vous ai dit tout ce que j'avais l'intention de vous dire. Trouvez vous-même le reste.

— Trouver ?...

Il attendait.

Elle demeura un instant immobile devant lui ; il lui fallait ce temps pour avoir la force de poursuivre. Tandis qu'elle le regardait en face, les vagues profondes qui naissaient de la situation se succédaient, se gonflant et se creusant en elle ;

mais le résultat final en était encore de la soulever plutôt que de la couler. Malgré la houle, elle avait le sol stable sous les pieds ; c'était son compagnon que le flot ballottait ; elle gardait son aplomb et appuyait de tout son poids sur ce qui la supportait. Elle marcha vers la sonnette proche de la cheminée et pressa le bouton. Amerigo ne put ignorer qu'elle appelait sa femme de chambre. Pour le moment, ce geste arrêtait toute conversation ; elle lui intimait d'avoir à partir s'habiller. Mais elle dut insister :

— Trouvez vous-même.

LIVRE V

CHAPITRE PREMIER

A PRÈS la réunion aux Faons du petit groupe (ce qui, pour qu'il soit complet, demanda une dizaine de jours), Maggie se sentit naturellement dominer mieux encore les derniers incidents qui s'étaient passés à Londres. Une phrase lui revenait des vieilles années d'Amérique : en ce dialecte, elle vivait *le temps de sa vie* ; et elle le sentait au battement constant en elle de ce sens de la possession presque trop violent soit pour qu'on le reconnaisse, soit pour qu'on le cache. Il lui semblait qu'elle venait d'échapper, voilà la conscience la plus générale qu'elle avait, d'échapper à un tunnel obscur, à un bois épais, ou simplement à une chambre enfumée et que, pour continuer sa route, elle avait du moins l'avantage de l'air dans ses poumons. Il lui semblait aussi qu'enfin elle récoltait dans une certaine mesure les fruits de sa patience : ou bien elle avait été vraiment plus patiente qu'elle ne s'en était rendu compte, ou elle l'avait été plus longtemps ; la transformation réalisée comportait une différence de vision comparable à celle qu'entraîne un déplacement d'un pouce dans la position d'un télescope. En somme, le champ de son télescope s'était accru, ainsi que son risque de s'exposer à être observée pendant qu'elle userait, avec ravissement, donc avec témérité, de cette ressource optique. Sa règle absolue était de ne jamais s'en servir en public, malgré toutes les provocations ; mais les difficultés inhérentes à l'hypocrisie n'avaient pas diminué, alors que la nécessité de cette pratique avait doublé. Tant qu'elle se trouvait sur le terrain du simple doute, la dissimulation, qu'elle avait si bien pratiquée à l'égard de son père, avait été relativement aisée ;

mais l'espace à couvrir s'était maintenant beaucoup étendu et elle éprouvait une impression analogue à celle d'une jeune actrice, engagée pour jouer un rôle de second ordre, venue péniblement à bout d'apprendre ses répliques, qui se verrait subitement promue au rang de chef d'emploi et devrait paraître en scène dans chacun des cinq actes.

Devant son mari, elle avait fait grand état, le fameux soir, de ce qu'elle *savait* ; mais l'étendue de cette connaissance justement (Maggie le comprenait maintenant), puisqu'elle était forcée de la dissimuler, ajoutait encore à sa responsabilité et faisait de cette responsabilité accrue une charge précieuse et fragile qui lui serait confiée. Personne ne pouvait l'aider à soutenir cette charge, pas même aujourd'hui Fanny Assingham. La présence de cette chère amie avait été réduite, après leur suprême et dernier entretien Portland Place, à une fonction sévèrement simplifiée. Elle était utile, mille fois utile, mais à une condition : elle s'abstiendrait visiblement d'effleurer sur le moindre point, et moins encore avec Maggie, le sujet qu'elles avaient discuté. Elle constituait une valeur exceptionnelle ; mais sa valeur se bornait à nier formellement l'existence de toute ombre. Elle était le parfait symbole de leur béatitude intacte et elle devait du mieux possible assumer, pauvre créature, ce caractère difficile à soutenir. Il lui était loisible, en cas de nécessité, d'y renoncer dans le privé avec Amerigo ou avec Charlotte, mais, bien entendu, jamais, pas le temps d'un clin d'œil, avec le maître de la maison. Des abandons de ce genre ne regardaient qu'elle, et Maggie ne pouvait plus s'en soucier. Cependant Fanny, il faut le dire, ne trahissait pas de ces irrésolutions devant sa jeune amie et, à partir du moment où avec le Colonel elle descendit de voiture devant la porte, tout demeura entre elles sur le plan officiel. Avait-elle, ce dernier soir dans la chambre de Maggie, fait autre chose que de rapprocher le mari et la femme plus étroitement, semblait-il, que jamais ? Alors, quelle indiscretion ne témoignerait-elle pas en essayant de pénétrer au delà des magnifiques dehors du succès ainsi obtenu, ce qui d'ailleurs marquerait un doute touchant son heureuse réussite ? Aussi ne connaissait-elle qu'harmonie, ne diffusait-elle sans cesse que paix, une paix provocante, extravagante, agressive, qui, après tout, ne s'accordait pas mal avec le calme bien établi du

lieu : une sorte de *Pax Britannica* casquée, brandissant son trident.

La paix, je dois l'ajouter, était devenue, à mesure que passaient les jours, une paix très généralement animée et peuplée, grâce à une nombreuse société dans laquelle l'adresse de Maggie à maintenir les apparences avait depuis longtemps appris à trouver son plus sûr appui. D'une façon non pas invisible, mais, au contraire, frappante, cette ressource paraissait justement répondre au plus haut degré aux besoins de chacun, tout à fait comme si chacun espérait, par la multiplication des personnages en scène, par la création et la confusion d'objectifs imaginaires, échapper à l'observation d'un des autres. En vérité, au point où ils en étaient, la nouvelle du débarquement sur un rivage voisin pour une courte période de M^{me} Rance et des demoiselles Lutch, toujours réunies, mais toujours rivales, dans leur quête d'un mari, aurait pu faire surprendre nos amis en train de pousser en chœur un soupir de soulagement. Le groupe, en tout cas, assez curieusement, manifesta de la satisfaction à la perspective du tour piquant que la réapparition de ces dames pourrait apporter à un prochain *week-end*.

Maggie mesura ainsi le chemin parcouru par eux tous depuis cette après-midi inoubliée de l'année encore proche, ce dimanche de septembre où, assise avec son père dans le parc des Faons comme pour célébrer à la fois leur ancienne vie et leur ancien risque, elle lui avait proposé d'appeler Charlotte, comme on appelle un spécialiste au chevet d'un grand malade. N'était-ce pas un signe de bien mauvais augure, la tendance à considérer comme une diversion la présence de cette Kitty et de cette Dolly autrefois méprisées ?

D'ailleurs on aurait déjà pu juger de même l'invitation adressée aux Castledean et à plusieurs autres acteurs de la semaine historique de Matcham, invitation faite avant le départ de Londres et faite avec logique, non sans une idée de derrière la tête, puisque désormais Maggie était destinée à n'approcher ces gens qu'avec une intention et puisque l'élément dramatique dans leurs rapports croissait pour elle à chaque occasion. Cet élément dramatique brûlait en ces jours-là d'une flamme plus vive ; il éclairait de sa torche brandie tout ce qui aurait pu porter à son comble le divertisse-

ment issu d'une tradition ranimée par ces visites. L'intensité des manifestations justifiait le motif secret de Maggie et reconsacrait sa diplomatie. Grâce à ces gens justement, elle avait déjà obtenu une partie de l'effet qu'elle recherchait : se montrer à la hauteur de ses compagnons et ne pas demander à l'un d'eux de renoncer à quelque chose ou à quelqu'un pour elle. En outre, elle trouvait vraiment là une saveur aiguë qu'elle goûtait et qui accentuait la vérité qu'elle désirait illustrer : la vérité que leur vie actuelle, avec, en surface, son épaisse couche d'illusions, fruit d'un effort persévérant, avec toutes ses expressions de paix et de confiance, ne laissait suspecter aucun symptôme de ce qu'elle dissimulait dans les profondeurs. La pression qu'elle exerçait semblait empêcher chacun d'eux d'échapper à la complicité, pour ainsi dire, de l'autre ; en un mot, Maggie croyait voir Amerigo et Charlotte forcés, par crainte d'une trahison de leur propre parti, à une sorte de vaine fidélité à l'égard de la coterie de lady Castledean ; et, du même coup, ce dernier groupe était forcé d'assister à des protestations satisfaites dont ses membres ne comprenaient guère l'étendue et la portée et qui les laissaient, malgré leur héréditaire bonne humeur, un peu surpris et même un peu blessés.

Néanmoins, aux Faons, ils faisaient nombre, ils étaient une occasion de mouvement, de bruit ; ils jouaient leur rôle dans une crise qui, le long des corridors de la vieille maison, devait planer sur eux plutôt à la manière d'un fantôme familier dont on sent aux heures d'obscurité qu'on risque toujours de le voir surgir, que sous la forme d'un fâcheux visible en plein jour, de ces étrangers nettement perçus que vous êtes susceptible de rencontrer au salon ou d'avoir pour voisin à table. D'autre part, si la Princesse n'avait pas eu un secret besoin de toute cette machinerie destinée à faire diversion, elle aurait tout de même éprouvé de la sympathie pour l'avantage qu'en extrayaient Fanny Assingham et sa philosophie meurtrière. Cette brave amie y trouvait, elle ne le cachait pas, une *revanche* de sa gloire obscurcie à Matcham, où, moins bien que les autres, elle avait su se conduire. Aux Faons, dans la jungle non frayée du ton exact, elle savait, notait Maggie, se diriger beaucoup mieux que tous et, en prenant sa revanche, elle avait la magnanimité d'indiquer bravement la route à cha-

cun des autres et de leur dispenser son étonnant patronage, conscient, irrésistible, admirable et presque apitoyé. Dans cette maison, faisait-elle observer d'un air de triomphe, elle était si constellée de vertus que, par sa souriante disposition à partager, quelques-unes d'entre elles pouvaient être utiles à certains des hôtes ses compagnons, à ceux qui se sentaient provisoirement incertains, vaguement déconcertés, et qui avaient perdu la clé de leurs propres vertus.

Sans doute un peu à la suite de cette communauté d'effort avec sa vieille amie, Maggie fut un soir poussée à reprendre envers elle la franchise de leurs rapports un moment abandonnée. Elles étaient toutes les deux demeurées en bas très tard ; les autres femmes de la société avaient défilé, seules ou par couples, gravissant le grand escalier d'honneur sur lequel, du hall également d'honneur, on pouvait de façon plaisante observer leur avance et leur retraite ; les hommes apparemment s'étaient rendus au fumoir, tandis que la Princesse, à qui le hall offrait une large perspective, s'attardait comme pour la savourer. Elle s'aperçut ensuite que M^{me} Assingham restait là aussi, comme pour s'associer au plaisir de la jeune femme ; sur quoi, debout toutes deux, elles se regardèrent à travers l'espace vide et libéré ; enfin la plus âgée, encore hésitante, et dévoilant à peine ses intentions, s'approcha un peu. Elle semblait demander s'il y avait un service qu'elle pût rendre et à cette question répondit, quand elle vit son amie de plus près, une impression immédiatement analogue à celle qu'elle avait eue en arrivant à Portland Place après l'appel impérieux de Maggie. En ce bref instant saisi au vol, leur entente se renoua au point même où la dernière occasion l'avait laissée.

— Il ne lui a jamais dit que je savais. De cela au moins je suis contente.

Et, comme M^{me} Assingham ouvrait de grands yeux :

— Je suis restée dans l'ignorance à notre arrivée ici, ne comprenant pas ses actes et ses intentions, ne pouvant pas discerner ce qui s'était passé entre eux. Mais, au bout d'un jour ou deux, j'ai commencé à avoir des soupçons et ce soir, pour des raisons... oh ! trop nombreuses pour que je vous les énumère, j'ai eu une certitude, et qui explique tout. Ils n'ont eu *aucune* conversation sur le sujet, voilà ce qui s'est passé.

Ceia explique tout, répéta la Princesse avec énergie, cela explique tout.

Elle parlait sur un ton que son interlocutrice devait ensuite décrire au Colonel, de façon assez bizarre, comme celui de l'excitation la plus calme. Elle était revenue à la cheminée où, en l'honneur d'une journée humide et d'une soirée froide, avaient d'abord flambé les bûches empilées, mais où ne subsistaient que des braises ; et la vision évidemment intense qu'avait Maggie de ce dont elle parlait rendit Fanny impatiente d'entendre la suite.

Ce fait si frappant pour Maggie, il expliquait plus que sa compagne, bouche ouverte pourtant à force de bonne volonté, ne pouvait avaler d'un seul coup. Toutefois la Princesse, comme par indulgence et par confiance, se hâta de confirmer son information.

— Il ne lui a pas dit que je savais... et très nettement il n'en a pas l'intention. Il a pris une décision : il n'en dira rien. Par conséquent, comme elle ne peut arriver à l'apprendre toute seule, elle n'a aucune idée de ce que je sais. Elle croit et, si elle s'en fie à sa conviction, elle *sait* que je ne sais rien. Et, à mon avis, c'est pour moi un avantage immense.

— Immense, ma chérie, murmura M^{me} Assingham d'un ton approuvateur, quoique sans paraître encore avoir tout saisi. Alors il s'abstient exprès ?

— Exprès. — Les yeux de Maggie, illuminés, regardaient au loin. — Il ne le lui dira *jamais*.

Fanny s'étonna, elle songea ; surtout elle admirait sa jeune amie à qui cette prophétie était visiblement inspirée par une lucidité héroïque. Elle était là debout, en grande tenue, comme un petit officier fièrement dressé qui commande un siège, un capitaine soucieux qui vient de recevoir la nouvelle, pleine d'importance pour lui, d'une agitation, d'une discorde, à l'intérieur de la ville. Cette importance pénétra sa compagne.

— Alors les choses vont tout à fait bien ?

— Oh ! *tout à fait* bien, c'est beaucoup dire. Mais je crois du moins savoir où j'en suis mieux que je ne l'ai su jusqu'à présent.

Fanny, amicale, réfléchit. Un point restait dans le vague.

— C'est *de lui* que vous le tenez ? C'est votre mari qui vous l'a dit ?

— *Dit... ?*

— Eh bien ! ce dont vous me parlez. Vous ne parlez donc pas sur une assurance reçue de lui ?

Maggie restait stupéfaite.

— Mon Dieu, non. Croyez-vous que je lui ai demandé une assurance ?

— Ah ! non ? — Sa compagne souriait. — C'est ce que je supposais que vous disiez. Dans ce cas, chérie, qu'avez-vous...

— ... demandé ? Je ne lui ai rien demandé.

Fanny eut à son tour l'air stupéfaite.

— Alors, rien ne s'est passé entre vous le soir du dîner à l'ambassade ?

— Au contraire, tout s'est passé.

— Tout ?

— Tout. Je lui ai dit ce que je savais et je lui ai dit comment je le savais.

M^{me} Assingham attendait.

— Et rien d'autre ?

— N'était-ce pas suffisant ?

— O ma mignonne, dit-elle en levant la tête, c'est à vous de juger.

— Eh bien ! dit Maggie, j'ai jugé. J'en jugeais ainsi. Je me suis assurée qu'il comprenait et puis je lui ai laissé la paix.

M^{me} Assingham s'étonna.

— Mais il n'a pas expliqué... ?

— Expliqué ? Non, Dieu merci.

A cette idée, Maggie rejeta la tête en arrière avec une sorte d'horreur ; ensuite elle ajouta :

— Et moi non plus.

L'extrême réserve de sa fierté jetait une petite lumière froide, mais qui semblait descendre d'une hauteur au pied de laquelle sa compagne restait haletante.

— Pourtant s'il ne nie pas ni ne confesse...

— Il fait ce qui vaut mille fois mieux, il s'abstient. Il fait, continua Maggie, ce qu'il *devait* faire, comme je vois maintenant que j'étais sûre qu'il le ferait. Il me laisse la paix.

Fanny Assingham médita là-dessus.

— Comment dans ce cas-là pouvez-vous savoir où, suivant votre expression, vous *en êtes* ?

— Ma foi, justement *par* cette abstention. Je l'ai mis en face de la différence, la différence entraînée par le fait qu'après tout je n'avais pas (aidée d'ailleurs, je le reconnais, par une chance extraordinaire) été trop stupide pour parvenir à le savoir. Il lui a fallu admettre que je ne suis plus la même pour lui, que je ne suis plus la même personne dont il s'est si longtemps fait une certaine idée. La question se posait donc de voir s'il saisirait réellement la transformation intervenue, et je vois maintenant qu'il l'a saisie.

Fanny suivait de son mieux.

— Et il le montre en vous laissant, comme vous dites, la paix ?

Maggie regarda un instant Fanny.

— Et en la lui laissant, à elle aussi.

M^{me} Assingham essaya d'embrasser ce point de vue, un peu gênée cependant par une pensée qui pour elle, dans cette atmosphère presque vertigineuse, se rapprochait le plus d'une inspiration.

— Ah ! mais Charlotte, elle, la lui laisse-t-elle ?

— Oh ! ça, c'est une autre affaire... dont je n'ai pratiquement pas à me mêler. J'ose toutefois dire que non. — Et la Princesse eut un regard plus distant pour le tableau ainsi évoqué. — En réalité, je ne vois pas trop comment elle le *pourrait*. Mais l'essentiel pour moi est qu'il comprend.

— Oui, murmura tendrement Fanny, il comprend ?...

— Eh bien ! ce que je veux. Je veux un bonheur sans faille, sans une faille assez large pour qu'on y mette le doigt.

— Une surface parfaitement lisse et brillante, au moins pour commencer. Je vois.

— La Coupe d'Or, telle qu'elle aurait *dû* être. — Et Maggie restait à rêver sur une image obscurcie. — La coupe pleine de notre bonheur, la coupe sans la fêlure.

Pour M^{me} Assingham aussi, l'image avait sa puissance ; elle revit le précieux objet dans tout son éclat, réparé, restauré, digne. Mais n'y manquait-il pas toujours un morceau ?

— Pourtant, s'il vous laisse la paix et que vous la lui laissez...

— Notre façon d'agir ne risque-t-elle pas, pensez-vous, d'être remarquée ? Ne risque-t-elle pas de nous trahir ? Ma foi, nous espérons que non, nous nous y efforçons, nous faisons

si grande attention. Nous sommes seuls à savoir ce qu'il y a entre nous, seuls avec vous. Et n'avez-vous pas précisément été frappée depuis que vous êtes ici par le beau spectacle que nous donnons ?

Son amie hésita :

— A votre père ?

Mais Maggie à son tour hésita ; elle ne parlerait pas directement de son père.

— A n'importe qui. A *elle*, puisque maintenant vous êtes au courant.

La pauvre Fanny fut replongée dans l'étonnement.

— A Charlotte... oui, si vous cachez tant de choses et si tout cela constitue un plan. Cela fait tout cadrer. Cela *vous* fait cadrer vous-même avec le reste. — Elle exhala son admiration. — Vous ne ressemblez à personne, vous êtes extraordinaire.

Maggie fut sensible au compliment, mais fit une réserve.

— Non, je ne suis pas extraordinaire ; mais je *suis*, aux yeux de tout le monde, sereine.

— Eh bien ! c'est justement ce qui est extraordinaire. *Sereine* est beaucoup plus que je ne suis moi-même, et vous me laissez loin derrière vous. — Et pour un instant M^{me} Assingham retomba ouvertement dans sa méditation. — Maintenant que je comprends, dites-vous ; mais il y a une chose que je ne comprends pas.

Et une minute après, tandis que sa compagne attendait, elle la mentionna :

— Comment donc Charlotte peut-elle ne l'avoir pas pressé, pas attaqué, sur ce sujet ? Comment peut-elle ne pas lui avoir demandé, demandé sur l'honneur, si vous saviez ?

— Comment elle peut *ne pas*... mais, bien entendu, dit la Princesse limpide, elle est *forcée* de le faire.

— Et alors ?

— Et alors vous croyez qu'il a été obligé de le lui dire ? Eh bien ! à mon avis, précisément il n'en aura rien fait, il aura maintenu le contraire.

Fanny pesa l'affirmation.

— Même devant un appel formel pour la vérité ?

— Devant un appel formel pour la vérité.

— Un appel adressé à son honneur ?

— Un appel adressé à son honneur. J'en suis sûre.

M^{me} Assingham ne se montra pas convaincue.

— Pour la vérité de lui à *elle* ?

— De lui à n'importe qui.

Le visage de M^{me} Assingham s'éclaira.

— Il lui aura simplement menti, menti avec insistance.

Maggie franchement le reconnut.

— Il lui aura simplement menti, menti avec insistance.

De nouveau, ses paroles retinrent l'attention de son amie ; mais bientôt, d'un geste spontané, celle-ci se jeta au cou de Maggie, et son cœur déborda :

— Oh ! si vous saviez quel bien vous me faites !

Maggie était satisfaite de voir Fanny la suivre autant que possible ; mais elle ne tarda pas à s'apercevoir combien, à y réfléchir, la possibilité était limitée par des mystères que Fanny n'avait pas à sonder. Qu'elle en fût incapable, il n'y avait là rien d'étonnant, puisque la Princesse elle-même, nous l'avons vu, commençait seulement à pouvoir se targuer de toucher le fond des choses. La vie profonde de Maggie se déroulait comme une prise de conscience qui n'était pas susceptible d'être dévoilée totalement, même à une amie si chère ; et elle développait en la complétant sa connaissance douloureuse. Naguère, toutefois, ils avaient été plus sombres encore, ces recoins de son imagination qu'elle explorait aujourd'hui ; sans aucun doute, on pouvait dire cela en leur faveur. Quand elle y avait plongé la veille de son départ de Londres, sa pénétration n'était pas bien aiguë ; en ces heures, et à vrai dire aussi dans les jours qui avaient immédiatement suivi, elle n'avait guère élucidé que l'étrangeté de rapports dont la caractéristique (provisoire ou définitive ?) était l'absence de tout résultat *intime* de la crise, cette crise dont elle avait invité son mari à reconnaître l'existence.

Ensemble ils avaient de nouveau et très brièvement considéré cette crise le lendemain de la scène qui s'était déroulée dans sa chambre ; le résultat singulier, c'est que Maggie avait paru laisser simplement la chose entre les mains d'Amerigo. Il l'avait reçue d'elle comme il aurait pu recevoir un trousseau de clés ou une liste de courses, attentif aux instructions dont elle les accompagnait, mais se contentant pour l'heure de les mettre bien soigneusement en sûreté dans sa poche. Les jours

suivants, ces instructions n'avaient guère eu d'influence sur sa conduite, c'est-à-dire sur ses propos et ses silences, et ses actes n'en avaient guère montré le fruit. En un mot, il avait sur-le-champ accepté, avant d'aller s'habiller pour dîner, tout ce qu'elle avait à lui dire ; après quoi, le lendemain matin, il avait demandé davantage, beaucoup plus, comme si elle avait pu pendant la nuit renouveler sa provision. Mais, pour ce faire, il avait pris un air extraordinairement détaché et curieusement discret, l'air vraiment qui convenait à une offre que Maggie aurait, si elle s'était décidée à la qualifier vulgairement, décrite comme *sans gêne*, tandis que lui-même chez quelqu'un d'autre l'aurait déclarée pleine de *toupet*. Il semblait suggérer à sa femme de s'en remettre à lui dans ce domaine particulier, sinon en thèse générale. Ni ses paroles, ni son silence ne la frappèrent comme affectant sous cette contrainte une signification différente de leur signification des semaines passées : mais, si l'esprit de Maggie n'avait pas été totalement réfractaire à l'hypothèse qu'il pût jamais avoir l'idée de la blesser, elle aurait pris son imperturbabilité, l'apparence qu'il présentait d'avoir parfaitement reconquis son équilibre, pour une de ces attitudes d'extrême impertinence dont usent les gens de très haute classe, les *grands seigneurs*, du niveau et du type de son mari, pour rétablir toujours l'ordre violé.

Le bonheur de Maggie, son bonheur essentiel, était la certitude que l'impertinence, envers *elle* en tout cas, ne serait pas un des arts auxquels il avait l'intention de se livrer ; car, bien que d'une manière si mystifiante il n'ait rien répondu, rien nié, rien expliqué, bien qu'il ne se soit excusé de rien, il lui avait, par des moyens subtils, suggéré que son abstention ne tenait pas à son propos de traiter les griefs de sa femme comme *sans valeur*. Dans leurs deux entretiens, il avait, par l'attention qu'il lui prêtait, manifesté de la considération, non sans montrer une extrême réserve ; mais, dans cette réserve, il faut se le rappeler, elle avait, lors, et surtout au terme, de leur seconde et plus brève conversation à Portland Place, cru sentir qu'il lui proposait de façon positive un compromis temporaire. Elle ne s'en était aperçue qu'à une expression au fond du regard qu'il lui avait finalement adressé et dans laquelle, à la réflexion, elle

avait deviné l'ébauche d'un *modus vivendi* qu'il lui proposait tacitement : « Laissez-moi ma réserve ; n'essayez pas de la vaincre ; elle est tout ce qui me reste, ne le voyez-vous pas ? Et, si vous me la concédez aussi longtemps que j'en ai besoin, je vous promets quelque chose qui aura grandi à son ombre, mais dont je n'ai pas encore précisé la nature, en échange de votre patience... »

Elle l'avait quitté avec l'impression d'entendre des paroles de ce genre ; et il lui fallait se redire qu'en esprit elle les avait entendues, il lui fallait les réécouter au fond d'elle-même pour expliquer sa patience étonnante en face de l'étonnante carence de son mari. Il n'avait même pas fait mine un instant de répondre à la question qu'elle avait soulevée, touchant l'ignorance naguère consentie où il l'avait laissée autrefois sur cette période précise, l'époque antérieure à leur mariage, d'où datait son intimité avec Charlotte. Charlotte et lui avaient été, personnellement et à un haut degré, intéressés à cette ignorance qui pendant des années avait protégé parfaitement leurs rapports à tous deux ; mais, puisque cette condition où il avait réduit sa femme avait pris fin, il aurait dû sur-le-champ orienter vers ce point sa défense. Or il n'y avait consacré rien d'autre que son regard le plus appuyé, marquant ainsi quelque tardif intérêt. Même ce tribut à l'événement, il l'avait payé avec froideur ; et, si Maggie n'avait eu un espoir auquel s'accrocher, elle aurait, en vérité, eu lieu d'être étonnée par sa capacité récente, peut-être provisoire, de s'arranger avec un chapitre d'histoire où, même une semaine plus tôt, elle n'aurait pu plonger sans un frisson mortel. Au rythme auquel elle vivait, elle s'habituaît à voir d'heure en heure sa vision s'élargir ; et, quand, des Faons, elle cherchait à quelle observation particulière parmi celles qu'elle lui avait adressées à Londres, le Prince avait opposé une affirmation, peu s'en fallait qu'elle considérât la petite femme anxieuse de ces moments-là comme une danseuse haletante après l'exécution d'un pas difficile, qui a battu ses entrechats, devant la rampe d'un théâtre vide, pour un spectateur nonchalamment installé dans une loge.

Ce qui lui faisait le mieux comprendre le succès qu'Amerigo obtenait en évitant de s'engager, c'était de se rappeler alors l'enquête qu'il avait faite la seule fois où ils étaient revenus

sur le sujet, enquête en vue de laquelle il avait explicitement provoqué ce retour. Ils l'avaient repassé ensemble d'un bout à l'autre, l'incident si remarquable de son entrevue chez eux avec le petit boutiquier de Bloomsbury. Amerigo avait désiré, ce qui n'avait rien de surprenant, un récit plus complet ; et de nouveau son attitude pendant ce récit s'apparentait à celle qu'il aurait prise dans un interrogatoire. La difficulté majeure avait été la question du mobile qui avait poussé le petit homme, d'abord à écrire pour se rétracter à une dame avec qui il avait conclu un marché des plus avantageux, ensuite à venir la voir pour donner à ses excuses un caractère plus personnel.

Maggie sentait que son explication ne valait pas grand-chose ; pourtant les faits étaient là, et elle n'en pouvait fournir une autre. En se retrouvant seul après la conclusion de leur marché, sachant que la visiteuse destinait la récente acquisition à un cadeau d'anniversaire pour son père (car Maggie confessa franchement qu'elle avait bavardé avec lui presque comme avec un ami), le vendeur de la Coupe d'Or s'était conduit avec un scrupule assez rare chez les marchands de toute classe et presque sans précédent parmi les positifs enfants d'Israël. Il n'était pas satisfait d'avoir agi comme il l'avait fait, ni surtout d'avoir par là réalisé *une bonne affaire* ; il avait évoqué la délicatesse et la bonne grâce de sa cliente, et, en contraste, cette faille dans son achat : un tel cadeau à un parent chéri serait vraiment de mauvais augure et de redoutable effet ; alors des scrupules de conscience, des scrupules superstitieux l'avaient troublé, et il avait cédé à une impulsion d'autant plus remarquable sans doute pour son tempérament de commerçant qu'il n'avait jamais été gêné en d'autres cas par un accès analogue.

Maggie reconnaissait l'étrangeté de son aventure, tout en rapportant les faits tels qu'ils s'étaient passés. D'autre part, elle n'était pas sans songer que, si Amerigo n'avait pas été directement affecté, il aurait trouvé là matière à observations amusées. Il avait émis un son extraordinaire, intermédiaire entre un rire et un cri de colère, quand elle avait avoué, se piquant au jeu : « Oh ! certainement il m'a déclaré qu'il agissait ainsi parce qu'il avait de l'amitié pour moi », quoi-qu'elle ne pût décider si ce commentaire inarticulé était pro-

voqué plutôt par les familiarités qu'elle s'était permises ou par celles que, d'après son récit, elle avait eu à endurer. Que son partenaire dans la transaction ait désiré la revoir, qu'il ait simplement sauté sur un prétexte pour le faire, elle ne cacha pas non plus au Prince que, sans s'être sentie méprisante ou scandalisée, mais plutôt avec estime et reconnaissance, elle l'avait démêlé sans tarder.

Le marchand était très déterminé à lui rendre une partie de son argent, et elle avait formellement refusé d'en rien reprendre ; il avait alors exprimé l'espoir qu'en tout cas elle n'avait pas encore employé la coupe de cristal à l'usage affectueux qu'elle lui avait si aimablement et si heureusement mentionné. Elle ne pouvait pas donner cet objet à quelqu'un qu'elle aimait, car elle ne voudrait pas que son cadeau puisse porter malchance. Il s'en était avisé, et l'idée lui faisait perdre sa tranquillité ; il se sentait plus à l'aise maintenant qu'il avait parlé. Il aurait été honteux de l'avoir laissé offrir innocemment ce présent ; et si, très gracieuse dame, elle voulait bien lui pardonner toutes les libertés qu'il avait prises, elle pourrait faire de la coupe n'importe quel usage, sauf celui-là.

C'est après cet incident qu'un autre plus extraordinaire était survenu : il avait montré les deux photographies en observant qu'il connaissait ces personnes et que, chose plus étonnante encore, il les avait vues des années auparavant juste à propos du même bibelot. La dame, dans ces circonstances, avait eu le caprice de le donner au monsieur, et le monsieur, devinant et se dérochant avec beaucoup d'intuition, avait déclaré qu'à aucun prix il n'accepterait une pièce si suspecte. Lui-même, avait confessé le petit homme, ne se serait pas tourmenté... pour eux. Mais il n'avait oublié ni leur conversation, ni leurs visages, ni l'impression qu'ils lui avaient faite, et, si elle désirait vraiment savoir ce qui sans doute l'avait mû vis-à-vis d'elle, c'était l'idée qu'elle aurait en l'ignorant acquis un objet qui n'avait pas été assez bon pour d'autres acheteurs.

Autre fait curieux, il avait été extrêmement frappé par le hasard qui, après si longtemps, faisait de ces personnes des amis à elle ; ils avaient disparu pour lui, et il n'avait jamais eu sur eux d'autres lumières. En reconnaissant leurs photographies, il avait rougi sous le coup de la responsabilité ; le

lien qui les unissait à elle, avait-il déclaré, devait avoir mystérieusement contribué à l'impulsion qui l'avait guidé. Et à son mari, debout devant elle comme la veille, Maggie ne fit pas un mystère du choc qu'elle avait subi avec tant de soudaineté et de violence. Elle avait fait de son mieux, quand le coup lui arriva en plein visage, pour ne pas manifester son émotion ; mais elle ne pouvait répondre, non, elle ne le pouvait pas, de ce qu'avait, devant son émoi, soupçonné son informateur. Il avait soupçonné ce qu'il avait voulu ; certes, pendant trois ou quatre minutes, tandis qu'elle lui posait question sur question, elle ne s'en était guère souciée.

Il avait, elle se le rapelait, parlé autant qu'elle le désirait ; il avait dit, oh ! volontiers, dans quels *termes* ses autres visiteurs lui avaient paru être, et la certitude sur la nature et le degré de leur intimité qu'ils n'avaient, malgré leurs précautions, pu éviter de lui laisser. Il avait observé, jugé et n'avait pas oublié : c'étaient, il en avait été sûr, des gens de la haute société, mais qui ne l'avaient pas, ah ! mais non, *séduit* comme la SIGNORA PRINCIPESSA. Oui (elle n'avait laissé planer aucun doute là-dessus), elle lui avait donné son nom et son adresse pour qu'il lui envoie la coupe et sa note. Mais, en ce qui concerne les autres, il en avait toujours été réduit aux hypothèses ; il était sûr qu'ils ne reviendraient pas. Quant à l'époque de leur visite, il pouvait la replacer à un jour près, à cause d'une transaction importante mentionnée dans ses livres qui avait eu lieu quelques heures plus tard. Bref, en quittant Maggie, il s'était réjoui d'avoir pu s'acquitter envers elle de sa demi-incorrection dans leur petite affaire en lui rendant à l'improviste le service de la renseigner. Au surplus, sa joie tenait (si Amerigo voulait bien accepter ces expressions) à la vive sympathie que la bonne grâce, la douceur, l'amabilité, le charme, l'attitude humaine et familière de la grande dame lui avaient inspirée. Et, pendant qu'en pensée Maggie revenait encore, oh ! sur l'imprudence qu'on pouvait lui reprocher dans sa souffrance et sa passion du moment, aussi bien que sur le reste de la simple petite histoire qu'après tout il lui fallait raconter, tout cela constituait pour le Prince, on le conçoit, un rude problème à débrouiller.

Aux Faons cependant, après le départ des Castledean et des gens invités en même temps qu'eux, et avant l'arrivée de

M^{me} Rance et des Lutch, trois ou quatre jours s'écoulèrent pendant lesquels Maggie allait apprendre dans toute son étendue la nécessité d'être impénétrable ; et c'est alors qu'elle sentit toute la force de la vérité confiée quelques soirs auparavant à Fanny Assingham et qu'elle se cramponna à cet appui. D'avance, elle le savait et elle s'était mise en garde pendant que la maison était pleine, Charlotte avait sur elle des desseins secrets et attendait simplement une bonne occasion de la retrouver quand il y aurait moins de monde autour d'elles. La conscience de ces desseins était précisément au fond du désir qu'avait Maggie de multiplier les spectateurs. Par moment, elle combinait des ajournements, des échappatoires, non moins cachés que soigneusement étudiés, et, avec anxiété, elle retournait dans son esprit les divers moyens (il pouvait y en avoir deux ou trois) dont userait au besoin sa jeune belle-mère pour faire pression sur elle. Qu'Amerigo n'ait rien dit à Charlotte de sa scène avec sa femme donnait pour Maggie un aspect tout nouveau à la conscience et à la condition de Charlotte, un aspect que la Princesse devait maintenant faire entrer en ligne de compte, qu'elle l'envisageât avec inquiétude, avec curiosité ou même par instant, non sans inconséquence, avec un sentiment voisin de la compassion. Elle cherchait à découvrir, car elle en était capable, quelles *intentions* avait eues Amerigo en tenant sa complice dans l'ignorance sur un sujet qui la touchait si directement, — ses intentions, bien sûr, à l'égard de cette personne même qu'indiscutablement il mystifiait.

Maggie imaginait les intentions d'Amerigo à *son propre* égard, toutes les attitudes concevables, gestes de pure *forme* ou témoignages sincères, sentiments de pitié ou marques de prudence ; par exemple, il avait sans doute eu en premier lieu l'intention d'éviter l'apparence même d'un changement dans les relations des deux femmes, changement que son beau-père aurait été susceptible de remarquer et de se mettre à observer. Pourtant, vu son extrême intimité avec Charlotte, il aurait pu éviter ce danger d'une manière autre et plus aisée ; car une mise en garde sérieuse, en fait une franche alarme qu'il lui aurait fait entendre, une insistance formelle sur le péril qu'entraînerait un soupçon et par conséquent sur l'importance d'assurer à tout prix l'harmonie extérieure, aurait été

la méthode la plus naturelle. Au lieu de l'avertir et de la conseiller, il l'avait rassurée et abusée ; aussi notre jeune femme, qui, dès longtemps, redoutait par instinct de sacrifier les autres autant que si elle avait senti le grand piège de la vie prêt à saisir ceux qui en agissent ainsi, s'attachait surtout maintenant, quand elle pensait au couple en péril, à cet aspect de leur position qui, au minimum, comportait pour eux le sacrifice du moins heureux.

Jamais à cette époque elle ne songeait aux intentions d'Amerigo sans se faire du même coup la réflexion que, de toute façon, il abandonnait l'essentiel à son initiative à elle. Quand il était mis à l'épreuve, il l'aidait seulement par la courtoisie, la courtoisie presque excessive que, devant le public admiratif, il affectait dans sa conduite envers sa femme ; et par là il ne méritait guère que l'éloge dû à une diplomatie négative. Il gardait ses manières aimables, comme Maggie l'avait raconté à M^{me} Assingham ; la situation aurait été intenable si, par-dessus le marché, il n'avait plus eu ce souci des apparences. Elle connaissait des heures d'exaltation où le sens de l'attitude d'Amerigo s'imposait comme un vœu tacite de sa part de se conformer sans discussion et fidèlement à tout ce qu'elle serait capable de réaliser ou jugerait bon de prescrire. Alors, d'effroi, elle retenait son souffle devant l'importance de l'enjeu et elle se sentait vraiment prête à n'importe quoi. C'était comme si en un temps incroyablement court, au lieu de n'être rien pour lui, elle était devenue tout ; c'était comme si, bien interprété, chaque geste de la tête d'Amerigo, chaque inflexion de sa voix, *pouvait*, en ces jours-là, signifier qu'une seule voie s'ouvrait à un homme orgueilleux qui vient d'être humilié. Pendant celle des veilles de Maggie où cette vision s'esquissait particulièrement, l'image de son mari tel qu'elle l'apercevait se parait d'une beauté dont la révélation la frappait comme étant en somme trop peu payée par elle. Pour assurer, pour affermir cette beauté brillant au sein de l'humiliation et cette humilité cachée sous ses dehors si fiers, elle aurait été jusqu'à payer plus encore, jusqu'à payer par des maux et des anxiétés auprès desquels ceux qui l'assiégeaient maintenant auraient paru aussi superficiels que des migraines ou des jours de pluie.

A un certain point, toutefois, ces exaltations tombaient

d'elles-mêmes, c'était quand elle s'avisait que, si le montant à solder avait été plus élevé, le paiement aurait été moins encore limité aux disponibilités de sa propre bourse. La difficulté était déjà suffisante, qu'il s'agit de faire preuve d'habileté ou de sublimité, tant qu'elle devait revenir sans cesse à l'idée que tout ce temps-là Charlotte avait à lutter contre des secrets impossibles à deviner. Cette certitude, de plus en plus et bien étrangement, déterminait et colorait toutes les questions de détail que Maggie se posait, celle par exemple de savoir *comment* Amerigo, dans les occasions saisies au vol par Charlotte pour l'entretenir, se débarrassait par de fausses explications de la pauvre obsédée, affrontait ses défis et (si effectivement il le faisait) éludait ses interrogations précises. Même la conviction que Charlotte attendait sûrement une chance de faire l'épreuve de ses inquiétudes sur la femme de son amant laissait Maggie sensible à des visions de fils de fer dorés et d'ailes meurtries, de cages spacieuses, mais instables, demeures d'un trouble éternel, sièges d'une anxiété permanente, d'agitations stériles, où se traduisait dans son impuissance la conscience d'être bafouée. La cage, c'était la condition de dupe, et Maggie, pour avoir (et combien !) été dupée, comprenait la nature des cages.

Elle marchait autour de la cage de Charlotte avec précaution et en décrivant un large cercle ; et quand, inévitablement, elles devaient communiquer, Maggie avait le sentiment d'être en liberté sur le sein de la nature ; en comparaison, le visage de sa compagne lui semblait pareil à celui d'un prisonnier qui regarde à travers des barreaux. Ainsi ce fut à travers des barreaux, des barreaux richement dorés, mais fermement quoique discrètement scellés, qu'elle eut à la fin l'impression frappante de voir Charlotte faire un farouche effort pour s'échapper. Et devant ce spectacle la Princesse d'abord recula instinctivement comme si la porte de la cage avait soudain été ouverte de l'intérieur.

CHAPITRE II

ILS étaient restés seuls ce soir-là, seuls à six, et quatre d'entre eux, après le dîner, s'étaient, sur une suggestion irrésistible, installés pour bridger au fumoir. Ils y étaient passés ensemble en se levant de table, Charlotte et M^{me} Assingham ayant toutes deux un faible pour le tabac et rivalisant en une émulation qui, disait Fanny, l'aurait, en ce qui la concernait, si le Colonel n'avait pas formulé une interdiction basée sur la crainte de la voir lui voler ses cigares, conduite jusqu'à la pipe. Là-bas les cartes, avec leur rapidité coutumière, avaient imposé leur autorité, le jeu s'organisant comme à plusieurs reprises déjà, M. Verver d'un côté ayant M^{me} Assingham pour partenaire et de l'autre le Prince avec M^{me} Verver. Le Colonel, qui avait alors demandé à Maggie licence de se débarrasser de quelques lettres qu'il voulait expédier par le premier courrier du lendemain, s'appliquait à cette tâche à l'autre bout de la pièce ; et la Princesse avait accueilli avec joie une heure de relative tranquillité (car les bridgeurs étaient sérieux et se taisaient), un peu comme une actrice fatiguée qui a la chance de se trouver libre pendant que ses camarades sont en scène, le temps à peu près de faire dans les coulisses une sieste sur le divan de la direction.

La sieste de Maggie, si elle avait pu s'en offrir une, aurait été de l'esprit plutôt que des sens ; mais, tandis qu'elle se tenait à l'écart près d'une lampe, avec la dernière revue française à couverture saumon, elle fut incapable de goûter même la détente de cette miette d'indépendance. Il n'était pas question, elle le vit bien, qu'elle s'évadât en fermant les yeux ; dans le silence, ils revenaient vers la vie par-dessus les pages de sa revue ; elle ne pouvait fixer sa pensée sur ces raffinements de haute critique dont le texte était plein ; sa pensée était ici, près de ses compagnons, ici, encore et plus que

jamais : on aurait cru que tout d'un coup, avec leur ardeur personnelle et la rare complexité de leurs rapports, ils la sollicitaient de manière plus pressante. C'était le premier soir où il n'y avait pas d'étrangers. M^{me} Rance et les Lutch devaient arriver le lendemain ; mais jusque-là les éléments essentiels de la situation s'évoquaient pour Maggie autour du tapis vert et des flambeaux d'argent : l'amant de la femme de son père face à sa maîtresse ; son père, assis entre les deux, mystérieux et imperturbable ; Charlotte, énergique, jamais abattue, que Maggie voyait à travers la table, son mari auprès d'elle ; Fanny Assingham, extraordinaire créature, placée vis-à-vis de ces trois personnages et en sachant davantage au sujet de chacun, si on venait à y penser, qu'aucun d'entre eux ne savait d'un autre. Et à Maggie s'imposait, dominant tout, le fait poignant du rapport du groupe entier, individuellement ou collectivement, avec elle-même — elle-même en apparence à l'écart d'eux pour l'instant, mais sans doute plus présente à l'attention de chacun que la première carte qu'il allait jouer.

Oui, pour elle, c'est sous cette imputation qu'ils étaient assis là, l'imputation qu'ils cherchaient, sous et derrière leur jeu en apparence normal, si réellement elle n'était pas en train de les surveiller de son coin et si en pleine conscience elle ne les tenait pas, eût-on pu dire, dans sa main. Elle finissait par se demander comment ils pouvaient supporter cette tension ; car, bien qu'elle ne comprît rien aux cartes et ne pût suivre aucune donne, de sorte qu'elle restait toujours hors du jeu, elle était frappée de les voir se conformer, pour la gravité et les convenances, à la stricte correction de règle dans la maison. Son père, elle le savait, était un grand bridgeur, un très grand ; par sa stupidité, elle avait toujours été pour lui un petit et unique sujet de regret. Amerigo, spontanément, excellait au bridge, comme il comprenait et pratiquait tous les arts susceptibles d'occuper de grands loisirs ; de plus, M^{me} Assingham et Charlotte étaient considérées comme *bonnes*, autant que peuvent l'être des membres d'un sexe incapable de la plus noble logique. Aussi ne se contentaient-ils évidemment pas, tous conformes dans leur allure à ce qu'ils devaient être, de maintenir pour elle et pour eux-mêmes les dehors voulus ; et la somme de sécurité, possédée ou plutôt réalisée, que représentait une telle maîtrise de tous les dehors était précisément ce qui

ébranlait les nerfs de Maggie comme une force provocante.

Pendant cinq minutes, elle se sentit frémir à l'idée de l'effet prodigieux que, là, juste assise à côté d'eux, elle était à même de produire, frémir à l'idée que, si seulement elle était différente, oh ! si différente, tout ce magnifique décorum ne tiendrait qu'à un cheveu. Alors, pendant quelques instants vertigineux, elle fut la proie de cette fascination du monstrueux, de cette tentation de l'horrible que nous pouvons si souvent découvrir, parce que la peur d'être entraîné trop loin provoque de brusques reculs ou de brusques réactions qui semblent inexplicables.

Après avoir ainsi gardé un moment la vision aiguë que, se dressant d'un bond sous le coup du tort qu'on lui infligeait et les faisant tous tressaillir, ouvrir de grands yeux et pâlir, elle pourrait prononcer leur condamnation par une seule phrase, une phrase facile à choisir parmi d'autres phrases affreuses, après avoir vu en face cette flamme aveuglante jaillir, puis s'éteindre et noircir, elle se leva, déposa sa revue et marcha lentement à travers la pièce, passant à côté des joueurs et s'arrêtant une seconde derrière chaque chaise. Silencieuse et discrète, elle abaissait vers eux un visage à l'expression vague et douce, comme pour indiquer que, si peu qu'elle suivit leurs faits et gestes, elle leur voulait du bien ; et, de chacun, elle reçut à travers la table, dans la gravité générale, un signe qui montait vers elle et qu'elle emporta dans sa mémoire quelques minutes plus tard quand elle sortit sur la terrasse. Son père et son mari, M^{me} Assingham et Charlotte n'avaient rien fait d'autre que de rencontrer ses yeux ; mais la différence qui se marquait entre ces démonstrations donnait à chacune un caractère particulier, ce qui était d'autant plus curieux qu'avec le secret caché derrière chaque visage, tous avaient pareillement tenté de n'en rien manifester et de le nier pendant qu'ils lui rendaient son regard.

Tout cela laissa Maggie, quand elle s'éloigna, sous une impression très étrange, le sentiment qui s'imposait comme jamais auparavant d'une prière s'adressant à elle, d'une confiance positive exprimée par les quatre paires d'yeux, prière et confiance plus profondes que toute négation et où chacun semblait requérir qu'elle inventât une forme de rapports, de rapports avec elle-même, qui justement épargnerait

à chacun le danger, la contrainte actuelle de ses rapports avec les autres. Ainsi, sans rien dire, ils lui faisaient, pour qu'elle en disposât, remise de toutes les menaces complexes qui pesaient sur eux, et elle comprit rapidement pourquoi : telle qu'elle était, elle existait pour les en délivrer et s'en charger, pour s'en charger comme autrefois le bouc émissaire, qu'elle avait vu sur un tableau terrifiant, avait été chargé des péchés du peuple et s'en était allé dans le désert pour succomber sous son fardeau et mourir. Assurément, ce n'était ni *leur* désir, ni leur intérêt qu'elle succombât sous son fardeau ; tout ce qu'ils souhaitaient, c'était qu'elle vécût, qu'elle ne cessât pas de vivre en quelque sorte à leur bénéfice et même autant que possible auprès d'eux, pour continuer à leur prouver qu'ils avaient vraiment échappé au péril et qu'elle restait là pour leur simplifier l'existence.

Cette idée qu'elle leur simplifierait tout et qu'ils lutteraient ensemble, idée vague d'abord, mais qui se précisait jusqu'à la conscience que sur leur suggestion elle l'adoptait, s'emparait de Maggie, tandis qu'elle errait sur la terrasse où la nuit d'été était si douce qu'elle supportait à peine la légère écharpe saisie au passage. Plusieurs longues fenêtres des pièces occupées y ouvraient et de vagues rayons de lumière y arrivaient, tombant sur les vieilles pierres usées. La soirée était sans lune et sans étoiles, l'air lourd et immobile ; aussi, malgré sa robe décolletée, n'avait-elle pas à craindre la fraîcheur et pouvait-elle dans l'obscurité extérieure fuir la tentation qui l'avait assaillie sur son divan comme une bête qui lui aurait sauté à la gorge.

Rien en fait ne fut plus singulier que la façon dont, après un instant passé au dehors, elle eut la vive impression que ses compagnons, avec une espèce de conscience et de reconnaissance, bénéficiaient d'une sécurité accrue. Offrant tous un spectacle agréable dans cette pièce harmonieuse, et Charlotte comme toujours magnifiquement belle et suprêmement distinguée, ils auraient pu être des personnages en train de répéter une scène dont elle serait l'auteur ; ils auraient même pu, sous l'heureux aspect qu'ils continuaient à présenter, être des personnages dont le caractère individuel fortement accentué aurait rempli l'auteur de la certitude du succès, tout spécialement pour l'excellence de leur jeu. Bref, ils auraient pu tenir

un rôle dans n'importe quelle histoire mystérieuse, avec cette particularité essentielle que la clé qui permettait d'enrouler et de dévider tout le mystère sans user du ressort était là dans sa poche ; plutôt encore, durant cette crise, tandis qu'elle marchait de long en large, sa main crispée la serrait et la pressait sur sa poitrine. Elle marchait jusqu'à l'extrémité de l'espace éclairé et au delà : elle revenait sur ses pas et retrouvait les autres teils qu'elle les avait laissés ; elle tournait le coin de la maison et regardait dans le salon, allumé aussi, mais vide pour l'instant et qui semblait d'autant plus évoquer de sa voix à lui toutes les possibilités qui dépendaient d'elle. Vaste et splendide, comme un théâtre attendant les acteurs, il s'offrait pour qu'elle le remplit, par un simple déclic, ou d'une atmosphère seigne, digne et décente, ou de terreur, de honte et de ruine ; et elle repoussait cette dernière image comme les fragments informes de la Coupe d'Or qu'elle avait si péniblement ramassés.

Elle continuait sa promenade et ses pauses ; elle s'arrêta de nouveau pour jeter un coup d'œil vers le fumoir et cette fois, comme si la lumière qui lui était venue l'avait d'elle-même immobilisée, elle aperçut comme sur un tableau, près du fantôme éteint de la tentation qu'elle avait fuie, la raison qui dès l'abord l'avait empêchée de céder si peu que ce fût à l'ardeur vulgaire qu'inspire l'injure ressentie. Elle aurait pu, tandis qu'elle les regardait, regretter cette ardeur comme une possession perdue, aspirer, comme à quelque chose dont on l'aurait frustrée, au désir spontané de la vengeance, aux droits de la rancune, aux rages de la jalousie, aux protestations de la passion, à toute une gamme de sentiments qui pour bien des femmes auraient eu un prix immense ; mais pour la femme de son mari, pour la fille de son père, ces sentiments ne constituaient rien qui pût figurer dans son expérience plus naturellement qu'une sauvage caravane d'Orient, apparue sous le soleil avec ses couleurs vives, sa musique barbare montant dans les airs, ses lances dressées contre le ciel, son frisson inconnu, sa joie innée, mais qui, avant de la rejoindre, se serait brusquement détournée et aurait disparu dans un défilé lointain.

Maggie, en tout cas, comprit pourquoi l'impression d'horreur même lui avait presque manqué, cette horreur qui, entrevue

d'avance, aurait dû, pensait-elle, provoquer un cri de souffrance pour tout ce qui lui était étranger : l'horreur de voir le mal installé à son aise là où elle n'avait imaginé que le bien, l'horreur du mystère hideusement caché *derrière* tant de noblesse, de tendresse, d'intelligence prétendues en lesquelles on avait foi. Une fausseté aiguë se révélait à elle pour la première fois dans sa vie ; elle la touchait, elle en était touchée ; elle l'avait vue face à face, comme un inconnu à la mine patibulaire, surpris un dimanche après-midi dans le couloir aux épais tapis d'une maison paisible. Et cependant, ô stupeur, elle avait été capable de ne considérer la terreur et le dégoût que le temps nécessaire pour comprendre l'obligation de chasser loin d'elle l'amertume de ce premier contact. Voir à travers la fenêtre leur groupe ainsi formé lui *intimait* avec autant de fermeté qu'une bouche sévère (et elle recevait la leçon en plein visage) pourquoi et comment s'imposait à elle de façon irrésistible une position absolument différente vis-à-vis de toute l'histoire, une seule et tout autre position.

Le sentiment était extraordinaire : il lui faisait toucher du doigt que réagir à leur égard suivant une des impulsions spontanées, naturelles, calmantes, qui s'offrent en général à l'innocence outragée et à la générosité trahie, équivaldrait à les abandonner ; or, miraculeusement, les abandonner était impensable. Jamais, depuis la première heure où elle avait possédé sa certitude, elle ne les avait moins que maintenant abandonnés, et elle allait même sans doute, à la suite d'une attitude adoptée quelques minutes après, comprendre qu'elle était moins que jamais prête à le faire. Elle reprit sa marche, s'arrêtant de temps à autre et s'appuyant sur la fraîche et douce balustrade de pierre, pour revenir sur cette pensée ; et dans sa promenade, un peu plus tard, elle passa de nouveau devant les lumières du salon vide et s'immobilisa, retenue par ce qu'elle voyait et éprouvait.

Son impression toutefois resta d'abord incertaine ; puis elle en découvrit la cause, c'est-à-dire qu'elle découvrit Charlotte debout au milieu de la pièce, prête à agir et cherchant des yeux autour d'elle ; évidemment, elle entraînait à peine par une des portes, venant de la table à jeu et selon toute apparence elle comptait rejoindre sa belle-fille. Elle s'était arrêté en trouvant la grande pièce déserte, car, en quittant le groupe, Maggie

n'était pas ostensiblement sortie. Cette quête d'elle-même si définie, avec la partie de bridge suspendue ou modifiée à cet effet, l'idée en assaillit la Princesse ; et très vite s'y ajoutèrent les suggestions dues à l'aspect de Charlotte, à son air d'être interrompue dans une poursuite et un dessein précis et à la vague ébauche de la démarche qui suivrait. Le sens qui en ressortait, c'était que Charlotte avait pris une décision, que, dès l'abord, elle avait eu vivement conscience de la présence de Maggie auprès d'eux, qu'elle savait pouvoir enfin la trouver seule et que, pour une cause définie, elle éprouvait de la rencontrer un désir assez vif pour avoir sans doute demandé l'aide de Bob Assingham. Il avait pris sa place au jeu, la laissant libre de partir, et l'arrangement prouvait à Maggie de façon frappante que le propos de Charlotte était sérieux. L'énergie qu'elle manifestait, qui pouvait sembler assez naturelle dans une situation où l'on n'imaginait pas les gens en train de se guetter mutuellement, affecta aussitôt notre jeune femme comme la rupture des barreaux d'une cage. La magnifique créature, éclatante et souple, sortie de sa cage, était en liberté ; et une question presque ridicule se posait maintenant : n'existait-il pas un moyen de la cerner juste là où elle se tenait, avant qu'elle pût prendre le large, et de la remettre en lieu sûr ? Dans ce cas, il s'agirait pour l'instant de fermer en hâte les fenêtres et de donner l'alarme ; mais la pauvre Maggie avait le sentiment que, sans connaître les intentions de Charlotte à son égard, il suffisait pour être inquiète de savoir ces fortes mains en train de chercher une prise. Une autre issue était possible : fuir tout le long de la terrasse, malgré le honteux aveu de faiblesse qu'une évasion de ce genre représenterait de la part d'une épouse outragée.

Néanmoins l'épouse outragée avait maintenant recours à cette faiblesse ; on pouvait du moins dire à sa décharge, comme elle le sentit quand enfin elle s'arrêta brusquement à quelque distance, qu'elle était tout de même capable de résister assez à la lâcheté pour ne pas se glisser dans la maison par un autre côté afin de gagner sa chambre en toute sécurité. Elle s'était littéralement surprise à s'esquiver et à se cacher, ce qui de façon aiguë lui montrait d'un seul mot ce qu'elle avait tout le temps le plus redouté.

Elle avait redouté la *conversation* qui déterminerait la

femme de son père à prendre celui-ci pour confident comme elle ne l'avait certainement pas fait encore, à lui exposer le tort dont elle était victime et l'infamie dont on semblait la suspecter. Une telle conduite, si M^{me} Verver l'adoptait, reposerait sur un calcul dont l'idée suggérait des perspectives et des images singulières. Donc Charlotte (cette conduite en témoignerait) sentait l'empire qu'elle exerçait sur son mari assez ferme pour la persuader que, sa belle-fille réduite à la défensive, la cause et la parole de Maggie s'opposant finalement aux siennes, à coup sûr ce ne serait pas Maggie qui remporterait la victoire. Imaginer chez Charlotte une telle conviction, qui devrait se fonder sur des raisons intimes, des raisons d'expérience et de certitude impénétrables aux autres, mais à elle profondément familières, une telle vision, dès qu'on l'avait saisie, prenait une portée plus large ; si, en effet, le terrain était à ce point solide pour le plus âgé des deux couples, si les magnifiques apparences étaient à ce point préservées, seule la Coupe d'Or telle que Maggie la connaissait avait été brisée. Sa destruction n'avait engendré aucun trouble parmi les trois vainqueurs et ne représentait que l'horreur de son attitude envers eux.

Maggie fut naturellement incapable à cet instant de mesurer tout à fait la différence que cette hypothèse comportait pour elle, et un tableau troublant demeura suspendu devant ses yeux : si, d'elle-même et par prudence, elle ne tranquillisait pas Charlotte sur le sens réel qu'avait pour son esprit critique tout ce qu'elle faisait et ne pouvait exprimer, tout ce qui paraissait allusion constante et certaine, son père serait sans autre cérémonie invité à lui recommander de le faire. Mais la confiance en son pouvoir qui animait M^{me} Verver, sa faculté d'agir avec insolence, elle les devait à ses éminentes capacités, qui les lui assuraient toujours et les lui gardaient en réserve ; Maggie soudain vit cette confiance même briller comme un fanal qui lui permit de s'orienter et lui suggéra, pour une conversation avec Charlotte, une nouvelle base et en quelque sorte un système nouveau. En vérité, Maggie sentit son cœur se serrer lorsque, un instant plus tard, elle imagina en quoi devrait sans doute consister le nouveau système ; mais déjà elle était à peu près parvenue à l'imaginer quand ce qu'elle redoutait se montra à demi réalisé.

La silhouette de Charlotte, qui étendait le champ de sa recherche, se dessinait vaguement à distance ; malgré l'obscurité épaisse, la lumière venant du fumoir en convainquit bientôt la Princesse. Son amie pénétra lentement dans le cercle éclairé, ayant elle-même alors découvert la présence sur la terrasse de Maggie qui, de l'extrémité de cette terrasse, la vit s'arrêter devant une des fenêtres pour regarder le groupe qui se tenait à l'intérieur, puis se rapprocher et s'arrêter de nouveau ; mais un intervalle assez grand les séparait encore.

Oui, Charlotte avait compris que Maggie l'observait, et maintenant elle s'immobilisait afin de rassembler toute son attention sur la partie qui allait se jouer. Son regard à travers la nuit était fixé sur l'adversaire ; elle était la créature qui s'est par la force échappée de sa cage ; mais, quoiqu'on la discernât mal dans la faible clarté, elle montrait indiscutablement dans toute son allure une sorte de tranquillité intelligente et menaçante. Elle s'était échappée avec une intention, une intention d'autant plus ferme que le calme de son attitude n'en était pas troublé. En tout cas, les deux femmes commencèrent par demeurer sans mouvement, face à face à travers la distance, et sans échanger le moindre signe. L'intensité de leurs regards mutuels aurait pu percer la nuit ; et Maggie finit par se secouer avec l'impression pénible de s'être abandonnée au doute, à la crainte, à l'hésitation, si longtemps qu'aucune autre preuve n'était nécessaire pour révéler sa faiblesse. Combien de minutes était-elle restée les yeux dans le vague, une minute ou cinq ? Assez du moins pour s'être sentie envahie par une influence que Charlotte imposait comme un effet de son silence, de son attente, de l'examen surtout qui lui révélait de manière flagrante l'indécision et la peur de Maggie. Si donc, blessée et incertaine, celle-ci avait si évidemment sacrifié toutes les apparences soutenues jusqu'ici, Charlotte aurait la certitude immédiate, en la voyant finalement approcher, d'avoir acquis un immense avantage.

Maggie approchait, le cœur défaillant et avec la prescience, qui battait en elle comme le tic tac d'une montre, d'une épreuve dure et aiguë jusqu'à l'impossible, mais qu'après avoir considérée les yeux grands ouverts elle n'en acceptait pas moins en baissant la tête. Quand elle parvint à la hauteur de Charlotte (car celle-ci sans un geste, sans un mot, l'avait simple-

ment laissé avancer et restait debout immobile), la tête de Maggie était déjà sur le billot, et la conscience que le sort en était jeté l'empêchait de percevoir clairement si oui ou non la hache était tombée. Oh ! *l'avantage*, indiscutablement, était tout entier à M^{me} Verver ; car dès l'abord Maggie avait l'impression d'être déjà renversée sur le dos, le cou à demi rompu et son visage de vaincue tourné vers le ciel. Seule cette posture expliquait le rictus de faiblesse et de souffrance que lui inspira la dignité de Charlotte.

— Je suis sortie pour vous rejoindre, j'ai pensé que vous seriez ici.

— Oui, je suis ici.

Maggie s'entendit répondre ainsi platement.

— Il fait trop lourd dans la maison.

— Très lourd, mais il fait lourd même ici. — Charlotte restait calme et grave. Même sa remarque sur la température elle l'avait émise sur un ton sentencieux qui confinait à la solennité, si bien que Maggie, réduite à regarder vaguement dans l'espace, sentait seulement la résolution de son adversaire. — On respire mal comme avant l'orage ; je crois qu'il va y avoir une tempête.

Maggie fit cette suggestion pour dissiper la gêne, qui était encore un des atouts de sa compagne ; mais, dans le silence qui suivit, la gêne ne s'atténua pas. Charlotte n'avait rien répondu, son front sourcilleux gardait une expression fixe, et son extrême élégance, sa belle tête, son long cou fièrement dressé affirmaient dans le clair-obscur leur perfection achevée et leur noble orgueil. Il semblait que déjà ce qu'elle avait l'intention de faire en sortant avait commencé, et quand ensuite Maggie eut demandé, éperdue : « Avez-vous besoin de quelque chose ? Voulez-vous mon écharpe ? », le monde aurait pu s'écrouler dans la misère de cet hommage.

Le refus de M^{me} Verver fut dans sa brièveté le signe qu'elles ne s'étaient pas réunies pour échanger de vaines paroles, comme son visage grave, quoiqu'un peu indistinct, qui ne perdit pas Maggie de vue jusqu'à ce qu'elles reprissent leur marche, exprimait avec quel succès elle voyait le sens de son dessein pénétrer son interlocutrice. Ensemble, elles refirent le chemin que Charlotte venait de faire, mais elle arrêta Maggie devant la fenêtre du fumoir et la retint en face de la partie

de cartes. Côte à côte, pendant trois minutes, elles fixèrent ce tableau d'harmonie paisible, son charme positif et, peut-on dire, sa pleine signification qui, après tout, comme l'idée en vint alors à Maggie, n'était que matière à interprétation, différant donc suivant l'interprète. Comme elle était elle-même demeurée là en contemplation un quart d'heure auparavant, ç'aurait été à elle de montrer le spectacle à Charlotte, de le lui montrer avec une ironie justicière, en un reproche trop grave pour autre chose que le silence. Mais, maintenant, c'était à elle que le spectacle était montré, montré par Charlotte, et elle comprit vite qu'elle devait, puisque Charlotte le lui montrait, paraître accepter docilement la leçon.

Les autres étaient absorbés et inconscients, soit muets à cause du jeu, soit en train d'échanger des remarques qui ne parvenaient pas jusqu'à la terrasse ; et l'attention de notre jeune femme se fixait en particulier sur le visage tranquille de son père, qui semblait n'exprimer rien de ce qui occupait l'esprit de sa fille. Sa femme et sa fille l'observaient toutes deux étroitement : s'il eût été informé, à laquelle en levant les yeux aurait-il d'abord et impulsivement répondu, chez laquelle aurait-il senti comme essentiel, pour assurer *sa propre* maîtrise de l'équilibre, de détruire le moindre germe d'inquiétude ? Jamais, depuis qu'il était mariée, Maggie n'avait perçu ainsi le phénomène frappant et formidable que son ancienne possession de lui était partagée et contestée. Elle le regardait avec la permission de Charlotte et sur son invitation, absolument comme si la façon dont elle devait le regarder lui était prescrite, et même presque comme si elle avait été mise au défi de le regarder d'autre façon. Elle comprenait que ce défi d'ailleurs n'était pas, comme on l'aurait pu croire, jeté dans l'intérêt de son père et destiné à le protéger, mais de manière pressante et insistante dans l'intérêt de Charlotte, et destiné à garantir à tout prix la sécurité de celle-ci. Elle avait vraiment l'air, par cette muette démonstration, d'indiquer à Maggie le prix à payer, de le mentionner comme une somme de monnaie que Maggie devrait positivement se procurer. La sécurité de Charlotte devait être garantie, et Maggie devait payer ; avec quoi elle paierait, c'était son affaire.

De façon plus immédiate que jamais, la Princesse sentit alors tout ce qui lui était imposé, et, pendant une minute, un

suprême instant, brûla en elle l'ardent désir que son père redressât seulement la tête. Ce désir vibra en ces quelques secondes comme un appel passionné vers lui. Qui sait ? Elle aurait peut-être la chance qu'il les aperçoive à travers la distance, debout ensemble dans l'obscurité extérieure ; il pourrait alors être ému par le spectacle, les embrassant d'un coup d'œil telles qu'elles étaient, faire un signe (mais lequel ?) qui la sauverait, la sauverait d'être celle qui devait ainsi tout payer. Peut-être montrerait-il une sorte de préférence, ferait-il une distinction entre elles et, par pitié pour elle, lui marquerait-il que ce comble de son effort pour lui était plus qu'il ne demandait. Ce souhait représenta la seule défaillance de Maggie, le seul petit fléchissement dans sa rigueur à poursuivre son dessein. Dès la minute suivante il avait disparu, car les yeux du cher homme n'avaient pas eu un mouvement et la main de Charlotte, promptement passée sous son bras, l'avait déjà fermement entraînée, comme si Charlotte aussi avait perçu soudain et au même degré la diversité des appels qui pouvaient émaner d'elles.

Elles revinrent sur leurs pas le long de l'autre moitié de la terrasse, tournèrent le coin de la maison et arrivèrent à la hauteur des fenêtres de l'autre façade, celles du somptueux salon, toujours éclairé et toujours vide. Ici Charlotte s'arrêta de nouveau et une fois encore elle parut souligner ce que Maggie avait observé pour son propre compte : l'aspect vivant que la pièce présentait dans son calme silence, avec tous les objets de prix qui l'ornaient disposés dans l'ordre et l'harmonie comme pour une grande réception, son air d'être apprêté en vue d'un entretien de haute portée, d'une véritable affaire d'Etat. Devant l'occasion ainsi offerte, Charlotte regarda une fois de plus sa compagne pour trouver en elle la trace de tout ce qu'elle lui avait déjà fait comprendre ; avec le même succès, elle lui signifia que la terrasse et la nuit sombre seraient un cadre insuffisant pour l'achèvement de son projet. Aussi, bientôt, dans la vaste salle, sous les lustres de Venise anciens et sous les yeux des portraits magnifiques plus ou moins contemporains de ces lustres, qui attendaient sur les murs des Faons leur migration finale et lointaine, Maggie fut mise, et elle en eut d'abord le souffle coupé, en face du total impressionnant que formait maintenant la somme des exigences suc-

cessives manifestées jusqu'alors à son endroit par M^{me} Verver.

— J'ai désiré, et depuis plus longtemps que vous ne le croirez sans doute, vous poser une question à laquelle aucune circonstance ne m'a encore semblé convenir mieux que cette soirée. La chose aurait été plus facile peut-être si vous m'aviez paru le moins du monde disposée à m'en fournir une chance. Je dois saisir celle-ci maintenant, vous comprenez, comme elle se présente.

Elles se tenaient debout au centre de l'immense salon, et Maggie sentait que le théâtre, où vingt minutes auparavant son imagination avait évoqué une scène vivante, était maintenant suffisamment peuplé. Ces quelques mots si directs suffisaient à le remplir jusqu'aux coins les plus éloignés, et rien non plus n'échappait à sa conscience du rôle qu'elle était appelée à y jouer. Charlotte était entrée sans hésitation, la longue traîne de sa robe derrière elle ; elle se dressait, magnifique et assurée, toute son allure et ses gestes en accord avec la fermeté de ses propos. Maggie avait gardé l'écharpe qu'elle avait emportée en sortant et, dans sa tension nerveuse, la serrait de ses doigts crispés, s'en enveloppait comme pour y chercher un refuge, comme pour s'y cacher par humilité. Elle regardait hors de ce capuchon improvisé, telle une pauvre femme qui au seuil d'une demeure orgueilleuse n'aurait pas eu d'autre coiffure ; même son expression d'attente était celle de la pauvre femme.

Elle ne pouvait interdire à ses yeux qui rencontraient ceux de Charlotte de montrer tout ce qu'elle devinait. Elle avait beau rassembler ses forces pour demander : « Quelle question donc ? », tout en elle, des pieds à la tête, conspirait à crier à Charlotte qu'elle savait. Elle savait trop bien, et le laissait voir ; de sorte que réussir à jouer l'incertitude, pour sauvegarder de la défaite imminente un lambeau de sa dignité, était déjà impossible et tout ce qui lui restait à faire, c'était d'essayer à tout prix, même au prix d'une inconséquence stupide, de n'avoir pas l'air effrayée. Si seulement elle pouvait ne pas avoir du tout l'air effrayée, elle aurait quelque chance d'avoir l'air moins honteuse, c'est-à-dire moins honteuse d'avoir peur ; on pouvait bien lui imputer ce genre de honte, car durant toute cette crise elle n'était mue que par la peur. En tout cas, sa résistance, son inquiétude, sa terreur, toute

cette apparence déconcertée, incohérente, qu'elle présentait, cet ensemble confus de sentiments, cessèrent bientôt d'avoir un sens, car Charlotte avait déjà accumulé tant d'avantages au bénéfice de sa cause que même les paroles qu'elle prononça ensuite n'y pouvaient guère ajouter.

— Avez-vous un motif de vous plaindre de moi ? Considérez-vous que je vous ai fait un tort quelconque ? A la fin, je sens que j'ai le droit de vous le demander.

Là-dessus leurs yeux durent se rencontrer, et pendant un long moment Maggie évita du moins l'humiliation de détourner les siens.

— Qu'est-ce qui vous fait poser cette question ?

— Le désir naturel de savoir. Vous ne l'avez depuis longtemps guère satisfait.

Maggie tarda un instant à répondre.

— Depuis si longtemps ? Vous voulez dire que vous avez pensé...

— Je veux dire, ma chère, que j'ai vu. J'ai vu, semaine après semaine, que *vous* sembliez réfléchir à quelque chose qui vous inquiétait ou vous tourmentait. Est-ce quelque chose dont je sois dans une certaine mesure responsable ?

Maggie rassembla toutes ses forces.

— De quoi au monde *s'agirait-il* ?

— Ah ! ce n'est pas à moi de l'imaginer, et j'aurais bien du mal à le dire. Je n'ai pas conscience de vous avoir manqué sur un point quelconque, ni d'avoir sur un point quelconque manqué à quelqu'un à qui je puisse vous croire assez intéressée pour en prendre souci. Si j'ai commis une faute, elle a été tout à fait inconsciente, et mon seul désir est de vous entendre honnêtement me l'indiquer. Mais si je me suis trompée au sujet du changement de plus en plus marqué que j'ai cru discerner dans votre attitude envers moi, eh bien ! naturellement, tant mieux. Vous ne sauriez me contredire d'une façon qui me cause plus de plaisir.

Elle montrait, sa compagne en fut frappée, une aisance croissante, une aisance extraordinaire, comme si la sûreté avec laquelle elle s'entendait parler, outre la manière dont elle se voyait écoutée, l'aidait de phrase en phrase. Elle sentait qu'elle avait raison, que ce ton *était* celui qu'elle devait employer, ces propos ceux qu'elle devait tenir, et elle sentait sans doute

aussi qu'à l'avance elle s'était, dans ses ajournements et ses tergiversations, beaucoup exagéré la difficulté. La difficulté n'était pas grande et diminuait encore à mesure que l'adversaire se réduisait davantage ; non seulement Charlotte faisait ce qu'elle voulait, mais à cet instant elle avait achevé de le faire et pouvait laisser les choses en suspens ; Maggie n'en était que plus fermement convaincue de la nécessité simple et aiguë d'aller jusqu'au bout.

— Si vous vous êtes trompée, dites-vous ?

Et la Princesse ne balbutiait qu'à peine.

— Eh bien ! vous vous *êtes* trompée.

Charlotte la regardait avec une dureté magnifique.

— Vous êtes parfaitement sûre que je suis *seule* à m'être trompée ?

— Je peux seulement répéter que vous avez éprouvé une impression fausse.

— Ah ! bon, tant mieux. Dès lors que je l'*avais* éprouvée, j'ai su qu'il faudrait que j'en parle tôt ou tard ; car, voyez-vous, j'agis systématiquement ainsi. Et maintenant, ajouta Charlotte, vous me rendez heureuse d'avoir parlé. Merci beaucoup.

C'était étrange à quel point, pour Maggie aussi, la difficulté semblait à présent s'effacer. La créance accordée par sa compagne à sa dénégation était comme un engagement d'ordre général de ne pas lui rendre la situation plus pénible qu'il n'était fondamentalement indispensable ; ce lui fut une aide positive pour édifier son mensonge, auquel, ensuite, elle ajouta une autre pierre.

— Evidemment, je vous ai affectée par pur accident d'une façon dont j'ai été tout à fait inconsciente. Je n'ai *jamais* eu le sentiment que vous m'avez fait tort.

— Comment, demanda Charlotte, me serais-je trouvée même à mille lieues de le faire ?

Maggie, plus capable maintenant de la regarder avec calme, ne tenta pas de répondre, mais au bout d'une minute fit une remarque plus pertinente.

— Je ne vous accuse pas... je ne vous accuse de rien.

— Ah ! c'est heureux !

Charlotte avait poussé cette exclamation avec une chaleur voisine de la gaieté ; et Maggie, pour rester fidèle à son plan,

dut penser à Amerigo avec toute l'ardeur qui était en elle, penser qu'il avait de son côté dû passer par la même épreuve pour mentir à Charlotte, que c'était pour sa femme qu'il l'avait fait et que, le faisant, il lui avait tracé la voie et montré l'exemple. Il avait lui aussi dû y avoir bien du mal, et après tout elle ne se montrerait pas inférieure à lui. Grâce à l'image qu'elle entretenait d'Amerigo confronté avec cette admirable créature comme elle l'était elle-même, lui parvenait de très loin, mais tout droit et très fort, un rayon qui illuminait en les éclairant toute l'étendue de ses problèmes. Amerigo lui avait fourni une règle de conduite et elle ne l'avait pas lâché avec inintelligence, ne lui avait pas fait *faux bond* comme il aurait dit, en ne s'y conformant pas. Donc ils étaient, ensemble, elle et lui, tout près l'un de l'autre, tandis que Charlotte, quoique debout là, triomphante, devant elle, était en réalité à l'écart dans une région obscure où elle serait plongée dans la solitude et harassée par le souci. Aussi, malgré son humiliation, le cœur de la Princesse se gonflait d'espoir ; elle était restée d'accord avec la raison, et quelque chose sûrement, bientôt peut-être, en sortirait pour elle, quelque chose qui ressemblerait à une fleur singulière née dans une terre stérile. La raison, la raison, oui, elle revêtait, et jusqu'au bout, cette forme extraordinaire de la duplicité. Il s'agissait seulement de ne pas dévier, fût-ce de l'épaisseur d'un cheveu, dans la vérité.

Ainsi les forces de Maggie étaient suprêmement bandées.

— Croyez, je vous l'affirme, que votre inquiétude repose sur une erreur. Croyez, je vous l'affirme, qu'à aucun moment je n'ai imaginé que vous puissiez me faire souffrir. — Et par miracle elle put maintenir sa position, non seulement la maintenir, mais l'améliorer. — Croyez, je vous l'affirme, que je ne vous ai jamais imaginée autre que belle, admirable et bonne, et je pense que vous ne pouvez pas en demander davantage.

Charlotte la tint un moment encore en suspens ; pour ne paraître pas s'être montrée simplement sans tact, il lui fallait avoir le dernier mot.

— C'est beaucoup plus, ma chère, que je ne songeais à en demander. Je voulais seulement que vous démentiez ma crainte.

— Eh bien ! je la démens.

— Sur votre honneur ?

— Sur mon honneur.

Et elle se piqua encore, notre jeune femme, de ne pas détourner le visage. Elle avait relâché son étreinte sur l'écharpe, l'avait laissé retomber en arrière ; mais elle attendait encore un autre assaut et se préparait à le soutenir jusqu'à ce que la crise fût passée. Elle comprit bientôt ce qu'allait être ce nouvel assaut. Elle le lut sur le visage de Charlotte et le sentit entre elles comme un souffle d'air glacé qui ajouta au frisson de son conscient parjure.

— Pour bien le montrer, voulez-vous m'embrasser ?

Dire oui était impossible, mais elle ne dit pas non : ce qui dans une certaine mesure l'y aida fut de mesurer dans sa passivité combien Charlotte s'était trop engagée pour reculer. Mais le geste eut aussi un autre effet, un effet dont la chance s'offrit à elle pendant que sa joue recevait l'incroyable baiser : les autres, ayant quitté leur partie pour rejoindre les absentes, apparurent dans la porte ouverte à l'extrémité du salon et s'arrêtèrent brusquement devant la démonstration qui les attendait. Son mari et son père étaient les premiers, et l'étreinte de Charlotte, indiscernable, elle le sentit, d'une étreinte d'elle à Charlotte, revêtit du fait de leur entrée une large publicité.

CHAPITRE III

TROIS jours plus tard et dans un moment de tranquillité, son père lui demanda l'effet qu'à la lumière de leur réapparition et de leur récent épanouissement lui produisaient maintenant Dotty, Kitty et la naguère formidable M^{me} Rance. Et le résultat de cette curiosité fut d'amener le couple à une lente promenade qu'ils firent ensemble loin des autres au fond du parc, une promenade analogue à celle dont ils avaient senti le besoin lors de la visite précédente de ces amies autrefois plus inquiétantes. Ce jour-là, ils avaient eu sur un banc écarté parmi les grands arbres la longue conversation où ils avaient soulevé une question bien spéciale, et Maggie avait pris l'habitude de considérer la discussion aveugle et innocente qu'ils en avaient faite alors dans leur oisiveté heureuse comme l'*origine première* de leur situation actuelle. Comme ils se retrouvaient tous deux en tête à tête au moment où les autres se rassemblaient sur la terrasse pour le thé, la spirale tourbillonnante du temps leur communiqua la même impulsion étrange qui les avait conduits naguère à *décamper* sans bruit, comme le dit familièrement M. Verver lui-même tandis qu'ils s'éloignaient ; elle les y avait conduits de même en la lointaine après-midi d'automne où était née la crise aiguë vécue depuis et résolue.

Ils auraient pu aujourd'hui juger comique que la présence de M^{me} Rance et des Lutch, et avec des symptômes alors bien peu accentués, ait jadis paru dramatique à leur anxiété et à leur prudence. Ils auraient pu juger comique que ces dames aient jamais figuré à leur imagination un danger assez grave pour provoquer la recherche pressante d'un remède. Une distraction et un amusement de ce genre, ils étaient disposés à les puiser dans leurs impressions présentes ; durant les mois écoulés, ils avaient aux yeux de Maggie trouvé quand ils se ren-

contraient une ressource et un secours à passer en revue, avec les apparences d'un vif intérêt, tous les gens auxquels en réalité ils ne pensaient pas et qui leur étaient indifférents, ces gens dont leur existence commençait en somme à fourmiller. Et, en se concentrant à cette heure sur les spectres de leur passé, nom dont ils se permettaient d'affubler les trois dames, ils simulaient la gaieté soi-disant fournie par le sujet plus facilement qu'ils n'avaient certes été capables de la simuler pendant le séjour par exemple des Castledean. Les Castledean étaient comparativement matière nouvelle à plaisanterie, et, toujours selon l'avis de Maggie, il avait fallu inventer la manière d'en plaisanter ; tandis que les invitées de Détroit et de Providence, rejaillissant ainsi de Détroit et de Providence, constituaient au contraire une ancienne et vaste matière dont on pouvait tirer le maximum de satisfaction et sur quoi l'on pouvait insister avec humour.

Cette après-midi, il s'était montré brusque et vif, leur désir demi-avoué de se reposer un peu ensemble comme d'une contrainte longtemps éprouvée, mais jamais reconnue ; de s'en reposer pour ainsi dire coude à coude et la main dans la main, chacun gardant les yeux fermés — avec tant d'affection, mais fatalement tant de lassitude — pour empêcher les yeux de l'autre de découvrir son épuisement. Bref, on aurait cru qu'avait rayonné pour eux la secrète félicité d'être une fois encore, rien que pour une heure peut-être, tout simplement fille et père, et qu'ils avaient saisi le prétexte qui leur permettait le mieux de se réunir. Ils étaient mari et femme, oh ! si immensément, à l'égard de leur femme et de leur mari ; mais quand ils se furent laissé tomber sur leur vieux banc d'autrefois, sans perdre conscience que la société sur la terrasse, augmentée comme naguère de voisins en visite, se passerait fort bien d'eux, ce fut comme si par miracle ils étaient montés ensemble dans un bateau et qu'en ramant ils se soient écartés de la côte où les maris et les femmes, complication luxuriante, rendaient l'atmosphère exagérément tropicale et irrespirable.

Dans la barque, ils n'étaient que père et fille, et les pauvres Dotty et Kitty leur fournissaient en suffisance les avirons ou la voile. « Pourquoi, par-dessus le marché, songeait Maggie, ne pourraient-ils pas, durant les heures où ils vivaient ensemble, vivre toujours dans un bateau ? » En se posant la

question, elle sentit passer le souffle d'une perspective apaisante. Ils n'avaient désormais qu'à se *connaître* l'un l'autre uniquement comme non mariés. En cette autre soirée exquise passée au même endroit, il était aussi peu marié que possible, ce qui avait pour ainsi dire effacé le changement intervenu dans leurs rapports. Eh bien ! cette autre soirée exquise, la soirée d'aujourd'hui y ressemblerait, et on en pourrait attendre un délicieux repos du cœur. Après tout, et quoi qu'il arrivât, chacun d'eux *avait* l'autre, l'autre toujours et à jamais, l'autre — trésor caché et vérité salvatrice, — pour en faire exactement ce qu'il voudrait, telle une réserve inépuisable. Qui pouvait dire alors ce que cette réserve leur permettrait de réaliser dans l'avenir ?

Cependant ils avaient ensemble esquissé, dans l'atmosphère dorée qui vers six heures, en une après-midi de juillet, enveloppe les bois touffus du Kent, quelques-uns des traits qui caractérisaient l'évolution sociale de leurs anciennes invitées, toujours attirées, semblait-il, par un idéal inaccessible et retournant toujours au delà de l'Océan en leur lieu d'origine pour renouveler leur approvisionnement moral, financier, mondain (comment le désigner ?) et pour apparaître chaque fois comme une tribu de Juives errantes. Toutefois notre couple avait fini par épuiser l'étude de ces annales (oserai-je dire de ces animales ?), et Maggie allait, après un silence, aborder un autre sujet, un sujet du moins dont le lien avec le précédent ne se montrait pas au premier coup d'œil.

— T'ai-je paru drôle à l'instant, quand j'ai cherché pour quel but les autres gens sont disposés à lutter ? M'as-tu trouvée, voyons, stupide ? demanda-t-elle avec sérieux.

— *Stupide ?*

Il n'avait pas l'air de comprendre.

— Je veux dire sublimement enfermée dans *notre* félicité, comme si nous regardions les autres d'un sommet. Ou sublimement installée dans notre position sociale ; voilà ce que je veux dire.

Son propos semblait dicté par son habitude de scruter sa conscience, habitude qui la poussait à s'assurer souvent pour son commerce avec les humains de l'état du doit et de l'avoir sur les *livres* de son esprit.

— Parce que je n'ai pas du tout envie, expliqua-t-elle, d'être

rendue *méprisante* ou aveugle par l'idée que je me ferais de notre position.

Son père écouta cette déclaration comme si, en se trahissant, les précautions inspirées par sa crainte de blesser autrui lui offraient encore des surprises, pour ne rien dire de la charmante délicatesse et de la beauté qu'il y trouvait ; il avait l'air de désirer voir, il s'en émouvait, jusqu'où elle irait et où sa démarche la conduirait. Mais elle se tut un instant, comme inquiète précisément de le sentir trop dépendant de ses paroles. Ils évitaient la gravité, se tenaient anxieusement à l'écart du réel et reprenaient toujours, comme pour déguiser leur souci, le ton de l'époque qu'évoquait leur conversation de naguère dans ce refuge alors partagé.

— Ne te souviens-tu pas, continua-t-elle, comment, lorsqu'elles étaient ici la dernière fois, je t'ai déclaré n'être pas absolument persuadée que nous avions nous-mêmes une véritable place ?

Il fit de son mieux pour s'en souvenir :

— Tu veux parler d'une situation mondaine ?

— Oui, quand Fanny Assingham m'avait déclaré qu'au train dont nous allions nous n'en aurions jamais une.

— Ce qui nous a fait *prendre* Charlotte ?

— Oh ! oui. Ils l'avaient répété assez souvent pour s'en souvenir aisément.

Maggie se tut encore une fois, se pénétrant de l'idée que sans broncher il pouvait affirmer et admettre qu'au moment critique on leur avait fait *prendre* Charlotte. Leur opinion à tous semblait considérer cette décision comme fondamentale pour juger équitablement de leur réussite.

— Ma foi, continua-t-elle, je retrouve mon impression en ce qui concerne Kitty et Dotty ; quand même nous aurions alors appartenu à un monde plus distingué, si tu qualifies ainsi celui où nous vivons aujourd'hui, je n'aurais tout de même pas été excusable d'attendre que les autres aient l'obligance d'entretenir des idées plus humbles à l'effet de relever mon rang. Car, dit-elle, nous avons bel et bien des sentiments de ce genre.

— Oh ! oui, répondit-il philosophiquement, je me rappelle les sentiments que nous avons.

Maggie avait l'air de vouloir par un attendrissement rétro-

spectif plaider un peu pour ces sentiments comme s'ils avaient été respectables aussi.

— Ça aurait été déjà assez mal, je crois, de n'avoir pas de sympathie dans le cœur si l'on *occupait* réellement une position ; mais c'était pire de prendre de grands airs à ce sujet, comme j'avais si peur de le faire, comme en fait j'en ai encore si grand-peur, quand on n'en occupait pas vraiment une qui vous justifie.

Et elle reprit le ton sérieux que la vie aurait pu lui faire abandonner, ce qui la rendit, danger qui n'avait pas cessé de la menacer, presque sentencieuse :

— Quoi qu'il en soit, on doit toujours imaginer un peu l'état d'esprit des autres, imaginer ce dont ils se croient frustrés. Pourtant, ajouta-t-elle, Kitty et Dotty ne se figuraient pas qu'il pût nous manquer quelque chose. Et maintenant...

Elle s'arrêta, comme pour ne pas accabler leur admiration et leur envie.

— Et maintenant elles voient encore davantage ce que nous avons pu atteindre et garder, sans pourtant nous montrer fiers.

— Non, répondit-elle un instant plus tard, nous ne sommes pas fiers, je ne suis pas sûre que nous le soyons assez.

Pourtant, une minute après, elle changea encore une fois de sujet. Elle ne pouvait le faire qu'en revenant au passé, comme s'il la fascinait. Elle semblait vouloir pour ce retour en arrière, si riche de suggestions, entraîner son père à remonter avec elle le fleuve du temps et à plonger, tentés tous deux par la douceur de l'eau, dans le bassin rétréci de jadis.

— Nous parlions de cela, nous en parlions ; non, tu ne te rappelles pas aussi bien que moi. Toi non plus, tu ne savais pas, et c'était touchant de ta part. Comme Kitty et Dotty, tu pensais que nous tenions une place dans la société et tu as été surpris par *mon idée* de les prévenir que nous leur rendions un service moindre qu'elles ne le supposaient. En fait, poursuivit Maggie, nous ne le leur rendons pas même maintenant. Nous ne les présentons pas dans le vrai monde, vois-tu, c'est-à-dire pas aux gens qu'elles aimeraient connaître.

— Alors comment désignes-tu les gens avec qui elles prennent le thé en ce moment ?

A cette question, elle se retourna d'un bond.

— C'est juste ce que tu me demandais l'autre fois, un de ces jours où il y avait quelqu'un. Et, je te l'ai dit, je ne considérais pas que ce quelqu'un était vraiment quelqu'un.

— Des gens comme ceux-là, oui, je m'en souviens, comme ceux que nous accueillions si bien, ne *comptaient* pas ; Fanny Assingham savait qu'ils ne comptaient pas. — Elle avait réussi, sa fille, à éveiller en lui un écho ; et là, sur le banc comme naguère, il secouait la tête d'un air amusé, il agitait nerveusement le pied. — Oui, les gens qui venaient, ils étaient juste bons pour *nous*. Je m'en souviens, redit-il ; et voilà comment tout est arrivé.

— Oui, voilà, voilà. Et tu m'as demandé, ajouta Maggie, si je ne croyais pas que nous devrions le leur dire. Dire à M^{me} Rance en particulier que nous l'avions jusqu'alors reçue avec des prétentions exagérées.

— Oui, mais tu as prétendu qu'elle n'aurait pas compris.

— A quoi tu as répondu que dans ce cas tu étais comme elle ; *tu ne comprenais pas*.

— Non, non. Mais je n'ai pas oublié comment, sur le fait que dans notre béate innocence nous n'avions pas réellement une position sociale, tu m'as accablé par ton explication.

— Eh bien ! dit Maggie avec toutes les apparences du ravissement, je vais t'accabler de nouveau. Je t'ai dit que tu en avais une, toi personnellement, ce n'était pas douteux. Tu n'étais pas dans le même cas que moi, tu avais celle que tu as toujours eue.

— Et *alors*, reconnut M. Verver, je t'ai demandé pourquoi dans ce cas tu n'avais pas la même.

— Oui, en effet.

Il l'avait déjà amenée à tourner la tête dans sa direction, mais cette phrase la retint ; maintenant elle lui montrait une expression plus gaie et plus chaleureuse, due à cette preuve qu'en parlant ils étaient capables de vivre encore ensemble.

— Ce que j'ai répliqué, c'est que j'avais perdu ma position en me mariant. Celle-là, l'ancienne (et je sais comment je la voyais), je ne la retrouverais plus. Je l'avais ébranlée sans savoir comment, abandonnée en quelque sorte, et je n'avais pas l'air de recevoir une contrepartie. J'étais assurée, toujours par la bonne Fanny, que je *pourrais* en acquérir une, mais

qu'il fallait me mettre en campagne. Aussi, vois-tu, j'essayais, je faisais tous mes efforts.

— Oui, et jusqu'à un certain point tu as réussi, comme aussi à m'éveiller. Mais tu insistais sur la peine que tu y trouvais.

Et il ajouta :

— A mon souvenir, c'est la seule fois, Maggie, que tu as *été arrêtée* par une difficulté.

Elle le regarda un instant :

— Parce que j'étais si heureuse sans cela ?

— Parce que tu étais si heureuse sans cela.

— Eh bien ! tu admettras — Maggie garda sa fermeté — que ma raison était bonne. Tu confessais que notre vie semblait vraiment belle.

Il réfléchit un instant.

— Oui, il se peut bien que je l'aie confessé, car c'était mon impression. — Mais il restait en garde avec son vague sourire si naturel. — Et de quoi veux-tu me persuader maintenant ?

— Je veux simplement te rappeler que nous nous demandions, nous nous le demandions alors, si notre existence n'était pas par hasard un peu égoïste.

Ceci aussi, une minute, à loisir, Adam Verver y réfléchit rétrospectivement.

— Parce que Fanny Assingham le pensait ?

— Oh ! non, elle n'a jamais pensé, elle ne pouvait penser, rien de ce genre. Elle trouve seulement les gens stupides parfois, développa Maggie, elle n'a pas l'air de se préoccuper de ce qu'ils agissent mal, mal veux-je dire au point de vue moral. Elle ne se soucie pas beaucoup, s'aventura la Princesse, de leur moralité.

— Je vois, je vois. — Pourtant c'était peut-être à cause de sa fille qu'il ne voyait pas très clairement. — Alors elle *nous* trouve seulement stupides ?

— Oh ! non, je n'ai pas dit cela. Je parle du fait que nous sommes égoïstes.

— Et cela rentre dans l'immoralité que Fanny excuse ?

— Ce n'est pas qu'elle l'*excuse*... — Maggie manifestait un scrupule. — D'ailleurs je ne parle que du passé.

Pourtant M. Verver montra bientôt qu'il ne percevait pas la distinction, son attention restait fixée sur le même point.

— Ecoute, Maggie, dit-il d'un air pensif, je ne suis pas égoïste, je veux bien être pendu si je le suis.

Eh bien ! s'il *voulait* traiter la question, Maggie pouvait aussi proclamer son opinion.

— Ma foi, Père, moi, je le suis.

— Oh ! quelle blague ! dit Adam Verver à qui dans les moments d'intense sincérité pouvaient revenir des expressions de terroir. Je le croirai, ajouta-t-il, quand Amerigo se plaindra de toi.

— Ah ! c'est lui justement qui constitue mon égoïsme ; je suis égoïste en quelque sorte pour lui. Je veux dire, continuait-elle, qu'il est mon motif en toutes choses.

Soit, son père pouvait par expérience se représenter ce qu'elle pensait.

— Mais une femme n'a-t-elle pas le droit d'être égoïste en ce qui concerne son mari ?

— Mais je ne veux pas dire, observa-t-elle sans répondre, que je suis jalouse. Seulement c'est là son mérite, ce n'est pas le mien.

Il parut de nouveau s'amuser d'elle.

— Autrement pourrais-tu l'être ?

— Oh ! comment dire ce que je serais dans d'autres conditions ? Nous ne sommes pas, heureusement pour moi, dans d'autres conditions. Si la situation était différente... (elle développa son idée) naturellement tout le deviendrait.

Puis, comme si elle n'avait exprimé qu'à demi son sentiment :

— A mon avis, quand vous n'aimez qu'un peu, évidemment vous n'êtes pas jaloux, ou vous ne l'êtes aussi qu'un peu, si bien que cela n'a pas d'importance. Mais, si vous aimez d'une façon plus intense et plus profonde, alors dans la même proportion vous êtes plus jaloux ; votre jalousie a de la force et sans doute de la férocité. Toutefois, quand vous aimez de l'amour le plus insondable et le plus indicible, eh bien ! alors, vous êtes au delà de toute jalousie, et rien ne peut vous atteindre.

M. Verver écoutait comme si, dans ce domaine du sublime, il ne pouvait rien discuter.

— Et c'est de cette façon que *tu* aimes ?

Pendant une minute, elle s'abstint de répondre ; elle dit enfin :

— Je n'avais pas l'intention de parler de cela. Pourtant je me *sens* au delà de toute jalousie et, en conséquence, je crois, acheva-t-elle avec un accent de gaieté, que souvent j'ai l'air de ne pas trop savoir où j'en suis.

La vibration pure et magnifique de la passion dans ses paroles, la suggestion qu'elle inspirait d'une créature flottant et rayonnant au sein d'une chaude mer d'été étincelante de saphir et d'argent, cette image d'un être bercé sur des abîmes, ferme parmi les périls, pour qui la peur, la folie, le naufrage ne se concevaient que par jeu, cette évocation ranimait chez son père (et il s'y associait avec discrétion et avec un peu de timidité) l'idée de l'extase dont sans doute elle jouissait. Semblable extase, lui-même, en son temps, n'avait guère pu convaincre beaucoup de gens qu'il était capable de la donner ou de l'éprouver. Il resta un instant assis comme conscient d'être réduit au silence, presque exhorté et non pour la première fois ; mais cet effet était plutôt susceptible de lui faire considérer l'avantage de Maggie que la chance qu'il avait manquée. D'ailleurs qui, sauf lui-même, pouvait en somme réellement apprécier sa privation ou son avantage ? Le ravissement de Maggie en tout cas le maintenait, il en avait le sentiment, en vue de la mer, où, si l'époque était passée pour lui de plonger, le spectacle resplendissait à ses yeux, et où il goûtait encore la caresse de l'air, le bruit des vagues et les jeux sur l'eau. On ne pouvait le déclarer privé, car, s'il ne nageait plus en personne, si même il n'était pas assis sur le sable, on pouvait admettre qu'il absorbait vraiment la joie ambiante qui l'enveloppait, irrésistible, et qu'il respirait l'odeur marine. En outre, on pouvait admettre qu'il savait que cette joie lui était due ; et le savoir, c'était plus encore participer à l'enchantement.

— Je crois que je n'ai jamais été jaloux, remarqua-t-il pour finir.

Et cette phrase en dit plus à Maggie, il l'aperçut bientôt, qu'il n'avait eu l'intention d'en dire ; comme un brusque aiguillon, la phrase la poussa à jeter sur son père un regard où se révélaient des pensées qu'elle n'osait pas exprimer.

A la fin, elle hasarda pourtant d'en exprimer une :

— Oh ! c'est toi, Père, qui es ce que j'appelle au delà de tout. Rien ne peut t'atteindre, *toi*.

Il lui rendit son regard de l'air amical et libre qui convenait à leur tendre rencontre ; mais, cette fois, il y mêla sans pouvoir l'éviter une ombre de solennité. Il semblait distinguer des choses bonnes à dire et d'autres qui auraient pu être présomptueuses et que sans doute il valait mieux taire. Aussi se décida-t-il pour le plus évident.

— Alors nous faisons la paire. Tout est parfait.

— Tout est parfait.

Maggie non seulement lança cette déclaration avec une emphase volontaire, mais la confirma en se levant avec décision et en restant debout comme s'ils avaient désormais atteint le but de leur petite excursion. Dans cette conjoncture cependant, au moment où ils franchissaient la barre pour entrer selon toute apparence au port, se laissa pour la seule fois soupçonner qu'ils avaient dû lutter contre le vent.

Son père ne bougeait pas ; elle paraissait arrivée en rade la première et arrêtée pour se laisser rejoindre par son compagnon. Si tout était parfait, tout était parfait ; pourtant il avait l'air d'hésiter et d'attendre une parole révélatrice. Ses yeux cherchaient à communiquer une suggestion à sa fille, et c'est seulement quand elle se fut contentée de lui sourire tout simplement d'un sourire immobile que, sans quitter le banc, il dit ce qu'il avait encore d'important à dire ; il s'appuyait au dossier, le visage levé vers elle, les jambes jetées en avant d'un air un peu las et les mains serrées sur les accoudoirs. Ils avaient lutté contre le vent, et elle sortait de la lutte toujours fraîche ; ils avaient lutté contre le vent, et lui, la barque la plus fatiguée, penchait un peu. Mais, dans leur silence, elle semblait lui faire signe, et ils se retrouvaient sans doute bord à bord quand au bout d'un instant il trouva la parole révélatrice.

— La seule difficulté est toujours la prétention que tu affiches d'être égoïste.

Là, elle l'aida à avancer.

— Tu ne me crois pas ?

— Non, je ne *te* crois pas.

— Bien sûr, tu n'accepteras pas mon affirmation, c'est ta méthode. Ça n'a pas d'importance et ça prouve seulement...

mais ce que cela prouve n'a pas d'importance non plus. Je suis en ce moment, déclara-t-elle, absolument congelée d'égoïsme.

Il la regarda un peu plus longtemps avec la même expression ; en s'arrêtant ainsi tout d'un coup, en renonçant somme toute à jouer la comédie, puisqu'ils acceptaient l'existence de l'inexprimable ou du moins le suggéraient, ils paraissaient, étrangement, *s'engager* dans une voie qu'ils avaient jusqu'alors évitée sans paroles, mais dont la crainte même constituait en soi une séduction, comme d'ailleurs l'aveu de cette crainte constituait une allusion à ce qu'ils taisaient. Alors Maggie eut l'impression que son père s'abandonnait.

— Quand une personne a ce caractère-là, il y a toujours d'autres gens qui en souffrent. Mais tu viens juste de me décrire ce que, si besoin en était, tu serais capable de supporter de ton mari.

— Oh ! je ne parle pas de mon mari.

— Alors de qui *parles-tu* ?

Les deux répliques s'étaient croisées plus vite qu'aucune de celles qui avaient précédé, et elles furent suivies chez Maggie d'une courte pause. Mais elle n'allait pas faiblir et, tandis que son compagnon ne la perdait pas des yeux, tandis qu'elle se demandait s'il n'attendait pas qu'elle nommât Charlotte, tout d'un coup, avec une suprême hypocrisie, comme pour payer le bonheur dont il avait comblé sa fille, elle allégua ce qu'elle sentit bien préférable.

— Je parle de *toi*.

— Insinues-tu que j'ai été ta victime ?

— Certes, tu as été ma victime. Qu'as-tu fait, qu'as-tu jamais fait qui n'ait été *pour moi* ?

— Beaucoup de choses, beaucoup plus que je ne puis t'en dire, des choses dont tu n'as qu'à t'aviser toute seule. Comptes-tu pour rien tout ce que j'ai fait pour moi-même ?

— *Toi-même* ?

Son sourire était plein de dérision.

— Comptes-tu pour rien tout ce que j'ai fait pour American City ?

Il ne fallut à Maggie qu'une seconde pour répondre :

— Je ne parle pas de toi en tant qu'homme public, je parle de ta personnalité privée.

— Eh bien ! American City, s'il s'agit de personnalité, m'a donné indiscutablement une personnalité privée. Comptes-tu pour rien ce que j'ai fait pour ma réputation ?

— Ta réputation *là-bas* ? Tu l'as livrée à ces affreuses gens, et pour moins que rien ; tu la leur as livrée pour qu'ils la déchirent, qu'ils l'utilisent dans leurs horribles et vulgaires plaisanteries contre toi.

— Ah ! ma chérie, elles me sont indifférentes, leurs horribles et vulgaires plaisanteries, plaيدا innocemment Adam Verver.

— Te voilà bien ! triompha-t-elle. Tout ce qui te concerne, tout ce qui t'entoure, subsiste, par ta splendide indifférence et ton incroyable indulgence, à tes dépens.

Sans bouger de son siège, il la regarda encore un moment ; puis il se leva avec lenteur, glissant les mains dans ses poches, et il resta debout devant elle.

— Naturellement, ma chérie, tu subsistes à mes dépens. Je n'ai jamais eu l'intention, dit-il en souriant, de te voir travailler pour vivre. Je n'aurais pas aimé cela. — Sur quoi ils demeurèrent encore un instant face à face. — Dis par conséquent que *j'ai eu* les sentiments d'un père. Comment ont-ils fait de moi une victime ?

— Parce que je te sacrifie.

— Mais à quoi donc au monde ?

A cette question, elle entrevit que s'offrait plus que jamais encore l'occasion de tout dire, et comme un étau l'étreignit le sentiment qu'en cet instant, avec son sourire forcé qui la touchait jusqu'au fond de l'âme, il la sondait dans sa secrète inquiétude. Ce fut l'instant précis dans tout le déroulement de leur vigilance réciproque où la frêle muraille qui les défendait risqua *le plus*, il s'en fallut d'un cheveu, d'être transpercée par la maladresse la plus subtile. Leur souffle suffisait à la faire trembler entre eux cette paroi transparente ; la matière qui la formait, d'une exquise finesse et tendue sur un cadre, se déchirerait si l'un d'entre eux respirait trop fort. Maggie retenait son haleine, car elle voyait dans les yeux de son père, dont il ne pouvait aveugler la lumière profonde, qu'il cherchait, qu'il voulait, une certitude : oui ou non, partageait-elle sa conviction ?

Le voir dépendre à tel point de l'assurance qu'elle lui don-

nerait acheva de la persuader ; aussi, comme perchée devant lui sur une pente vertigineuse au plein feu de son observation, elle oscilla pendant trente secondes, elle chancela presque : elle aurait alors, consciemment et dans toute sa personne, pu incarner l'image de cet équilibre que chacun à sa manière ils tentaient également de sauver. Et ils allaient le sauver ; oui, ils le sauveraient, elle du moins le sauvait, il y avait toujours le moyen d'en sortir, se disait-elle, tandis que son vertige se dissipait. Elle se contractait dans l'effort ; il fallait en finir une fois pour toutes, et il fallait en finir maintenant et ici même. L'enjeu d'une partie si courte était d'un tel prix qu'elle savait déjà qu'elle garderait son sang-froid. Elle l'avait gardé tout à l'heure sous le regard de son père ; elle ne le perdrait plus. Elle connaissait l'issue, et d'être glacée d'effroi fut justement ce qui l'aida. Il s'était dit : « Elle va s'effondrer et nommer Amerigo ; elle dira que c'est à lui qu'elle me sacrifie, et par l'information qu'elle me donnera ainsi, par bien d'autres encore, mon soupçon sera confirmé. » Il guettait les lèvres de Maggie, épiait l'annonce d'un son ; mais, si ce symptôme faisait défaut, il n'aurait rien obtenu dont elle n'ait calculé la portée avant de le lui accorder.

Elle s'était à présent ressaisie au point de se croire certaine qu'elle lui ferait plus facilement nommer sa femme qu'il ne lui ferait nommer son mari. Si seulement, elle s'en rendait bien compte, elle le contraignait à *ne pas* éviter consciemment de dire : « Charlotte, Charlotte », il se serait trahi. Mais cette certitude suffisait à Maggie, et à chaque instant qui s'écoulait elle distinguait mieux le sens de ce qu'ils faisaient tous les deux. Lui exécutait le dessein pour lequel il était venu ; pratiquement il *s'offrait* comme victime, il la pressait de le sacrifier ; cette voie lui était apparue comme celle qui devait le mieux la servir. Et dans quoi avait-elle depuis des semaines et des jours planté fermement ses pieds, si ce n'est dans l'acceptation de cette offre ? Elle se sentait glacée certes, de plus en plus glacée, quand elle souffrait que cette vision profonde et toute proche de son attitude à lui ne la fasse pas faiblir. Elle en avait l'absolue conviction : il faisait pression sur elle de toutes ses forces ; car, si rien d'horrible n'était arrivé, ils n'auraient ni l'un ni l'autre à prendre ces horribles décisions. Elle avait cependant l'avantage immense qu'elle

avait la latitude de nommer Charlotte sans aucun risque, comme un instant plus tard elle allait le lui montrer.

— Voyons, je te sacrifie simplement à tout et à chacun. Je prends comme toutes naturelles les conséquences de ton mariage.

Il rejeta un peu la tête en arrière et d'une main redressa son lorgnon.

— Qu'appelles-tu, ma chérie, les conséquences ?

— Ta vie telle que ton mariage l'a faite.

— Mais ne l'a-t-il pas faite exactement telle que nous la désirions ?

Elle hésita à peine, puis se sentit forte, oh ! bien plus qu'elle ne l'aurait rêvé.

— Exactement telle que *moi* je la désirais.

Ses yeux, à travers ses verres rajustés, restaient fixés sur ceux de sa fille et, avec son sourire plus crispé, il semblait la savoir, pour ce qui la touchait elle-même, heureusement inspirée.

— Tu ne tiens pas compte de ce que moi je désirais.

— Je n'en tiens pas compte, pas plus que je ne tiens compte de ce que tu as obtenu. C'est justement ce que j'affirme, je ne me gêne pas, je ne me suis jamais gênée ; je prends de toi tout ce que je puis, tout ce que tu as préparé pour moi, et je te laisse ensuite te débrouiller de ton côté comme tu veux. Et voilà ; le reste est ton affaire. Je ne prétends même pas me soucier...

— Te soucier ?...

Il l'observait tandis que, faiblissant un peu, elle jetait un coup d'œil autour d'elle pour cesser un instant de rencontrer son visage.

— De ce qui a pu advenir *réellement* de toi. On dirait que nous nous sommes dès l'origine entendus pour ne pas nous en occuper, un arrangement de ce genre étant évidemment fort commode pour moi. Tu ne peux pas dire, n'est-ce pas ? que je ne m'y suis pas tenue.

Il ne le dit pas, malgré l'occasion qu'elle lui offrait en s'arrêtant une fois de plus pour reprendre haleine. Il murmura seulement :

— Oh ! ma chérie, oh ! oh !

Mais elle poursuivit malgré sa protestation et bien qu'elle

sût à quel passé, encore si proche et pourtant si lointain, il faisait allusion ; elle répéta sa dénégation et par contre lui interdit de contester la vérité de son argument.

— Je ne me suis jamais préoccupée de rien qui te concerne, et tu vois que je continue. Je n'ai pas cessé de t'adorer ; mais n'est-ce pas élémentaire pour une fille convenable envers un père tel que toi. Est-ce autre chose qu'un arrangement commode, que nous ayons deux maisons ou trois au lieu d'une (tu en aurais pris cinquante si j'avais voulu), et que je te facilite les visites de l'enfant ? Tu ne prétends pas, je suppose, que la conduite la plus naturelle pour moi aurait été, une fois que tu étais toi-même marié, de te réembarquer pour American City ?

C'étaient là des interrogations précises ; elle résonnèrent dans la douce atmosphère du bois, et Adam Verver sembla un moment les accueillir avec attention. Maggie vit pourtant que cette attention lui dictait assez vite quel sort leur réserver.

— Sais-tu, chérie, ce dont tu me donnes envie, quand tu me parles de la sorte ? — Et il s'arrêta. Il communiquait peu à peu à Maggie le sentiment qu'une intention cachée dans une ombre profonde s'avavançait avec prudence vers le jour et tâtonnait pour trouver sa route et apparaître. — Tu me fais vraiment souhaiter de *m'être* rembarqué pour American City. Quand tu continues ce genre de discours...

Mais réellement il avait besoin d'être tout à fait maître de lui pour achever.

— Eh bien ! quand je continue ?...

— Ma foi, tu me donnes tout à fait envie de me rembarquer. Tu me donnes l'impression positive que notre vraie place est à American City.

Elle tressaillit profondément.

— Notre ?

— Ma place et celle de Charlotte. Sais-tu que si nous nous *embarquions*, ce serait bien fait pour toi. — Et il sourit, oh ! il sourit. — Et si tu en dis davantage, nous nous *embarquerons*.

Ah ! c'est alors que la coupe de sa conviction, trop pleine, déborda d'un seul coup. *Voilà* quelle était l'idée de son père, si claire que Maggie en fut un instant comme éblouie. Dans cette lumière confuse, elle entrevit Charlotte comme un objet

qui par contraste se détacherait en noir ; dans le champ de sa vision, elle l'aperçut chancelante, l'aperçut emmenée, transplantée, condamnée. Et il avait nommé Charlotte, l'avait nommée plusieurs fois ; elle, Maggie, la lui avait *fait* nommer, satisfaisant son besoin le plus impérieux. On aurait cru qu'elle avait présenté une feuille blanche à la flamme et que des mots écrits y aient surgi plus nets encore qu'elle ne l'espérait. S'en persuader lui prit quelques secondes ; mais, quand elle parla, elle aurait pu être en train de plier le précieux papier et de le remettre dans sa poche.

— Eh bien ! comme toujours, je serais la cause de ce que tu ferais, je ne mets pas en doute que tu y serais prêt si tu pouvais penser que j'en retirerais quelque bénéfice, fût-ce le petit plaisir, ajouta-t-elle avec un rire bref, d'en avoir, suivant ton expression, dit *davantage*. Continue donc, quoi qu'il arrive, à considérer que je prends du plaisir quand je considère, *moi*, que je te sacrifie.

Elle respira profondément ; elle lui avait fait faire pour elle *tout* le chemin et l'y avait guidé sans qu'il eût nommé son mari. Ce silence était aussi précis que le son aigu, le son inévitable de ce nom ; ensuite M. Verver eut tout à coup l'air de reconnaître enfin sans réserve le point de vue de Maggie et de supposer tranché le problème crucial.

— Ne me crois-tu donc pas capable de prendre soin de moi-même ?

— Ah ! c'est juste sur cette idée que je me suis basée. S'il n'y avait pas cela...

Mais elle s'interrompit brusquement, et ils restèrent encore un instant face à face.

— Je te préviendrai, ma chérie, le jour où *je* sentirai que tu as commencé à me sacrifier.

— *Commencé*, répéta-t-elle avec emphase.

— Eh bien ! ce sera à mes yeux le jour où tu auras cessé de croire en moi.

Puis, les verres de son lorgnon toujours dirigés vers elle, le chapeau rejeté en arrière, les jambes un peu écartées, il parut se planter ou se carrer pour lui donner une assurance dont il s'avisait de la régaler, à défaut de mieux, avant d'aborder un autre sujet. Le résultat de cette attitude fut pour elle un rappel total ; elle évoqua tout ce qu'il était, tout ce qu'il

avait accompli et, en dehors du fait qu'il était son adorable petit papa, tout ce qu'il représentait à son esprit ; toutes les réalisations éminentes dont, au regard de deux hémisphères, il était l'auteur et qu'il désirait, n'était-ce pas légitime ? la voir considérer. L'homme couronné de succès et soucieux d'aider les autres, le grand citoyen généreux, magnifique, original, volontaire et courageux, le collectionneur expérimenté, la haute et indiscutable autorité du passé comme du présent, tous ces aspects divers la frappèrent soudain comme conférant à son père, de manière étonnante, un caractère dont elle devait tenir compte dans sa conduite envers lui, qu'elle obéît à l'émulation ou à la pitié.

Sous cette impression, elle le vit positivement prendre comme dans un mirage des proportions plus que normales ; la lumière équitable qui l'éclaira tout entier avait déjà brillé pour sa fille autrefois, mais n'avait jamais atteint cette intensité et cette force convaincante. Sa sérénité même contribuait à l'effet, comme elle avait toujours été un élément de sa réussite, et aussi de sa personnalité, de sa modestie, de son subtil entêtement dans les rapports publics, de son inscrutable et incalculable énergie. Peut-être était-ce cette qualité, fruit dans le cas présent d'un admirable effort que Maggie savait retracer, qui l'élevait pour elle à une hauteur où nulle œuvre d'art de grand prix n'avait sans doute jamais atteint à ses propres yeux. Durant un long moment, rien d'autre n'intervint en elle que cette émotion qui grandissait et grandissait, comme celle de l'amateur type, enthousiaste, dans le musée silencieux, d'un objet connu et daté, orgueil du catalogue, patiné et consacré par le temps. La diversité des éléments qu'elle reconnaissait en lui était particulièrement extraordinaire. Il était fort, voilà la grande chose. Il était sûr, toujours intimement sûr de lui, quelle que fût son idée ; jamais l'expression de cette sûreté n'avait paru aussi identique à son goût éprouvé pour le rare et pour le vrai. Mais ce qui dominait tout, c'était encore sa merveilleuse jeunesse, qui en cet instant couronnait l'appel puissant qu'il faisait à l'imagination de Maggie.

Avant d'en avoir pris conscience, elle se sentit portée par la certitude qu'il était tout simplement un grand, profond, et noble bonhomme et qu'indiscutablement l'aimer avec tendresse équivalait à l'aimer avec fierté. Chose singulière, cette

pensée lui apporta comme un subit et immense secours. La conviction qu'il ne risquait pas, qu'il ne risquerait jamais de rater sa vie, purifiait de toute bassesse l'équivoque de leur position, les en faisait émerger, dans leur union sublimée, pour sourire presque sans souffrance. C'était comme une confiance toute neuve, et un instant plus tard elle en comprit mieux encore la raison. Sans doute, maintenant aussi, à son côté, il la sentait vraiment sa fille et, en ces muettes secondes il l'éprouvait comme l'enfant de son sang. Oh ! si alors, malgré sa consciencie petite passion, elle ne se montrait pas lâche, son courage ne la rendait-il pas digne de lui ? Son cœur se gonflait d'enthousiasme, elle était emportée très haut, très haut ; donc sa vie à elle non plus ne serait pas un échec, n'en avait pas été un, bien au contraire ; la force de son père était sa force, la fierté qu'elle ressentait était la sienne à lui, ensemble ils étaient dignes et capables.

Tous ces sentiments se condensaient dans la réponse qu'elle lui fit enfin :

— Je crois en toi plus que personne.

— Plus que personne au monde ? — Elle hésita à cause de tout ce que pouvaient signifier ces mots ; mais c'était vrai, oh ! mille fois vrai. — Que personne au monde.

Elle ne lui cachait plus rien maintenant, elle scella sa phrase d'un regard, lui en confirma le sens complet ; puis elle ajouta :

— Et n'est-ce pas de cette façon que tu crois en moi ?

Il la considéra une minute encore, mais sa réponse enfin eut l'accent voulu :

— Ma foi, oui.

— Alors ?...

Elle avait dit ce mot comme pour clore la conversation, mais aussi pour régler bien autre chose, tout ce qui était ou pourrait être. Ils n'y reviendraient jamais.

— Alors...

Il lui tendit les deux mains et, tandis qu'elle les saisissait, il l'attira sur sa poitrine et l'y tint serrée. Il la serrait fort et la garda longtemps, et elle se laissait aller ; mais cette étreinte, austère et presque solennelle, n'entraîna malgré sa profondeur nulle crise d'émotion et ne s'acheva pas dans la faiblesse des larmes.

CHAPITRE IV

APRÈS cette scène, Maggie devait sentir de quel secours avait été pour tous deux le hasard qui l'avait fait surprendre quelques soirs plus tôt dans l'étreinte familière de sa belle-mère. Le retour de son père au salon avait par accident coïncidé exactement avec cette démonstration, que n'avaient au surplus manquée ni son mari, ni les Assingham ; car, leur partie de cartes interrompue, ils avaient avec lui quitté le fumoir. Sur le moment, Maggie avait été assez consciente de l'aide que devait lui valoir une impression aussi frappante reçue en plein par les autres ; la portée en était accrue parce que, nul ne semblant se soucier de faire le premier une remarque sur le sujet, il avait clairement acquis cette nuance de consécration que confère un silence unanime.

L'effet immédiat, Maggie aurait pu le trouver embarrassant ; dès qu'elle avait aperçu des témoins, elle s'était en hâte séparée de Charlotte, comme si on les découvrait dans une posture absurde. Ces témoins, d'autre part, ne pouvaient guère, vu les rapports existant entre elles, les croire adonnées à des manifestations de tendresse. Pourtant, pris par un scrupule délicat entre la sympathie et l'hilarité, ils avaient dû percevoir qu'un commentaire (paroles ou rires) serait sûrement vulgaire, à moins d'être, au delà des limites permises, pénétrant. Elles avaient évidemment eu l'air, les deux jeunes amies, de deux femmes qui *se raccommode*nt avec effusion, comme on considère que font les femmes après une brouille, surtout quand on les suppose un peu sottes. Mais prendre note de la réconciliation aurait comporté de la part de M. Verver, ou d'Amerigo ou de Fanny, une vue correspondante des raisons du désaccord. L'incident avait sa valeur pour chaque témoin, il n'en avait même que trop ; mais personne ne pouvait se risquer à rien dire sans paraître essentiellement dire :

— Voyez, voyez, les chères petites, Dieu merci, leur querelle est finie.

— Notre querelle, quelle querelle ? devraient nécessairement dans ce cas demander les chères petites.

Et l'imagination des autres serait alors invitée à un fonctionnement fort actif. Aucun d'eux n'avait eu l'inspiration d'improviser sur-le-champ une raison fictive de désaccord, propre à prendre la place de la vraie qui, si longtemps pour une sensibilité affinée, avait saturé l'atmosphère. Aussi chacun, pour ne pas s'exposer à un défi incommode, allait aussitôt prétendre n'avoir rien remarqué que les autres n'aient remarqué de même.

La politique de Maggie restait cependant dominée par un reflet de l'interprétation générale qui avait permis à tous, et certes à Charlotte aussi, de respirer avec soulagement. La conclusion tirée de la petite scène différerait avec chacun des spectateurs ; mais chez tous très nettement elle renforçait dans une large mesure l'effort commun, poursuivi de semaine en semaine et plus fécond ces derniers temps, pour agir et parler comme si aucun problème ne se posait. Toutefois, quand ce miroir fut tendu à Maggie, ce qui l'intéressa au plus haut degré fut la qualité du succès immédiat acquis par Charlotte. Si elle imaginait le tressaillement secret de son père, l'étonnement secret de son mari, la vision secrète de Fanny pour qui, dans un éclair, s'ouvrait le jour, son intuition discernait surtout le grand avantage qu'en tirait sa compagne. Dans tous les battements de son cœur, elle sentait Charlotte le sentir, et comment la publicité avait été nécessaire sans aucun doute pour couronner sa défaite. La touche finale était mise, plus rien ne manquait maintenant, et, pour rendre justice à M^{me} Verver, disons qu'à partir de ce soir-là elle manifesta son désir formel de le reconnaître.

Maggie revivait les minutes en question, plusieurs fois elle se surprit à le faire au point que, dans l'impression qu'elle en eut plus tard, la soirée dans son ensemble lui paraissait organisée par un pouvoir occulte qui s'était joué d'elle ; il avait par exemple inspiré aux quatre autres la même agitation qu'à elles deux, avait décrété, dirigé, réglé cette agitation, suspendant leur partie de bridge, si mystérieuse qu'elle eût parue à Maggie, par suite de leur impulsion commune et

inavouée à découvrir la vérité, à rivaliser d'impatience avec Charlotte ; cette dernière préoccupation, Maggie la devinait chez la personne du groupe qui dans son inquiétude errait à l'aventure et dont, malgré l'aveuglement simulé par tous, l'agitation ne passait pas inaperçue.

Si cependant la conduite de M^{me} Verver frappait Maggie comme orientée par la victoire que lui avait value cette soirée, notre jeune femme n'en appréciait pas moins le fait qu'après tout cette victoire n'était peut-être pas définitive. Indiscutablement, Maggie l'avait vu, Charlotte souhaitait se montrer à la hauteur des circonstances, être magnanime et, Maggie l'avait vu aussi, elle avait décidé que le meilleur moyen consisterait à prouver que, non seulement la garantie extorquée là-bas, sous le haut lustre du salon tout cristal et argent scintillant, avait versé une huile calmante sur les eaux troublées de leur débat, mais que toute l'étendue de leurs relations s'était imprégnée du même lubrifiant. Charlotte avait excédé les limites de la discrétion en insistant sur sa capacité à récompenser un service qu'elle reconnaissait comme important. « Pourquoi important ? » aurait pu demander Maggie, car, si la réponse donnée le fameux soir était sincère, le service certes ne lui aurait guère coûté ; dans ce cas-là, chacune également aurait perçu que la Princesse n'éprouverait aucune difficulté à exprimer la vérité.

Si son humeur avait été susceptible d'intime gaieté, Maggie n'aurait pu résister au divertissement de voir ainsi trompée une personne si intelligente. Pour Charlotte, un procédé généreux consistait manifestement à montrer que l'assurance donnée par sa belle-fille, dissipant, aurait-elle dit, tous les nuages, avait rétabli entre elles une sérénité parfaite. Selon cette interprétation, l'assurance avait été si idéalement décisive que tout fantôme des inquiétudes qu'elle visait avait été exorcisé. Une telle extase de sécurité, pourtant, n'était-elle pas un peu compromettante, comme en fait dans le courant de la semaine Maggie put suspecter sa compagne de commencer, subitement, à se le rappeler ? Convaincue comme l'était notre jeune femme que son mari lui avait donné l'exemple, et qu'ainsi, par sa profession de foi en la maîtresse de celui-ci, elle se conformait en un subtil calcul à la conduite d'Amerigo, son imagination cherchait encore dans l'influence cachée

qu'il devait exercer, l'explication du moindre changement d'apparence chez Charlotte, de toute nouveauté dans son expression ou son dessein. Il y avait peu de domaines, nous le savons, où la fantaisie de la Princesse s'était, durant son existence, donnée libre carrière ; mais elle repoussait toute contrainte s'il s'agissait de plonger dans le vide apparent du détail des rapports existant entre Amerigo et Charlotte. Ce royaume, elle le peuplait d'images, et d'images toujours nouvelles, qui se pressaient en foule comme les figures étranges que cachent les bois au crépuscule ; tantôt elles se précisaient, tantôt elles s'évanouissaient, leur caractéristique étant pour Maggie leur constante et obscure agitation. Sa vision première, celle d'une félicité que sa béatitude même rendait précaire, s'était évanouie ; Maggie avait cessé de voir en rêve le couple d'amants d'opéra, d'amants wagnériens et magnifiques (au fond d'elle-même, ces comparaisons surgissaient) enlacés dans leur bosquet enchanté au milieu d'une verte clairière aussi romantique que la vieille forêt germanique qu'on évoque dans les songes. Le tableau se couvrait au contraire d'un voile terne de souci, et derrière ce voile elle distinguait vaguement la procession de formes qui avaient, de façon pitoyable, perdu leur précieuse assurance.

Aussi, quoique à cette époque ses rapports avec Amerigo n'aient guère comporté même un semblant d'allusion spontanée à ce qui se passait chaque jour (dès l'origine d'ailleurs elle avait prévu que ce serait le cas), son imagination n'en continuait pas moins à se représenter activement l'accueil qu'il réservait au droit profond, essentiel et toujours valable, que leur compagne gardait d'aborder tous les sujets. Ainsi sa sensibilité intime, malgré tout, se le figurait tirant des fils et dirigeant des courants, ou plutôt masquant les perspectives, contenant les initiatives, ramenant sans cesse sa complice vers un nouveau tournant de la route.

En ce qui la concernait personnellement, Maggie devenait de semaine en semaine plus consciente des sincérités d'intention par lesquelles Amerigo voulait racheter à son égard la trahison totale de toute franchise à laquelle il l'entraînait ; cette privation devait laisser sur ses lèvres un peu de la soif qu'elle sentait tordre les siennes, en un tourment semblable à celui du pèlerin égaré qui, parmi les sables du désert, guette

le bruit possible — impossible — de l'eau jaillissante. Mais c'était justement cette souffrance qu'elle se représentait chez lui quand elle désirait le plus sauver la dignité de sa cruelle passion, que rien de ce qu'il avait fait ne pouvait étouffer. Des heures et des heures de solitude, il n'en manquait pas, où elle abdiquait toute dignité ; ensuite, d'autres venaient où, se réfugiant de toute sa concentration ailée dans l'alvéole la plus profonde de son cœur, elle y entassait le miel de sa tendresse comme si elle l'avait butiné sur des fleurs. Ostensiblement Amerigo se tenait auprès d'elle ; mais, en fait, il appartenait sans trêve à l'élément obscur où il cherchait péniblement sa voie ; cette perception était pour elle une angoisse incessante, qui pourrait durer longtemps, indéfiniment peut-être, mais qui n'aurait d'autre remède qu'un remède qu'il apporterait lui-même. Elle n'y pouvait rien, elle avait fait tout le possible.

Ce qui ne rendait pas sa peine plus facile à supporter, c'était l'aspect où Charlotte lui apparaissait : elle dépendait d'Amerigo pour le choix de sa conduite, en acceptait de lui les règles amères et se perdait avec lui dans des abîmes tortueux. Qu'en apprenant de Charlotte la précieuse assurance qu'elle avait reçue de sa femme, il lui ait adressé un rapide avertissement, certes, rien n'était plus probable ; il l'avait sûrement mise en garde contre une satisfaction qui risquait de trahir à quel danger elle échappait. Après avoir laissé à Amerigo le temps d'apprendre combien elle avait, sans réserve aucune, menti pour lui, Maggie attendit en silence une journée ; elle attendit comme pour voir une sorte de tardif reflet de cette connaissance éclairer l'attitude qu'il adopterait : lente évolution que peut-être, elle se le demandait alors, la pauvre Charlotte aurait inconsciemment précipitée. Elle était redevenue pour Maggie la pauvre Charlotte, même pendant que notre jeune femme tenait encore la tête courbée ; et la cause de ce fait, Maggie la discernait dans son idée de ce qui avait secrètement dû se passer. Elle imaginait Charlotte, face à face avec le Prince, recevant la douche glacée du reproche le plus sévère, où il évoquerait les perspectives de complication que son attitude entraînerait pour tous deux. Elle entendait Charlotte, sombre et irritée, demander quel ton, au nom du ciel, elle *devait* adopter, puisque une attitude brave ne convenait pas à son

compagnon ; et, dans un chimérique accès de divination, elle entendait Amerigo répliquer, d'une voix dont lui parvenait chaque intonation, familière et admirable à son oreille, que vraiment, en matière si délicate, chacun doit penser à soi.

La Princesse alors respirait véritablement l'air froid qui assaillait Charlotte, avec elle dans cette atmosphère se détournait d'Amerigo, avec elle en une compassion grandissante quêtait de côté et d'autre une voie de salut, et se penchait sur elle en la sentant chercher où donc elle trouverait le repos. Parmi des imaginations de ce genre, Maggie, de façon extraordinaire, se mouvait ou s'attardait, comme si vraiment sans être vue elle suivait Charlotte, comptait chaque pas fait en vain dans la détresse, chaque obstacle contraignant à une pause. Quelques jours de ce régime avaient transformé la conception de Maggie quant à l'immédiate béatitude du triomphe, un triomphe magnanime et serein, que l'issue de la scène nocturne sur la terrasse l'avait obligée à admettre. Elle avait eu, nous le savons, la vision de barreaux d'or brisés, d'une porte de cage forcée du dedans et d'une créature emprisonnée, errante en liberté. Le geste de la créature en question n'était pas sans avoir eu pour un court intervalle une impressionnante beauté ; mais la limite de cette liberté, et dans une direction imprévue, s'était nettement esquissée aux yeux de Maggie durant sa conversation avec son père sous les grands arbres. En voyant le visage de sa femme s'attacher tristement au pays vers lequel, au cours de leur réunion, il avait, de façon significative, tourné le sien, Maggie alors observa la pâleur qui gagnait Charlotte, comprit alors ce qu'elle-même avait eu dans l'esprit quand, dans l'ombre de l'allusion la plus inquiétante faite par son père, elle s'était représenté Charlotte comme *condamnée*.

Si, je l'ai dit, son attention, jour après jour, planait maintenant autour de Charlotte, en certaines circonstances cette attention se fixait, et Maggie regardait véritablement avec les yeux graves de Charlotte. Ce que par ces yeux elle distinguait infailliblement, c'était la silhouette d'un petit monsieur tranquille, portant d'habitude, comme il évoluait dans le champ de la vision, un chapeau de paille, un gilet blanc et une cravate bleue, ayant à la bouche un cigare et les mains dans les poches ; le plus souvent, il présentait un dos méditatif,

tandis qu'il mesurait en une lente promenade les perspectives du parc et semblait, avec réflexion, compter ses pas. Pendant une semaine ou deux, en des heures d'émotion intense, Maggie eut, en vérité, l'air de traquer avec prudence sa belle-mère, à travers la grande maison, de pièce en pièce, de fenêtre en fenêtre, rien que pour la voir ici, là et partout *sonder* son avenir sinistre et interroger son destin. Indubitablement, un élément nouveau était survenu ; il apportait une complication supplémentaire et une anxiété inconnue. Charlotte transportait avec elle ces soucis, enveloppés en paquet dans le blâme de son amant qu'elle avait dû accepter, et elle cherchait en vain un refuge pour y déposer en sûreté son fardeau. La gravité cachée, l'inutilité prolongée de sa recherche auraient pu paraître ridicules à un œil plus ironique ; mais la provision d'ironie de Maggie, que nous savons naturellement fort réduite, n'avait jamais été moindre qu'à présent et par moment, tandis qu'invisible elle veillait sur Charlotte, le seul effet de ce voisinage était de lui serrer le cœur et de la pousser presque à murmurer : « Tenez bon, ma pauvre amie, sans être *par trop* terrifiée, et vous finirez bien par en sortir. »

Mais à cette exhortation, songeait-elle, Charlotte aurait pu répliquer que c'était facile à dire ; d'ailleurs, on n'y pouvait attacher grand sens, tant que le petit homme méditatif en chapeau de paille continuait à se montrer avec son air indescriptible de préparer un sortilège, de le préparer là, dans ses promenades solitaires. Vers quelque direction qu'on examinât l'horizon, il apparaissait absorbé dans cette occupation ; et Maggie allait, en deux ou trois occasions extraordinaires, se rendre compte qu'il mesurait l'impression produite.

Ce fut seulement après la longue conversation qu'ils avaient eue dans le parc qu'elle comprit vraiment à quelle profondeur avait atteint la communication qui s'était établie entre eux et comment tout l'essentiel avait été épuisé. Par suite de quoi ils allaient pour le moment demeurer tous deux dans les mêmes rapports qu'un couple de buveurs d'humeur sociable qui repoussent la table sur laquelle ils avaient posé leurs coudes et vidé jusqu'à la dernière goutte leurs verres bien remplis. Les verres étaient restés sur la table, mais retournés, et il ne restait aux compagnons rien d'autre à faire que de confirmer par leur silence placide le fait que le vin était bon.

Positivement, ils s'étaient séparés comme si chacun était ainsi préparé, préparé en vue de l'avenir quel qu'il pût être ; et tout ce qui se passait entre eux, tandis que le mois déclinait, ajoutait à cette similitude une touche de vérité. Rien ne *se passait* entre eux désormais, sauf qu'ils se regardaient l'un l'autre avec une confiance infinie qui n'avait plus besoin de s'exprimer par des mots ; et, quand ils se rencontraient au cours des longs jours d'été, même si la rencontre était sans témoins, quand ils s'embrassaient matin et soir ou que les rapprochait une de ces occasions de contact dont ils avaient toujours si libéralement profité, deux oiseaux de la haute atmosphère n'auraient guère paru plus éloignés de s'inviter mutuellement à descendre sur terre et à se tourmenter. De sorte que, dans la maison même où étaient provisoirement rangés en quantité plus grande que jamais les trésors en instance de transport, Maggie se contentait souvent de le regarder, par exemple d'un bout à l'autre de la grande galerie, orgueil du lieu, comme dans une salle de musée une grave jeune femme munie d'un Baedeker aurait regardé un vague visiteur ignorant même l'existence des Baedeker.

Evidemment, il avait toujours eu sa manière de passer en revue ses possessions et de veiller sur l'état où elles se trouvaient ; mais il la frappait maintenant comme s'adonnant à cette occupation à un degré presque extravagant ; et, quand elle passait auprès de lui et qu'il tournait la tête pour lui sourire, elle entendait (ou elle se l'imaginait) s'intensifier le petit murmure dont il accompagnait toujours sa contemplation. Tout en marchant, il avait l'air de se chanter à lui-même, *SOTTO VOCE*, une chanson ; et, de façon inexprimable, il semblait aussi que parfois Charlotte, rôdant, guettant, écoutant de son côté, demeurait assez près de lui pour distinguer le chant, mais que dans le ton même quelque chose la tenait à distance, effrayée.

Une des attentions que, sitôt mariée, Charlotte avait le plus spontanément témoignée à M. Verver, était l'intérêt qu'elle prenait à ses trésors ; elle montrait une haute estime pour son goût, une passion innée pour la beauté des œuvres d'art qu'il possédait, enfin le désir de recueillir avec gratitude tout ce qu'il voudrait lui apprendre à leur sujet. Maggie l'avait vue en temps voulu utiliser à sa pleine valeur cette source natu-

relle et heureuse de sympathie. Charlotte avait occupé ce terrain dans toute son étendue ; elle manifestait (avec un excès un peu bizarre, aurait-on pu noter) que c'était là le domaine qu'ils avaient tous deux en commun, le climat le plus satisfaisant et le milieu le plus favorable à leur entente. Maggie s'était demandé si une approbation aussi marquée n'avait pas pour effet d'enfermer trop complètement M. Verver dans cette sphère. Mais il ne s'en était jamais plaint à sa fille, et Charlotte avait du moins ceci à son actif que, grâce à son admirable instinct, à son intuition jamais en défaut, aussi fine que celle de son mari, elle ne s'était probablement jamais rendue coupable devant lui d'une erreur grossière ou d'une évidente sottise.

En ces jours d'été, Maggie, non sans surprise, sentait s'imposer à elle la conviction qu'après tout agir ainsi était une façon de se montrer bonne épouse ; et la conviction s'imposait surtout lorsque, sous les plafonds à caissons des Faons, le hasard lui faisait rencontrer les sposi, comme les appelait Amerigo, pendant qu'ensemble et pourtant si séparés ils faisaient leur tournée journalière. Charlotte, avec une attention marquée, suivait son mari ; elle s'arrêtait quand il s'arrêtait, mais à la distance d'une vitrine ou d'une collection quelconque. En une image qui aurait assez bien figuré leurs rapports, M. Verver aurait tenu d'une des mains plongées dans ses poches le bout d'un long licol de soie passé autour du beau cou de sa femme. Il ne tirait pas dessus, mais le licol la liait ; il ne la traînait pas, mais elle venait ; et la Princesse, je l'ai dit, considérait comme des aveux irréfutables deux ou trois signes muets, des expressions de visage qu'il adressait parfois à sa fille malgré la présence de sa femme — présence qui, il faut l'ajouter, n'empêchait pas la fille de rougir un peu en les recevant. Ces signes pouvaient consister simplement en un sourire silencieux ; mais le sourire était comme une légère secousse imprimée au cordon de soie ; Maggie en emportait le sens caché en elle jusqu'à ce qu'elle se fût éloignée, pour ne le déchiffrer, comme si d'autres risquaient de l'entendre, que portes closes.

« Eh ! oui, vous voyez, je la conduis maintenant par le cou, je la conduis vers son destin, et elle ne sait même pas ce que sera ce destin ; pourtant elle a au cœur une peur si

grande que, si vous pouviez appliquer votre oreille sur ce cœur comme moi, son mari, j'en ai licence, vous l'entendriez battre. battre. battre. Elle croit que son destin *pourrait* être l'horrible ville là-bas outre-océan, horrible pour *elle* ; mais elle redoute de poser une question, ne le voyez-vous pas, comme elle redoute de n'en pas poser, comme elle redoute tant d'indices qu'elle voit se multiplier autour d'elle, périls ou présages. Elle saura... cependant... quand elle devra savoir. »

La seule occasion qui, à cette époque, s'offrait à Charlotte d'arborer l'expression assurée qu'elle montrait naguère et qui convenait si bien à son type ferme et charmant était la présence de visiteurs ; leur venue, tandis que la saison avançait, ne s'interrompait jamais tout à fait, ou plutôt était constante, avec ce flot de gens qui arrivaient pour le déjeuner ou pour le thé, ou qui voulaient voir la maison, maintenant remplie de chefs-d'œuvre, et célèbre ; ce flot social suggérait de nouveau à Maggie l'idée qu'il fournissait en quelque sorte la provision d'eau destinée au bassin où, comme une troupe de poissons rouges un peu haletants, ils nageaient. De façon indiscutable, les tiers les aidaient dans leur comportement les uns vis-à-vis des autres, diminuaient l'importance de beaucoup des silences dont leur vie commune, autrement, aurait été tissée. Maggie considérait même parfois comme heureux et bienfaisants les effets de la présence des intrus, cet effet surtout d'offrir à chacun d'eux l'occasion d'accomplir avec héroïsme des actes de pure forme. Ils apprenaient assez bien à vivre dans le domaine du formel ; ils y demeuraient autant d'heures que possible dans la journée. Finalement, nous pourrions comparer l'atmosphère où ils vivaient à une vaste salle au centre d'une maison hantée, une grande rotonde à la voûte brillante où la gaieté pouvait régner, mais qui ouvrait sur des couloirs circulaires d'aspect sinistre. Quand ils s'affrontaient dans cette salle, leurs visages vides d'expression niaient qu'un malaise naquit de leurs rencontres. Là, ils fermaient soigneusement derrière eux toutes les portes, sauf celle qui, par un passage couvert d'une tente bien dressé, reliait la salle au monde extérieur ; ce passage, qui invitait le public à entrer, ressemblait à celui par lequel les acteurs d'un cirque vêtus de leurs oripeaux sont lâchés sur la piste.

Le rôle social important qu'avait joué M^{me} Verver lui rendait maintenant, Maggie le discernait, grand service ; elle avait des *amis personnels* (à Londres, dans les deux maisons, les amis personnels de Charlotte avaient toujours été un sujet de plaisanterie des plus commodes) qui dans la crise actuelle tempéraient son visible isolement ; et ses meilleurs moments ce n'était pas difficile à deviner, étaient ceux où elle ne tolérerait pas que la crainte de les ennuyer entravât l'appel qu'elle adressait à leur curiosité. Leur curiosité était peut-être vague, mais la compétente hôtesse était précise, et elle les menait, sans rien leur épargner, comme si elle comptait chaque jour sur une moisson de demi-couronnes. Aux heures les plus imprévues, Maggie la rencontrait dans la galerie avec le groupe qu'elle conduisait, l'entendait dévider son petit discours, insister sur l'intérêt des pièces exposées, rabrouer même la présomption d'un audacieux et sourire à l'ahurissement général ; ces traits se retrouvaient presque inévitablement à chaque occasion ; et le style déployé par Charlotte amenait notre jeune femme, incurablement éblouie, à s'émerveiller chaque fois du mystère par lequel une créature si capable dans certains domaines de remplir avec sérieux ses devoirs pouvait dans d'autres se mettre si manifestement dans son tort. Lorsque M. Verver, errant dans la galerie, était assisté de Charlotte, elle semblait toujours fermer la marche, mais lorsqu'elle faisait le CICERONE il se tenait à l'écart ; c'était peut-être alors, quand avec douceur et modestie il allait et venait sans s'imposer au milieu du groupe, qu'un esprit averti le voyait le plus irrésistiblement tisser la trace de ses enchantements. Des femmes magnifiques l'abordaient avec une émotion indécise ; mais il ne se compromettait pas plus en répondant à leurs avances que s'il eût été la personne employée, après le reflux de la vague d'invasion, à vérifier le verrouillage des vitrines et la remise en ordre des objets dérangés.

Un matin, à l'heure qui précédait le déjeuner et peu après l'arrivée d'un contingent de voisins (voisins dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres) que M^{me} Verver avait pris en charge, Maggie s'arrêta au seuil de la galerie qu'elle était sur le point de traverser ; l'expression qu'elle lut sur le visage de son père débouchant d'une porte en face la fit hésiter à poursuivre. Charlotte, au milieu de la perspective, retenait

autour d'elle, par une sorte de sévérité qu'offrait sa grâce autoritaire, la troupe à demi intimidée (maintenant qu'ils étaient là) de ses visiteurs ; puisqu'ils s'étaient annoncés par télégramme comme désireux de s'instruire et d'admirer, la logique les contraignait à la suivre. Sa voix haute, claire, un peu durcie, atteignait son mari et sa belle-fille, tandis qu'elle démontrait ainsi sa joyeuse obéissance au devoir. Ses paroles, destinées à une large publicité, résonnèrent quelques minutes à travers la salle, chacun des auditeurs immobile pour l'écouter comme s'il se trouvait dans une église rayonnante de cierges et si Charlotte dirigeait un hymne d'actions de grâce. Fanny Assingham avait l'air ravie en dévotion, Fanny Assingham aussi empressée auprès de cette amie qu'auprès de son hôte, de la Princesse, du Prince ou du PRINCIPINO ; dans ces circonstances, elle soutenait Charlotte, évoluait sans hâte à proximité, manifestait son attention par des murmures ; Maggie, avançant après s'être d'abord arrêtée, ne manqua pas de noter son attitude solennelle et inscrutable, ses yeux levés avec un zèle qui la dispenserait d'exprimer une impression. Elle en trahit une néanmoins à l'approche de Maggie en abaissant son regard au niveau de celle-ci assez pour paraître étrangement s'aventurer à dire sur un muet appel : « Vous comprenez, n'est-ce pas ? que, si elle ne faisait pas cela, on ne sait vraiment pas ce qu'elle pourrait faire. »

Cet éclaircissement, M^{me} Assingham le lança avec générosité, tandis que sa jeune amie, incapable de résister à l'émotion, se troublait de nouveau et, pour ne pas trop le montrer (ou plutôt pour le cacher, et cacher en même temps davantage), se tournait tout à coup vers une des fenêtres et, là, gauchement, sans prétexte, attendait.

— La plus grande des trois pièces offre la particularité rare que les guirlandes qui l'entourent, et qui sont comme vous le voyez du vieux Saxe le plus fin, n'ont ni la même origine ni la même date ; si belles qu'elles soient, le goût pourtant en est moins parfait. Elles ont été ajoutées plus tard, par un procédé dont il est peu d'exemples connus, et tous moins importants que celui-ci, véritablement unique ; aussi, bien que le style de toute la pièce soit légèrement *baroque*, sa valeur comme spécimen est, je crois, inestimable.

Ainsi la voix haute parlait, non sans vaciller un peu, dépas-

sant de loin dans ses effets les têtes des voisins admiratifs ; ainsi l'oratrice, entassant les références et, comme auraient dit des juges moins intéressés, jamais en défaut, semblait justifier la confiance dont on l'honorait. Maggie cependant, devant sa fenêtre, subissait une singulière épreuve : elle s'était soudain prise à pleurer ; du moins, elle était sur le point de pleurer ; près d'elle, le rectangle lumineux s'était brouillé et obscurci. La voix haute continuait ; seules des oreilles averties pouvaient y surprendre un tremblement ; mais, en vérité, durant trente secondes, elle sonna pour notre jeune femme comme le cri d'une âme en peine. Une minute encore, et la voix se briserait ; si bien que Maggie sentit qu'elle se retournait avec un tressaillement vers son père. « Ne peut-on la faire taire ? N'en a-t-elle pas fait assez ? » Elle le pressait de deviner en elle une prière de ce genre. Et alors, à travers la moitié de la galerie (car il n'avait pas bougé de l'endroit où elle l'avait d'abord aperçu), elle subit le choc de le voir confesser, des larmes surprenantes dans les yeux, une douloureuse identité d'émotion. « Pauvre, pauvre petite (les mots lui arrivaient tout droit) ! Elle porte beau, *n'est-ce pas ?* pour l'honneur ! » Ainsi, retenus tous les deux, un instant encore ils subirent la contrainte ; puis la honte, la pitié, la compréhension profonde, la protestation étouffée, l'angoisse imaginée même, le dominèrent à tel point que, rougissant jusqu'aux yeux, ils partirent brusquement.

Cette communion rapide, quelques instants seulement à la dérobée, souleva Maggie comme sur des ailes : elle lui suggérait tant d'idées profondes, même à son propre sujet. Quelle terrible complexité, vraiment, dans les choses : après de telles scènes, elle n'était pas aveugle (nous lui avons déjà en d'autres cas vu l'esprit bien ouvert) au fait essentiel que, dans un châtiment apparent, vous ne pouvez pas, bien au fond, être sûr que quelques-uns de vos remords et de vos gestes n'auront pas l'air ridicules. Par exemple, ce matin-là, Amerigo était absent, comme dans cette période il semblait désirer qu'on remarquât souvent qu'il l'était : il avait passé la journée et la nuit à Londres. La nécessité de s'y rendre s'imposait fréquemment à lui, et plusieurs fois il s'était soumis à cette obligation même quand venaient des invités, même quand les Faons voyaient défiler de jolies femmes, quoique la théorie de

son vif intérêt pour les jolies femmes fût toujours officiellement entretenue.

Jamais Maggie n'avait eu l'idée de le croire naïf ; mais en une aube incertaine d'août, comme, ne pouvant dormir et s'agitant dans sa chambre, elle respirait à la fenêtre la fraîcheur des espaces boisés, elle sentit croître du même rythme l'indécise rougeur à l'Orient et sa perception d'un autre prodige comparable : sa vision se teinta de rose à la pensée que, tel qu'il était, son mari pouvait à l'occasion pécher par excès de candeur. Autrement il n'aurait pas en plein mois d'août donné comme raison de son départ pour Portland Place qu'il y arrangeait des livres. Il avait récemment acheté beaucoup de livres et en avait fait envoyer de Rome en quantité, des chefs-d'œuvre de typographie ancienne qui avaient intéressé M. Verver. Mais, quand l'imagination de Maggie le poursuivait jusqu'en la ville poussiéreuse, jusqu'en la maison aux volets clos et aux housses blafardes que gouvernaient seules une femme de charge et une fille de cuisine, elle ne le voyait pas, en manches de chemise, occupé à déballer des caisses défoncées.

En vérité, elle se le figurait moins aisément distrait, l'imaginait errant à travers les pièces fermées et sombres, ou étendu longuement sur de profonds canapés pour fixer l'espace devant lui à travers la fumée de perpétuelles cigarettes. Elle comprenait que, pour le moment, ce qu'il aimait le mieux au monde, c'était d'être seul avec ses pensées. Puisque, continuait-elle à croire, ses pensées s'attachaient à sa femme plus qu'il n'était jamais arrivé, Amerigo, par conséquent, était souvent comme seul avec *elle*. Elle devinait qu'il se détendait ainsi de la contrainte constante d'une vie artificielle qui s'imposait aux Faons et elle était sensible à l'aspect réellement pitoyable de l'alternative. Il faisait pénitence, semblait-il, par des moyens sordides, comme si on l'envoyait en prison ou si on le laissait sans argent ; peu s'en fallait qu'elle l'imaginât privé de nourriture. Il aurait pu partir, il n'avait qu'à voyager ; il avait droit, pensait maintenant l'étonnante Maggie, à tellement plus de liberté qu'il n'en prenait !

Son secret évidemment était qu'aux Faons il se heurtait sans cesse à ce qui le rejetait violemment vers ceux des mystères d'orgueil, vers celles des forces internes propres à l'homme

du monde, qu'il parvenait à faire subsister. Maggie, inspirée ce matin, avait, en regardant le soleil se lever, embrassé de façon extraordinaire le motif qui l'*obligeait* à saisir le moindre prétexte d'absence. La cause lui apparut très nette : il s'en allait pour échapper à un son. Ce son, elle-même l'avait constamment à l'oreille ; c'était la voix haute, forcée, tremblante, de Charlotte devant les vitrines de la galerie silencieuse, la voix qui la veille l'avait elle-même transpercée comme celle d'une créature aux abois et qui, pendant qu'elle cherchait refuge près de la fenêtre brouillée, avait forcé des larmes dans ses yeux. Sa compréhension s'éleva jusqu'à lui faire plutôt admirer qu'Amerigo n'éprouvât pas le besoin d'une distance plus grande et de murs plus épais. Cette admiration la fit méditer : de quelque façon qu'elle considérât maintenant son mari, elle lisait non moins dans ce qu'il omettait que dans ce qu'il faisait une beauté d'intention qui la touchait d'autant plus que le sens en restait obscur. Elle croyait se pencher sur un jardin la nuit : on ne peut rien distinguer parmi tout ce qui confusément pousse là, mais on sent que ce sont des fleurs closes et leur vague suavité imprègne l'air. Il était forcé de s'éloigner, mais du moins il n'était pas un lâche ; là où il avait agi, il attendrait les résultats de sa conduite.

Elle tomba sur les genoux, le bras sur l'appui de la fenêtre, et s'y cacha les yeux devant l'éclat de la vision qui lui apparaissait : son mari ne pouvait avoir d'autre idée que d'attendre, quoi qu'il dût advenir, à son côté. Longtemps ce fut de son visage caché qu'elle le sentit le plus proche. Un peu plus tard pourtant, quand la plainte de la galerie se mit à réveiller son immanquable écho, la conscience lui vint que c'était ce son-là qui provoquait chez lui cette pâle et dure grimace.

CHAPITRE V

ELLE ne s'était pas avisée de la ressemblance quand elle sortit dans la chaleur éclatante et tranquille de ce dimanche après-midi, le second dimanche seulement de tout l'été où leur groupe de six, de sept en comptant le PRINCIPINO, ne comportait ni additions ni évasions ; mais, à la vue de Charlotte assise loin de tous à peu près là où elle s'attendait à la trouver, la Princesse se mit à chercher si son amie n'éprouvait pas les mêmes sentiments qu'elle-même avait éprouvés l'autre soir sur la terrasse devant la poursuite subtile de M^{me} Verver. La situation aujourd'hui était renversée : Charlotte, parmi les taches de soleil du jour immobile, la voyait approcher, comme elle-même avait dans la nuit sans étoiles guetté Charlotte menaçante. Et un moment vint, quand elle s'arrêta un peu et que leurs yeux se croisèrent à distance, où l'intervalle qui les séparait n'empêcha pas une divination non moins muette et selon toute apparence non moins chargée d'un sens mystérieux qu'en la précédente occasion. Mais la grande différence venait de ce qu'elles avaient échangé leurs rôles : de sa fenêtre, Maggie avait vu sa belle-mère quitter la maison à une heure bien peu faite (trois heures d'un mois d'août caniculaire) pour une promenade dans le jardin ou le parc, et ce spectacle avait déterminé chez elle une impulsion aussi vive que celle qui, trois semaines auparavant, animait sa compagne.

Cette journée était la plus chaude de la saison, et la sieste à l'ombre, pour des gens libres de leurs actes, s'imposait certainement davantage. Mais peut-être notre jeune femme n'avait-elle jamais senti au même point que pour eux un tel raffinement de détente représentait la chaise vide à la table du festin. Cette impression était d'autant plus précise que le festin, littéralement, dans la magnifique salle à manger à la lumière tamisée, le semblant de déjeuner frais et cérémonieux,

venait juste de se dérouler sans M^{me} Verver. Elle n'y avait tenu que le personnage absent de victime d'une migraine ; et ce n'était pas son mari qui avait prévenu les autres convives ; mais lui-même avait été averti directement, une fois la compagnie rassemblée, par la femme de chambre de Charlotte, envoyée pour cette mission et qui la remplit en conscience.

Avec les autres, Maggie avait pris part à un repas de mets artificiellement glacés, où les flacons précieux circulaient avec lenteur et précaution, et qui s'accompagnait de silences marqués sur divers sujets, la pauvre Fanny Assingham elle-même osant à peine hasarder le nez hors du trou bien protégé où elle s'était réfugiée. Une langueur admise, qui aurait pu passer pour une inquiétude générale, dominait la scène, allégée seulement par les expériences variées du Père Mitchell, un brave saint homme au robuste appétit, ami et conseiller éprouvé des séjours à Londres et qui, surmené, assumait pour une semaine ou deux le service léger de la paroisse voisine ; car, par la générosité de Maggie, les chapelles locales florissaient, et il avait ainsi la chance de goûter à tous les agréments qu'on dispensait aux Faons.

Le Père Mitchell, lui, bavardait sans se décourager, n'ayant pour lui répondre que le sourire incertain qui flottait sur les lèvres de ses hôtes ; et la Princesse était capable dans de telles circonstances d'éprouver sa présence comme un bienfait sans être gênée par la conscience d'avoir, quand commencent ses soucis, trouvé son chemin sans l'aide du bon Père. Elle se demandait parfois s'il suspectait comment elle s'était, plus que subtilement, perversement, passée de lui, et elle hésitait entre les images variées de tout ce qu'il avait, à part lui, dû découvrir et la conviction qu'il n'avait rien découvert du tout. Néanmoins, la capacité du Père Mitchell à combler maintenant des vides avec tant de civilité était peut-être imputable à son instinct, plus fin que l'expression de son visage ; cet instinct l'aurait suffisamment averti et lui aurait fait percevoir tout autour de lui une mince couche de glace (au sens figuré) et une tension diffuse, en général étrangères aux sociétés pour lesquelles le luxe va de pair avec la vertu. Un jour, en une époque plus sereine, elle lui confesserait qu'elle ne s'était pas confessée, quoique ayant pris sur sa conscience une lourde charge. Mais pour le moment, dans sa main faible et

raidie par l'effort, elle transportait un vase rempli jusqu'au bord et elle avait fait le vœu de ne pas répandre une goutte. Elle redoutait jusqu'au souffle d'une justice meilleure, jusqu'au choc d'une lumière plus haute, jusqu'à l'aide même du Ciel ; en outre, et quoi qu'il en fût, elle respirait cette après-midi dans une atmosphère pesante jusqu'à l'oppression.

Quelque chose de grave était survenu, sous une forme et en un lieu qu'elle ne devinait pas, et Dieu sait qu'elle avait son choix d'hypothèses. Son cœur cessait de battre quand elle cherchait si à la fin la corde ne s'était pas rompue entre son père et son mari. D'effroi, elle fermait les yeux à la perspective d'un conflit de cet ordre ; devant elle passaient en cortège les aspects affreux que le conflit pourrait revêtir. « Trouvez vous-même », avait-elle, le soir où Fanny avait brisé la coupe, lancé à Amerigo comme réponse dernière à son désir de savoir qui d'autre *savait* ; et elle se flattait de l'idée que depuis, conséquente avec elle-même, elle ne l'avait pas aidé du plus petit geste de la main. Voilà tout ce qu'elle lui avait fourni ces dernières semaines, et nuit après nuit ses veilles étaient obsédées par le sentiment que chez son mari l'incertitude jouait sans trêve et sans pitié avec la dignité. Elle l'avait livré à une ignorance à laquelle était interdite l'indifférence et qui ne pouvait cependant pas se transformer en un air de nette conviction. Cette ignorance avait, à proportion de sa générosité d'âme, mordu dans l'esprit d'Amerigo, et plus d'une fois Maggie s'était dit que, pour rompre le charme qu'elle lui avait jeté et que rendait infrangible le vieil ivoire poli qui constituait la façade inattaquable de son père, Amerigo commettrait peut-être soudain une erreur ou une violence inattendue, briserait pour respirer le carreau d'une fenêtre ou même manquerait à ses habitudes invétérées de tact. Par là, fatalement, il se mettrait dans son tort, flétrissant par une seule maladresse la perfection de sa conduite apparente.

Ces ombres se formaient et se dissolvaient en Maggie tandis que bavardait le Père Mitchell — d'autres ombres aussi, celles qui pesaient sur Charlotte elle-même et qui faisaient d'elle la proie d'inquiétudes analogues, de la crainte en particulier d'un changement, un changement qu'elle n'avait pas le courage d'affronter, dans les relations des deux hommes. Ou,

semblait-il à Maggie, d'autres possibilités s'ouvraient encore ; il n'y en avait que trop, et toutes affreuses, quand les nerfs sont à bout pour vous avoir soutenu si longtemps et quand ils vous ont abandonné dans une obscurité hantée de vagues dangers, qui rappelle l'épreuve subie par un guetteur en faction la nuit dans une contrée où rôdent les fauves et où il ne peut plus allumer de feu. Avec des nerfs si épuisés, elle pouvait suspecter n'importe qui de n'importe quoi, attendre n'importe quoi même du pauvre Bob Assingham, condamné à observer éternellement des règles strictes et qui appréciait solennellement les vins de M. Verver, n'importe quoi en vérité du bon prêtre, appuyé pour finir au dossier de sa chaise, ses grasses mains jointes devant lui et tournant ses pouces sur son ventre. Le bon prêtre louchait vers les carafes, vers les différents plats de dessert ; il leur lançait un regard oblique, comme s'ils eussent été pour lui aujourd'hui des interlocuteurs préférables à toutes les personnes présentes.

Mais là aussi l'imagination de la Princesse intervenait : avant d'avoir eu le loisir de s'en aviser, elle se représentait un entretien possible entre le Père Mitchell et Charlotte, comme si par exemple il avait abordé M^{me} Verver le matin même, à propos peut-être d'un certain détachement de toute pratique religieuse qu'il aurait remarqué chez elle. Sur cette observation, il aurait fondé son innocente conjecture, reconnu dans ce détachement le signe d'un trouble moral caché et naturellement tiré la leçon que le moyen de sortir de telles difficultés n'est pas de négliger le suprême remède. Probablement avait-il prescrit la contrition ; en tout cas, il avait accentué chez Charlotte la palpitation dissimulée sous son apparente sérénité : à cette fausse sérénité, et sur sa propre instance maîtresse d'erreur, elle avait été condamnée par la réponse de notre jeune amie. Cette confiance trompeuse avait semé sa route de pièges tels qu'en comparaison être accusée de trahison et se reconnaître coupable, c'était suivre un chemin semé de roses. Chose singulière, se reconnaître coupable l'aurait laissée sans rien à faire ; si elle l'avait voulu, elle aurait pu demeurer insolemment passive, tandis qu'en s'abstenant de l'attaquer on lui laissait toute la charge, une charge d'autant plus lourde que l'abstention témoignait tant de confiance. Jour après jour, il lui fallait affirmer la rectitude de sa cause, la jus-

tice et la félicité de son acquittement ; ne pouvait-on donc croire qu'au fond un intérêt explicite manifesté par le Père Mitchell aurait pratiquement tourné en dérision son apparent succès ?

En tout cas, la question fut résolue de façon provisoire quand la société du déjeuner commença à se disperser ; Maggie interprétait crûment comme une façon de fuir la dérision le prétexte à son absence allégué par M^{me} Verver. Avant de le quitter, ses yeux croisèrent ceux du bon prêtre, et en vérité les prêtres sont gens si étonnants qu'elle l'imagina une minute sur le point de lui dire avec une insondable douceur : « Allez trouver M^{me} Verver, mon enfant, *allez-y* ; vous verrez que vous pourrez lui être utile. » Toutefois il ne le dit pas ; rien d'autre n'apparut que le jeu prolongé des pouces croisés sur l'estomac satisfait, et la chaleur, la candeur comique d'une allusion à la personne qui aux Faons confectionnait la mayonnaise de saumon. Rien ne se montra que le dos des autres en train de se retirer, en particulier les épaules un peu fléchies du maître de maison qui, par la force de l'habitude, semblait occupé à tisser son charme avec non moins de patience que si sa femme avait été là. Le mari de Maggie était présent pour sentir tout ce qu'il y avait à sentir, et c'est sans doute pourquoi le personnage imita si vite cette hâte à *décamper* : il avait à faire, des livres à classer, même aux Faons ; l'idée d'une sieste d'ailleurs, vu les conditions ambiantes, n'avait même pas besoin d'être expressément invoquée.

Maggie en fait fut laissée une minute seule avec M^{me} Assingham qui, après avoir prudemment attendu, semblait avoir à cœur de faire une démonstration. La période où elles *commentaient* ensemble les événements était dès longtemps révolue ; quand elles communiquaient maintenant, elles traitaient de faits fondamentaux ; mais Fanny tenait à manifester qu'à son attention rien n'échappait. Elle était comme la bonne dame qui, s'attardant au cirque alors que la foule du public s'écoule brutalement, rencontre la petite trapéziste surmenée (sans doute soutien acrobatique de parents pauvres et exigeants) et qui lui octroie, comme à une artiste obscure et pourtant méritante, les assurances de son charitable intérêt. Ce qui restait toujours le plus clair dans l'esprit de notre

jeune femme, c'est qu'on la laissait sur la brèche pour les cas de danger ; elle existait essentiellement pour porter en dernier ressort le fardeau des omissions ou des évasions de ceux qui l'entouraient, et c'était au premier chef à ce rôle qu'on l'abandonnait ce jour-là avec l'unique allègement, semblait-il, de la sympathie offerte par M^{me} Assingham. M^{me} Assingham suggérait qu'elle aussi restait sur les remparts, mais bien vite sa bravoure s'avéra formée surtout de curiosité. Elle avait regardé autour d'elle et vu ses compagnons s'éloigner hors de portée de l'oreille.

— Vraiment, ne désirez-vous pas que nous partions ?

Maggie trouva un pâle sourire.

— En avez-vous vraiment envie ?

La question fit rougir son amie.

— Ma foi... non. Mais nous *partirions*, vous le savez, sur un signe de vous. Nous ferions nos paquets et nous nous en irions, en sacrifice.

— Ah ! ne faites pas de sacrifice, dit Maggie ; aidez-moi jusqu'au bout.

— Eh ! oui, c'est tout ce que je désire. Je serais trop lâche... d'ailleurs vous êtes trop splendide. Mais aussi, vous savez, vous en êtes à peu près sortie. Vous avez gagné.

Maggie se contentait d'accepter son dire.

— Que vous semble-t-il donc que j'aie gagné ?

— Ce que vous vouliez. Ils partent.

Maggie continuait à le regarder.

— Est-ce bien ce que je voulais ?

— Oh ! vous n'aviez pas à le dire. C'était *son* affaire.

— L'affaire de mon père ? demanda Maggie après une seconde d'hésitation.

— L'affaire de votre père. Il a décidé. Et maintenant elle le sait. Elle voit cet avenir devant elle, et elle ne peut ni parler ni refuser, ni remuer le petit doigt. Voilà pourquoi *elle* souffre dit Fanny Assingham.

Un tableau s'évoqua en quelque sorte devant Maggie pendant qu'elle restait là, le tableau que les paroles des autres, quelles qu'elles fussent, lui évoquaient toujours mieux qu'aucune de ses propres paroles, même quand sa vision était déjà excitée. Elle voyait alentour par les interstices des volets la dure clarté du dehors ; elle y vit Charlotte aux aboi-

privée même de la suprême grâce d'une vérité protectrice. Elle la vit s'éloigner vers un lieu indistinct, sans recours, pâle et silencieuse, subissant son destin.

— Vous a-t-elle parlé ? demanda-t-elle alors.

Sa compagne sourit d'un sourire de supériorité.

— *Je n'ai pas besoin qu'on me parle. Je suis capable, Dieu merci, d'apercevoir chaque jour quelque chose.*

Et comme Maggie semblait chercher un exemple de ce qu'elle apercevait :

— J'aperçois les longues lieues de l'Océan et l'immense, le terrible pays, Etat par Etat ; jamais il ne m'a paru si grand et si terrible. Et puis je *les* vois, eux, avancer jour après jour et pas à pas vers l'extrémité la plus lointaine, et ne jamais revenir. Mais tout simplement *jamais*. J'aperçois le lieu d'un si extraordinaire intérêt (où, n'est-ce pas ? je ne suis jamais allée, mais que vous connaissez) et le degré exact où l'on compte qu'elle s'y intéressera.

— *C'est certain*, répondit aussitôt Maggie.

— Qu'on y compte ?

— Qu'elle s'y intéressera.

Cette idée leur fit durant un court intervalle échanger un regard ; ensuite Fanny dit :

— Elle sera, sûrement, ce qu'elle *devra* être ; et cela, n'est-il pas vrai ? indéfiniment.

Elle avait l'air en parlant d'abonder dans le sens de son amie ; mais son ton n'avait d'autre effet que de fixer sur elle les yeux de Maggie. C'étaient là des mots et des images lourds de signification, d'autant plus que maintenant cette signification prenait une réalité plus large. Pendant qu'elles y rêvaient, néanmoins, M^{me} Assingham poursuivit bientôt :

— Quand je parle de savoir, par ce mot je n'entends pas ce que vous avez le droit d'entendre. Vous savez parce que vous voyez ; et je ne *le* vois pas, lui. Je ne le déchiffre pas, confessait-elle un peu crûment.

Maggie réfléchit.

— Vous ne déchiffrez pas Amerigo ?

Mais Fanny secoua la tête ; comme épreuve d'intelligence, le déchiffrement d'Amerigo semblait malgré tout depuis longtemps dépassé. Alors Maggie mesura la portée de l'allusion faite par Fanny, et la phrase qui suivit en accrut encore la valeur.

Aucun autre nom ne devait être prononcé ; M^{me} Assingham l'avait aussitôt lu dans les yeux de Maggie avec une discrétion qui ne fut pas sans défaillance.

— Vous savez ce qu'il éprouve.

Maggie répondit par un lent hochement de tête pareil à celui de Fanny.

— Je ne sais rien.

— Vous savez ce que *vous* éprouvez.

Mais de nouveau Maggie nia :

— Je ne sais rien. Si je savais...

— Eh bien ! si vous saviez ? demanda Fanny, comme, balbutiante, Maggie se taisait.

Mais c'en était assez pour elle.

— Je mourrais, dit-elle en se détournant.

A travers la maison silencieuse, elle gagna sa chambre, y erra un moment, s'empara sans raison d'un autre éventail, puis se dirigea vers l'appartement protégé du soleil où à cette heure le PRINCIPINO goûtait les douceurs de la sieste. Elle traversa la première pièce, la salle de jeu, vide, et s'arrêta près de la porte ouverte. La chambre du fond, vaste, sombre et fraîche, était aussi paisible. Le berceau du petit garçon, cadeau de son grand-père dès sa toute première enfance, un berceau royal, large, ancien, historique, notoirement consacré par le sommeil bien gardé de princes héritiers, était placé au centre de la chambre et la dominait ; dans le calme profond, on pouvait presque entendre le souffle léger de l'enfant. Le premier protecteur de ses rêves était installé près de lui. Maggie voyait son père assis, aussi tranquille que le bébé ; la tête s'appuyait en arrière sur le fauteuil, les yeux semblaient fermés, le pied cambré, qui si facilement trahissait la nervosité, reposait sur l'autre genou, le cœur insondable se cachait sous la fraîcheur constamment impeccable du gilet blanc toujours prêt à recevoir dans ses entournures les fermes pouces qui s'y accrochaient. M^{me} Noble avait majestueusement disparu, et tout le lieu révélait sa temporaire abdication ; mais il n'y avait là rien que de normal, et Maggie s'attarda seulement pour regarder. Elle regardait par-dessus son éventail, dont elle pressait le bord contre son visage, assez pour démêler si son père dormait en effet ou si, averti de sa présence, il gardait consciemment l'immobilité. La fixait-il,

en vérité, à travers ses paupières mi-closes et devait-elle interpréter son mutisme comme un signe qu'il lui remettait le soin de la décision ? En tout cas, une minute, elle l'observa dans ce repos ; puis, comme renouvelant une fois de plus sa totale soumission, elle retourna sans bruit vers son propre appartement.

Elle éprouvait une impulsion étrange et vive, mais qui n'était pas de sa part le désir de rejeter le fardeau. Dormir lui était aussi impossible qu'en ce matin récent où de sa fenêtre elle avait regardé l'aurore. Sa chambre, orientée à l'est, avait maintenant un côté dans l'ombre, avec les volets rouverts à deux battants ; Maggie trouvait toujours le même charme à la position perchée de la pièce, comme si la vue qu'on embrassait des fenêtres par-dessus les hautes terrasses était celle du beffroi d'un château juché sur le roc. De la fenêtre, elle dominait les jardins et les bois, assoupis à cette heure dans l'océan de lumière. Les immensités ombreuses rayonnaient la chaleur, les parterres de fleurs estompaient leurs teintes vives ; les paons sur les balustrades laissaient sans force pendre leur queue, les oiseaux plus petits restaient tapis dans les feuillages. Rien donc n'aurait paru remuer dans le vide éclatant si Maggie, au moment de se détourner, n'avait saisi un point mouvant, une ombrelle vert d'eau en train de descendre un escalier. Parvenue au bas de la terrasse, à une certaine distance, l'ombrelle disparut ; tenue en arrière, elle dissimulait naturellement la tête et le dos de la personne qui la portait. Mais Maggie avait vite reconnu la jupe blanche et la démarche de cette personne aventureuse et compris que Charlotte, entre toutes, avait choisi cette après-midi éblouissante pour explorer les jardins ; sans doute voulait-elle gagner un coin isolé au fond du parc, plus loin même peut-être, où elle comptait trouver un refuge inviolable.

La Princesse la suivit des yeux quelques minutes, l'observa assez pour la sentir, son allure et la direction prise le révélaient, poussée en quelque sorte à fuir, et elle comprit ce qui à toutes deux rendait l'immobilité insupportable. Quelque écho d'une fable antique lui revint à la mémoire, une vision d'Io aiguillonnée par le taon ou d'Ariane arpentant sans fin le rivage solitaire. Ces images éclairèrent le sens de son intention et de son désir ; elle aussi maintenant aurait pu être une héroïne

pourchassée et harassée ; mais pour le rôle qu'elle aurait joué elle n'apercevait pas de précédent qui l'eût inspirée. Elle discernait seulement que tout le temps (tout le temps où elle s'était tenue avec les autres sans Charlotte), elle avait voulu rejoindre celle qui, membre pourtant de leur groupe, s'en isolait, et faire pour elle un geste de réconfort. Il ne lui manquait qu'un prétexte, et, au bout d'un instant, elle le trouva.

D'un coup d'œil, elle avait, avant que s'éclipsât M^{me} Verver, saisi que celle-ci portait un livre, distingué dans les plis de la robe blanche la couverture sombre d'un volume destiné si l'on rencontrait Charlotte à expliquer son dessein de solitude ; le frère de ce volume reposait justement sur la table de Maggie. L'ouvrage était un roman ancien ; quelques jours auparavant, la Princesse avait mentionné qu'elle l'avait apporté de Portland Place dans la charmante édition originale en trois tomes. Charlotte avait accueilli avec une marque d'intérêt toute spéciale l'occasion de le lire ; aussi notre jeune femme avait-elle le lendemain chargé sa femme de chambre de le porter à l'appartement de M^{me} Verver. Elle allait remarquer plus tard que, soit sottise, soit inattention, la messagère n'avait emporté qu'un seul volume et qui n'était pas le premier. Le premier restait donc aux mains de Maggie quand Charlotte, sortie à cette heure pour aller de façon si extravagante cultiver la littérature sous une charmile, n'était malheureusement armée que du second ; Maggie prépara aussitôt une expédition de secours : le tome voulu, plus une ombrelle, était tout ce qu'il lui fallait, outre, disons-le, la générosité de son intention.

Elle retraversa la maison sans rencontrer personne et elle émergea sur la terrasse qu'elle longea en rasant l'ombre, avec la conscience, nous l'avons déjà noté, qu'entre elle et son amie les rôles se renversaient. Mais, quoique, une fois descendue dans les jardins, elle fût allée fort loin en explorant les alentours, M^{me} Verver avait poussé plus loin encore, ce qui rendait d'autant plus bizarre qu'elle eût échangé la protection de sa chambre pour ces espaces éblouissants de soleil. Par bonheur, on finissait toutefois en continuant par gagner de magnifiques ombrages qui devaient être l'asile cherché par la pauvre errante : plusieurs larges allées surtout, très longues, avec d'épais arceaux de roses grimpantes et de chèn-

vrefeuille ; les perspectives de verdure convergeaient vers une sorte de temple bien abrité, une antique rotonde, couverte et ornée de colonnes, de statues, de niches, qui gardait intact son style d'origine, comme tout le gardait aux Faons, et qui montrait la conscience de n'avoir à redouter ni violence pour le présent ni menace pour l'avenir. Dans sa folie ou son désespoir (quel nom y faut-il donner ?), Charlotte s'était arrêtée là ; ce coin paraissait une retraite, et, quand Maggie s'immobilisa à l'orée d'une des avenues, Charlotte, du siège sur lequel elle semblait s'être laissé tomber au hasard, regardait fixement devant elle.

Plus que jamais, la scène de la terrasse se répétait ; la distance était trop grande pour que la Princesse fût sûre d'avoir été vue aussitôt ; mais son intention la fit attendre, comme Charlotte avait attendu l'autre fois ; tenons compte cependant, grand compte, de la différence des intentions. Maggie était pleine du sentiment de l'analogie, si pleine qu'elle en ressentait de l'impatience ; aussi avança-t-elle un peu pour se placer dans le rayon visuel de Charlotte, dirigé ailleurs, mais qui dans son mouvement l'atteignit soudain. Charlotte évidemment n'avait pas imaginé qu'on la suivrait ; d'instinct, après un vague coup d'œil, elle se raidit pour protester. Maggie s'en aperçut, mais vit tout de suite Charlotte, à la seconde impression qu'elle eut d'une approche, modifier son attitude. La Princesse marcha vers elle, gravement et en silence, puis attendit loyalement pour lui laisser du temps si elle en désirait. Ce que Charlotte voudrait, ce qu'elle pourrait faire, Maggie était disposée à s'y prêter, souhaitant par-dessus tout lui faciliter les choses autant que possible. Charlotte, l'autre soir, n'avait pas eu ce dessein, mais c'était sans importance ; l'essentiel était de lui donner, de provoquer en elle avec générosité, le sentiment d'être maîtresse du choix.

Tout d'abord, visiblement, elle avait été effrayée ; on ne l'avait pas poursuivie, cette idée la frappa aussitôt, sans que la poursuivante eût un but précis ; Charlotte, en outre, pouvait-elle ne pas penser à la façon dont elle-même, lors d'une autre poursuite, avait imposé à sa belle-fille son intention et sa volonté ? Sa cruelle pression avait alors pénétré Maggie ; M^{me} Verver en avait senti, en avait vu, en avait entendu l'effet, et elle avait naturellement gardé le souvenir étonnant du

succès obtenu par son instance. Mais son regard inquiet révélait la crainte que le trésor si malhonnêtement acquis, confié à la passivité de sa compagne, qui alors et depuis s'était prêtée à l'accueillir comme une terre profonde, ait pu resurgir et qu'elle-même à son tour en reçoive la charge. Oui, positivement, durant une de ces minutes, la Princesse eut la vision de l'alarme précise de Charlotte : « C'est son mensonge qui tourmente Maggie jusqu'à la mort ; elle ne peut dompter plus longtemps la révolte qu'il lui inspire et elle vient le rétracter, le désavouer, et à la place me lancer la vérité en pleine figure. »

Voilà ce qu'en une seconde d'intense concentration Maggie crut l'entendre dire, haletante dans son impuissance ; mais elle n'en comprit que mieux combien Charlotte était honteuse et pitoyable ; elle-même tardait à s'avancer afin de manifester ses intentions conciliantes ; elle mettait bien en vue le livre qu'elle portait, prenait une expression aussi peu provocante, aussi lâchement douce que possible. Elle songeait vraiment à ces gens dont parlent les histoires qu'elle avait lues sur l'Ouest sauvage, ces gens qui lèvent les mains en l'air dans certaines occasions pour bien montrer qu'ils n'ont pas de revolver. A la fin, elle aurait souri, malgré le trouble qu'elle éprouvait, pour manifester à quelque point elle était peu redoutable. Elle tendait son livre, cette arme si inoffensive, et, tout en gardant par considération ses distances, expliqua en balbutiant le moins possible :

— Je vous ai vu sortir ; je vous ai vue de ma fenêtre et n'ai pu supporter que vous vous trouviez ici sans le début de votre lecture. *Voilà* le premier volume, vous n'avez pas le bon, et je vous l'ai apporté.

Elle resta immobile après avoir dit ces mots ; elle avait l'air de parlementer avec un adversaire possible, et son petit sourire intense et exalté sollicitait une autorisation expresse. « Puis-je approcher ? » semblait-elle demander. Une minute après, elle vit la réplique de Charlotte subir une singulière évolution, un développement à étapes bien marquées, qu'elle put lire et discerner. La peur après cet intervalle avait disparu du visage de Charlotte ; mais on y voyait encore qu'elle hésitait à comprendre comment, de façon si étrange et si délibérée, on l'avait rattrapée. Si on l'avait ainsi rattrapée,

c'était avec une idée, idée qui l'avait frappée comme devant fatalement être dangereuse. Qu'il n'y eût pas de danger, absolument pas, la garantie en rayonnait de Maggie avec une force irréfutable. Et cette perception, l'immense soulagement qu'elle constituait, avait en trois minutes transformé la situation de façon radicale.

La vraie raison pour laquelle Maggie rejoignait Charlotte, c'est qu'elle la savait condamnée à une séparation qui lui plongeait un poignard dans le cœur ; et à la voir chercher irrésistiblement, aveuglément, matériellement, une paix qu'elle ne pouvait saisir, commençait à prendre corps le tableau tracé par M^{me} Assingham, ce tableau qui la montrait jetée pour un avenir sinistre au delà du vaste océan et du vaste continent. Elle avait fui ainsi, brûlant presque derrière elle les vaisseaux des apparences, pour contempler sans témoins les perspectives horribles qui l'attendaient. Et après que l'approche de Maggie se fut montrée innocente, Charlotte présentait encore indiscutablement tous les signes de sa détresse. L'on ne pouvait même prétendre qu'à cette heure elle les enveloppait de ses grâces coutumières ; sans masque et presque sans pudeur, ils apparurent tragiques à la Princesse, malgré la dissimulation qui, avec le retour à une confiance relative, ne tarda pas à se manifester.

A quel point, essentiellement, ils étaient tragiques, la transformation même le montrait avec vivacité, ce raidissement immédiat du ressort de la fierté en vue d'une défense possible, sinon d'une possible agression. Bientôt l'orgueil devint le manteau que Charlotte revêtit pour se protéger et pour nier ; elle le drapa autour d'elle comme preuve qu'elle n'avait rien perdu de sa liberté. Dans sa situation, être condamnée, c'était avoir mille fois encouru une condamnation, si bien que confesser sa misère équivalait à confesser sa fausseté. Elle ne la confessa pas, non, mille fois non ; simplement elle chercha autour d'elle, ouvertement et farouchement, un voile pour déguiser qu'elle avait rompu ses chaînes. A l'imaginer, ses yeux s'élargirent, sa poitrine se souleva, et l'effet sur Maggie fut un désir de l'aider à trouver. Enfin elle se leva, semblant signifier ainsi : « Restez là si vous voulez. » Et, quand elle eut fait quelques pas au hasard, le regard perdu au loin vers tout ce qui n'était pas sa visiteuse, quand elle eut parlé de

la température en la déclarant à son goût, quand elle eut exprimé ses remerciements pour le livre, qui, trop incohérent, avec ce second volume, lui avait paru moins intéressant qu'elle ne l'escomptait, quand elle eut laissé Maggie approcher assez pour poser sur un banc le tribut en question qui y demeurait et pour prendre avec obligeance le frère superflu, après tous ces gestes, elle s'assit ailleurs, ayant plus ou moins visiblement pris possession de son rôle.

Dans toute son aventure, notre jeune femme ne devait pas traverser des instants plus étranges ; car non seulement elle voyait sa compagne prête à la considérer comme la pauvre petite personne qu'elle trouvait si facile d'incarner ; mais, dans une sorte d'extase qui répondait à cette disposition, elle se demandait s'il n'y avait pas quelque suprême humiliation dont elle pourrait encore s'aviser. Vague, mais de plus en plus lumineuse, la vision s'éclairait à ses yeux. Charlotte eut à la fin l'impression nette que Maggie s'était offerte de nouveau pour, comme ils disaient, *ramper* ; et cet état d'esprit, vraiment, élargissait la scène. La scène, à ce moment, avait acquis l'absolu et brillant mérite d'être également large pour toutes deux.

— Je suis heureuse de vous voir seule, j'ai une idée dont je désirais vous parler. Je suis lasse, dit M^{me} Verver, je suis lasse..

— *Lasse ?...*

Il restait en suspens, l'épisode suivant ; mais Maggie avait déjà deviné ce qu'il serait, et son intuition lui faisait monter le sang aux joues.

— Lasse de cette vie, de la vie que nous menons. Elle vous plaît, je le sais, mais mon rêve était différent. — Elle tenait la tête haute maintenant ; dans ses yeux plus calmes naissait une lueur de triomphe ; elle trouvait, elle suivait son chemin. Maggie, sous une influence analogue, le devinait : Charlotte était en train de sauver quelque chose, un élément dont elle seule était juge. Pendant un long moment, même avec le sacrifice que la Princesse était venue faire, il lui semblait du rivage sûr voir Charlotte plonger en des profondeurs inconnues et peut-être dangereuses. — Ce que je conçois est différent, continuait Charlotte ; un projet me tente beaucoup, me tente depuis longtemps. Je me suis rendu compte que nous sommes dans l'erreur. Notre vraie vie n'est pas ici.

Maggie retint son souffle. « *Notre... ?* »

— Celle de mon mari et la mienne ; je ne parle pas pour vous.

— Oh ! dit Maggie en ne formant qu'un vœu, celui de n'être pas, de n'avoir pas l'air stupide.

— Je parle pour nous, je parle, prononça Charlotte, pour lui.

— Je vois, pour mon père.

— Pour votre père. Pour qui d'autre ? — Elles se défiaient maintenant du regard, mais Maggie trouva un refuge dans l'expression d'intense intérêt qu'elle imprima à son visage. En tout cas, elle n'était pas assez stupide pour imaginer que la question comportait une réponse, et l'immobilité voulue de Charlotte justifia bientôt sa réserve. — Je risque que vous me trouviez égoïste, car vous comprenez, bien sûr, ce que cela entraîne. Je le reconnais ; *je suis égoïste*. Je fais passer mon mari d'abord.

— Ma foi, dit Maggie tout sourire, comme c'est aussi d'abord que je fais passer le mien...

— Vous voulez dire que vous ne vous opposerez pas à mon désir ? Tant mieux alors, car (Charlotte prenait un essor de plus en plus hardi) mon plan est tout à fait défini.

Maggie attendit ; la lueur d'espoir grandissait, une chance allait s'offrir. Le seul risque était de la gâcher ; elle se sentait côtoyer un abîme.

— Quel *est* votre plan, si je puis le demander ?

La réponse tarda dix secondes, mais l'accent en fut net :

— L'emmener là-bas chez lui, le faire reprendre la position qui lui revient. Et ceci sans tarder.

— Voulez-vous dire cette saison ?

— Je veux dire immédiatement. Et, autant vous en prévenir tout de suite, pour tout le temps que je choisirai. Je veux, dit Charlotte, je veux l'avoir enfin un peu à moi seule. Je veux, si singulier que cela puisse vous paraître — et elle donna aux mots tout leur poids, — *garder* l'homme que j'ai épousé. Et pour le garder je vois qu'il me faut agir.

Maggie, dans son effort pour continuer à suivre le bon chemin, se sentit rougir jusqu'aux yeux.

— Immédiatement ? répéta-t-elle d'un air songeur.

— Aussitôt que le départ sera possible. Après tout, le trans-

port de ce que nous avons ici n'est qu'un détail. On peut toujours le faire ; avec de l'argent dans les proportions où il en dépense, tout est possible. Ce que je demande, déclara Charlotte, est la rupture formelle avec cette existence, et je la désire immédiate. — Sur quoi elle leva la tête comme elle élevait la voix. — Oh ! je connais la difficulté.

A un niveau beaucoup plus profond que celui de l'attention, dans des profondeurs sacrées, Maggie avait trouvé l'inspiration qui, au bout d'un instant, atteignit le niveau de la parole.

— Vous pensez que *je suis* votre difficulté ?

— Vous et lui ensemble, puisque c'est toujours avec vous que j'ai dû le voir. Mais cette difficulté, je la regarde en face, si vous voulez le savoir ; je l'ai déjà regardée en face, et je me propose de la surmonter. Le combat, tâche peu agréable, ne m'a pas, comme vous pouvez le croire, paru charmant ; j'y ai eu parfois, je ne vous cache rien, beaucoup de mal et un étrange déplaisir. Mais je compte réussir.

Sur ce M^m Verver se mit debout et, pour souligner la portée de ses paroles, s'éloigna de quelques pas, tandis que Maggie, d'abord immobile, restait assise à la regarder.

— Vous voulez *m'enlever* mon père ?

La plainte, aiguë, spontanée, réussie, fit retourner Charlotte, et ce geste attesta pour la Princesse le succès de sa fourberie. Une angoisse palpitait en elle comme le soir où dans le salon elle avait nié qu'elle éprouvait une souffrance. Elle était prête à mentir encore si sa compagne lui en fournissait l'occasion ; alors elle saurait qu'elle avait achevé sa tâche. Le regard de Charlotte insistait, semblait comparer l'expression de son visage avec la note rancunière de son exclamation. Et Maggie, le sentant, lui montra une apparence où se lisaient des signes de défaite.

— Je veux le posséder réellement, dit M^m Verver ; il se trouve que je considère qu'il en vaut la peine.

Maggie se dressa comme pour soutenir l'affirmation.

— Oh ! s'il en vaut la peine ! jeta-t-elle sur un ton singulier.

Ce ton, elle le vit aussitôt, eut encore un effet. Charlotte s'enflamma, elle avait vraiment l'air d'être sincère dans sa réplique passionnée.

— Vous pensiez que *vous seule* saviez ce qu'il vaut ?

— Eh ! oui, ma chère, je crois que je le savais, comme je crois que je le sais encore.

Elle avait renvoyé le trait, Maggie, et de nouveau avait touché la cible. Charlotte se contenta un instant de la regarder, puis s'exclama (Maggie s'attendait à ces paroles, elle en avait pressé le ressort) :

— Comme vous devez détester notre mariage !

— Vous me le *demandez* ? questionna Maggie une minute plus tard.

Charlotte avait jeté un coup d'œil autour d'elle, saisi son ombrelle déposée sur un banc ; elle s'était emparée machinalement d'un des volumes du roman abandonné, puis, plus consciemment, l'avait rejeté ; elle allait, c'était visible, dire son dernier mot. D'un déclic, elle ouvrit son ombrelle, d'un geste fier, la fit tourner jusqu'à sur son épaule.

— Vous le demander ? Est-ce nécessaire ? Comme je vois que vous avez travaillé contre moi.

— Oh ! oh ! oh ! s'exclama la Princesse.

Sa compagne, la quittant, était arrivée à l'un des arceaux de feuillage, mais elle se retourna dans un éclair.

— Vous n'avez pas travaillé contre moi ?

Maggie reçut cette flèche sans y riposter d'abord ; les yeux fermés, elle la tint contre elle comme un oiseau capturé qui battrait des ailes et que ses deux mains serreraient contre sa poitrine. Puis elle ouvrit les yeux pour dire :

— Qu'importe, si j'ai échoué ?

— Alors vous reconnaissez que vous avez échoué ? interrogea Charlotte du seuil du berceau.

Maggie attendit ; elle considéra, comme sa compagne l'avait fait peu auparavant, les volumes posés sur le banc, elle les mit l'un sur l'autre et les reposa, puis elle prit son parti.

— J'ai échoué, prononça-t-elle avant que Charlotte, qui lui en avait laissé le temps, se fût mise en marche.

Elle la regarda, orgueilleuse et droite, descendre de son pas souple la longue perspective ; puis elle se laissa tomber sur un siège. Oui, elle avait achevé sa tâche.

LIVRE VI

CHAPITRE PREMIER

— JE ferai tout ce que vous voudrez, dit-elle à son mari un des derniers jours du mois, s'il vous paraît trop absurde, trop désagréable ou trop impossible que nous restions ici de cette façon en ce moment. Nous prendrons congé d'eux tout de suite, sans attendre davantage, ou nous reviendrons à temps, trois jours avant leur départ. Je partirai avec vous à l'étranger si seulement vous en exprimez le désir : en Suisse, au Tyrol, aux Alpes italiennes, dans celui de ces vieux pays de montagne que vous préféreriez revoir, ces beaux pays qui vous remettaient après vos séjours de Rome et dont vous m'avez si souvent parlé.

L'endroit où ils étaient, dans les conditions qui provoquaient cette offre, et où il pouvait paraître ridicule qu'à la veille du terne septembre londonien ils acceptent de rester, c'était la ville où le désert de Portland Place paraissait plus vide que jamais et où un cocher somnolent, occupé à scruter l'horizon en quête d'un client, pouvait oublier les risques de l'immobilité. Mais la singulière, la constante opinion d'Amerigo, était que rien n'améliorerait leur situation ; et il ne prenait même pas la peine d'ajouter que, si l'épreuve devait frapper Maggie comme excédant leur patience, tout changement qu'ils décideraient serait décidé exclusivement pour la soulager. Cette attitude sans doute se justifiait partiellement parce qu'il maintenait de façon curieuse, jusqu'au bout, son refus de reconnaître par la moindre parole de faiblesse qu'aucun élément de leur existence *constituât* ou eût jamais constitué une épreuve. Jamais le piège d'une circonstance, un manque de *forme*, un accès d'irritation ne l'avait entraîné à cette inconséquence.

Sa femme en vérité aurait pu suggérer qu'il était plutôt trop

rigidement conséquent (conséquent avec l'admirable apparence qu'il avait adoptée dès l'abord et soutenue jusqu'alors) à ses dépens à *elle*. Mais il se trouvait que la petite personne n'était pas femme à faire cette remarque, et le singulier contrat qu'ils appliquaient tacitement était peut-être fondé sur une intelligente comparaison, une collaboration définie, des formes de patience qui leur étaient propres à chacun. Elle l'aidait à en sortir ; il s'était engagé à en sortir bien, si seulement elle l'aidait ; cette entente, renouvelée sans mot dire de semaine en semaine, avait vraiment reçu au cours des mois la consécration du temps ; mais il n'est pas nécessaire d'insister sur le point qu'elle l'aidait à ses conditions à *lui*, pas du tout aux siennes propres et qu'elle devait en un mot le laisser suivre sans explications ni précisions aucunes, la seule route qu'il jugeait praticable. Si cette route, par un de ces bonheurs personnels dont il était si loin d'avoir même maintenant perdu la chance, avait l'élégance de le faire paraître plus ennuyé qu'ennuyé, capable de faire des concessions de sa propre initiative, mais non d'admettre qu'il en devait aux autres, un aspect si trompeur de la situation ne représentait-il pas simplement le fait qu'elle était liée ? Si elle avait questionné, défié, interféré, si elle s'en était réservé le droit, c'est qu'elle n'aurait pas été liée ; tandis qu'il y avait encore et qu'il y aurait évidemment encore des périodes longues et angoissantes où leur salut dépendrait à tous les yeux de sa possible, de son impossible, défection. Elle devait tenir jusqu'au bout, ne pas quitter son poste trois petites minutes ; cette attitude seule la montrerait comme étant avec lui et non contre lui.

Ils étaient extraordinairement peu nombreux, les signes que Maggie l'avait convié à faire pour marquer qu'il se tenait qu'il s'était vraiment et tout le temps tenu *aux côtés* de sa femme. Elle ne pouvait s'interdire cette réflexion, tandis que maintenant, dans leur incertitude, ils partageaient une suprême attente ; sous l'empire de cette réflexion, elle reconnaissait qu'en ce qui le concernait aussi elle avait eu *tout à faire*, elle avait dû couvrir toute la route, marcher infatigablement pendant qu'il demeurait à sa place immobile comme la statue de l'un de ses aïeux. Le sens de ce fait, raisonnait-elle en ses heures de solitude, était sans doute qu'il *avait* une place à lui et que cet attribut en quelque sorte imprescriptible

irrévocable, imposait aux autres, dès lors qu'ils désiraient de lui quelque chose de précis, la nécessité de faire plus de chemin que lui, de tourner autour de lui, de se remémorer à son profit la relation fameuse de la montagne à Mahomet. C'était singulier, quand on y songeait, mais une place comme celle d'Amerigo semblait préparée d'avance pour lui par d'innombrables facteurs, d'ordre surtout historique, dus à des ancêtres, à des exemples, des traditions, des habitudes ; alors que la position de Maggie en était venue à paraître simplement un *poste* improvisé, un de ces postes que l'on appelle avancés ; elle s'y trouvait attachée à la manière d'un colon ou d'un traitant dans un pays neuf, à la ressemblance même d'une *SQUAW* indienne avec son *PAPOOSE* (1) sur le dos et de gros-siers ouvrages de perles à vendre. En somme, le poste de Maggie aurait été cherché en vain sur la carte la plus sommaire des relations sociales ; la seule géographie qui l'aurait sûrement indiqué était celle des passions fondamentales.

En tout cas, la fin qui inspirait la passivité du Prince était le départ escompté de son beau-père et de M^{me} Verver pour l'Amérique ; à l'annonce de cet événement, la discrétion avait d'ailleurs imposé au jeune couple de quitter en hâte les Faons, et nous ne parlons pas de la disparition, avant le bouleversement qui s'y préparait, de tous les autres hôtes devenus importuns. Cette résidence allait pendant un mois être occupée par des porteurs, des emballeurs, des cloueurs de caisses, à l'activité desquels il était de notoriété publique (publique, bien sûr, à Portland Place) que Charlotte allait présider en personne. L'échelle et le rythme de cette activité, bien réglés, mais vraiment effrayants, n'avaient jamais pris dans l'esprit de Maggie les mêmes proportions qu'un jour où les chers Assingham y échappèrent et lui apparurent tout saupoudrés de sciure de bois et pâles comme s'ils avaient vu Samson renverser le temple. Du moins avaient-ils vu ce qu'elle ne voyait pas : des objets vagues et magnifiques sous l'impression desquels ils étaient repartis. Son regard intérieur à présent était rivé sur l'horloge invisible où elle suivait les pensées de son mari ou, l'image peut-être serait plus juste, sur le miroir où il lui apparaissait en train de suivre heure par heure la vie du couple

(1) *Squaw*, femme ; *papoose*, bébé.

demeuré à la campagne. La venue de leurs amis de Cadogan Place communiquait à leur inertie un certain effet de résonance, un effet souligné par la conclusion d'une rapide enquête entre la Princesse et M^{me} Assingham. Nous avons noté, à propos de la dernière conversation tenue aux Faons entre cette inquiète personne et sa jeune amie, qu'après avoir accepté d'être longuement privée sa sympathie s'était risquée à redevenir curieuse ; mais jamais peut-être la sympathie n'avait cédé au penchant en question comme au sujet de la *conduite* présente, vraiment bizarre, de ces originaux distingués.

— Voulez-vous réellement dire que vous allez rester plantés ici ?

Et, avant que Maggie ait eu le temps de répondre :

— Que pourrez-vous bien faire de vos soirées ?

Maggie se tut un instant ; dans l'hésitation, Maggie pouvait toujours sourire.

— Quand les gens apprendront que nous sommes ici, et naturellement les journaux feront d'abondants commentaires, ils reviendront en foule d'où qu'ils soient pour nous saisir. Vous voyez que vous et le Colonel l'avez fait vous-mêmes. Quant à nos soirées, elles ne seront pas, je crois, très différentes du reste de notre existence ; elles ne seront pas différentes de nos matinées ou de nos après-midi, sauf peut-être que vous deux, bons amis, nous aiderez quelquefois à en venir à bout. J'ai offert à Amerigo d'aller où il voudrait, de louer une maison s'il en avait envie. Mais ceci, juste ceci et rien d'autre, voilà son idée. Il y a donné hier un nom qui, prétend-il, décrit la chose et y convient. Aussi vous voyez (et la Princesse se permit un sourire qui n'était pas un abandon mais pour ainsi dire un effort), vous voyez qu'il y a de la méthode dans notre folie.

Elle piquait la curiosité de M^{me} Assingham.

— Et quel est ce nom ?

— La réduction à sa plus simple expression de nos *occupations*, voilà comment il l'exprime. Donc, comme nous ne faisons rien, nous le faisons de la manière la plus accentuée qui est la manière qu'il désire.

A quoi Maggie ajouta :

— Et, naturellement, je le comprends.

— Moi aussi, murmura la visiteuse au bout d'un instant. Il vous fallait quitter les Faons, c'était évident. Mais au moins ici il n'a pas le trac.

Notre jeune femme accepta l'expression : « Il n'a pas le trac. »

Pourtant Fanny ne fut qu'à demi satisfaite et d'un air pensif elle leva les sourcils.

— Il est prodigieux ; mais que chercherait-il, d'après vous, à esquiver ? A moins qu'il craigne qu'elle ne le rattrape, ou, si vous pardonnez ma vulgarité, qu'elle ne le *harponne*. Cette perspective, suggéra-t-elle, peut compter pour lui.

Mais l'hypothèse trouvait la Princesse préparée.

— Elle peut l'approcher ici. Elle peut le harponner. Elle peut venir en ville.

— Elle le *peut* ? demanda Fanny Assingham.

— Pourquoi pas ? riposta Maggie.

Leurs regards se pénétrèrent un instant. Puis la plus âgée des deux amies dit :

— A mon idée, elle voudra le voir seule.

— A la mienne aussi, dit la Princesse.

Sur ce, Fanny, pour des raisons personnelles, ne put s'empêcher de sourire.

— Oh ! si c'est en vue de *cela* qu'il reste ici...

— Il reste ici, je l'ai compris, pour accepter tout ce qui lui viendra, tout ce qui l'appellera. Pour accepter, continua Maggie, même cela. — Puis elle présenta la chose comme elle se l'était présentée à elle-même. — Il reste par un scrupule élémentaire de décence.

— Par décence ? dit gravement en écho M^{me} Assingham.

— Par décence. Si elle *tentait*...

— Eh bien ? insista M^{me} Assingham.

— Eh bien ! j'espère...

— Vous espérez qu'il la verra ?

Maggie pourtant hésita, elle ne répondit pas directement.

— Il est inutile d'espérer. Elle ne viendra pas. Mais il devrait y être prêt.

L'expression employée par son amie un instant plus tôt, dont elle s'était excusée en la disant vulgaire, gardait son acuité à l'oreille de Maggie comme une sonnette électrique qu'on ne cesserait de presser. N'était-il pas affreux, en vérité,

qu'on pût discuter avec tant de simplicité si Charlotte *harponnait* l'homme qui si longtemps l'avait aimée ? Le plus étrange de tout assurément était le souci de Maggie pour ce qui pouvait favoriser cette réunion ou l'empêcher ; plus étrange encore, sa disposition à calculer par moment s'il n'était pas concevable qu'elle eût l'audace d'aborder directement le sujet avec son mari. Serait-il par trop monstrueux qu'elle s'écriât soudain, comme inquiète de voir les semaines s'écouler : « Ne croyez-vous pas que l'honneur vous oblige à faire pour elle avant leur départ un geste personnel ? » Maggie était capable de peser les dangers d'une telle entreprise pour son propre esprit, capable de tomber, même pendant une causerie comme celle-ci avec la personne en qui elle avait le plus de confiance, dans de petits accès d'une intense distraction où elle évoquait ces perspectives. Certes M^{me} Assingham était femme, en ces circonstances, à redresser dans une certaine mesure la balance, parce qu'elle devinait plus ou moins sa pensée.

Sa pensée toutefois offrait plusieurs aspects, toute une gamme d'aspects qui se présentaient successivement. Elle passait en revue les possibilités incluses dans l'aventure où elle s'engageait en cherchant quelles compensations pouvait encore envisager M^{me} Verver. La possibilité subsistait qu'après tout Charlotte *harponne* Amerigo, celle aussi que réellement elle l'ait fait et refait. Rien n'infirmais l'hypothèse, sinon l'apparente conviction de Fanny que, de cette douceur, Charlotte avait été frustrée (privation plus impitoyablement imposée à elle ou plus désespérément ressentie dans ses rapports actuels avec le Prince), par-dessus tout le fait que, depuis plus de trois mois maintenant, grandissait spontanément en la Princesse une conviction analogue.

Leurs présomptions à toutes deux pouvaient certes n'être pas fondées, d'autant plus que, pour des heures et des heures, Amerigo n'avait ni l'habitude, ni l'apparence de rendre compte de son temps et qu'inévitablement Charlotte avait dû plus d'une fois (et le couple de Portland Place ne se cachait pas de le savoir) venir des Faons à Eaton Square, où beaucoup de ses possessions personnelles étaient en instance de déménagement. Elle ne venait pas à Portland Place, n'avait même pas demandé à déjeuner dans deux occasions distinctes où la

nouvelle qu'elle passait la journée à Londres était notoirement parvenue à la famille. Maggie avait horreur, elle dédaignait, de contrôler des moments et des présences, de peser l'idée que, ces jours-là, une rencontre facilement préparée, une entrevue rapide dans une atmosphère que la saison libérait de tout regard indiscret, pourrait très bien être organisée. Mais la raison principale qui la retenait, c'est que, hantée par la vision de la malheureuse portant avec tout le courage qu'elle pouvait rassembler le secret de sa déception, elle ne se sentait guère le loisir d'évoquer une autre image. Dans l'autre image, le secret ainsi caché serait celui d'une satisfaction obtenue de quelque manière, de quelque manière extorquée et caressée ; mais la différence entre les deux sortes de dissimulation était trop grande pour permettre l'erreur. Charlotte ne dissimulait ni orgueil, ni joie, elle dissimulait de l'humiliation ; et à ce sujet la sensibilité de la Princesse, si impuissante à poursuivre une vengeance, se heurtait constamment de toute sa délicatesse contre la glace impitoyable du problème.

L'histoire complète de leur liaison s'abritait derrière la glace, sur laquelle, pour connaître cette histoire, Maggie s'était bien écrasé le nez ; mais contre la même glace M^{me} Verver devait alors frapper frénétiquement du dedans en une supplication suprême et irrépressible. Après sa dernière conversation avec sa belle-mère dans le jardin des Faons, Maggie s'était dit avec soulagement qu'il ne lui restait plus rien à faire et qu'elle pouvait désormais se croiser les bras. Mais ne lui restait-il pas à continuer son effort et, du point de vue de la fierté personnelle, à s'humilier encore ? Ne lui restait-il pas à s'offrir comme messagère pour représenter à Amerigo l'angoisse de leur amie et le convaincre de sa détresse ? Maggie pouvait alors traduire sous cinquante formes ce que j'ai appelé les coups frappés par Charlotte contre la glace, peut-être les traduire surtout comme un rappel susceptible de pénétrer très avant dans la conscience : « Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir été aimée et puis quittée. Vous n'avez pas été quittée ; car un seul lien dans vos rapports a-t-il jamais voulu qu'on parle de le rompre ? Notre liaison était tout ce qu'une liaison peut être, remplie jusqu'au bord du vin de la conscience. Si elle ne devait avoir aucun sens,

aucun sens plus haut que de permettre à une créature comme vous de souffler dessus à votre heure pour la flétrir, pourquoi s'être servi de moi uniquement pour me tromper ? Pourquoi me condamner après quelques brèves années à voir de la flamme d'or (oh ! cette flamme d'or !) ne demeurer qu'une poignée de cendres noires ? »

Par moment, notre jeune femme cédait à tel point à la séduction de ces naïvetés captieuses, inspirées par la compassion, que parfois, des minutes entières, semblait peser sur elle la charge d'un nouveau devoir ; elle se sentait le devoir de parler avant que la séparation ait creusé son abîme, de plaider pour que soit accordé un bienfait qui serait emporté dans l'exil, comme le dernier objet précieux sauvé par l'ÉMIGRÉ, le joyau enveloppé d'un morceau de soie ancienne qu'il pourra un jour négocier au marché de la misère.

L'imaginaire service à rendre à la femme impuissante et abandonnée était un piège que l'esprit de Maggie rencontrait à tous les détours de son chemin ; le déclic de ce piège, qui saisissait et retenait la divine pitié, était inévitablement suivi par un battement d'ailes, une lutte pour s'échapper et même un éparpillement de plumes légères. Car bien vite ces inspirations de la pensées, ces poussées de sympathie, subissaient un choc d'ailleurs insuffisant à les abattre ; elles se heurtaient à la silhouette si nettement distincte qui, aux Faons les dernières semaines, croisait sans cesse dans ses tours et détours réguliers l'extrémité lointaine de toutes les perspectives envisagées. Savoir ou non si, et dans quelle mesure, Charlotte, avec les occupations qui naturellement l'appelaient à Eaton Square, avait caché d'autres affaires sous ce prétexte, c'était matière pour la tranquille besogne de pondération à laquelle se livrait de façon si personnelle le petit homme en train de poursuivre ainsi sa promenade. Cela relevait de la constance de son chapeau de paille et de son gilet blanc, du jeu de ses mains dans ses poches, de l'attention distraite qu'il fixait sur ses pas lents de derrière son lorgnon bien assuré. L'élément qui dans le tableau ne faisait jamais défaut, c'était le fil brillant du licol de soie, de la longue immatérielle attachée au cou de sa femme, dont Maggie avait reçu une impression si vive pendant le dernier mois passé aux Faons. Le cou fier de M^{me} Verver ne s'en était certes pas dégagé, et à l'autre bout

de la longue corde (oh ! d'une longueur commode) la boucle la plus petite n'avait pas échappé au pouce fermé que, des autres doigts serrés, son mari cachait aux regards. Avoir, malgré sa ténuité, découvert l'action du lasso ainsi gardé conduisait à se demander quel charme l'avait tressé, quelle tension il subissait, mais jamais à mettre en doute qu'il convenait à son office ou qu'il était parfaitement solide. Pour la Princesse, se rappeler ce fait, c'était en chercher à nouveau le sens : il y avait tant de choses que son père savait et que même encore elle ignorait !

Toutes ces images vibrantes et rapides passaient en elle, devant M^{me} Assingham. Avant que fût achevée l'évolution de sa pensée, Maggie avait exprimé ce qu'à son avis Amerigo *devrait*, de son côté, chez eux, être capable de faire, et en retour elle avait vu sa compagne la dévisager avec surprise. Mais elle insistait sur son idée.

— Il devrait avoir le désir de la voir ; j'entends, comme il la voyait autrefois, seuls et tranquilles, au cas où elle serait capable de s'arranger pour y parvenir. Cela, dit Maggie avec le courage de la conviction, il devrait être disposé à l'accepter d'elle, en être heureux, s'y sentir obligé, même si c'est là une fin dérisoire pour une semblable histoire. On dirait qu'il veut s'en tirer sans assumer aucune charge.

M^{me} Assingham médita avec attention.

— Mais à quel effet considérez-vous qu'ils devraient se rencontrer dans l'intimité ?

— Pour ce qu'ils voudraient. C'est leur affaire.

Fanny Assingham eut un rire perçant, puis fatalement en revint à son constant point de vue.

— Vous êtes splendide, tout à fait splendide.

Et, comme la Princesse, secouant la tête avec impatience, montrait qu'elle ne voulait plus de cet adjectif, Fanny ajouta :

— Ou si vous ne l'êtes pas, c'est parce que vous êtes trop sûre. J'entends sûre de *lui*.

— Ah ! justement, je ne suis *pas* sûre de lui. Si je l'étais, je ne mettrais pas en doute...

Mais Maggie promena ses regards autour d'elle.

— En doute ?... insista Fanny.

— Eh bien ! qu'il sente comme il devrait, combien il paye

moins qu'elle et comment cette injustice devrait la rendre présente à son esprit.

Cette opinion aussi, après une pause, M^{me} Assingham l'accueillit par un sourire.

— Comptez sur lui, ma chère, pour qu'il l'ait présente à l'esprit. Mais ne comptez pas moins sur lui pour s'abstenir. Laissez-le faire à sa guise.

— Je le laisse tout à fait, dit Maggie. Seulement, vous savez que c'est ma nature, je *pense*.

— C'est votre nature de trop penser, risqua un peu rudement M^{me} Assingham.

Toutefois, sa remarque ne fit qu'accentuer chez la Princesse le penchant qu'on lui reprochait.

— Peut-être. Mais si je n'avais pas pensé...

— Vous n'en seriez pas, croyez-vous, où vous en êtes ?

— Oui, parce que, de leur côté, ils ont pensé à tout, *sauf* à cela. Ils ont tout prévu, sauf que je pouvais penser, moi aussi.

— Ou même, accorda un peu superficiellement son amie, que votre père le pouvait.

Mais, sur ce point, Maggie établit une nuance :

— Non, cela ne les aurait pas arrêtés, car ils savaient que son premier souci serait de m'en empêcher. Par le cours des événements, c'est devenu son dernier souci.

Fanny y réfléchit plus profondément, ce qui aussitôt lui fit proclamer plus haut :

— Il est splendide alors.

Elle le proclama presque agressivement, elle y avait l'air obligée, il lui fallait le faire.

— Ah ! cela, tant que vous voudrez !

Maggie le dit et n'y revint plus ; mais la façon de le dire provoqua chez son amie une nouvelle réaction.

— Vous pensez tous deux à une profondeur si insondable et avec tant de calme apparent. Mais là aura été votre salut.

— Oh ! répliqua Maggie, à partir du moment où ils ont découvert que nous étions vraiment capables de penser, ils ont été sauvés *eux-mêmes*. Car, eux, ils sont sauvés ; nous, nous sommes perdus.

— Perdus ?...

— Perdus l'un pour l'autre, Père et moi.

Et, comme son amie s'apprêtait à discuter :

— Oui, perdus l'un pour l'autre, déclara lucidement Maggie, et notre séparation est une réalité pire que celle d'Amerigo et de Charlotte ; car, pour eux, c'est un châtiment juste, légitime, mérité, tandis que, pour nous, être punis est seulement étrange et triste, car nous ne sommes pas coupables. Mais je ne sais pas pourquoi je parle de moi, car, c'est sur Père que la punition tombe. Je le laisse partir.

— Vous le laissez, mais vous ne le faites pas partir.

— J'accepte ce qu'il décide.

— Et que pourriez-vous faire d'autre ?

— J'accepte ce qu'il décide, répéta la Princesse, je fais ce que dès l'abord j'ai su que je *faisais*. Je m'en tire en le sacrifiant.

— Mais s'il renonce à vous ? osa objecter M^{me} Assingham. Au surplus, n'achève-t-il pas le dessein même qu'il poursuivait en se mariant, celui de vous rendre et de vous laisser, plus libre ?

Maggie la considéra longuement.

— Oui... je l'aide à le faire.

M^{me} Assingham hésita, puis sa hardiesse l'emporta :

— Pourquoi n'y pas voir franchement son entier succès ?

— Ma foi, dit Maggie, je n'ai pas autre chose à faire.

— Dans ce succès, développa son amie avec ingéniosité, vous n'êtes simplement pas intervenue.

Et, comme pour montrer qu'elle ne parlait pas à la légère :

— Il en a fait un succès pour *eux*...

— Voilà, dit Maggie d'un air rêveur. Oui, ajouta-t-elle ensuite, c'est la cause qui retient Amerigo à la maison.

— Et, ajoutons-le, la cause du départ de Charlotte. — M^{me} Assingham, plus sûre d'elle maintenant, sourit. — Alors il sait ?

Mais Maggie recula :

— Amerigo ?

Après quoi toutefois elle rougit, et sa compagne en prit conscience.

— Votre père. Il sait ce que *vous* savez ? Je veux dire, balbutia Fanny, enfin... que sait-il ? — Le silence et le regard

de Maggie avaient en fait arrêté son audace impulsive ; mais, pour garder une décente logique, elle ne pouvait pas renoncer tout à fait à sa question. — Je dirai plutôt : sait-il combien ? — Elle sentit encore la gaucherie de ses paroles. — Combien, veux-je dire, ils en ont fait ? Jusqu'où, retoucha-t-elle, ils en sont allés ?

Maggie avait attendu, mais seulement pour interroger :

— Croyez-vous qu'il le sache ?

— Qu'il en sache au moins quelque chose ? Oh ! à son sujet, je n'ai pas d'idée. Il me dépasse, dit Fanny Assingham.

— Et vous, savez-vous ?

— Combien ?

— Combien.

— Jusqu'où ?

— Jusqu'où.

Fanny avait eu l'air prête à affirmer ; mais elle fut retenue par un souvenir qui lui revint à temps et même la fit sourire :

— Je vous ai déjà dit que j'ignore absolument tout.

— Eh bien ! *moi* aussi, dit la Princesse.

— Alors personne ne sait...

M^{me} Assingham s'expliqua :

— Je veux dire ce que sait votre père.

— Oh ! — Maggie montra qu'elle comprenait. — Personne.

— Pas... un peu... Charlotte ?

— Un peu ? dit la princesse en écho. Si elle savait quelque chose, cela lui suffirait.

— Et elle ne sait rien ?

— Alors, répondit Maggie, Amerigo saurait aussi.

— Ah ! justement, il ignore tout ?

— Oui, justement, dit la Princesse avec sentiment.

M^{me} Assingham réfléchit.

— Alors qu'est-ce qui retient ainsi Charlotte ?

— Cela *précisément*.

— Son ignorance ?

— Son ignorance.

Fanny s'étonna :

— Une torture ?

— Une torture, dit Maggie les larmes aux yeux.

Sa compagne regarda ces larmes :

- Mais alors le Prince... ?
- Ce qui *le* retient ? demanda Maggie.
- Ce qui *le* retient.
- Oh ! je ne peux pas vous le dire.
- Et de nouveau la Princesse brisa là.

CHAPITRE II

UN télégramme signé de Charlotte arriva de bonne heure. « Si cela vous convient, nous viendrons à cinq heures vous demander le thé. Je télégraphie aux Assingham pour le déjeuner. » Ce document où l'on pouvait déchiffrer des sens divers, Maggie le montra aussitôt à son mari en faisant remarquer que son père et sa belle-mère, sans doute arrivés à Londres la veille au soir ou le matin de bonne heure, avaient dû descendre à l'hôtel.

Le Prince était dans son bureau personnel où maintenant il demeurait souvent, et seul. Une demi-douzaine de journaux ouverts, entre autres le *Figaro* ainsi que le *Times*, étaient éparpillés autour de lui ; mais, pour l'heure, un cigare aux dents et un nuage visible sur le front, il semblait occupé à marcher de long en large. Jamais encore quand elle l'abordait (car par une nécessité ou une autre, Maggie était récemment venue plusieurs fois le trouver), ne l'avait accueillie une impression si frappante — qu'une cause particulière rendit plus frappante encore, quand très vite il se retourna à son entrée. La cause particulière était l'expression du visage d'Amerigo, qui se colora comme dans un accès de fièvre, rappelant à Maggie l'accusation de Fanny Assingham qu'elle pensait trop impénétrablement. Le mot lui était resté et la faisait penser davantage encore, si bien qu'une fois entrée elle commença par se sentir responsable d'avoir provoqué en lui une attente nerveuse qui n'entraînait pas dans ses projets. Ces trois derniers mois (elle le voyait parfaitement), elle avait évolué autour de lui avec une idée fixe et elle ne lui en avait jamais parlé ; mais le résultat à la fin, c'est qu'il l'examinait à l'occasion comme s'il percevait en elle la présence non pas d'une idée, mais de cinquante, préparées pour

des usages variés et avec lesquelles il devait à certains points de vue compter.

Elle fut subitement, presque étrangement, heureuse de ne l'aborder cette fois avec rien de plus abstrait qu'un télégramme. Mais, même après avoir pénétré dans sa prison avec ce prétexte, tandis que des yeux elle examinait son visage, puis embrassait les quatre murs où son agitation était enclose, elle reconnut l'analogie de sa condition avec cet aspect de la condition de Charlotte qui au début de l'été et dans toute la splendeur d'une magnifique résidence lui avait si spontanément inspiré la comparaison d'une cage fermée à clé. Il lui fit l'effet d'être en cage, l'homme qui maintenant ne pouvait sans l'ébranler aussitôt au plus sensible d'elle-même, pousser d'un geste instinctif la porte qu'elle laissait entr'ouverte derrière elle. Il avait fait mille tours et détours, par une impatience dont il avait le secret ; pourtant, enfermée avec lui, elle eut de nouveau le sentiment d'être venue dans sa cellule plus que monastique pour lui apporter de la lumière ou de la nourriture. Entre sa captivité et celle de Charlotte existait néanmoins une différence, la différence, somme toute, qu'il s'enfermait là par sa propre volonté et son propre choix. La preuve, en fait, c'est qu'il avait sursauté à l'entrée de sa femme comme s'il y voyait dans une certaine mesure une intrusion. Ce sursaut précisément trahissait pour Maggie l'effroi qu'il éprouvait de ses cinquante idées et la poussa au bout d'un instant à vouloir discuter une telle réaction ou s'expliquer.

Elle était incapable de dire combien l'impression était surprenante ; mais vraiment on aurait cru qu'elle réussissait avec lui au delà de ses espérances. Il lui semblait à ce moment qu'Amerigo exagérait, qu'il estimait trop haut les desseins qu'il lui prêtait. Un an auparavant, elle avait commencé par chercher le moyen de lui inspirer plus de considération ; mais comment, après tout, la considérait-il maintenant ? Il gardait les yeux fixés sur le télégramme : il le relut, si simple à comprendre qu'en fût le texte malgré les précautions qu'on y devinait. Elle cependant se trouvait comme étreinte du désir d'indiquer, comme prête à souligner, ce qu'elle avait souligné à Charlotte dans le jardin des Faons — qu'elle approchait tout à fait désarmée. Loin d'être toute bardée d'in-

tentions, elle savait à peine, tant dans la circonstance il l'émouvait, ce qui était advenu de la seule intention qu'elle avait en arrivant ; elle n'en avait pas d'autre que sa vieille idée, l'ancienne idée qu'il connaissait, pas l'ombre d'une autre. En fait, après quatre ou cinq minutes, il lui parut positivement que celle-là même l'avait fuie. Amerigo lui rendit le papier en demandant si elle avait quelque chose de spécial à lui faire faire.

Elle restait immobile à le regarder, repliant le télégramme comme s'il eût été précieux et en même temps retenant son souffle. Tout d'un coup, en somme, et comme par l'effet de ces quelques mots écrits qui leur servaient de trait d'union surgissait un fait extraordinaire : Amerigo se comportait avec elle comme s'il lui appartenait, et lui appartenait à un degré et à une échelle, avec une intensité et une intimité qui constituaient un élément neuf et singulier, pareil à l'irruption d'un flot de marée qui les soulèverait du point où ils avaient échoué et leur donnerait le sentiment de flotter. Qu'est-ce donc qui, dans cette secousse fiévreuse, la retenait de tendre les mains vers lui, de se cramponner à lui comme naguère, dans l'impulsion superficielle que Charlotte et lui s'étaient secrètement entendus pour leur communiquer, elle avait si souvent, quand la respiration lui manquait, été tentée de se cramponner à son père ? Néanmoins elle ne se livra pas maintenant à cette inconséquence, quoique incapable pour l'instant de dire ce qui l'en préservait. Et, quand elle eut plié avec soin le télégramme, elle se contenta de prendre une précaution indispensable.

— Je voulais seulement vous mettre au courant pour que vous ne risquiez pas de les manquer par hasard. Car c'est la dernière fois, dit Maggie.

— Le dernière fois ?

— Je crois que ce sont leurs adieux. — Et elle sourit comme elle avait toujours la force de sourire. — Ils font une visite officielle, pour prendre officiellement congé. Ils agissent avec une entière correction. Demain, dit-elle, ils partent pour Southampton.

— S'ils agissent avec tant de correction, suggéra le Prince, pourquoi ne viennent-ils pas au moins dîner ?

Elle hésita, mais trouva sans peine à répondre :

— Nous ne manquerons pas de les inviter. Rien ne vous sera plus facile. Mais, bien entendu, ils ont énormément à faire.

Il s'étonna :

— Tant à faire qu'ils ne peuvent, que votre père ne peut vous donner sa dernière soirée d'Angleterre ?

Répondre était ici plus difficile ; mais Maggie ne se laissait pas prendre sans vert.

— Peut-être se le proposent-ils... que nous allions ensemble tous les quatre quelque part en l'honneur de l'événement. Toutefois, pour que la réunion soit complète, nous devrions avoir aussi Fanny et le Colonel. Ils ne *veulent* pas des Assingham pour le thé, Charlotte le dit avec assez de clarté. Ils les éliminent aimablement, les pauvres ; ils s'en débarrassent par avance. Ils ne veulent que *nous* avec eux, et s'ils nous limitent à l'heure du thé, comme ils limitent Fanny et le Colonel au déjeuner, peut-être après tout est-ce parce qu'ils ont la fantaisie de garder leur dernier soir à Londres l'un pour l'autre.

Tout ceci, elle le dit comme cela lui venait ; elle était incapable de se retenir, quoique en s'entendant elle-même ; elle eut l'impression de parler à tort et à travers comme une corneille abat des noix. Mais que faire de mieux pour partager son dernier jour de captivité avec l'homme qu'on adore ? De plus en plus, elle avait l'impression d'attendre avec lui dans sa prison, d'attendre non sans se rappeler vaguement que les aristocrates prisonniers de la Révolution française, dans l'obscurité de la Terreur, avaient coutume de consacrer la dernière pauvre soirée dont ils disposaient à une fête ou à un noble entretien. Si maintenant elle avait rompu avec tous ses principes, avec toutes les règles des mois précédents, elle devait l'interpréter ainsi, penser que le résultat pour lequel elle avait travaillé était enfin trop proche pour qu'elle ne perdît pas la tête. Elle risquait vraiment de la perdre aux yeux de son mari, puisque tout ce temps-là il ignorait que la soudaine aisance de ses paroles servait simplement de diversion à la tentation violente qu'elle éprouvait de le serrer contre elle. Il n'ignorait pas moins que c'était sa façon, maintenant qu'elle était auprès de lui, de tromper effrontément la suprême attente. Pour les gens de la Révolution, le

dernier soir de cachot n'était certes pas une attente ; l'échafaud, pour ceux à qui elle pensait, était assuré, tandis que le télégramme de Charlotte, à moins de quelque erreur incalculable, annonçait la libération.

La question pourtant, c'est qu'à elle le fait apparaissait plus clairement qu'à Amerigo. Son affranchissement, son indépendance, tout ce pour quoi elle avait peiné jusqu'à la bassesse, semblait sur le point de l'assaillir comme une de ces visions angéliques, un de ces rayons de lumière peuplés de figures, qui parfois descendent à travers les barreaux d'une prison justement pour réjouir le regard fiévreux de ceux qui vivent enchaînés. Elle connaîtrait plus tard, elle le sentait, dès le lendemain sans doute, elle connaîtrait avec remords de quels coups sourds son cœur avait battu à cet avant-goût de la solitude où ils seraient laissés tous les deux ; elle jugerait à loisir son abandon à l'idée consciente que les complications matérielles allaient s'évanouir ; même, elle jugerait à loisir ce désir avide d'un terme qui abolissait presque toutes les complications autres que la constante présence des autres ; et, dans l'expression que son mari prenait en l'écoutant, elle perçut qu'elle simplifiait beaucoup plus qu'il ne faisait lui-même. Certes il s'étonnait, intrigué, en ce qui concernait son beau-père et M^{me} Verver, par l'hypothèse de Maggie qu'ils préféreraient peut-être une soirée en tête à tête.

— Mais ce n'est pourtant pas comme s'il se séparaient ?

— Oh ! non, ce n'est pas comme s'ils se séparaient. Mais pour eux ce soir marque la fin d'une époque (et ils ne savent pas si elle reviendra) qui sans aucun doute a été pour eux d'un prodigieux intérêt. — Oui, elle était capable de parler ainsi des bons moments qu'ils avaient eus, elle était en quelque sorte transportée ; elle avait même la force de marquer avec plus de fermeté encore combien elle était sûre de son terrain. — Ils ont leurs raisons, tant de choses à penser ; qu'en savons-nous ? Mais il y a toujours une chance pour que Père me propose de passer les dernières heures avec lui, j'entends *nous* deux uniquement. Il peut avoir envie de m'emmener dîner quelque part seule avec lui en souvenir des jours d'autrefois. Je parle, continua la Princesse, de nos *vrais* jours d'autrefois, du temps où mon magnifique mari n'était pas encore inventé, et plus encore où sa magnifique femme

ne l'était pas, l'époque merveilleuse où s'éveillait son intérêt passionné pour ce qu'il a fait depuis, l'époque de ses premiers grands projets, de ses premières trouvailles, de ses découvertes et de ses chances. La façon dont, comme il aimait à le faire, nous demeurions attablés tard, très tard, dans des restaurants à l'étranger, la façon dont, dans toutes les villes d'Europe, nous restions indéfiniment, les coudes sur la table et presque toutes les lampes éteintes, à parler des objets que ce jour-là il avait vus, dont il avait entendu parler ou pour lesquels il avait fait une offre, de ceux qu'il avait achetés ou refusés ou perdus... ! Il m'a emmenée dans des endroits... vous ne le croiriez pas ; mais autrement il aurait souvent été forcé de me laisser avec les domestiques. Si ce soir il me conduisait à l'exposition d'Earl's Court, ce serait un peu, juste un tout petit peu, le rappel de nos jeunes aventures.

Puis, tandis qu'Amerigo l'observait — et en fait par cela même, — elle eut une inspiration à laquelle elle céda aussitôt. S'il cherchait ce qu'elle dirait ensuite, justement elle avait trouvé.

— Dans ce cas, il vous laisserait le soin de vous occuper de Charlotte en notre absence. Vous aurez à *la* conduire quelque part pour votre dernier soir, à moins que vous ne préféreriez le passer ici avec elle. Dans ce cas, je m'arrangerai pour que vous ayez un beau dîner et que tout soit très réussi. Vous ferez comme vous voudrez.

Elle n'aurait pas pu le prévoir d'avance et en réalité ne l'avait pas prévu, mais, résultat immédiat de ce discours, il témoigna qu'il n'y trouvait ni la négligence ni l'ironie d'une fantaisie à bon marché. Rien dans le domaine de la vérité n'avait été si doux à Maggie que le regard qui le montrait s'efforçant de réfléchir pour ne pas commettre d'erreur sur ce point. Elle le troublait, ce qui n'avait pas du tout été son intention, elle l'intriguait, ce à quoi elle ne pouvait rien et qui ne la préoccupait pas beaucoup ; et elle s'avisa enfin qu'après tout il possédait encore une bonne dose de simplicité qu'elle n'avait jamais osé imaginer.

La découverte était d'un genre bien différent de celle que Maggie avait faite naguère, mais révélait en lui de l'ingénuité, et à cette lumière elle entrevit les nombreuses idées qu'il lui prêtait. Ces idées semblaient étranges à Amerigo ; mais à la

fin, comme les mois s'écoulaient, elle lui avait fait concevoir qu'on y pouvait discerner quelque chose de valable ; aussi, beau et sombre, cherchait-il ce qu'elle pouvait bien lui proposer maintenant. Il avait un souci dans l'esprit, et Maggie était certaine qu'il s'y référait pour apprécier et comprendre sa proposition ; ce souci ne l'avait jamais quitté depuis un soir lointain (il y avait de cela des semaines) ; Maggie, alors, dans sa chambre, après qu'il eut été mis en présence de la coupe de Bloomsbury, en avait semé le germe en lui jetant, comme il la questionnait sur l'opinion qu'avait de lui son beau-père, le ferme défi :

— Trouvez vous-même.

Tous ces mois, elle s'était aperçue qu'il avait essayé de trouver et qu'il avait par-dessus tout voulu éviter l'apparence de fuir les formes de connaissance qui lui seraient parvenues, avec violence ou avec une pénétration plus insidieuse, d'une autre source.

Rien toutefois ne lui était parvenu, rien dont il pût aisément tenir compte ne s'était dégagé pour lui, même de l'annonce assez brusque du départ définitif de leurs compagnons. Charlotte était malheureuse, Charlotte était tourmentée ; mais il lui en donnait de suffisantes raisons ; et, quant aux autres aspects de cette grave question — l'obligation qui s'imposait à Charlotte de suivre son mari, — ce dernier personnage et elle, Maggie, avaient brouillé tous les liens entre la conséquence et la cause ; ainsi l'intention première restait, comme un vers fameux d'un poème écrit dans une langue morte, sujette à des interprétations variées. Ce qui pour Amerigo accroissait l'obscurité, c'était l'image singulière évoquée par l'offre qu'ils lui faisaient tous deux, Maggie et son père, d'une rencontre avec M^{me} Verver, qui leur permettrait de se séparer dans toutes les formes requises ; surtout qu'il était dans une impossibilité pathétique d'engager une querelle en cette matière sur le chapitre du tact. En lui, le tact, désarmé, ne pouvait plus servir de pierre de touche ; comment dire en effet si une des cinquante idées de Maggie, et peut-être quarante-neuf d'entre elles, n'était pas justement que le tact par lui-même, le tact auquel il avait toujours conformé sa conduite, n'avait aucune importance ? En tout cas, comme présentement il sentait sérieuse l'offre de sa femme, elle avait un

motif essentiel de profiter de la circonstance ; peut-être ne rencontrerait-elle plus jamais pareille occasion. Elle y réfléchissait à l'instant même où il fit, en réponse à ce qu'elle venait de lui dire, une remarque pertinente et fort juste, mais qui d'abord parut à Maggie extrêmement bizarre.

— Ils agissent de la façon la plus raisonnable, voyez-vous. Car s'ils devaient partir un jour...

Et il abaissa les yeux vers elle à travers son cigare.

S'ils devaient partir un jour, bref, il était grand temps ; avec l'âge de son père, la nécessité d'éduquer Charlotte, la tâche immense et difficile de s'installer, de s'adapter, d'apprendre à *vivre* leur étrange avenir, il était grand temps qu'ils rassemblent leur courage. C'était le bon sens même ; pourtant cette considération n'arrêta pas la Princesse, qui trouva bientôt une apostrophe qui le défiait.

— Mais ne vous manquera-t-elle même pas un peu ? Elle est étonnante et belle, et j'ai parfois comme l'impression qu'elle va mourir. Non pas en réalité, non pas physiquement, continua Maggie ; elle est certes bien loin, splendide comme nous la voyons, d'en avoir fini avec l'existence. Mais elle va mourir pour nous, pour vous et moi ; et elle nous le fait sentir justement par tout ce qui subsiste d'elle.

Une minute, le Prince fuma assidûment.

— Oui, elle est splendide ; mais il reste, il restera toujours beaucoup d'elle. Seulement, comme vous le dites aussi, pour les autres.

— Et pourtant je pense, poursuivit la Princesse, qu'il ne nous faut pas compter en avoir fini avec elle. Comment pourrions-nous l'oublier ? On dirait que son malheur nous a été nécessaire, comme si nous avions eu besoin qu'à ses propres dépens elle édifie notre vie commune et nous donne le départ.

Il accepta ce jugement comme digne d'examen, mais s'enquit avec lucidité :

— Pourquoi parlez-vous de la femme de votre père comme étant malheureuse ?

Ils échangèrent un long regard qui dura le temps indispensable à Maggie pour répondre.

— Parce que n'en pas parler...

— Eh bien ! n'en pas parler... ?

— M'obligerait à parler de *lui*. Et je ne peux pas, dit Maggie, parler de lui.

— Vous ne *pouvez* pas... ?

— Je ne peux pas. — Elle le dit du ton dont on donne un avertissement formel et qui ne sera pas répété. — Il y a trop à dire, ajouta-t-elle néanmoins, il est trop généreux.

Le Prince contempla le bout de son cigare, puis tout en arrangeant son tabac :

— Trop généreux pour qui ?

Sur quoi, comme elle hésitait :

— Pas trop généreux pour vous, ma chérie, déclara-t-il. Pour moi... oh ! tant que vous voudrez.

— Trop généreux pour moi à mon avis. Je sais pourquoi, dit Maggie, et cela suffit.

Il l'examina de nouveau comme si elle n'avait fait qu'exciter sa surprise. Il allait, jugea-t-elle, lui demander pourquoi elle pensait ainsi. Mais par l'expression de ses yeux elle maintenait l'avertissement qu'elle lui avait adressé, et après un instant il avait changé de sujet.

— Ce qui importe, c'est que vous êtes sa fille ; cela du moins nous est donné. Et, si je ne puis rien dire d'autre, je suppose que je puis tout de même dire que j'y attache du prix.

— Oh ! oui, vous pouvez le dire. J'y attache, moi, le prix le plus grand.

Cette déclaration aussi, il l'accueillit avec réflexion, ce qui par une liaison frappante le conduisit à déclarer :

— Elle aurait dû vous *connaître* ; voilà ce qui me frappe. Elle aurait dû vous comprendre mieux qu'elle n'a fait.

— Mieux que vous ?

— Oui, soutint-il gravement, mieux que moi. Et en réalité elle ne vous connaissait pas du tout. Elle ne vous connaît même pas maintenant.

— Mais si, elle me connaît, dit Maggie.

Il secoua la tête, il savait ce qu'il avait dans l'esprit.

— Non seulement elle ne vous comprend pas mieux que moi, mais moins bien encore. Quoique moi-même...

— Eh bien ! vous-même... ?

Maggie le pressa, tandis qu'il s'arrêtait.

— Même moi, même moi, même maintenant...

De nouveau, il se tut, et leur silence dura.

Maggie, à la fin, le rompit.

— Si Charlotte ne me comprend pas, c'est que je l'en ai empêchée. J'ai choisi de la tromper et de lui mentir.

Le Prince ne la perdait pas des yeux.

— Je sais le parti que vous avez pris. Mais j'ai pris le même.

— Oui, dit Maggie un instant plus tard, j'ai fait mon choix quand j'ai deviné le vôtre. Mais vous croyez qu'elle *vous* comprend ?

— Cela ne présente guère de difficultés.

— Etes-vous bien sûr ? demanda Maggie.

— Assez sûr. Mais ça n'a pas d'importance. — Il se tut un instant, puis leva les yeux à travers la fumée de son cigare.

— Elle est stupide, déclara-t-il soudain.

— Oh ! oh ! protesta Maggie en une longue plainte.

En fait, il rougit très vite.

— Ce que je veux dire, c'est qu'elle n'est pas, comme vous le déclarez, malheureuse.

Et, recouvrant toute sa logique :

— Pourquoi serait-elle malheureuse puisqu'elle ne sait pas ?

— Ne sait pas... ?

Maggie essayait de s'opposer à sa logique.

— Ne sait pas que *vous* savez.

La phrase et le ton lui suggérèrent immédiatement trois ou quatre réponses. Mais elle dit tout d'abord :

— Croyez-vous que ce soit là ce qui importe ?

Et avant qu'il eût le temps de répondre :

— Elle sait, elle sait ! proclama Maggie.

— Eh bien ! alors ?

Mais elle secoua la tête, elle se détourna avec impatience.

— Oh ! je n'ai pas besoin de préciser. Elle en sait assez. D'ailleurs, continua Maggie, elle ne nous croit pas.

Le Prince ouvrit tout grands les yeux.

— Ah ! elle en demande trop !

Cette idée arracha à sa femme un autre gémissement de protestation qui le détermina à proclamer :

— Elle ne vous laissera pas la croire malheureuse.

— Oh ! je sais mieux que personne ce qu'elle ne me laissera pas croire d'elle.

— Très bien, dit Amerigo, vous verrez.

— Je verrai, je le sais bien, des miracles. J'en ai déjà vu et j'y suis prête.

Maggie rappela (elle avait assez de souvenirs) :

— Sa situation est terrible. — Ses souvenirs la forçaient à parler. — Je vois que le sort est *toujours* terrible pour les femmes.

Le Prince gravement baissa les yeux.

— Tout est terrible, CARA, dans le cœur de l'homme. Elle est en train de faire sa vie, dit-il. Elle s'en fera une.

Sa femme lui tournait le dos ; elle avait d'un air un peu absent marché jusqu'à une table et vaguement remettait en ordre les objets qui s'y trouvaient.

— Ma foi, dans une certaine mesure, en même temps, elle fait un peu la nôtre.

Il leva les yeux, rencontra ceux de Maggie, et elle soutint son regard pour exprimer ce que depuis un instant elle avait sur le cœur.

— Vous venez de parler de Charlotte comme n'ayant pas appris par vous que je *savais*. Dois-je en déduire que vous admettez et reconnaissez que je sais ?

Il accueillit la question avec les honneurs qui lui étaient dus, en pesa visiblement l'importance et pesa aussi sa réponse.

— Vous pensez que j'aurais pu vous le manifester avec un peu plus d'élégance ?

— Il ne s'agit pas d'élégance, dit Maggie ; il s'agit seulement de la quantité de vérité.

— Oh ! la quantité de vérité ! murmura le Prince avec emphase, mais ambiguïté.

— C'est quelque chose de bien particulier, soit. Mais, tout de même, on peut poser le problème de la bonne foi.

— Bien sûr, se hâta de répondre le Prince :

Puis il alléguait avec plus de lenteur :

— Si jamais un homme a depuis le début agi avec bonne foi...

Mais il s'interrompit, offrant l'affirmation pour ce qu'elle valait.

Pour ce qu'elle valait, quand elle se fut déposée comme une

poignée de poudre d'or lancée en l'air, pour ce qu'elle valait, Maggie, étrangement et profondément, montra qu'elle la prenait.

— Je vois. — Et elle voulut même donner à sa formule toute la plénitude possible. — Je vois.

Cette plénitude, une minute plus tard, avait frappé Amerigo comme parfaite.

— Ah ! ma chérie, ma chérie, ma chérie...

Il ne pouvait en dire davantage.

Pourtant elle ne parlait pas au hasard.

— Vous aurez gardé si longtemps un silence...

— Oui, oui, je sais ce que j'ai gardé. Mais voulez-vous encore faire pour moi une chose de plus ?

Devant ce nouveau danger qui la menaçait, un instant elle sembla pâlir.

— Y a-t-il encore une seule chose qui me reste à faire ?

— Ah ! ma chérie, ma chérie, ma chérie...

Elle avait encore une fois pressé en lui le ressort délicat de l'indicible.

Toutefois il n'y avait rien que la Princesse elle-même n'eût pas la force de dire :

— Je ferai ce que vous voudrez, si vous me dites quoi.

— Alors, attendez ! — Et jamais sa main levée, sa main si italienne avec le jeu des doigts, n'avait fait geste plus expressif. Le timbre de sa voix s'abaissa prodigieusement...

— Attendez, répéta-t-il, attendez.

Elle comprit, mais elle eut l'air de vouloir une explication plus précise.

— Jusqu'à ce qu'ils soient venus ici, voulez-vous dire ?

— Oui, jusqu'à ce qu'ils soient repartis, jusqu'à ce qu'ils soient loin.

Elle tint bon.

— Jusqu'à ce qu'ils aient quitté le pays ?

Elle continuait à le fixer pour obtenir une réponse claire. Il s'agissait des conditions d'un engagement, et Amerigo inclut l'engagement dans sa réponse.

— Jusqu'à ce que nous ayons cessé de les voir... pour tout le temps que Dieu voudra. Jusqu'à ce que nous soyons vraiment seuls.

— Oh ! si ce n'est que cela...

Quand donc elle eut ainsi obtenu de lui, à ce qu'elle éprouva, la ferme et solide bouffée d'une précision intime, immédiate, familière, comme elle n'en avait pas connu pendant si longtemps, elle se détourna et posa la main sur le bouton de la porte. Mais cette main y demeura d'abord sans rien saisir ; il lui fallait faire un autre effort, l'effort de le quitter ; et tout ce qui venait de se passer entre eux, sa présence, irrésistible, pleine de ce qu'ils avaient dit, accroissait la difficulté. Quelque chose s'était passé, elle ne pouvait dire quoi, comme si, enfermés ensemble, ils en étaient arrivés trop loin, trop loin pour leur position réelle, si bien que le simple geste de le quitter était comme une tentative pour recouvrer ce qui était parti et perdu. En entrant, elle portait en elle une intention qui, dans ces dix minutes, surtout dans les trois ou quatre dernières, lui avait échappé et que maintenant il était vain, n'est-ce pas ? d'essayer d'atteindre ou de rattraper. Dans la conscience qu'elle prenait de ce fait, il y avait de l'angoisse, et elle hésita intensément durant cette minute qu'elle laissait s'écouler, prise d'une sorte de panique à sentir combien elle était près de s'abandonner. En vérité, il n'avait qu'à insister pour qu'elle cède pouce par pouce ; et elle savait bien à présent, tandis qu'elle le regardait à travers un nuage, que la confession de ce précieux secret était à la portée d'Amerigo pour qu'il s'en empare. La sensation pendant quelques secondes fut bouleversante : sa faiblesse, son désir, tant que son courage ne l'avait pas sauvée, se peignaient sur son visage comme la lumière ou l'obscurité. Elle cherchait une phrase qui les dissimulât, elle en revint à la question du thé, parlant comme s'ils ne devaient pas se revoir d'ici là.

— Alors à cinq heures, je compte sur vous ?

Mais sur lui aussi une influence était descendue ; et ces mots lui offraient une chance.

— Ah ! mais je vous verrai... non ? dit-il en s'approchant.

La main toujours sur la poignée, elle avait le dos contre la porte, de sorte que s'il approchait la retraite n'exigerait qu'un pas ; pourtant, même s'il s'agissait de sa vie, elle n'aurait pas la force de le repousser de l'autre main. Il était si proche maintenant qu'elle pouvait le toucher, le sentir, le respirer, l'embrasser, le tenir ; il l'effleurait presque ; son

visage (sévère ou souriant, elle l'ignorait, mais étrange et beau), penché vers elle et dont elle percevait la chaleur, prenait les dimensions des objets que l'on voit en rêve. Elle ferma les yeux et un instant plus tard, malgré son intention, elle avait tendu la main qui rencontra celle d'Amerigo et qu'il garda. Alors, de derrière ses yeux clos, elle trouva le mot voulu :

— Attendez !

C'était le mot par lequel il avait exprimé sa détresse et sa prière, le même mot pour tous les deux, tout ce qui leur restait, leur planche de salut sur la vaste mer. Leurs mains étaient jointes, et elle le redit : « Attendez, attendez. » Elle gardait les yeux fermés, mais ses doigts, elle le savait, l'aidaient à se faire comprendre, et bientôt elle se rendit compte qu'il l'avait comprise.

Il la laissa aller ; en possession de ce message, il s'éloigna ; quand elle rouvrit les yeux, il lui présentait le dos comme lorsqu'il l'avait quittée et il regardait fixement par la fenêtre. Elle était sauvée et elle sortit.

CHAPITRE III

PLUS tard dans l'après-midi, avant l'arrivée des autres, leur réunion eut un caractère singulier. On aurait cru que, dans le grand salon de l'est, ils étaient en train de confronter leur ton ou leur courage à chacun devant la menace d'une visite officielle très protocolaire. L'esprit de Maggie, dans son agitation, jouait un peu avec cette perspective. La grande pièce fraîche dans la pénombre d'après-midi, avec ses tapisseries anciennes découvertes, avec le vaste parquet admirablement poli où se miraient les vases de fleurs, l'argenterie et le nappage de la table à thé préparée, provoquèrent de sa part une remarque qui reflétait à la fois cet effet et l'expression perceptible dans les mouvements du Prince pendant qu'il faisait lentement les cent pas.

— Nous sommes vraiment bourgeois ! jeta-t-elle d'un air un peu sévère, comme un écho de leur vieille communauté.

Pourtant un spectateur assez détaché aurait plutôt vu en eux le couple de la haute société qu'ils avaient la réputation d'être, en admettant toutefois qu'ils attendaient une visite royale. Ils semblaient prêts, sitôt avertis, à descendre ensemble au pied de l'escalier, le Prince le premier, avançant vers les portes ouvertes, et même sortant, tout prince qu'il était, pour accueillir, quand le carrosse s'arrêterait, l'auguste apparition.

Le temps était peu favorable, il faut le reconnaître, à des événements solennels ; le calme de septembre régnait en cette fin d'une journée morne ; deux des grandes fenêtres étaient ouvertes sur le balcon qui dominait l'étendue désolée, ce même balcon d'où, au printemps, Maggie avait vu se pencher ensemble Amerigo et Charlotte, le matin où elle était revenue de Regent's Park, tout proche, avec son père, le PRINCIPINO et Miss Bogle. Amerigo, cette fois aussi, impatient et ponctuel, sortit à deux ou trois reprises sur le balcon et y resta un peu ; puis, comme pour rapporter que rien n'était en vue, il ren-

tra au salon, n'ayant vraiment rien d'autre à faire. La Princesse prétendait lire ; en passant à côté d'elle, il la regarda ; dans la pensée de Maggie flottait le souvenir d'autres circonstances où elle avait trompé avec un livre les apparences de l'agitation. Enfin elle le sentit debout tout près et alors leva les yeux.

— Vous rappelez-vous que ce matin, quand vous m'avez annoncé cet événement, je vous ai demandé s'il y avait quelque chose de particulier que vous désiriez me voir faire, Vous avez parlé de ma présence à la maison, mais elle allait de soi. Vous avez parlé d'autre chose, continua-t-il tandis qu'elle restait assise, son livre sur les genoux et le regardant. Et je désire presque que cela se produise. Vous avez parlé de la possibilité que je la rencontre seul. Savez-vous, si cela arrive, l'usage que je ferai de l'entrevue ?

Et comme elle attendait :

— Cet usage, je l'imagine d'ici.

— Ah ! c'est votre affaire maintenant ! dit sa femme.

Mais elle avait quitté son fauteuil.

— Oui, j'en ferai mon affaire, répondit-il, je lui dirai que je lui ai menti.

— Ah ! non, répliqua-t-elle.

— Et je lui dirai que vous lui avez menti.

De nouveau, elle fit un signe de dénégation.

— Oh ! moins encore !

Ils étaient donc en désaccord, lui, dressant la tête, son heureuse idée perchée pleine d'ardeur au sommet de son casque.

— Et alors, comment le saura-t-elle ?

— Elle ne le saura pas.

— Elle en est encore à penser que vous-même ne savez pas...

— Donc que je suis toujours une idiote ? Qu'elle pense ce qu'elle veut, dit Maggie.

— Qu'elle le pense sans que je proteste ?

La Princesse fit un mouvement :

— En quoi cela vous regarde-t-il ?

— Mais n'ai-je pas le droit de corriger... ?

Maggie laissa la question retentir, retentir assez longtemps pour qu'il l'entendit lui-même ; alors seulement elle la releva.

— *Corriger ?* — Et c'était sa question à elle qui maintenant retentissait vraiment. — N'êtes-vous pas en train d'oublier qui elle est ? — Sur quoi, comme il la fixait, stupéfait, car c'était la toute première allusion qu'elle faisait devant lui à une personnalité majestueuse et intangible, elle jeta son livre et l'avertit de la main. — La voiture ! Venez !

Le « Venez ! » correspondait par sa fermeté lucide au reste de son discours ; et, quand ils furent en bas dans le hall, devant le portail ouvert entre les domestiques rangés, elle lui adressa un « Allez ! » qui y correspondait aussi. Il reçut donc, tête nue, les augustes visiteurs, c'est-à-dire M. et M^{me} Verver, à l'instant où ils descendaient sur le trottoir, et Maggie se tenait sur le seuil pour leur souhaiter la bienvenue dans sa maison.

Plus tard, une fois qu'ils furent remontés, elle-même sentit encore mieux la force de la barrière dont elle venait de lui remettre en mémoire l'existence ; pendant le thé, en l'imposante présence de Charlotte, affirmée comme Charlotte l'affirmait, elle respira longuement et avec un soulagement plus complet. Une fois de plus, l'impression était aussi étrange que possible ; mais durant cette demi-heure Maggie sentit surtout que M. et M^{me} Verver rendaient la situation aisée. Ils étaient en quelque sorte unis pour le faire, pour obtenir ce résultat, unis comme Maggie ne les avait absolument jamais vus ; et bientôt le regard d'Amerigo croisa le sien pour exprimer un aveu qu'il ne pouvait retenir. Le problème de savoir dans quelle mesure Charlotte aurait admis que son jugement fût *corrigé* ne se posa une seconde que pour disparaître manifestement par la force des choses, tant elle portait à un haut degré l'inconscience que des problèmes pussent se poser, tant le spectacle qu'elle offrait rayonnait de sérénité. Pas un instant sa beauté et son assurance ne perdirent leur lustre officiel ; dans ce refuge calme et intangible, niche profonde pour quelque image peinte et dorée, elle se tenait, souriait, buvait son thé, s'adressait à son mari ou évoquait sa mission. Sa mission clairement avait pris forme et n'était qu'un autre nom pour l'occasion qui se proposait à elle : représenter les grâces et les arts auprès d'une population qui loin d'eux languissait dans l'ignorance.

Maggie avait, dix minutes auparavant, suffisamment intimé

au Prince qu'elle n'avait pas besoin de démonstration pour être sûre de ce que leur amie ne tolérerait pas ; mais maintenant le difficile était de choisir, pour un tribut explicite d'admiration, dans la variété de ses plus nobles aspects. Elle menait le jeu, pour parler vulgairement, avec un tact et une discrétion qui pendant le premier quart d'heure absorbèrent l'attention de notre jeune femme au point de la distraire de l'attitude du compagnon éclipsé, presque supplanté, de Charlotte. Cependant, auprès de sa fille même, Adam Verver bénéficiait alors de sa particularité si marquée de ne paraître dans aucune circonstance *avoir* une attitude et, tant qu'ils furent ensemble au salon, elle eut l'impression qu'il continuait simplement à tisser sa trame et à jouer avec sa longue cordelette ; elle devinait l'existence de cette activité muette comme elle l'avait devinée aux Faons.

Il avait sa manière, le cher homme, où qu'il fût, d'évoluer sans bruit dans la pièce pour voir ce qu'elle contenait ; et son retour présent à cette habitude, malgré sa familiarité avec les objets exposés, dénotait assez vivement son intention de laisser sa femme s'en tirer par les moyens qu'elle choisirait. Sa manière signifiait même davantage ; elle signifiait, crut comprendre la Princesse dès que sa pensée s'attacha directement à lui, qu'il avait une opinion personnelle sur ces moyens, tels que Charlotte les déployait actuellement dans toute leur rare qualité, et aussi une opinion indépendante et bien établie de leur parfaite convenance qui ne nécessitait pas l'accompagnement de son léger murmure de contemplation.

Charlotte trônait, aurait-on pu dire, entre son hôtesse et son hôte, toute la scène ayant cristallisé, dès qu'elle eut pris sa place, en un éclat tranquille et parfait. L'harmonie n'était pas moins soutenue pour être superficielle, et le seul risque de la rompre fut couru quand Amerigo, vaguement hésitant, resta debout assez longtemps pour permettre à son beau-père de s'adresser à lui, de l'engager dans une conversation, puis, faute d'entendre la phrase attendue, finit par choisir une assiette de *petits fours* pour l'offrir à la visiteuse. Maggie observait son mari, si on peut dire encore qu'elle l'observait, pendant qu'il présentait les friandises ; elle nota l'art *consommé* (c'est le terme qu'en son esprit elle y appliqua) avec lequel Charlotte sut en se servant éliminer de son geste,

de son sourire impersonnel, le moindre soupçon, la moindre trace d'embarras ; puis lentement surgit en elle une vision qui la conduisit ensuite à travers le salon jusqu'auprès de son père.

Il était occupé à regarder un tableau, un primitif florentin à sujet religieux qu'il lui avait donné pour son mariage. Il semblait en silence prendre congé de cette œuvre pour laquelle, elle le savait, il entretenait une admiration sans limites. Pour elle, l'amour manifesté par le sacrifice de ce trésor s'était lié à l'émotion que lui communiquait la peinture, à cette création immortelle ; toute la beauté du sentiment que son père lui portait était devenue pour elle inséparable de la beauté du tableau, comme si le cadre laissait aussi apercevoir le visage moral de ce père chéri. Peut-être se disait-elle à cet instant, qu'en lui laissant cet objet, confié à ses bras serrés, il lui laissait le plus possible de sa personne matérielle. Elle lui posa la main sur l'épaule, et leurs yeux demeurèrent une fois de plus retenus ensemble par la perfection éternelle de l'œuvre. Ils souriaient à l'envi d'un sourire incertain, comme si les paroles leur manquaient parce qu'ils étaient passés au delà : bientôt elle aurait commencé à chercher si, à la dernière étape, leur destin n'était pas de découvrir dans leur intimité de vagues éclipses, comme de vieux amis qui en se réunissant ont trop présumé de l'immuabilité de leur sentiment.

— C'est bien, n'est-ce pas ?

— Oh ! mon chéri, oui, vraiment !

Sa question visait cette réalité qu'était le tableau, comme, en répondant, Maggie parlait du tableau ; mais celui-ci semblait presque aussitôt n'être dans leurs paroles que le symbole d'une vérité plus large, et ils regardèrent alentour pour justifier cette extension de sens. Maggie avait pris le bras de son père ; et les autres objets épars dans le salon, les autres tableaux, les canapés, les fauteuils, les tables, les vitrines, les pièces importantes, chacune exceptionnelle dans son genre, se tenaient là, consciemment, pour être reconnues et applaudies. Leurs regards allaient d'œuvre en œuvre, se plongeant dans tant de noblesse, comme pour mesurer toute la sagesse de ses anciennes idées. Et les deux nobles personnes qui causaient assises contribuaient à ce splendide effet et à l'harmonie générale. M^{me} Verver et le Prince prenaient leur place dans

l'ensemble, involontairement, comme de hautes expressions de l'ameublement humain réclamé par l'esthétique d'une telle scène. Leur apparence imposante se fondait de façon complète et admirable avec les éléments décoratifs, parachevait le triomphe de cet art du choix. Cependant, pour une vue réfléchie, plus pénétrante que ne l'exigeaient les circonstances, ils auraient pu figurer comme les témoignages concrets d'un rare pouvoir d'achat. Le ton dont M. Verver reprit la parole était lourd de suggestions ; et qui sait où s'arrêtait sa pensée ?

— *Le compte y est.* Tu as quelques pièces vraiment bonnes. Maggie lui répondit dans le même esprit.

— Ah ! n'est-ce pas qu'elles sont belles ?

Leurs compagnons, entendant ces mots, y prêtèrent, dans un long intervalle de leur lente causerie, une attention grave, pareille à une soumission plus ample au devoir général, de magnificence, eux-mêmes aussi immobiles sur leurs sièges, pour être appréciés comme il convenait, que deux effigies de contemporains illustres sur les estrades de M^{me} Tussaud (1).

— Je suis si heureuse... pour ton dernier coup d'œil.

Et après que Maggie, sans réfléchir, eut ainsi parlé, la note fondamentale était frappée, la note de cette fin irrévocable, singulière, mais acceptée, des relations de couple à couple, qui n'échappait à la gaucherie qu'en évitant tout commentaire. Oui, chose extraordinaire, l'occasion défiait toute insistance précisément à cause de tout ce dont elle était chargée, si bien que la séparation dépassait les mesures qu'elle a d'ordinaire pour ceux qui se quittent. Pour rendre pleine justice à une heure si grave, il aurait fallu de quelque façon en discuter les causes ; aussi finirent-ils par demeurer tous les quatre comme suspendus en l'air, réunis dans la fermeté qu'ils mettaient à s'abstenir d'appuyer. Visiblement, dans leur tête-à-tête, Amerigo et Charlotte s'étaient abstenus d'appuyer sur aucun sujet ; combien peu elle-même courait ce risque, Maggie n'avait pas besoin de se le rappeler. Que son père n'appuierait pas du bout d'un doigt, elle n'en était pas moins consciente ; mais, puisqu'il s'en abstenait, elle retenait sa respiration en attendant de voir ce qu'il ferait d'autre. Quand, au bout de trois minutes encore, il eut dit à brûle-

(1) Le « Musée Grévin » de Londres. (Note du traducteur.)

pourpoint : « Eh bien ! Maggie, et le PRINCIPINO ? », *cette phrase* semblait par contraste laisser percevoir un accent plus fort et plus sincère.

Elle jeta un coup d'œil sur la pendule.

— J'ai commandé qu'il soit rentré pour cinq heures et demie, et la demie n'a pas sonné. Compte sur lui, mon chéri, il ne te manquera pas.

— Oh ! je ne voudrais pas qu'il me manque ! répliqua M. Verver.

Mais il exprimait ses rapports possibles avec une faillite quelconque d'un ton si enjoué que, même quand ensuite il eut, dans son impatience, marché distraitement vers une des hautes fenêtres et passé sur le balcon, Maggie ne chercha qu'une seconde si, au cas où elle le suivrait, la réalité avait chance de l'atteindre ou de la croiser là. Elle le suivit naturellement : le geste était si près de l'inviter, en s'écartant comme par inadvertance, à laisser aux autres cette occasion de solitude dont elle et son mari avaient discuté de façon si bizarre. Quand elle l'eut rejoint, ils dominaient la grande place morne, vide et qui se teintait maintenant de cet aspect curieux et triste, celui qu'on décrit comme suranné, qui revêt les rues de Londres en les après-midi déclinantes de fin d'été ; et à ses côtés elle sentit une fois de plus combien une telle scène eût été insoutenable, comment ils en auraient été déchirés, s'ils avaient admis que, même à la dérobée, leurs yeux en considèrent la portée cachée. Le danger aurait sans doute été plus redoutable si l'instinct de chacun d'eux (Maggie certes pouvait répondre du sien) n'avait si habilement réussi à forger d'autres liaisons apparentes avec l'événement, des liaisons au sujet desquelles ils pouvaient jouer la franchise.

— Tu ne devrais pas rester ici, sais-tu, dit M. Verver en utilisant cette perspective permise. Les Faons naturellement sont à ta disposition... jusqu'à la fin de mon bail. Mais les Faons, dégarnis comme ils le sont, ajouta-t-il avec une douce mélancolie, les Faons vidés de la moitié de ce qu'ils contenaient, privés de tant de belles pièces, ne te paraîtront pas, je le crains, particulièrement gais.

— Non, nous regretterions l'absence de ce qu'il y avait de mieux. Sûrement, Père chéri, ce qu'il y avait de mieux n'y est plus. Y retourner, continua-t-elle, y retourner...

Et elle s'arrêta, vaincue par la force de l'évocation.

— Oui, y retourner, sans retrouver rien de bon...

Mais maintenant Maggie n'hésitait plus, elle formula son idée.

— Y retourner sans Charlotte est plus que je ne crois possible. — Et, tandis qu'elle lui souriait à ce propos, elle le vit accepter son idée, l'accepter d'une façon qui aidait son sourire à passer pour une allusion à tout ce qu'elle ne disait pas et ne pouvait pas dire. Le fait était trop clair qu'à cette heure elle était incapable de prétendre lui exprimer ce que ce serait, aux Faons ou ailleurs, de l'avoir perdu, lui. La question maintenant était (et à certains points de vue avec exaltation et sublimité) inabordable et impensable ; alors que faisait-elle tandis qu'ils attendaient le PRINCIPINO, qu'ils laissaient les deux autres ensemble et que leur tension devenait sensiblement menaçante, que faisait-elle d'autre que d'offrir avec hardiesse à leur pensée profonde un solide substitut ? Rien de plus curieux d'ailleurs que la sincérité perceptible qui, sous l'influence de la présence de Charlotte, teignait ses paroles. Elle sentait sa sincérité absolue et elle proposa l'idée pour ce qu'elle valait. — Parce que Charlotte, tu sais, chéri, est incomparable.

Trente secondes s'écoulèrent ; elle allait ensuite avoir l'impression d'avoir prononcé une des phrases les plus heureuses qu'elle eût jamais dites. Ils avaient tourné le dos au spectacle de la rue ; l'un près de l'autre, ils s'appuyaient à la balustrade du balcon, le salon largement en vue de l'endroit où ils se tenaient, mais le Prince et M^{me} Verver hors de portée. Aucun des efforts qu'il fit, Maggie s'en aperçut, ne put empêcher ses yeux de s'éclaircir, pas même le geste de tirer son étui à cigarettes et de dire tout d'abord :

— Puis-je fumer ?

Elle l'encouragea de nouveau de son : « Oh ! Père chéri ! ». Pendant qu'il grattait son allumette, elle eut encore une seconde d'inquiétude, une seconde qu'elle ne passa tout de même pas à hésiter, mais à répéter d'une voix sonore, une voix susceptible, elle ne s'en souciait pas, d'atteindre le couple à l'intérieur du salon :

— Père, Père, Charlotte est magnifique.

C'est seulement après avoir commencé à fumer qu'il la regarda.

— Charlotte est magnifique.

Là-dessus ils pouvaient garder le silence, tant ils sentirent aussitôt solide la base qu'ils avaient établie. Ainsi ils y demeurèrent ensemble, heureux et soulagés, se communiquant du regard l'assurance que le terrain était stable sous leurs pieds. Même, pour le prouver, ils se turent encore un instant, comme s'il voulait lui montrer, tandis que les minutes passaient pour leurs compagnons invisibles, qu'à la fin c'était là justement le but, le vrai *but*.

— Tu vois, ajouta-t-il alors, combien j'avais raison. Raison, veux-je dire, de le faire pour toi.

— Certes, murmura-t-elle en souriant toujours.

Et, comme pour montrer elle-même une exacte justice :

— Je ne vois pas ce que tu aurais fait sans elle.

— Surtout, répliqua-t-il tranquillement, je ne vois pas ce que *tu* aurais fait. Pourtant il y avait un risque.

— Il y avait un risque, dit Maggie ; mais j'avais confiance. Du moins en ce qui me concerne.

— Eh bien ! *maintenant*, dit-il en fumant, nous voyons.

— Nous voyons.

— Je la connais mieux.

— Tu la connais vraiment.

— Oh ! mais bien sûr !

Sur quoi, la vérité garantie de cette affirmation flotta dans l'air, la vérité garantie, dirons-nous, juste par la circonstance actuelle qui permettait d'en décréter, par cette circonstance créée et acceptée ; et Maggie se trouva perdue, mais avec un frisson plus heureux qu'elle n'en n'avait peut-être connu, dans la vision de tout le sens inclus dans les mots qu'il venait de prononcer. Ce sens s'élevait en elle, s'amplifiait en chacun des instants où il l'invitait ainsi à le voir rêver. Et, quand après un nouveau délai, il eut dit, fumant toujours et les yeux levés, la tête rejetée en arrière, les mains appuyées sur la rampe du balcon, le dos tourné à la façade grise et lugubre de la maison : « Elle est belle, très belle », la sensibilité de Maggie lui fit percevoir une note neuve. C'était tout ce qu'elle pouvait souhaiter, car c'était, avec une sorte d'éloquence bien fondée, la note de possession et d'autorité. Du coup, cependant, elle toucha du doigt comme rien ne la lui avait fait toucher la réalité de la séparation. Ils se séparaient (cette phrase l'éclairait là-

dessus) en comptant essentiellement sur la *valeur* de Charlotte, cette valeur qui remplissait la pièce d'où ils étaient sortis comme pour la laisser se déployer, et avec laquelle le Prince de son côté faisait peut-être plus largement connaissance. Si, pour conclure, Maggie avait désiré en cette heure suprême trouver une catégorie commode où classer définitivement son père, elle l'aurait trouvée en constatant que tout revenait chez lui à son talent de ne tabler que sur des valeurs de choix. Après tout, d'un certain point de vue, et si l'on se rappelait ses dons, ses capacités, son énergie, Charlotte offrait encore tant de ressources. Maggie avait-elle visé autre chose trois minutes plus tôt en qualifiant Charlotte de magnifique ? Magnifique pour le monde qui l'attendait maintenant, cela, son mari se proposait qu'elle le soit ; il ne la gâcherait pas en appliquant son plan. Maggie s'en tenait donc à cette idée que Charlotte ne serait pas gâchée. Pour le faire savoir à sa fille, il avait cherché ce bref tête-à-tête. Quel bonheur donc qu'elle pût en exprimer de la joie ! En tout cas, pendant sa songerie, le visage de son père s'était tourné vers elle, et, quand de nouveau leurs yeux se rencontrèrent, sa joie fusa vers lui.

— C'est la réussite, Père.

— C'est la réussite. Et même ceci, ajouta-t-il comme le PRINCIPINO, apparu seul à la porte du fond, gazouillait aussitôt son bonjour, même ceci n'est pas précisément un échec.

Ils rentrèrent pour accueillir l'enfant ; Amerigo et Charlotte s'étaient levés quand Miss Bogle l'avait amené, et la solennité de leur geste avait empêché celle-ci de faire une entrée à effet. Elle s'était retirée ; mais la présence du PRINCIPINO suffisait à dissiper la tension — dont le relâchement, dans le vaste salon, dix minutes plus tard, communiqua à l'atmosphère quelque chose de l'impression produite par l'arrêt d'un crépitement prolongé. Le silence, quand le Prince et la Princesse rentrèrent après avoir conduit les visiteurs à leur voiture, aurait pu être qualifié de créé plutôt que de restauré ; aussi, ce qui se passa ensuite dans la pièce était voué à prendre un relief remarquable.

C'aurait été le cas même d'un mouvement aussi naturel, quoique aussi futile, que le geste de Maggie ressortant sur le balcon pour suivre des yeux le départ de son père. La voiture

était hors de vue ; elle avait mis trop de temps à gravir solennellement l'escalier, et pendant quelques minutes elle contempla seulement le grand espace gris sur lequel, moins pourtant que sur le salon, tombait l'ombre du crépuscule.

Son mari d'abord ne l'avait pas rejointe ; il était remonté, avec l'enfant qui lui tenait la main et abondait comme d'ordinaire en observations dignes des archives familiales ; mais tous deux étaient allés, semblait-il, faire leur rapport à Miss Bogle. La Princesse trouvait un sens au fait que son mari avait ainsi éloigné leur fils au lieu de le ramener à sa mère. Tout maintenant d'ailleurs, tandis qu'elle errait vaguement dans la pièce, prenait pour elle une signification si frappante qu'un chœur dont elle ne saisissait pas les paroles s'enflait autour d'elle. Mais par-dessus tout justement sa *présence seule* ici, attendant la venue de son mari, leur liberté d'être en ces lieux, ensemble, toujours, voilà quelle était la signification la plus distincte. Maggie se tenait dans le frais demi-jour et, tout alentour, elle dégageait de l'incertitude les raisons de ce qu'elle avait fait. Elle connaissait enfin le motif dernier de ses actes, ce qui l'avait inspirée et guidée, comment elle avait eu la constance et la force d'agir, comment si longtemps son âme avait tendu vers cette fin.

Il était donc venu, le moment désiré, le fruit d'or qui brillait dans le lointain ; mais que *serait-il* dans la réalité des choses, pour la main et pour les lèvres, que serait-il à l'épreuve, au goût ? Quelle récompense apportait-il ? Plus à même que jamais de mesurer sa route et de considérer ses actes en face, elle connut un instant l'effroi qui, pour la créature sur le point de recevoir son salaire, précède toujours, si elle est demeurée en suspens, l'indication du montant. Amerigo le connaissait, le montant, il détenait la somme, et le délai qu'il mettait à revenir, qui faisait battre le cœur de Maggie trop vite pour que cela durât, éclairait comme d'une lumière aveuglante sa spéculation hasardeuse. Elle avait jeté les dés, mais la main d'Amerigo masquait son coup.

A la fin pourtant, il ouvrit la porte, il n'était pas resté absent dix minutes ; et la vision intense qu'elle prit de lui suffit à l'instruire du chiffre qu'elle avait amené. Sa présence seule, tandis qu'il s'arrêtait pour la regarder, donnait en quelque manière à ce chiffre sa valeur la plus haute et, avant même

que son mari parlât, elle commençait à être payée pleinement. En même temps qu'elle en prenait conscience, un phénomène extraordinaire se produisait : la certitude de la sécurité faisait disparaître l'inquiétude au point qu'à la minute même celle-ci se changeait en souci pour son anxiété à lui, pour tout ce qui était profond en son être et tout ce qui était beau en son visage. S'il ne s'agissait que d'être sûre du *paiement*, elle voyait déjà Amerigo tendre le sac de monnaie pour qu'elle vienne le prendre. Mais en elle aussitôt s'éleva entre l'acte et l'acceptation le sentiment qu'elle lui donnait sans doute l'impression d'attendre une confession. Cette perspective lui inspira une horreur nouvelle ; si ce devait être *là* son salaire, elle partirait sans son argent. Une confession de la part d'Amerigo se ferait par trop monstrueusement aux dépens de Charlotte, dont la maîtrise du style le plus noble venait justement de la frapper d'éblouissement. Tout ce qu'elle comprenait maintenant, c'est qu'elle serait honteuse d'écouter les paroles qui allaient se faire entendre ; tout, dis-je, sauf le fait qu'elle pouvait sur-le-champ orienter ces paroles et leur donner un sens définitif.

— N'est-elle pas magnifique ? dit-elle simplement, offrant ce jugement comme une explication et une conclusion.

— Oh ! magnifique !

Et il marcha vers elle.

— C'est ce qui nous aide, il nous faut le voir, ajouta-t-elle, pour préciser davantage son interprétation.

Cette phrase alors le tint devant elle, pénétrant (ou s'y essayant) ce qu'elle proposait avec tant de générosité. Il essayait trop visiblement de lui complaire, de la retrouver sur le terrain qu'elle avait choisi ; mais avec le seul résultat que, tout près d'elle, face à face avec elle, ses mains lui tenant les épaules, tout son geste l'enveloppant, il reprit comme en écho :

— Le *voir* ? Je ne vois rien que *vous*.

Et après un instant la vérité de ses paroles éclaira ses yeux d'une lumière si vive et si étrange que Maggie, comme par pitié et par crainte d'y lire, se cacha le visage dans sa poitrine.

FIN

CLASSIQUES PAVILLONS

Allemagne

Siegfried Lenz : LA LEÇON D'ALLEMAND

Angleterre

Anthony Burgess : L'ORANGE MÉCANIQUE

Graham Greene : VOYAGES AVEC MA TANTE

Thomas Hardy : REMÈDES DÉSESPÉRÉS (*inédit*)

J. B. Priestley : UNE HISTOIRE A DORMIR DEBOUT

Saki : LE BŒUF EN VISITE

Evelyn Waugh : LE CHER DISPARU

Argentine

Adolfo Bioy Casares : L'INVENTION DE MOREL

Chine

Pa Kin : LE JARDIN DU REPOS

États-Unis

Sherwood Anderson : LE TRIOMPHE DE L'ŒUF

F. Scott Fitzgerald : UN DIAMANT GROS COMME LE RITZ

F. Scott Fitzgerald : LE GARÇON RICHE

(*Un diamant gros comme le Ritz/2*)

Henry James : CE QUE SAVAIT MAISIE

Henry James : LA COUPE D'OR (2 vol.)

J. D. Salinger : FRANNY ET ZOOEY

J. D. Salinger : UN JOUR RÊVÉ POUR LE POISSON-BANANE

Budd Schulberg : QU'EST-CE QUI FAIT COURIR SAMMY?

Hongrie

Miklos Batori : LES BRIQUES

Italie

Dino Buzzati : LE DÉSERT DES TARTARES

Dino Buzzati : L'ÉCROULEMENT DE LA BALIVERNA

Vitaliano Brancati : LE BEL ANTONIO

Pologne

Jaroslaw Iwaszkiewicz : MÈRE JEANNE DES ANGES

Russie

Mikhaïl Boulgakov : LE ROMAN THÉÂTRAL

Mikhaïl Boulgakov : LA GARDE BLANCHE

Mikhaïl Lermontov : UN HÉROS DE NOTRE TEMPS

SAM

A238792

V. 2



06.90.549-2 (03-83)

CLASSIQUES PAVILLONS

Le monde de James n'est pas un monde où l'on pose des questions et où l'on reçoit des réponses, où les situations s'éclaircissent au moyen d'explications. Rien n'y est sûr ; tout y est deviné ou soupçonné et dans les conversations qui sont des joutes serrées, subtiles et psychologiquement sanglantes, à peu près rien ne transparait sous les paroles des vrais désirs et des torturantes inquiétudes (...). Il n'est pas de vérité certaine, il n'est même pas d'événement sûr, mais mille facettes de l'une ou de l'autre, dont chacun porte le reflet par éclipses successives ou par intuitions fulgurantes. Pourtant, le drame, dans son ensemble, va son train d'enfer.

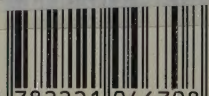
MAURICE NADEAU

Né aux Etats-Unis en 1843 et mort en Angleterre en 1916, un an après avoir obtenu sa naturalisation britannique, Henry James écrit *La Coupe d'or*, paru en 1904, après *Les Ailes de la colombe* et *Les Ambassadeurs*. Des romanciers aussi divers que Truman Capote, Carson McCullers et William Goyen ont vu dans ce livre le sommet de son œuvre. La première édition de *La Coupe d'or*, en un seul volume dans la collection "Pavillons", date de 1954.

VILLE DE MONTREAL



3 2777 0019 2569 7



851 9 782221 046708 42F